Les Doctrines Littéraires de la Quotidienne
1814-1830

A DISSERTATION

PRESENTED TO THE FACULTY OF BRYN MAWR COLLEGE
IN PART FULFILLMENT OF THE REQUIREMENTS FOR
THE DEGREE OF DOCTOR OF PHILOSOPHY

BY

HELEN MAXWELL KING

REPRINTED FROM THE SMITH COLLEGE STUDIES IN
MODERN LANGUAGES, VOLUME I.

Durham, N. C.
The Seeman Printery
1920

Vol. I, Nos. 1, 2, 3, 4 Oct., 1919-July, 1920

Smith College Studies in Modern Languages

LES DOCTRINES LITTÉRAIRES DE LA QUOTIDIENNE, 1814-1830

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE DU MOUVEMENT ROMANTIQUE EN FRANCE

BY

HELEN MAXWELL KING, Ph.D.

NORTHAMPTON, MASS. PARIS
SMITH COLLEGE LIBRAIRIE E. CHAMPION

Published Quarterly by the
Departments of Modern Languages of Smith College

A

MON MAITRE

TABLE DES MATIERES

N. R. Une table des sous-titres se trouve en tête de chaque chapitre.

INTRODUCTION

Aucune étude d'un auteur ou d'un mouvement littéraire ne nous satisfait aujourd'hui si elle ne repose pas sur une connaissance exacte du milieu historique et social. Ce sera surtout le cas lorsqu'il s'agit de périodes de transition et de luttes intellectuelles et morales intenses,—telle par exemple celle de la Restauration en politique et du Romantisme en littérature.

Pour pénétrer complètement dans l'esprit d'une pareille époque la presse périodique est une mine de renseignements des plus précieuses. Avec fidélité elle enregistre l'état contemporain des esprits et elle nous révèle les mille petits événements qui contribuent si souvent à orienter des mouvements de pensée.

L'époque à l'étude de laquelle les pages suivantes sont consacrées est celle où, pour la première fois, la presse périodique a joué un rôle essentiel en France. Il existait depuis longtemps déjà, il est vrai, des *Gazettes,* des *Mercures,* des *Bulletins* et des *Courriers* en nombre relativement considérable[1]. Mais le nombre des lecteurs était restreint et empêchait une action générale. Depuis la Révolution seulement grâce aux progrès de l'instruc-

---

[1] Pour l'histoire de la presse sous la Restauration et de la lutte pour la liberté de la Presse : voir ;

Hatin : *Histoire politique et littéraire de la presse en France.* 1859. 8v. *Bibliographie de la Presse Périodique Française.* 1866.

et

Alfred Nettement : *La Presse parisienne.* 1846.

Mersan : *La Liberté de la Presse sous les divers régimes.* 1874.

Welschinger : *La Presse sous l'Empire et la Restauration.* Rev. Encycl. 1893, III.

Ed. Biré : *La Presse royaliste.* Le Correspondant, 1899, vol. 196.

Avenel : *Histoire de la Presse française* depuis 1789 jusqu'à nos jours. 1900.

E. Tavernier : *Du Journalisme,* son histoire, son rôle politique et religieux. 1903.

Ernest Chasles : *Le Journalisme littéraire.* Revue Bleue, 1904, II.

Crémieux : *La Censure en 1820 et 1821.* 1912.

tion, la Presse pouvait exercer une influence sur le grand public. Et s'il est vrai que Napoléon avait muselé cette Presse, réduisant de la sorte, pendant quelques années encore, presqu'au néant les effets qu'aurait pu avoir l'instruction publique, dès 1815 la Charte ouvrait l'ère nouvelle et donnait aux esprits directeurs l'occasion de tirer parti de ce redoutable instrument que pouvait être le journal.

D'autres ont déjà constaté l'intérêt littéraire de la presse périodique dans les années qui marquent l'aube du romantisme en France. Rappelons Ziesing: *Le Globe et le Mouvement romantique,* 1883; Davis: *French Romanticism and the Press,* 1906; Marsan: édition de la *Muse Française,* 1909; et surtout le travail si documenté de Charles Des Granges: *La Presse littéraire sous la Restauration,* 1907. D'autres avant nous ont profité des précieux documents qu'offre la presse contemporaine pour des études spécialisées; tels Michaut: *Sainte-Beuve avant les Lundis,* 1903. Estève: *Byron et le Romantisme français,* 1907. Borgerhoff: *Le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration,* 1912, sans compter les excellentes études de Léon Séché, de Lafond et de Baldensperger. . .

Une étude systématique d'un *quotidien* manquait cependant.[2] Et si elle demande des efforts très patients et parfois ingrats les résultats obtenus devraient dédommager de la peine. Car il est évident que les journaux quotidiens seront ceux qui refléteront avec le plus de scrupuleuse et de minutieuse fidélité les nuances de l'opinion.

La Quotidienne, de programme très conservateur, paraissait offrir un terrain plein de promesses. Il est vrai que ce journal ne fut pas aussi répandu, même dans son époque de plus grand prestige, 1814-1830, que les journaux libéraux; mais il fut un

[2] *Le Livre du Centenaire du Journal des Débats,* 1889, pourrait seul nous donner un démenti sur ce point. Mais on conçoit que dans ce livre qui couvre une période de cent ans, la matière est trop condensée pour constituer un véritable travail documentaire, en tous cas pour la période si abondante et si complexe de la Restauration.

des plus influents de la presse réactionnaire.[3] Du reste, la circulation du journal ne serait qu'une considération secondaire. Il y avait une raison plus essentielle pour justifier notre choix. C'est que quelques unes des batailles romantiques les plus acharnées se sont livrées dans *la Quotidienne.* La situation y était curieuse. Car des écrivains très romantiques collaborèrent à ce journal qui, selon tous ses principes, était conservateur et classique. Et ils ont eu si bien le droit d'y exprimer leurs opinions que ceux qui sont allés avant nous se documenter dans *la Quotidienne* pour des travaux de critique littéraire en ont rapporté presqu'invariablement des documents pro-romantiques ;[4]

[3] Hatin, *Histoire de la Presse en France,* VIII, p. 444. donne les indications suivantes:

Abonnements en 1824 aux journaux

Ministériels.		de l'Opposition.		
Journal de Paris.	4175.	Constitutionnel.	Lib.	16250.
Etoile.	2749.	Débats.	Roy.	13000.
Gazette.	2370.	Quotidienne.	Roy.	5800.
Moniteur.	2250.	Courrier.	Lib.	2975.
Drapeau Blanc.	1900.	Journal de Com.	Lib.	2380.
Pilote.	900.	Aristarque.	Roy.	925.

Voir aussi à ce propos; Lady Morgan: *La France en 1829-1830,* II. p. 144. *Les Journaux Français.* (Elle met à cette date l'abonnement de *la Quotidienne* à 4000 et celui du *Constitutionnel* à 20000.) et Ch. Simond: *Paris* 1800-1900. p. 151. *Le Centenaire de la Presse.*

[4] Citons en quelques exemples.

Les Odes et Ballades de Victor Hugo. Art. de Mély-Janin. 29 sept. 1822. cf. Edition Nationale, p. 568.

Han d'Islande de Victor Hugo. Art. de Ch. Nodier. 12 mars, 1823. cf. Barbou: *La vie de Victor Hugo,* p. 86. Biré: *Victor Hugo avant 1830.* p. 295. 1883. Edition Nationale. p. 351.

Méditations Poétiques de Lamartine. Art. de Ch. Nodier, 4 oct. 1823. cf. Dubois: *V. Hugo. Ses Idées religieuses.* 1913. p. 330.

Cinq Mars de Vigny. Art. anonyme (de Victor Hugo.) 30 juil. 1826. cf. Séché. *Alf. de Vigny et Son Temps.* 1902. p. 124. Dupuy: *Alf. de Vigny.* 1910. II. p. 230.

Articles sur les Acteurs Anglais à Paris, de Merle et de Soulié. cf. Borgerhoff: *Le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration.* 1913.

Lord Byron et Thomas Moore. Art. de Nodier. 1er nov. 1829. cf. Schenck: *La Part de Ch. Nodier dans la formation des Idées de la Préface de Cromwell.* 1914. p. 115. Séché: *Le Cénacle de Joseph DeLorme.* 1912. I, 288. Estève: *Byron et le Romantisme français.* 1907. p. 304.

plusieurs de ces articles sont parmi les plus célèbres du procès classique-romantique.

Cette anomalie n'est pas un phénomène particulier à *la Quotidienne.* On en a fait même un trait caractéristique de toute la presse périodique de la Restauration et en se basant sur des faits généraux, on en a donné des explications. Le cas de *la Quotidienne* pourtant est particulièrement intéressant et mérite une étude spéciale. Par les écrivains éminents qui ont pris part à ses polémiques, par la diversité des mobiles qui ont inspiré les combattants, et surtout par le fait que la discussion littéraire n'a jamais été abstraite, mais a toujours été fortement reliée à des événements de la vie pratique, la guerre civile de quinze ans dans les bureaux de *la Quotidienne* est comme une image en petit, et plus facilement saisissable, de la lutte romantique dans son ensemble. En somme, une vérité très nette se dégage de notre travail, c'est que du commencement à la fin, les jugements *littéraires* de *la Quotidienne* ont été dictés par des considérations *politiques;* c.à.d. que quand elle était anti-romantique, elle l'était pour des raisons purement politiques, que quand au contraire à un autre moment elle était romantique, c'était de nouveau pour des raisons politiques, (quoique peut-être ici opportunistes et passagères). Et quand des considérations personnelles intervenaient, derrière ces considérations il y avait encore des raisons de politique qui tantôt permettaient, tantôt empêchaient de favoriser des amis professant des idées romantiques.

On trouvera peut-être que nos citations sont extrêmement abondantes et parfois fort longues. C'est que, pour certaines parties de notre travail, nous avons combiné un exposé historique avec une édition de texte, adoptant la méthode de travail et d'exposé que M. Des Granges a inaugurée dans son *Histoire de la Presse sous la Restauration.* Il était hors de question de donner le texte complet de tous les articles littéraires de *la Quotidienne.* C'eût été trop volumineux et sans nécessité. Et d'autre part il était impossible de renvoyer le lecteur à l'original, puisqu'il n'y a qu'un exemplaire intégral de *la Quotidienne* d'accès relativement facile, celui de la Bibliothèque Nationale à

Paris. Ajoutons que si nous avons très copieusement cité Ch. Nodier, c'est qu'il est resté, à côté de Jules Janin, le plus illustre des collaborateurs littéraires de *la Quotidienne,* que son rôle dans la formation du romantisme a été récemment un sujet fréquent d'études et que nous avions enfin à citer de lui bien des articles vraiment intéressants. Mlle. Schenck[5] a déjà relevé que Salomon, l'auteur de *Charles Nodier et le Groupe romantique* a ignoré presque complètement l'œuvre de Nodier dans les journaux en général et dans *la Quotidienne* en particulier.

Nos cinq chapitres correspondent aux cinq périodes de la critique littéraire de *la Quotidienne* selon son attitude vis-à-vis du romantisme.

I. Période préparatoire à la lutte romantique. 1814-1821.
II. Période d'hésitation. 1821-1824.
III. Période de lutte intestine. 1824.
IV. Période de romantisme et d'hugolâtrie. 1824-1828.
V. Période anti-hugolâtre. 1828-1830.

Le "Tableau Historique" mis en tête de notre travail servira de fond historique. Le lecteur observera qu'en donnant l'histoire extérieure de *la Quotidienne* depuis 1792 jusqu'en 1883, nous avons fourni plus de détails pour la période de 1814 à 1830, spécialement étudiée par nous.

Nous avons ajouté trois Appendices: I. Les Collections de *la Quotidienne* accessibles au public. II. Une biographie rapide des rédacteurs et des collaborateurs de *la Quotidienne,* avec l'énumération de leurs principaux écrits avant et pendant le temps de leur collaboration; et la mention des autres journaux auxquels ils collaboraient en même temps qu'à *la Quotidienne.* III. Une liste des articles littéraires les plus importants parus dans *la Quotidienne* de 1814 à 1830.[6]

En écrivant cette étude, nous avons contracté des dettes sérieuses de reconnaissance envers M. Léon Séché d'abord, qui dans les derniers mois

---

[5] cf. Op. Cit. p. 124.

[6] La manière dont nous avons disposé notre matière, combinant dans un même tableau, auteurs, ouvrages, et critiques par ordre chronologique, rendra service, espérons-nous, à ceux qui se serviront de *la Quotidienne* dans leurs travaux.

de sa vie laborieuse avait mis à notre disposition son abondante érudition de la période romantique; envers M. Ch. Des Granges, dont le travail déjà cité sur la presse littéraire sous la Restauration nous a inspiré la première idée de l'étude suivante, et qui par ses précieux conseils nous a aidés à tous moments; envers M. J. Bédier, M. F. Baldensperger, M. L. Foulet et d'autres encore qui nous ont rendu des services insignes pendant notre séjour à Paris. Nous tenons encore à remercier Mlle. B. Prenez qui a eu l'extrême bonté de relire notre manuscrit avec le plus grand soin, particulièrement au point de vue de la forme.

Enfin nous offrons ici l'expression de notre plus vive gratitude à M. Albert Schinz, jusqu'en 1913 Professeur à Bryn Mawr College, actuellement Directeur des Etudes de Langue et de Littérature françaises à Smith College, Northampton, Massachusetts. C'est sous sa direction que ce travail a été fait.

Tableau Historique et Politique de la Quotidienne

A.

Histoire extérieure de la Quotidienne.

Noms successifs du journal.

La Quotidienne ou Gazette universelle, par une société de gens de lettres. Paris, rue Poissonnière 27. 397 nos. in 4.	Prospectus; 28 août, 1792. 22 sept. 1792—18 oct. 1793.
Le Tableau de Paris.	27 juil. 1794—18 fév. 1795.
La Quotidienne. 219 nos. in 4.	19 fév. 1795—5 oct. 1795.
Le Tableau de Paris. 137 nos. in 4.	7 nov. 1795—22 mars, 1796.
Bulletin politique de Paris et des Départements. 22 nos. in 4. Le 1er est chiffré 138 comme continuation des 137 nos. du Tableau de Paris.	23 mars—13 avril, 1796.
La Feuille du Jour. 187 nos. in 4.	14 avril—21 oct. 1796.
La Quotidienne ou Feuille du Jour. Nos. 188-500.	22 oct. 1796—4 sept. 1797.
Le Bulletin de la République.	? —16 déc. 1797.
La Quotidienne.	? —2 sept. 1799.

La Quotidienne. 1 vol. in fol.	1er juin, 1814—31 mars, 1815.
La Feuille du Jour. 1 vol. in fol.	1er avril—6 juil. 1815.
La Quotidienne ou la Feuille du Jour. 1 vol. in fol.	7 juil.—17 sept. 1815.
La Quotidienne. 64 vols. in fol.	18 sept. 1815—6 fév. 1847
L'Union Monarchique. (La France, La Quotidienne, l'Echo français.)	7 fév. 1847—26 fév. 1848.
L'Union.	27 fév. 1848—13 sept. 1883.

B.

Tableau historique et politique.

Evénements historiques.	*Répercussion de ces événements dans La Quotidienne*
	1792
22 sept. Convention nationale.	22 sept. Fondation de *la Quotidienne* par Coutouli et Rippert.
	1794
Règne de la Terreur.	Arrestation de Coutouli et de Rippert. Exécution de Coutouli.

[1] Pour l'histoire politique et extérieure de *la Quotidienne* voir:

1792-1797. Hatin: *Hist. de la Presse en France,* IV, 381-400, VII, 271; *Bibliographie de la Presse.* p. 234.

Première Restauration: Hatin: op. cit. VIII, 64-73; Ste. Beuve: *Causeries du lundi.* VII, 17-26.

Seconde Restauration: Hatin: op. cit. VIII, 143-383-443; Ste. Beuve: op. cit. II. 368.

Monarchie de Juillet: Hatin: op. cit. VIII, 592; Alfred Nettement: *La Presse parisienne.* 1846; Ed. Biré: *La Presse royaliste;* Le Correspondant, 1899, vol. 196.

27 juil. Chute de Robespierre.	27 juil. Michaud devient directeur de *la Quotidienne.*
	1799
	2 sept. Arrêté du 16 fructidor, qui ordonne la déportation des propriétaires et des rédacteurs de certains journaux. De *La Quotidienne;* Michaud, Jouffroy, Rippert.
9 nov. Coup d'Etat du 18 Brumaire.	*La Quotidienne* est définitivement supprimée.
	1814
3 mai. Entrée de Louis XVIII à Paris. Première Restauration.	1er juin. *La Quotidienne* reparaît. Directeurs; Michaud et Fiévée. Devise; "La Religion, le Roi, les Lois". On l'appelle "la Nonne Sanglante" à cause de la violence avec laquelle elle revendique pour le roi le droit suprême de pourvoir aux vides de la Constitution et d'interpréter les lois. Prospectus :
	"Quinze ans se sont écoulés et *la Quotidienne* a gardé le silence. Aujourd'hui que la Providence vient d'accomplir tous les vœux qu'avaient si souvent exprimés les Rédacteurs de cette feuille ils veulent s'associer à la joie de tous les bons Français et faire entendre au milieu des bénédictions du peuple, une voix qui ne s'était fait entendre qu'au milieu des orages. Ils n'ont plus aujourd'hui de malheurs

	à redouter ni à prévoir. Sous le règne d'un bon roi ils n'ont plus que des larmes de joie à répandre. On pourra les comparer à la colombe qui revint dans l'arche après le déluge, portant au bec une branche d'olivier et annonçant à ceux qui restaient de l'espèce humaine que la colère du ciel était apaisée."
	1815
20 mars—28 juin. Cent jours.	1er avril—6 juillet. *La Feuille du Jour.* Anti-bonapartiste. Revendication des Bourbons, même favorisant la monarchie selon la Charte.
22 juin. Abdication de Napoléon.	
8 juillet. Seconde Restauration.	7 juillet. *La Quotidienne.* Ultra-royaliste fervente mais indépendante, plus sensée qu'en 1814. Défense de la Liberté de la Presse.
7 oct. Election de la "Chambre introuvable." Ministère Richelieu.	
	1816
"Terreur Blanche."	*La Quotidienne* se montre digne champion des ultra-royalistes, témoin cette lettre de Ch. Rémusat à sa mère : "Je vous ai abonnée à votre chère *Quotidienne.* Vous y trouverez des principes dignes de celui-ci, extrait d'une brochure nouvelle : "Il faut punir les coupables. La population de

5 sept. Dissolution de la Chambre.	la France pourra bien en souffrir mais il faut que justice se fasse." 10 janv. 1816. (Corresp. 1883.)
	1817
Loi Electorale. Pouvoir accordé à la classe moyenne.	"Les principes que défend *la Quotidienne* sont la royauté légitime, le système représentatif conforme à la Charte, l'indépendance des élections, la liberté des discussions, le respect envers les pouvoirs ou corps politiques, la responsabilité des ministres, le rétablissement des mœurs politiques et privées, celui des idées religieuses et des sentiments nobles, élevés, généreux, enfin la prospérité et la gloire nationale, fondées sur les bases éternelles de la justice et de l'équité." 10 janv.
	1818
Fin de l'occupation étrangère. Opposition indépendante. Déc. Chute du Ministère Richelieu. Ministère indépendant. Dessolles-Decazes.	"Le *Moniteur, la Quotidienne* et le *Journal des Débats,* il n'y a que ces trois feuilles-là qui mettent quelque exactitude dans le compte-rendu de nos séances." (Villèle; *Corresp. et Mém.* fév. 1818.)
	1819
	Défense de la politique anti-ministérielle de Chateaubriand, "noble pair, courageux défenseur de la monarchie, digne interprète de nos sentiments et de nos opinions." 27 fév.

"Unis par les doctrines pour l'être également dans l'action, il nous suffirait de nous laisser diriger par les écrivains que l'opinion publique nous indique elle-même pour nos guides, et quelle opposition eut jamais à sa tête un homme qu'on puisse comparer à M. de Chateaubriand! Si M. Decazes, que nous connaissons peut-être moins encore parce que nous l'avons vu trop souvent changer de vues, de plans, d'opinions; si M. Decazes, disons-nous, était un homme véritablement supérieur, s'il était capable de s'élever au-dessus des faiblesses de l'amour-propre, s'il avait assez de force d'âme pour dire: je me suis trompé, nous pourrions espérer un mode d'élection plus conforme non seulement aux idées monarchiques mais aussi à la véritable liberté." 23 fév.

29 nov.
Grégoire, député conventionnel, exclu de la Chambre.

Campagne acharnée menée contre Grégoire.

"L'Expulsion de Grégoire n'est pas seulement une question constitutionnelle, elle est aussi une grande question de morale publique."

1820

Campagne contre Decazes.

"Une faction croit à l'anarchie comme l'autre à M. Decazes. Pour nous qui croyons que le pouvoir réside uniquement dans la personne du monarque nous n'en reconnaissons ni dans une faction anti-sociale qui s'intitule la nation, pour exercer exclu-

sivement la souveraineté du peuple, ni dans les ministres qui prétendent se former un parti pour se perpétuer au gouvernement." 6 janv.

13 fév.
Assassinat du Duc de Berry.

Deuil pour le Duc de Berry:
Accusation du Ministère libéral.

"L'histoire publiera cette grande vérité: M. le Duc de Berry est mort victime des doctrines régicides et des doctrines qui ont été prêchées sous les yeux de l'autorité avec une liberté dont l'histoire d'aucun peuple n'a formé l'exemple. Elle ajoutera: M. Decazes était premier ministre et dans ce temps-là les amis de la monarchie étaient ouvertement persécutés." L— 16 fév.

20 fév.
Chute du Ministère Decazes.

21 fév.

Ministère Richelieu, politique modérée.

Souhait de bienvenue au Ministère nouveau.

Mars.
Lois contre la liberté de la presse.
Censure rétablie.

Défense de la liberté de la presse.

"Nous aimons supposer que le ministère, décidé de soutenir la religion et la monarchie laissera la carrière libre à ceux qui n'ont jamais cessé de les défendre. En souhaitant qu'il laisse approuver ce qu'il fait de bien, *la Quotidienne* espère qu'il lui laisse la liberté de condamner ce qu'il fera de mal. L——

P. S.—Cet article lu et approuvé par tous les rédacteurs de *la Quotidienne,* peut être considéré comme l'expression d'une opinion qui leur est commune et qu'ils s'engagent à sou-

tenir avec le zèle qu'ils ont montré jusqu'à ce moment." 30 mars.

En juin *la Quotidienne* fut poursuivie par le Comité de Surveillance de la Censure pour un article du 18 mai de Mély-Janin, sur Louvel, assassin du Duc de Berry, et ses complices au ministère. La suspension est demandée, mais la demande est renvoyée parce que "de tous les journaux *la Quotidienne* est celui qui se conforme non seulement avec le plus d'exactitude mais aussi avec le plus d'empressement et de docilité aux décisions du Comité de la Censure." (voir longue correspondance—Archives nationales, Censure des écrits périodiques, 1820-1821.)

Campagne contre l'enseignement libre à l'Université.

"La plus grande faute, la plus irréparable qu'on ait faite en France depuis la Restauration, c'est de frapper de provisoires celle de toutes les administrations publiques qui méritaient le plus de fixer l'attention du Gouvernement, l'Université. Cette fille aînée du Roi, mère elle-même de la société, a été abandonnée et comme déshéritée pendant cinq ans. Elle serait morte par l'indifférence de l'autorité sans l'activité de quelques-uns de ses membres dont le zèle a cherché à retarder les progrès du mal qui la dévorait." L—— 19 juin.

29 sept. Naissance du Duc be Bordeaux.	Joie enthousiaste à la naissance de "l'enfant du miracle." (Voir articles de Laurentie et odes de Mély-Janin, sept. et oct.)
	1821
5 mai. Mort de Napoléon.	juillet. *Mort apprise* en France. "M. Goujon demande un tombeau en France pour Napoléon et modestement il le demande dans le piédestal de la colonne da la Place Vendôme. On serait presque tenté d'y consentir pourvu qu'on y gravât sur l'airain en grosses lettres: "Ce tombeau où repose Buonaparte a coûté à la France deux millions d'hommes, trois milliards, trente ans de guerre et deux invasions." Au lieu de transporter les restes de Napoléon en France il serait bien plus touchant de les laisser à Ste. Hélène pour y devenir l'objet et le but d'un pélerinage libéral, comme pour Mahomet à Mecca. . . . Si on le fait venir il y a un coin de terre tout indiqué. On trouvera une fosse toute creusée dans les fossés de Vincennes." (Michaud, 9 juil.) Indépendance d'expression et opposition au gouvernement, cause d'une poursuite de *la Quotidienne* par la Censure. "Nous remarquons depuis quelque temps une certaine difficulté qui se fait sentir parmi les écrivains roya-

listes qui auraient à exprimer quelques vérités au gouvernement.

(passage biffé)

Un gouvernement juste n'a pourtant pas d'intérêt à ce que la vérité ne soit pas publiée . . . " 7 août.

Mars.

Révolte de la Grèce contre la Turquie.

Sympathie phil-hellénique.

"*La Quotidienne* est le premier journal royaliste qui au moment où les libéraux faisaient de l'insurrection dans la Grèce une affaire de révolution, ait essayé de distinguer ce qu'il y a d'odieux dans une rébellion qui se manifeste par des crimes de ce qu'il peut y avoir de juste et de généreux dans les efforts d'un peuple opprimé qui cherche à recouvrer son indépendance." (L—— 10 oct.)

Déc.

Démission de Richelieu.

Ministère Villèle, politique ultra-royaliste.

1822

Opposition de droite, anti-ministérielle, s'accentue. *La Quotidienne* est en effet "la gazette officielle de l'aristocratie, du privilège et du clergé."

"Nous avons toujours défendu les principes royalistes et nous continuerons à les défendre. Nous défendrions aussi la politique des ministres si nous les comprenions un peu mieux." Michaud. 16 fév.

Conspirations révolutionnaires en province.

Révolution en Espagne contre les Bourbons. (1820-1823.)

Défense de la politique de Chateaubriand en faveur d'intervention en Espagne. Laurentie espère que le dernier roi humilié en Europe ne "pourra tarder à reparaître armé de ses droits et de la justice" et il regrette que les "efforts que la révolution a renouvelés encore parmi nous, nous aient trop gravement préoccupés pour n'avoir pas pu aller joindre nos secours aux ressources naturelles du peuple espagnol." 13 juil.

Lettre de Villèle à Montmorency.

"J'avais vu le gros Bertin hier et lui avais dit combien il serait utile que le *Journal des Débats* contînt un article qui fît voir à l'Espagne que nous ne la craignions point et qu'elle avait plus d'intérêt que toute autre à se modifier elle-même. Le *Journal* m'arrive ce matin et j'y lis l'article que, comme vous, je trouve trop positif sur une question indécise. Mais lisez *la Quotidienne* et surtout le *Drapeau Blanc* et vous y trouverez une violente contre-partie; ces journaux font le diable et on a la folie de les croire même à la Bourse." 17 déc. (Villèle; op. cit. III, 281.)

1823

Chateaubriand aux Affaires étrangères.

Guerre d'Espagne. "Entreprise uniquement dans l'intérêt d'un

Mai. Guerre d'Espagne. Restauration des Bourbons en Espagne. (août)	pays malheureux, nullement dans un intérêt personnel d'agrandissement ou de gloire, pour délivrer un pays, son pouvoir, sa religion, son honneur, ses propriétés, de la plus féroce et de la plus honteuse tyrannie qui fût jamais, c'est un phénomène dans l'histoire des sociétés, une guerre morale et religieuse autant que politique, une guerre d'humanité et le plus bel usage qu'un roi ait jamais pu faire de ses forces." 19 nov. Bonald.
	1824 Opposition anti-ministérielle plus forte que jamais. Après les succès de la Guerre d'Espagne, "qui a tout royalisé, les choses et les hommes" (9 janv.) *la Quotidienne* et les ultra-royalistes essaient de réorganiser la France à leur gré.
Loi de la septennalité. Renouvellement intégral de la Chambre tous les sept ans.	
Juin. Chute de Chateaubriand.	Juin. Voir Chapître IV, au sujet de la Chute de Chateaubriand.
Villèle essaie de subjuguer tous les journaux de l'opposition.	Juin. Affaire de l'Amortissement des journaux. Michaud s'oppose courageusement à l'achat de *la Quotidienne,* Il est dépossédé de la direction de la feuille pendant quelques jours. Soulié l'y remplace (12-26 juin). Henry Simon, chargé par Villèle, publie et signe une seconde *Quotidienne* pendant ce temps. Michaud est enfin ré-

intégré par la Cour Royale. (voir article de Michaud, 27 juin; Hatin: *Hist. de la Presse,* VIII, 383; Véron: *Mémoires d'un Bourgeois de Paris,* II, 56.)

"L'affaire de *la Quotidienne* a éclaté . . . Parmi les révélations qui sont sorties de la plaidoirie il y en a une qu'il faut relever. En forçant un royaliste éprouvé à abandonner la rédaction d'un journal on ne voulait pas qu'il annonçât publiquement sa retraite, afin de tromper sous son nom les lecteurs de ce journal, de faire attribuer à l'opinion monarchique tout ce qu'il plairait aux agents subalternes de l'autorité de publier en l'honneur de leurs maîtres." (Chateaubriand: *Polémiques sur la Liberté de la Presse,* vol. 26. p. 344. 28 juin, 1824.)

16 sept.
Mort de Louis XVIII.
Avénement de Charles X, politique ultra-royaliste.

16-26 sept. 26-30 oct.
Deuil pour Louis XVIII. voir articles.
Accueil enthousiaste du nouveau roi.

Déc.
Milliard aux Emigrés.
Loi du sacrilège.

1825

Défense chaleureuse de l'indemnité aux émigrés et de la loi du sacrilège.

Fév.
Bataille de Navarin.

Intervention en Grèce demandée.

29 mai.	
Sacre à Reims.	Le Sacre, voir chapitre IV.
Loi du droit d'aînesse.	
	1826
	Opposition constante anti-ministérielle.
Mai.	
Lutte au Portugal entre Don Pedro et les constitutionnalistes et Don Miguel et les ultra-royalistes.	Défense de Don Miguel et de la monarchie absolue.
	1827
Loi "d'amour et de justice," sur la presse.	Campagne en faveur de la liberté de la presse et contre cette loi. "Nos hommes d'état se sont vantés jusqu'à ce jour d'avoir gouverné pendant cinq ans en présence de la liberté de la presse ; on pourrait croire qu'ils ne peuvent plus gouverner maintenant et qu'ils en font l'aveu devant les Chambres. Loin de là ils veulent nous persuader qu'ils gouvernent mieux que jamais. Il faudra bien cependant dire *oui* ou *non*, car il serait trop choquant de voir les mêmes hommes nous répéter que tout va bien sous leur administration et présenter en même temps une loi qui prouve que tout va mal." (Michaud, 2 janv.)
12 janv.	
Pétition de l'Académie contre la loi.	Michaud signe la pétition et il est destitué de sa position de Lecteur du roi. (art. du 19 janv.)

Fév.
Drapeau Blanc et *Aristarque* supprimés.
13 mars, Loi passée.

"Nous restons seuls aujourd'hui, organe indépendant de cette opinion: nos devoirs sont grands, mais nous saurons les remplir avec persévérance et courage. Les temps sont plus difficiles que jamais et plus que jamais les royalistes ont besoin de se réunir pour faire triompher la grande et belle cause qu'ils défendent." 3 fév.

17 avril. Loi retirée.

"La sagesse royale a frappé l'œuvre des ministres." 17 avril.

29 avril.
Dissolution de la Garde Nationale, qui avait crié, "A bas Villèle!"

La Quotidienne défend la dissolution de la Garde, blâmant celle-ci d'avoir exprimé ses opinions, quelque légitimes qu'elles soient, dans un camp où elle aurait dû donner l'exemple du respect au roi, aux lois de la discipline et aux institutions du pays. "Les institutions que la royauté nous a données, sont assez larges pour que la plainte trouve une légitime expression; tôt ou tard la sagesse royale secondée par l'action des pouvoirs royaux s'éclaircira sur la conduite de ses ministres mais l'expression tumultueuse des opinions sur laquelle nous avons déjà exprimé notre pensée, ne devait faire que retarder le jour de la justice et de la vérité." 30 avril.

Ministère libéral en Angleterre, sous Canning. Son Programme: *liberté civile et religieuse dans tous les pays du*

Opposition systématique au ministère Canning, résumée dans un article lors de sa mort: "M. Canning était un des hommes les plus dangereux par le prestige de son talent et l'activité de son esprit; ne s'apparte-

monde, est appliqué à la Grèce, à l'Espagne, au Portugal, et aux colonies de l'Amérique du Sud. Renversement, par conséquent, des principes de la Ste. Alliance en Europe.

nant plus à lui-même, sous l'influence des Whigs, il aurait servi la cause du radicalisme et cette cause, grand Dieu! est celle des révolutions; par tous les points la politique de l'Angleterre touche à celle de l'Europe. C'est pourquoi il ne peut pas être indifférent aux gouvernements légitimes que l'homme d'état, que le libéralisme de l'univers désignait comme son organe, ne soit plus à la tête des affaires publiques." (10 août).

Nouvelles difficultés avec le Comité sur la Censure. (voir *Archives nationales, op. cit.* 1827-1828.)

Campagne contre Villèle se poursuit avec toujours plus de violence. Voir articles suivants:

"Si M. de Villèle peut rester plus longtemps aux affaires sans danger pour la monarchie." 8 déc.

"Existence prolongée de M. de Villèle. Comment l'expliquer." 13 déc.

"Raisons pour lesquelles M. de Villèle veut rester au Ministère." 14 déc. etc., etc.

1828

5 janv.
Chute de Villèle.
Ministère Martignac.
Politique modérée.

Michaud cède la direction à Laurentie.

La Quotidienne soutient d'abord le ministère Martignac. Mais elle vit bientôt qu'il manquait la fermeté nécessaire pour parer les coups dirigés contre l'existence même de la monarchie. Dès lors *la Quotidienne* ne cessa de demander un ministère ca-

pable d'entrer en lice contre le parti révolutionnaire.

16 mars. Prospectus de Laurentie. (voir Chap. V.)

Il constate l'existence d'un parti révolutionnaire, "grossi par une suite nécessaire de fautes commises pendant six années." On dit que les royalistes sympathisent avec ce parti, à cause de leurs sentiments anti-ministériels. "S'il est aisé de voir que ces tristes dissentiments viennent au secours du parti révolutionnaire contre lequel il faudrait au contraire lutter avec ensemble, le devoir des royalistes désintéressés n'est-il pas de signaler un si grand danger? . . . Il ne faut pas laisser plus longtemps des erreurs s'introduire dans la politique des royalistes. Il faut avoir le courage de leur dire que c'est un triste moyen de punir ses fautes passées que d'en commettre des plus graves. Un ministère a rompu la sainte unité des hommes dévoués à la monarchie—faut-il consacrer ce schisme en se précipitant dans la révolution?"

16 juin.

"Ordonnances de juin."

1. Ecoles secondaires ecclésiastiques (jésuites) soumises au régime de l'université.

2. Nombre des élèves des petits séminaires

Campagne vigoureuse menée par Laurentie contre les ordonnances de juin. Voir sa série d'articles (juin et juillet): *"De la persécution de l'Eglise Catholique au sujet des ordonnances sur les petits séminaires."*

"Les ministres font faire à la monarchie légitime ce que la Révolution

limité à vingt mille.

n'eût jamais songé à arracher à Bonaparte. . . . Ils rivalisent de zèle pour exterminer le sacerdoce dans sa racine et pour compléter ainsi l'œuvre sanglante de la révolution qui du moins avait laissé l'espérance à l'Eglise et en frappant les têtes des vieillards n'avait pas poursuivi l'enfance et jusqu'à ces premiers vœux d'une piété innocente dont la première inspiration est de monter vers le ciel et de se dévouer à ses saintes lois." (17 juin.)

"Violation de la liberté et de la conscience, violation des lois de l'état, violation des lois spirituelles de l'épiscopat, violation du sanctuaire, voilà ce que nous trouvons dans ces ordonnances." (19 juin.)

Campagne contre le libre enseignement de Guizot, Villemain, et Cousin à l'Université. (voir articles de Janin et de Laurentie. juin—déc.)

1829

Défense systématique de la Congrégation et des ultramontains. Campagne contre les gallicans. Cette politique bien mise en évidence dans cette lettre de Lamennais à Laurentie :

"Mille grâces de votre souvenir, cher ami, et aussi de l'appui que vous voulez bien me prêter ou plutôt aux doctrines saintes que nous défendons en commun. . . . Ce que vous faites est inappréciable et il n'y a que vous qui puissiez le faire. Seul vous

	soutenez parmi les journaux la cause de Dieu avec un courage, une constance et un talent pour lesquels la terre n'a pas de récompense." F. de Lamennais. 22 fév.
8 août. Chute du ministère Martignac.	
9 août. Ministère Polignac. Politique ultra-royaliste. Déclaration de l'Indépendance de la Grèce.	Défense de Polignac qui semble réaliser l'idéal politique de *la Quotidienne.*
	1830
18 mars. Adresse des 221.	*La Quotidienne* défend le roi dans toutes ses actions et combat systématiquement toute tendance révolutionnaire.
16 mai. Dissolution de la Chambre.	
4 juillet. Prise d'Alger.	
26 juillet. Les quatre ordonnances.	Défense des ordonnances.
27 juillet. Protestation des journaux.	*La Quotidienne* ne signe pas la protestation.
27, 28, 29 juillet. "Trois jours" de la Révolution de juillet.	28 juillet—1er août. *La Quotidienne* ne paraît pas.

2 août.
Abdication de Charles X.

7 août.
Louis-Philippe proclamé Roi des Français.

18 août.
Laurentie se retire de la direction de *la Quotidienne* par suite de quelques divergences d'opinion au sujet de l'attitude que devaient garder les royalistes vis-à-vis du nouveau régime.

19 août.
De Brian, le nouveau directeur, signe le premier numéro. "Il s'entoure d'un groupe de jeunes écrivains qui avaient l'enthousiasme et la foi. Ce groupe représenta le parti de l'action. La jeune *Quotidienne* voulait un 20 mars monarchique, l'emploi des moyens matériels, l'appel aux coups de mains. Mais toute cette bravoure fut un feu de paille." (Hatin, VIII, 592.)

1832

Alfred Nettement, directeur. (voir Nettement: *La Presse parisienne*: 1846. pp. 103 ss.)

1835

Laurentie reprend la direction de *la Quotidienne.*

1847

La Quotidienne poursuivie par le gouvernement à cause des théories de Laurentie, "la liberté fondée sur

	le droit divin", se fond avec deux autres journaux royalistes, *La France* et *l'Echo français* pour devenir *L'Union Monarchique.*
	1848
Fév. Révolution de 1848.	
24 fév. Abdication de Louis-Philippe.	26 fév. *L'Union Monarchique* devient *L'Union.*
	1883.
25 août. Mort du Comte de Chambord. "Henri V."	
13 sept. Funérailles du Comte.	13 sept. L'*Union* cesse de paraître. "L'*Union* a été jusqu'au dernier jour l'interprète respectueux et fidèle de la pensée de M. le Comte de Chambord; elle a soutenu à son rang avec l'énergie d'un dévouement inébranlable, d'une conviction profonde, la grande et loyale politique qu'inspiraient uniquement chez le roi la foi en Dieu et l'amour de la patrie. Aujourd'hui la mission de *L'Union* est finie. L'honneur d'un dévouement intime et personnel lui impose des devoirs qu'elle ne saurait méconnaître. Mais avant de terminer une existence consacrée au service des plus saintes et des plus nobles causes, elle veut offrir à ses amis, à ses lecteurs, à tous ceux qui l'ont aidée et soutenue dans sa tâche, l'expression de sa profonde et durable gratitude."

CHAPITRE I

Période préparatoire à la lutte romantique

1814-1821

CHAPITRE PREMIER

Période préparatoire à la Lutte romantique

1814-1821

La Restauration est une période remarquable dans l'histoire de France par la rapidité de son évolution politique, sociale et intellectuelle. Elle mérite en outre notre admiration à cause du brillant groupe de jeunes écrivains qu'elle produisit et qui, combattant comme tous leurs contemporains l'autorité et la tradition, laissèrent après eux une littérature affranchie d'un joug deux fois séculaire, la littérature dite *romantique.*

La lutte qui devait aboutir à ce triomphe se reflétait tout naturellement dans les journaux du temps. Quoiqu'elle se manifestât avec une violence toute particulière pendant la deuxième décade du XIXe siècle, les origines en remontent beaucoup plus haut. Aussi une étude préliminaire des années qui précèdent immédiatement la grande mêlée s'impose-t-elle, surtout dans le cas d'un journal comme *la Quotidienne* dont les doctrines esthétiques ont été fortement influencées par la politique. Car à aucun autre moment peut-être sous la Restauration, les passions politiques n'ont été aussi vives que de 1814 à 1821.

L'attitude qu'allait adopter *la Quotidienne* dans les questions littéraires ne devait pas tarder à se dessiner. Avant tout, journal politique[1] voué à la défense des Bourbons, elle s'avisa de l'auxiliaire puissant que pourrait devenir pour la reconstruction mo-

---

[1] *La Quotidienne* affirme souvent son intérêt particulier aux questions politiques.

"La littérature ne tient actuellement qu'une place très secondaire dans la hiérarchie de nos idées et la haute et transcendante politique avec tous ses considérants et toutes ses abstractions nous tient exclusivement attentifs." (15 oct., 1818.)

Ou ailleurs: "Parler de littérature aujourd'hui, c'est crier dans le désert car qui est-ce qui a le temps de s'en occuper? Tous les esprits sont tournés vers les intérêts politiques, toutes les attentions sont absorbées dans la contemplation du Gouvernement représentatif . . . S'il y a peu de place aujourd'hui dans les esprits pour de pareilles discussions, il n'y en aura bientôt plus du tout dans les journaux," etc., etc. (1 déc., 1818.)

narchique de la France, une nouvelle littérature nationale, établie sur les "bons et sains" principes. Dès les premiers mois de sa nouvelle carrière (après 1814) ses rédacteurs envisagèrent comme un devoir sacré d'en susciter le désir et le besoin à la jeune génération.

La ligne de conduite à suivre était indiquée: Conservatrice dans le domaine de la politique, *la Quotidienne* le serait également dans celui des lettres; elle jugerait toute nouvelle production du haut de ses idées royalistes et de ses croyances religieuses; et elle proposerait comme modèle la littérature classique de France, c.à.d. la manifestation glorieuse de l'art qui avait illustré l'époque de la monarchie catholique la plus absolue, celle de Louis XIV.

Ainsi en juin, 1814, Alizan de Chazet, critique à *la Quotidienne,* absolument indifférent à la fadeur du poète, et uniquement préoccupé de ses nobles aspirations politiques, écrivait: "Quand on lit ces vers que la réunion de la pensée, de la force et du sentiment rend admirables, on ne conçoit pas comment de froids critiques ont pu affirmer que l'Abbé Delille, le poète des Bourbons, manque de sensibilité," (à propos du poème, *De la Pitié,* de l'Abbé Delille. 2 juin, 1814.)

Quelques jours plus tard, il accordait les mêmes éloges au "coloris brillant, à la verve et à la vigueur" d'un La Harpe à propos de son poème sur *Le Triomphe de la Religion ou le Roi Martyr*: "Aucun poète vivant n'aurait pu prendre un vol aussi élevé et le cachet de l'inspiration y est empreint partout." (20 juin, 1814.) En 1815, analysant quelques *Causes de la Décadence de la Littérature Contemporaine,* le critique de *la Quotidienne* signala particulièrement la négligence de l'étude des textes classiques par les écrivains contemporains: "Avant tout le véritable goût et l'amour des lettres, la seule source féconde de toute littérature digne du nom, sont éteints en France, à cause de l'éloignement des jeunes esprits de toute étude classique. Négliger cette éducation classique et celle des langues grecques et latines à qui nous devons notre civilisation et nos lumières, c'est vouloir éteindre sans espoir de retour le véritable goût et

l'amour des lettres." Et il renvoie les jeunes poètes comme à leur seule chance de salut, aux "auteurs du siècle de Louis XIV et de Louis XV." (3 mai, 1815.)

Cependant en dépit de ses efforts pour voir toute chose en conservatrice obstinée, *la Quotidienne* fut bientôt forcée de reconnaître que le dix-neuvième siècle n'était pas le dix-septième, et qu'à la génération de 1815, ardente et passionnée héritière des émotions de la Révolution, une littérature idéaliste datant de deux cents ans ne pouvait plus convenir. *La Quotidienne* constata d'ailleurs qu'il se dessinait autour d'elle et malgré elle, un mouvement qui ne répondait guère à l'idéal classique et conservateur qu'elle chérissait, mais qui était une expression de cette jeunesse française. Il fallait donc, ou se résoudre à perdre contact avec la jeunesse intellectuelle et artistique, ou découvrir dans les tendances nouvelles des éléments susceptibles d'être amalgamés à la littérature imposée à *la Quotidienne* par sa politique.

Une analyse de la critique littéraire de ce journal de 1814 à 1821, nous fera comprendre de quelle manière elle s'est libérée peu à peu du joug du mortel néo-classicisme ; car vers 1821, à la veille de la grande lutte, elle pouvait s'autoriser, malgré son conservatisme en politique, d'un libéralisme presque "romantique" en littérature.

La Quotidienne semble distinguer dans sa critique trois sources auxquelles elle fait remonter les origines du romantisme français.

I. La Littérature rationaliste du XVIIIe siècle.

II. La Littérature étrangère.

III. Les Traditions nationales et l'œuvre de Chateaubriand.

L'attitude de *la Quotidienne* vis-à-vis de chacune d'elles sera différente. Elle rejettera tout accommodement avec la première. Elle consentira à examiner les titres de la seconde. Elle accueillera la troisième avec joie et même avec enthousiasme.

I. *La Littérature rationaliste du XVIIIe siècle.*

La Quotidienne confond dans sa haine de tout le XVIIIe siècle, les œuvres émotionnelles qui vont se continuer dans le romantisme du XIXe siècle (de Rousseau, Bernardin de St. Pierre, Marmontel) et les ouvrages immoraux et matérialistes qui sont le résultat de l'incrédulité rationaliste, (de Crébillon fils, Laclos, Diderot). Vis-à-vis de ces derniers elle est intransigeante. Elle croit voir dans leur philosophie a-sentimentale et dans leur mépris libertin de toute autorité et de toute tradition, les origines non seulement de la Révolution mais aussi de la décadence générale de l'inspiration littéraire en France. Ses attaques contre les "philosophes" se multiplient donc. "Il y a philosophes et philosophes et il est probable que ceux dont s'enorgueillit la docte antiquité ne ressemblent guère à ceux qu'enfanta le XVIIIe siècle" déclare-t-elle à propos de M. J. Chénier. (3 juillet, 1818.) Ailleurs, les défenseurs des Bourbons, entre Buonaparte et les rationalistes, choisissent Buonaparte: "La philosophie du XVIIIe siècle après la Révolution laisse une irréligion absolue parmi le peuple. Une lacune effroyable dans l'éducation, plus de dogmes ni de doctrines, absence de toute morale chrétienne et politique, tel est l'état où nous ont conduits ces prétendus apôtres de la modération, ces cosmopolites philanthropes qui reçurent enfin des leçons de tolérance d'un homme à qui la France peut justement reprocher tant de malheurs. L'épée de Buonaparte protégea les ministres de la religion contre l'intolérance philosophique." (19 mai, 1819.)

Voltaire et Rousseau excitent tout particulièrement son courroux. "Quel est donc parmi nous le funeste privilège du talent d'écrire, (s'il faut absolument accorder à Voltaire et à Rousseau ce talent au plus haut degré) ? Tout homme qui écrit bien aura donc le droit de tout écrire impunément"? (29 mars, 1817, compte-rendu d'une édition des œuvres des "deux hommes qui ont perdu la France.") Selon *la Quotidienne,* Voltaire est le poète le plus dissolu, "né sur le fumier des mœurs de la régence" (6 mai, 1819) pour qui "rien ne fut sacré, qui s'éleva contre la puissance des monarques et la hiérarchie des rangs de

la société, toujours fidèle à sa devise: Bâtir est beau mais détruire est sublime." (16 sept. 1816, *Voltaire,* Berchoux.) Voici ensuite D'Alembert, l'encyclopédiste, "d'un cynisme si révoltant, d'une impiété si scandaleuse et d'une immoralité si grossière." (13 mars, 1815.) Et Marie-Joseph Chénier, "un des plus zélés propagateurs de la doctrine, une des plus fortes colonnes du parti philosophique" et dont les Odes sont sévèrement critiquées à cause de "l'accumulation et la profusion nauséabonde des mots de liberté, république, tyran, despotisme, intolérance, prêtres fanatiques," etc. (3 juillet, 1818.)

Etant donné cet antagonisme envers les écrivains du XVIII[e] siècle, il était aisé de trouver dans les œuvres de ceux-ci le modèle d'une grande partie de la littérature désordonnée de l'Empire et des premières années de la Restauration. Le Boxeur dans un article sur l'histoire des *Contes et Récits,* rejette en effet sur les "philosophes" toute la responsabilité de ces romans "monstrueux caractérisés par des aventures bizarres, des épisodes décousus, une sensiblerie niaise et une férocité dégoûtante qui inondent le monde littéraire en ce moment." (25 sept. 1818.) *La Quotidienne* pousse plus loin encore la confusion, signalée plus haut; elle voudrait faire remonter l'origine même des tendances vagues et sentimentales de la nouvelle littérature à l'époque où "l'amour de la solide et de la saine littérature était presque éteint, l'ignorance de la génération qui s'élevait avait corrompu le goût, les *rêveries romantiques* et les inventions les plus bizarres passaient pour du génie, l'afféterie sentimentale régnait dans le style des écrivains, et le langage de la conversation n'était qu'un jargon fade et insignifiant." (3 fév., 1817.)

En vain La Harpe, et d'autres classiques d'alors, avaient essayé de remonter le courant, de "rallumer le feu sacré et de ramener les esprits égarés à l'école d'Athènes et de Rome." Il resta encore à faire; *la Quotidienne* se voua donc à une vigoureuse campagne contre toute invasion des tendances du XVIII[e] siècle dans la littérature actuelle.

II. *La Littérature étrangère.*

Sur le terrain de la littérature étrangère, il semblait plus facile de s'arranger; cependant on ne le comprit pas immédiate-

ment et d'abord la critique fut à peine moins sévère que pour les "philosophes."

1. *Phase d'Hostilité.*

a. *La Littérature allemande.*

En 1814, lorsque *la Quotidienne* recommençait à paraître, la question de l'influence étrangère sur la littérature française venait de se poser nettement. Discutée depuis longtemps, celle-ci n'avait pas encore été sérieusement envisagée, ni comme source légitime d'inspiration, ni comme menace. Or en 1813, Madame Necker de Saussure traduisit le *Cours de Littérature dramatique* de Schlegel, S. de Sismondi publia sa *Littérature du midi de l'Europe,* et en 1814, Madame de Staël frappa le grand coup en faveur de la littérature d'Outre-Rhin. *L'Allemagne,* interdite par Napoléon dès sa publication en 1810, ne fut en effet connue du public qu'à la Restauration.

Nous pouvons passer sans nous arrêter sur l'œuvre de Sismondi. En proposant Boccace et Pétrarque comme modèles, il rendait trop hommage à l'humanisme et au classicisme, aux inspirateurs de La Fontaine, de Boileau et de Molière, pour que *la Quotidienne* en prît ombrage. Il n'en alla pas de même toutefois pour Mme. de Staël, ni pour Schlegel. D'abord *la Quotidienne* ne pouvait montrer que peu de sympathie pour les théories littéraires de Mme. de Staël dont les doctrines essentielles étaient l'héritage du XVIIIe siècle. Elle soutenait par exemple, avec persistance la théorie de la perfectibilité[2] contre laquelle *la Quotidienne* s'insurge; théorie qui implique en effet la su-

[2] Cf: 17 sept. 1818, art. sur *La Littérature dans ses rapports avec les Institutions sociales* de Mme. de Staël.

20 nov. 1818, art. de Laurentie sur *La Caroléïde* d'Arlincourt: "En vérité nos philosophes s'abusent étrangement de nous vanter les progrès prodigieux de la perfectibilité humaine; tant que nous n'aurons à opposer que de pareilles productions aux chefs-d'œuvre de l'antiquité et du siècle de Louis XIV, il nous sera permis de penser que nous avons dégénéré et que la barbarie pourra bien un jour être le terme de cette course précipitée qu'on a appelée la marche du siècle."

22 nov. 1818, art. sur Regnault de Warin, disciple de Mme. de Staël: "Depuis quelques années la perfectibilité, la littérature romantique et leur cortège ont séduit le cœur de Warin, troublé sa raison et réclamé tout son talent."

périorité du siècle révolutionnaire sur les siècles monarchiques précédents. En outre Rousseau, n'est-il pas responsable du sentimentalisme de Mme. de Staël? Et d'ailleurs toutes les opinions de cette dernière n'étaient-elles pas évidemment influencées par son protestantisme?[3]

Ce fut peut-être plus encore le patriotisme de *la Quotidienne* qui se révolta. Si elle n'avait pu accepter Schlegel qui voulait repousser "la prétention qu'ont les Français de s'ériger en législateurs universels du bon goût," à plus forte raison s'indignait-elle quand il s'agissait d'une Française qui avait accusé sa patrie de vouloir "élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine", d'une Française qui constatait encore que ce "que la France pouvait avoir de varié et d'original, lui avait été ôté par la discipline du bon ton."

En 1814 donc, *la Quotidienne* dirigea contre *L'Allemagne* une série d'articles où perçait l'ironie, reprochant vivement à l'auteur son manque d'appréciation des maîtres français.[4] Et citant à cette occasion le quatrain de Voltaire:

---

[3] Cf: aussi les articles suivants: *22 et 28 mai, 3 juin, 23 nov., 1818.*

[4] Cf. les articles suivants:

28 juin, 1814. Stances sur le Dernier Ouvrage de Mme. de Staël sur L'Allemagne par un Français. Il y a une vingtaine de stances dont voici quelques échantillons:

"De Copet la docte héroïne
Prépare un volume nouveau,
Ciel! que je tremble pour Racine,
Et pour Molière et pour Boileau!

Du long drame aux scènes bourgeoises
Elle est un digne défenseur,
Toutes les muses hambourgeoises,
La reconnaissent pour leur sœur.

Courage, ô profonde Corinne,
Du siècle avancez les progrès,
On reconnaît votre origine,
Dans vos écrits comme en vos traits."

30 juin, 4 et 29 juillet, 1814.

Petit Cours de Littérature et d'Histoire de Philosophie et de Morale, de Religion et d'Enthousiasme, extrait de *L'Allemagne* par Mme. La Baronne de Staël.

20 sept., 1814. A propos de la publication d'une lettre de Sir Tristan Spleen à Lady Baronne de Staël, sur son *Traité du Suicide.*

"Si vous voulez qu'en vos écrits
Le Dieu de goût vous accompagne,
Faites vos livres à Paris
Et n'allez point en Allemagne."

La Quotidienne s'attacha surtout à démontrer que le génie littéraire allemand était opposé à l'idéal classique français. Englobant dans une même attaque les théories littéraires de Mme. de Staël, celles des poètes d'Outre-Rhin, et ce qu'on appelait déjà le "romantisme" en France, elle les proscrivit en bloc de la littérature nationale. Dans ses articles de 1814, elle raille impitoyablement la philosophie allemande "dont le génie est la douleur" et "cet individualisme émotionel combiné avec le sentiment exagéré de la nature" que chérissait Mme. de Staël.[5]

Deux ans plus tard parut *Adolphe* de Benjamin Constant, modelé sur le *Werther* de Goethe. Y voyant une preuve que le poison du sentimentalisme germanique commençait à infecter les auteurs français mêmes, elle adopte un ton d'austère sévérité. Ignorant, systématiquement ou non, la valeur et la nouveauté de cette étude psychologique, J. N., le critique de *la Quotidienne,* dénonce "son manque absolu de convenances qui offense la pudeur et la morale"; il ne voit que "l'effet néfaste" qu'aurait sur le public "cet exposé au grand jour de la bassesse, de la lâcheté, de la turpitude d'une vie pour laquelle l'auteur ne devait rien désirer que l'oubli," et il affirme que "les hommes ne trou-

---

[5] "Etudiez dans la poésie allemande les miracles de la sympathie entre l'homme et les éléments. Le poète allemand romantique comprend la nature en frère, et l'homme renferme en lui des puissances occultes qui correspondent avec l'orage."

"Les philosophes de Weimar "regardent le sentiment comme le fait primitif de l'âme", ils "pénètrent avec le flambeau du génie dans l'intérieur de l'âme," et ils "échappent par l'étendue de la pensée aux bornes des circonstances." "Ils partagent leur âme en deux pour qu'une moitié de nous-mêmes observe l'autre" et "leur 'Moi' toujours le même voit passer devant son tribunal le moi modifié." "En deux" c'est peu dire. M. Goethe devient quand il le veut un Grec, un Indien, un Morlaque. Il est plus en train de l'existence que les septentrionaux; aussi a-t-il un orgueil en masse et il a parcouru toutes les nuances de l'amour."

veront (dans *Adolphe*) qu'une lecture fastidieuse et révoltante, les femmes le portrait d'un homme méprisable et atroce, les gens de lettres un ouvrage d'un style vicieux et souvent ridicule." (31 juillet, 1816.)

On ne se borna pas à attaquer le contenu des productions de l'esprit germanique, on en attaqua aussi la forme. Dès 1814 on avait relevé dans l'œuvre de Mme. de Staël "certaines taches légères"; en 1818 on attaquait sans ambages "sa diction généralement incorrecte, la construction louche et embarrassée de ses phrases et des défauts qui se répandent assez souvent sur ses idées et ses sentiments." (14 juin, 1818.) *La Quotidienne* fait une guerre acharnée à ce "barbarisme de style" qui souillait la pureté de la phrase française; elle ne se faisait pas faute de l'attribuer directement à l'influence allemande. Le style d'*Adolphe* est "lourdement allemand" avec "son jargon sententieux, ses galimatias sentimentaux, et ses niaiseries de langage qui veulent être sublimes." (31 juillet, 1816.) La *Mérovéïde* de Lemercier déplaît surtout par ses "tournures singulières et locutions inouïes." (11 juin, 1818.) Lebrun n'a pas toujours su se garantir de "l'affectation et de l'enluminure moderne." (*Ulysse,* 19 nov., 1818.) Enfin Laurentie trouve les origines "des hardiesses d'expressions et d'images, des incorrections grammaticales et du manque d'harmonie constant" de la *Caroléïde* d'Arlincourt, dans le même "barbarisme romantique" d'Outre-Rhin.[6]

b. *La Littérature anglaise.*

Les idées et les ouvrages d'Outre-Manche furent reçus avec plus d'hostilité encore. La littérature anglaise (comme l'avait été la littérature allemande) fut suspecte à cause des doctrines politiques de ceux qui avaient essayé de l'acclimater en France au

[6] Mais ailleurs Laurentie fait remonter l'origine de cette langue bizarre, "l'une des productions les plus barbares des derniers siècles," bien au delà du XVIII[e] siècle, au delà même de l'époque de Louis XIII, à savoir à Ronsard et à son école.

XVIIIe siècle.[7] *La Quotidienne* avait déjà rendu la littérature française du XVIIIe siècle responsable de la vulgarité du drame et du roman nouveau. Elle attribue maintenant une part de cette responsabilité aux œuvres anglaises qu'on essayait d'importer. Un article sur la *Décadence de la Littérature* par le Boxeur est à cet égard très significatif: "Les peuples demi-civilisés aiment les spectacles bizarres mais il faut des spectacles terribles à ceux qu'une longue civilisation a corrompus. Les acteurs les plus distingués du Théâtre Français voulurent, dit-on, après la chute de Robespierre essayer de faire revivre toutes les pièces de l'ancien répertoire, mais ceux d'une école *Sakhespearienne* (sic) s'opposèrent à ce mouvement généreux. D'ailleurs toute la magie d'un jeu séduisant, toute la puissance de nos chefs-d'œuvre, n'auraient pu ramener un parterre blasé, à qui il fallait du sang. . . . Il nous reste encore quelque chose de ce goût dépravé qui est né de la Révolution." (13 mai, 1815.)

C'est Shakespeare, en effet, qui est le grand objet de scandale pour la sensibilité classique des collaborateurs de *la Quotidienne,* et il est piquant de remarquer ici la similitude d'opinions entre ce journal et Voltaire. Le 11 janvier, 1815, on commente une réprésentation du *Hamlet* de Ducis à la Comédie Française, passant en revue "toutes les incongruités révoltantes du monstre tragique depuis le spectre et les têtes de mort jusqu'au 'J'entends un rat' du Prince danois." Or "tel est le

---

[7] "Sous les rois de cette race douce et bienfaisante qui, grâce à Dieu, nous gouverne aujourd'hui de nouveau et nous gouvernera longtemps, je l'espère, le Français heureux et gai, fut toujours frondeur, mais nos mouvements politiques assez fréquents dans tous les temps, ne prirent un caractère triste et sanguinaire que lorsque nous nous laissions conduire ou influencer par des étrangers. . . . . La ligue prit naissance dans une cour italienne. . . . La philosophie moderne ou plutôt française, eut dans Voltaire un chef imprudent et coupable sans doute, mais encore fort gai. Ses fureurs ne seraient presque que des enfantillages, s'il n'eût pas pris des leçons d'audace et d'impiété dans quelques écrivains anglais." (*L'esprit du Siècle,* article anonyme, 13 juin, 1817.)

Et ailleurs à propos de Milton:

"Quelle que soit la haute réputation dont jouisse le poète qui a donné à l'Angleterre une épopée, on n'a point oublié, on n'oubliera jamais, qu'il a défendu la politique de Cromwell et sanctionné le meurtre de Charles Ier."

chef-d'œuvre d'un homme que Letourneur appelle *le dieu créateur de l'art sublime du théâtre, qui reçut de ses mains l'existence et la perfection.* . . . Tel est le chef-d'œuvre que M. Schlegel et Madame de St. . . . (sic) préfèrent à *Cinna,* à *Phèdre,* à *Mérope.*"

Quelques mois plus tard, lorsque La Harpe republia à Paris son *Cours de Littérature*[8] où il confondait dans une même louange les effets dramatiques de Voltaire et la perfection de Racine, *la Quotidienne* reprit vivement l'auteur, et basa cette fois ses attaques contre Voltaire sur l'inspiration étrangère de son œuvre: "Après avoir essayé la manière de Corneille et de Racine, voyant que la raison ne lui réussissait pas, Voltaire alla en effet faire à Londres un cours de folie. C'est là qu'il découvrit une mine de clinquant et d'oripeau tragique qu'il a depuis exploitée avec un si rare bonheur. Londres fut pour lui ce qu'Athènes avait été pour Racine." Et ailleurs: "Si l'on admettait indistinctement toutes sortes de moyens d'exciter la surprise, la pitié, la terreur, la tragédie redeviendrait bientôt ce qu'elle était du temps de Shakespeare, un spectacle grossier et barbare: On y verrait des échafauds, des gibets, des batailles, des meurtres; le théâtre ne serait qu'une lanterne magique." (3 et 9 mai, 1915.)

Si le fond est ainsi malmené, la forme ne l'est guère moins. Les deux questions qui, aux heures de la haute lutte, allaient devenir prépondérantes dans la préoccupation des jouteurs,—celle des unités et celle du mélange des genres—furent pressenties dès cette époque par *la Quotidienne.* En ce qui concerne les trois unités, *la Quotidienne* sera provisoirement traditionnelle, mais elle finira par se montrer plus traitable. (Voir, p. 55, chap. 1.) Et en ce qui concerne les genres, elle formula dès 1818 cette conviction, qu'elle réitérera en 1820, et qu'elle n'aura pas abandonnée même en 1827: à savoir que le drame—la coexistence dans une même œuvre du genre tragique et du genre comique—est une monstruosité. "La nature et l'art," dit Mély-

[8] *Cours de Littérature ancienne et moderne,* par La Harpe. Publié en 1799. De nouvelles éditions se multiplient. En 1813 Costes en publie une à laquelle Mély-Janin ajoute une vie de La Harpe comme Préface.

Janin, critique théâtral de *la Quotidienne,* "ont déterminé à chaque espèce comme à chaque genre des limites fixes et invariables, hors lesquelles il n'y a plus que confusion et chaos. C'est là qu'habitent les monstres car chaque espèce ou chaque genre qui ne remplit pas les conditions qui lui sont imposées nécessairement est par cela même rangé dans la classe des monstres. . . . Aucun genre bâtard, tel que la tragédie bourgeoise ou le mélodrame ne se pourra jamais naturaliser parmi nous. On les tolère, on ne les adopte pas." (*Jeanne d'Arc* de Davrigny, 6 mai, 1819.)

c. *Les Littératures ossianesque et scandinave.*

"Les aventures merveilleuses, les exploits bizarres, les révélations fantastiques" des littératures ossianesque et scandinave, que leur pays d'origine faisait volontiers confondre, ne trouvèrent point grâce non plus auprès des critiques de *la Quotidienne.* Alizan de Chazet reprochait à Baour Lormian ses poèmes "ossianesques", (14 avril, 1815) tandis que Laurentie résumait tous les griefs de son journal dans un article sur *La Caroléïde* d'Arlincourt. Etait-on menacé d'une nouvelle école encore? "Depuis la découverte des poètes bardes nos poètes ont cru faire des chefs-d'œuvre en s'emparant de la mythologie scandinave, espèce de rêves qui ne parlent point à l'imagination et qui ne laissent à l'esprit que le plaisir monotone de contempler les ombres et les vapeurs. Les poètes remplis de ces chimères me regarderont en pitié si j'affirme ici que ces fables apportées du nord ont pour jamais flétri les imaginations brillantes que féconde le ciel du midi. Cependant a-t-on pu croire que ces intentions bizarres remplaceraient heureusement cette force et cet éclat du génie qui crée les prodiges et qu'il suffisait à une mythologie d'être barbare pour être conforme au bon goût? . . . Malheur aux écrivains qui prétendent innover. La mythologie ossianesque je n'en doute pas, a égaré l'esprit de notre poète. Il a cru pouvoir en transporter tous les détails dans la majestueuse épopée; les noms les plus barbares, des mœurs sauvages, des temples souter-

rains, des cérémonies et des chants bizarres: tout a été employé par M. d'Arlincourt."[9] (20 nov., 1818.)

2. *Phase conciliatrice.*

Conservatrice en littérature comme en politique, franchement opposée aux tendances "romantiques" des jeunes écrivains, tel est donc l'esprit général de *la Quotidienne.* Mais les journaux comme les individus, ne sont pas toujours exempts d'inconséquence. Si notre feuille est toujours intraitable à l'égard de la littérature du siècle révolutionnaire, elle va modifier considérablement son attitude vis-à-vis de la littérature étrangère. L'entrée successive dans ses bureaux de trois nouveaux collaborateurs (1815-1818), qui devaient s'occuper presque exclusivement de la critique littéraire, eut des résultats importants. Leur influence se fit sentir déjà au temps où l'esprit d'hostilité au cosmopolitisme littéraire était encore prépondérant. Elle constitue en quelque sorte un contre-courant dont la force ne laisse pas de se faire sentir, sans jamais toutefois menacer la politique générale du journal, ni même en altérer les doctrines fondamentales en littérature.

a. *Martainville.*

Ce fut le 1er octobre, 1815, que Martainville quitta le *Journal de Paris* pour "incompatibilité d'esprit" avec la direction et entra à *la Quotidienne.* Sa réputation ("plus royaliste que le roi," dira-t-on de lui quand il fondera en 1818 *Le Drapeau Blanc*) lui valut dans les bureaux de *la Quotidienne* la plus grande liberté. Il y fut chargé des procès-verbaux de la procédure criminelle et de la critique dramatique et littéraire. En ce dernier domaine, il paraissait singulièrement qualifié. Journaliste dès les premiers jours de la Révolution, il s'était de bonne heure occupé du théâtre. En 1812 il avait publié une *Histoire du*

[9] Laurentie en attaquant le Comte d'Arlincourt de cette manière a montré une indépendance digne de mention. Le jeune noble avait fait depuis une année dans les journaux de Paris et de France, "une réclame tout américaine," et il avait réussi à susciter dans les articles de critique une admiration si vive qu'elle prêtait au ridicule. (Cf. Marquiset—*Arlincourt, Prince des Romantiques.* 1909.)

Théâtre sous la Révolution jusqu'en 1802. Et il avait lui-même produit de nombreux vaudevilles, mélodrames et féeries.

Aussi libéral en art que conservateur en politique, Martainville ne tarda pas à faire preuve d'une vive appréciation pour les littératures étrangères, sans fermer les yeux toutefois sur leurs défauts. Son article sur *Hamlet* témoigne par exemple d'un singulier élargissement de vues, quand on le compare à la critique sévère de *la Quotidienne* quelques mois auparavant. (Voir plus haut.) Martainville relève "les nombreux et choquants défauts de la tragédie," et il admire Ducis "qui a su si bien accommoder la pièce aux délicatesses de la scène française." Mais en même temps il regrette certaines omissions du "Hamlet francisé," "la démence d'Ophélia et son rire affreux" :"Nous n'aurions pas pu supporter l'aspect de cette folle," mais, "nos voisins n'ont cependant pas tort de la trouver si touchante et si dramatique"[10] (22 oct. 1815.)

Martainville revient souvent à l'éloge ou à la défense de la littérature d'Outre-Manche. Il reproche à Aignan dans son *Arthur de Bretagne* la "maladroite, ridicule et absurde interprétation" de la belle pièce de Shakespeare, *La vie et la mort du Roi Jean.* "Tout ce que l'auteur a pris dans la pièce anglaise, a été choisi sans goût et traité sans talent. Il est parvenu à rendre méconnaissables et ridicules les deux belles scènes qui ont fait

---

[10] Qu'on nous permette de relever ici un compte rendu que Martainville avait fait de *Hamlet* dans le *Journal de Paris* le 11 janvier, 1815, alors qu'il était plus libre encore d'exprimer ses idées personnelles. Il y aurait une comparaison curieuse à faire entre cet article, l'article de Martainville du 22 oct., 1815, et l'article de *la Quotidienne* du 11 janvier.

"Hamlet est une des plus bizarres conceptions du plus grand génie qu'ait produit l'Angleterre et si je ne craignais pas d'être lapidé par mes compatriotes je dirais du génie le plus étonnant qui ait jamais existé. Je ne renonce pas à l'espoir de faire paraître moins odieuse cette hérésie contre laquelle se révolte d'abord l'orgueilleuse pureté du culte national. . . . Hamlet est fou, mais quelle sublime et sainte folie, sa raison est égarée par la douleur qu'il ressent de la mort d'un père chéri et par le désir de venger sa cendre. N'est-ce pas un être sacré qu'un fou par piété filiale? Où Shakespeare, a-t-il trouvé l'idée d'un pareil personnage? Ce n'est dans aucun des poètes de l'antiquité—il ne les connaissait pas, et quand il les aurait connus ils ne lui auraient point fourni le modèle ni même le germe le plus léger de cette audacieuse conception. C'est dans sa tête, c'est dans son cœur qu'il l'a trouvée."

vivre le drame historique de Shakespeare" (scènes du IIIe acte, où Shakespeare montre une connaissance si profonde de la bassesse du cœur humain.) (4, 5, 6, fév., 1816.) Ailleurs il réclame, conformément à l'idéal d'Angleterre, plus de vérité historique et plus de naturel et dans la composition des pièces et dans l'art des acteurs (Art. sur *Démétrius* par Delrieu, 1er nov., 1815.) ; ou encore il se plaît à appeler l'attention de ses lecteurs sur les romans de Swift (10 déc., 1815), ou sur ceux de Richardson; ici "le développement naturel, merveilleusement gradué des passions et des caractères est le premier titre à l'admiration universelle dont jouit l'auteur". (18 mars, 1816.)

b. *Malte-Brun.*

Le 1er octobre, 1816, Martainville se retirait de *la Quotidienne* et entrait à la *Gazette de France.* Malte-Brun, le fameux géographe, chargé déjà des articles sur la politique étrangère, succédait à Martainville dans la critique littéraire. Il allait, à son tour, défendre la cause des étrangers, et avec plus de feu encore.

Danois de naissance (il a francisé son nom, qui était primitivement Malte-Conrad-Brunn), banni de sa patrie à la suite d'une propagande trop zélée en faveur des idées de liberté universelle, Malte-Brun était venu en France en 1799. Admirateur de Bonaparte d'abord, ses opinions politiques s'étaient tellement modifiées qu'en 1814 il avait mis sa vigoureuse plume au service de la cause des Bourbons. Du point de vue littéraire, il fut d'une libéralité d'esprit peu commune à cette époque. La langue française, dont il avait depuis longtemps cultivé les maîtres, était devenue la sienne. En sus, il pouvait, chose rare à cette époque, apprécier, dans leur propre langue, les grands écrivains des autres pays de l'Europe. Et en sa qualité d'étranger, il sentit peut-être

[11] Un correspondant de *la Quotidienne* signant "Deutscher" protesta un jour contre la sévérité des Français vis-à-vis des œuvres de son pays, sévérité qui, dit-il, n'est que fille de l'ignorance:

"Un critique que je nommerais au besoin a imprimé 20 fois dans un journal très répandu que pour juger un ouvrage il n'était nullement besoin de savoir l'idiome dans lequel il est écrit! Et pour joindre l'exemple au précepte, dans un article où il professait son ignorance totale de la langue allemande il condamnait toute notre littérature en masse."

plus profondément que les premiers romantiques eux-mêmes ce que la littérature française pourrait avec profit emprunter aux voisins. C'est lui qui en 1814 avait fondé à Paris *Le Spectateur Littéraire,* dans le but de répandre en France "la connaissance des littératures étrangères." Il y avait raillé, comme Mme. de Staël, "la vanité des littérateurs français, qui croient avoir fait un sacrifice lorsque sur un ton de protection ils ont accordé aux autres nations quelques lueurs d'esprit et de génie." Il avait protesté que, "l'étude des littératures étrangères n'étoufferait aucun germe d'esprit individuel si le germe était d'ailleurs doué de force vitale", et il avait déclaré qu'il "fallait aller chercher à l'étranger des impressions nouvelles, des points de vue nouveaux, des sentiments et des idées." (*Le Spectateur ou les variétés historiques et littéraires,* 1814, II, p. 39-44.)

Ce zèle à éveiller l'intérêt en faveur de la littérature étrangère se manifesta aussitôt dans *la Quotidienne* où, sous la rubrique *"littérature étrangère,"* parurent de nombreux articles élogieux et éclairés. Lors de la mort de Sheridan, Malte-Brun analysa ses œuvres, surtout les *Rivaux* et l'*Ecole de la Médisance;* il profita de l'occasion pour souligner ce que Chéron dans son *Tartuffe des Mœurs* (imitation de cette dernière pièce) avait omis de comique et de vrai par respect pour "nos mœurs et nos convenances". (15 juillet, 1816.) Il signala une traduction allemande de toute beauté de l'*Agamemnon* d'Eschyle, par Humboldt (4 oct., 1816), et donna une discussion de l'adaptation en français du *Luthier de Lubeck* de son compatriote, Holberg. (28 déc., 1816.) On pourrait prolonger l'énumération. Précisons plutôt le véritable rôle que joua Malte-Brun dans la formation de l'esprit libéral—quasi romantique—de *la Quotidienne,* en montrant son attitude sur certains problèmes brûlants.

1. Pour le triomphe définitif de la cause romantique dans *la Quotidienne,* une chose nous paraît plus grosse de conséquence que la propagande de Malte-Brun en faveur de la littérature étrangère. Dès ses premiers articles, il avait adopté pleinement la fameuse théorie de Bonald, qui va devenir le point de départ de la *Préface de Cromwell*: *La Littérature est l'expres-*

sion de la société.[12] A propos des *Elégies* de Mollevaut, Malte-Brun écrivit, le 10 juin, 1816: "L'élégie embrasse aujourd'hui tout le vaste horizon de nos calamités publiques et de nos souffrances privées; elle se nourrit de toutes les douleurs, de toutes les espérances, de toutes les craintes du genre humain; elle s'insinue même dans tous les genres de la littérature moderne en y répandant ce sentiment d'une douce mélancolie et ce coloris romantique moins familiers à l'antiquité classique. L'élégie est une sœur de l'ode. Elles se ressemblent en ce qu'elles expriment toutes les deux un sentiment dont le poète est censé être pénétré lui-même, tandis que la tragédie ou l'épopée représente ou raconte les sentiments d'une personne étrangère. . . . Il résulte de cette théorie de l'élégie que la religion chrétienne est particulièrement favorable à ce genre de poésie. Pour un chrétien il n'y a ni des joies immodérées, ni des douleurs sans espérance. Notre situation morale après les longues tempêtes de la Révolution favorise également les sentiments profonds et les réflexions sérieuses."

Malte-Brun pour des articles comme celui-ci mériterait une étude spéciale (à côté d'hommes comme Nodier) à titre de précurseur direct de l'auteur de la *Préface de Cromwell.* On peut même aller plus loin. Malte-Brun en 1816 en savait davantage que Hugo ou que Nodier en 1827; il avait compris, lui, que le lyrisme sentimental, l'individualisme moral romantique, remontait à Rousseau, et il avait revendiqué pour Rousseau ce que les auteurs romantiques prêtaient encore très tard à Chateaubriand. A cette époque, en effet, on ne citait de Rousseau (et encore pour les attaquer) que les doctrines politiques du *Contrat Social. Atala* et *René* sans compter *Corinne* et *Delphine* avaient fait oublier, en général, la *Nouvelle Héloïse.* Mais voici Malte-Brun qui développe de nouveau la théorie de Bonald à propos de ce

[12] Cf: Des Granges op. cit. pp. 247, donne comme première discussion des tendances qui constituent la nouvelle poésie, 1817 (article cité des *Lettres Champenoises*). L'article de Malte-Brun nous permet donc de reculer cette date d'un an. Ajoutons que Malte-Brun répéta ces mêmes théories presque mot pour mot le 16 juin, 1817, au sujet d'une *Élégie* de Treneuil.

roman: "Quel ancien a conçu des caractères comme St. Preux et Julie; où trouver dans l'antiquité ce délicieux combat entre les penchants et les principes, ce mélange des pleurs du repentir avec les larmes du plaisir, cette héroïque résignation au devoir et cette métamorphose d'une passion sans bornes en une amitié pure et céleste "plus tendre encore que l'amour?" (5 août, 1816. Second article sur Mollevaut.)

2. Si Malte-Brun mérite par son application de la théorie de Bonald, une place à côté de Nodier comme précurseur, il en mérite une aussi à côté de Stendhal. *Racine et Shakespeare* annonce comme on sait la théorie du drame moderne de Victor Hugo, opposé à la tragédie du XVIIe siècle. Or Malte-Brun, relevant dans un article sur l'*Agamemnon* de Humboldt les différences essentielles entre la tragédie d'Eschyle, dominée par la fatalité, et le drame moderne, déclara déjà en 1816 que "l'homme de génie, s'il en naît un, cherchera des inspirations, des émotions dans le théâtre des Grecs, mais il demandera à nos mœurs, à nos idées, à notre système social et politique les secrets d'une nouvelle combinaison de ressorts, aussi forte, aussi tragique que celle du système inimitable des Grecs. L'histoire moderne a assez fait pour la muse tragique." (4 oct., 1816.) Que dira maintenant dans son *Racine et Shakespeare* l'iconoclaste Stendhal? Dès les premières lignes de sa *Préface* il écrira en 1823: "Je prétends qu'il faut désormais faire des tragédies pour nous, jeunes gens, raisonneurs, sérieux et un peu envieux, de l'an de grâce 1823. . . . Les règnes de Charles VI, de Charles VII, du noble François I° doivent être féconds pour nous en tragédies nationales d'un intérêt profond et durable."

3. Quant à la *question des unités,* Malte-Brun s'exprima avec autant de décision en 1817 que Stendhal en 1823, et dans cette même *Quotidienne* où l'on en favorisait si ouvertement l'observation. Malte-Brun ne cessa de signaler aux Français les beautés qui seules étaient possibles au théâtre libre des étrangers. Il releva, par exemple, "la faiblesse de la conception,

de l'ordonnance et du dénouement" du *Germanicus* d'Arnault.[13] Lors de la fameuse représentation de cette pièce, il en suggéra même une reconstruction telle que Tacite ou Shakespeare l'auraient conçue: "beauté simple et mâle, scènes imposantes, dénouement magnifique." Mais une telle tragédie n'admet, dit-il, "ni l'unité de temps ni celle de lieu. Elle commence à Antioche et finit à Rome. On ne peut faire entrer tout l'événement historique dans le cadre de nos fameuses règles. On ne peut pas diviser cet événement sans blesser le principe bien plus essentiel de l'intérêt dramatique et l'intérêt moral. (Malte-Brun écrivit en 1817!) C'est un sujet qui ne peut être traité que par Tacite ou par Shakespeare." (22 mars, 1817.)

4. L'attitude vis-à-vis de Shakespeare était toujours, lors de la crise romantique, la pierre de touche certaine des tendances réactionnaires ou avancées d'un critique. Malte-Brun comprenait et admirait comme peu de ses contemporains le grand Anglais. Et il se révolta contre les imitations françaises de Ducis, par qui Shakespeare, humain et universel, était "réduit aux dimensions mesquines du théâtre gréco-français." "Hamlet," dit-il pour n'en citer qu'un exemple, "n'est d'aucun pays, d'aucun siècle, d'aucun système dramatique en particulier; il est le représentant général de ces misères humaines qui résultent plus particulièrement de notre impuissance à découvrir la vérité des faits qui nous intéressent le plus et à démêler nos devoirs à travers le conflit des intérêts les plus légitimes." Or, Ducis n'a su voir en Hamlet "qu'un prince malheureux, il ne s'est pas seulement douté de la grande pensée de Shakespeare. . . . Un caractère vague mais sublime a été remplacé par un personnage plus réel, plus dramatique mais petit et mesquin. . . . C'est comme si

---

[13] *Germanicus,* d'Arnault: Représenté à la Comédie française le 23 mars, 1817; occasionna de vives discussions politiques et littéraires, et le duel Arnault-Martainville (rédacteur en ce moment au *Drapeau Blanc*). (Voir à ce sujet, *Année 1817, p. 314,* de Biré.)

Les articles de la *Quotidienne* rédigés par Malte-Brun, sont très sobres au point de vue politique, et le critique attaque *Germanicus* surtout pour sa forme, son style, sa conception faible. (Cf. la *Quotidienne.* 23 mars, 9 avril, 21 avril, 1817.)

M. Gérard voulait faire du *Jugement Dernier* de Michel-Ange un joli tableau de chevalet." (10 nov., 1817.)

Malte-Brun défend de même la gloire littéraire des poètes d'Outre-Rhin que des écrivains de troisième ordre essayent de faire connaître à la France afin de gagner pour eux-mêmes une renommée illégitime. Ainsi la *Mort d'Adam,* tragédie lyrique de Klopstock "offre une marche simple et naturelle infiniment plus conforme aux règles du théâtre" que la pièce biblique française, *La Mort d'Abel* de Legouvé; celui-ci a "immolé la vérité et les convenances au désir de faire briller son propre talent de versification." Quant à l'esprit de la pièce, Legouvé, "au lieu de faire revivre dans ses vers les figures hardies, orientales et bibliques; le coloris propre à des lieux et à des temps aussi éloignés", (comme l'a fait Klopstock) a "mis dans la bouche de ses personnages le langage philosophique du XVIIIe siècle. . . . Il est curieux de voir un auteur allemand éviter heureusement les longueurs et les défauts de convenances où M. Legouvé est tombé." (14 et 18 mars, 1817.)

Ailleurs Malte-Brun s'accorde le plaisir facile d'écraser sous celle du géant Goethe, *l'Iphigénie en Tauride* de Guymond de la Touche. "Cette Iphigénie-ci peut se montrer sans honte à côté de celle d'Euripide", dit-il, "elle a une physionomie si classique, elle est écrite d'un style si pur et en même temps si poétique qu'on soupçonnerait l'auteur d'avoir traduit quelque manuscrit d'Herculaneum. En même temps elle satisfait aux règles de la scène française." Celle de la Touche au contraire est absolument "défectueuse par son style faible et par le manque de vraisemblance de son intrigue." (10 avril, 1817.)

En décembre 1817, Malte-Brun quitta *la Quotidienne* pour se vouer entièrement au *Journal des Débats* où il collaborait depuis longtemps avec ses amis, les Bertin.

c. *Mély-Janin.*

Le critique qui allait remplacer Malte-Brun, Mély-Janin, n'était pas aussi libéral d'esprit que l'avait été son prédécesseur.

Cependant, en raison même de la modération de ses doctrines

littéraires, il devait arriver à se faire mieux entendre de la majorité des abonnés de *la Quotidienne.*

Mély-Janin, connu à cette époque par *Les Lettres Champenoises* qu'il avait fondées, dirigées et rédigées lui-même en 1817, collaborait depuis quelques mois à *la Quotidienne;* mais sa critique littéraire, avant le départ de Malte-Brun, était fort peu de chose.[15] A partir de décembre 1817, au contraire, jusqu'à sa mort en 1827, on peut lui attribuer toute la critique dramatique et une grande part de la critique littéraire générale du journal.[16] Il y aura lieu de reprendre en détail son œuvre après 1821. Qu'il suffise d'en indiquer pour le moment les traits essentiels.

Dès le mois de février 1818, il définit clairement sa doctrine littéraire dans la discussion d'un roman philosophique de M . . . *Les Folies du Siècle*: "Si je ne me trompe, l'auteur tient de près à ce que nous nommons l'*école romantique*. . . . Je ne lui en ferai point de reproche, je me défie des systèmes et je ne crois pas qu'il soit rigoureusement nécessaire d'être exclusif en littérature. . . . Je ne crois pas que les Grecs aient fermé la carrière et que depuis eux l'esprit humain ait dû rester stationnaire. Cependant il faut en tout une juste mesure et c'est là ce point difficile à rencontrer." (3 fév. 1818.)

Shakespeare avait fourni à Malte-Brun l'occasion d'élaborer

---

[14] 36 numéros des *Lettres Champenoises* parurent de 1817 à 1818. Mély-Janin les republia en 1820 en collaboration avec Michaud, Feletz, O'Mahony, Laurentie et d'autres, presque tous ses confrères de *la Quotidienne.*

[15] 7 et 8 sept., 1817. *L'Art de Parvenir.* Viollet le Duc.
8 oct., 1817. *L'Oraison Funèbre de Louis XVI.* Alex. Soumet.
21 oct., 1817. *Moucheron*—traduction de Virgile du Comte de Valois.

[16] La critique n'est en général pas signée, mais le même esprit anime tous les articles; rien n'est plus clair. En outre, en comparant certains articles de la *Quotidienne* avec des articles des *Lettres Champenoises* signés M. J. on retrouve souvent les mêmes théories exprimées dans les mêmes termes. (Cf., par. ex., *La Jeanne d'Arc* de Davrigny, *Quotidienne,* 6 mai, 1819—*Lettres Champenoises,* tome III, 1818.) Voici encore un témoignage: Dans les *Lettres Champenoises* (1820, I, IV.) Mély-Janin écrit à propos de la *Marie Stuart* de Lebrun:

"La vérité ne se trouve point dans les extrêmes: toutefois je voudrais que les classiques et les romantiques, ainsi que je l'ai expliqué dans un journal (*la Quotidienne*) se fissent des concessions réciproques." (Cf. art. de *la Quotidienne,* 8 mars, 1820.)

ses doctrines dramatiques ; Mély-Janin s'appuya sur l'œuvre du grand dramaturge allemand, Schiller, que les romantiques cherchaient à populariser en France entre 1818 et 1821. Il prend position en 1818, à propos de la reprise de *Spartacus* de Saurin. Le public a raison de ne pas s'enthousiasmer pour toutes ces fadeurs sentimentales, et qui ne sont qu'une demi-concession au nouveau goût : "Nous en faisons tous les jours l'expérience", déclare-t-il, "ces pièces qui furent autrefois accueillies avec acclamation viennent aujourd'hui mourir tout doucement sur la scène. Quant à moi, je l'avoue franchement, j'aime mieux les *bizarreries* du *genre romantique,* j'aime mieux du *germanisme tout pur* que les scènes d'amour fade qui se sont comme naturalisées sur notre théâtre et qui ne sont ni d'aucun temps ni d'aucun lieu." (22 août, 1818.)

Pour renouveler l'inspiration dramatique en France, Mély-Janin va prêcher désormais une certaine union du génie allemand et du génie français. La première pièce allemande "francisée", *La Jeanne d'Arc* de Davrigny en 1819, ne lui offrit pas, il est vrai, une occasion bien favorable. Comment acclamer les théories dramatiques d'un Schiller ou d'un Mercier (qui, lui aussi, avait fait dans son temps une *Jeanne d'Arc* imitée de Schiller) quand le poète allemand avait "fait violence à l'histoire en dénaturant le caractère de l'héroïne jusqu'à la supposer amoureuse—et amoureuse d'un Anglais !", tandis que le poète français avait fait de la Pucelle une révolutionnaire, déclarant que si elle "eût vécu de nos jours, fidèle à la cause et au cri d'un peuple entier, elle aurait marché avec nous à la prise de la Bastille et à la destruction d'un trône horriblement entaché de trahisons et de parjures !" Et cependant, même ici Mély-Janin regrette "les règles étroites et mesquines de notre tragédie qui nous défendent de mettre en scène l'héroïne d'Orléans tout entière." Il s'indigne avec Mercier de toute la puissance de son âme contre la dure captivité dans laquelle gémit la tragédie française. "J'ai tout fait pour l'en délivrer ; vains efforts ! Ah ! quand mes confrères seront-ils exorables ? Jamais ! ils tirent sur eux d'énormes ver-

rous sur lesquels sont écrits en gros caractères, les noms de Racine et de Boileau." (6 mai, 1819.)

Avec *Marie Stuart,* adaptée par Lebrun, l'année suivante, Mély-Janin put s'exprimer enfin sans contrainte sur le rôle du théâtre allemand dans le renouvellement du théâtre français.[17] Il se répand en éloges: Schiller est "le chef des romantiques, le héros du génie, l'enfant adoptif de M. Schlegel!", et il réfute les arguments de ces gens qui "éternellement renfermés dans le cercle étroit de leurs petites idées et tout garottés de préjugés, ne voient dans l'œuvre de Schiller que les détails défectueux. Ce n'est point à cause de ses défauts que Schiller est un homme de génie,—c'est malgré ses défauts." C'est la faute des adapteurs français si ce géant de génie n'est pas apprécié en France. En cherchant à corriger ses défauts, ils lui dérobent toutes ses beautés. Ainsi Lebrun, en "ôtant à Schiller son costume tudesque pour l'habiller à la française" et en lui enlevant "quelques taches qui répugnent à nos mœurs dramatiques, a singulièrement affaibli les beautés de sa *Marie Stuart* et dans les opérations qu'il lui a fait subir il lui a enlevé beaucoup de sa vigueur et de son énergie." Voici la scène entre Elizabeth et Marie. Au moment de signer l'arrêt Elizabeth hésite, mais se rappelant aussitôt les paroles hautaines de Marie qui lui a reproché d'être la fille de l'adultère, elle saisit la plume et signe l'arrêt en s'écriant: "Bâtarde, je viens de me légitimer." Chez Lebrun, le mouvement rapide et vif est entièrement perdu, quand Elizabeth dit sagement mais fadement: "Je suis de Henri Huit la fille légitime!" "Mais peut-on hasarder sur la scène française le mot *bâtarde?* Oui, sans doute," répond Mély-Janin, "avec du talent on vient à bout de tout—et quelqu'un, sûr de sa force, aurait attaqué de front les difficultés." Après cette déclaration de libéralisme qui étonne, Mély-Janin revient à sa doctrine médiatrice et proclame

---

[17] Un rapprochement entre cette critique et celle du *Drapeau Blanc* (7 mars, 1820) cù Martainville était directeur, est intéressant.

"On chercherait en vain (dans cette pièce de Lebrun) une seule idée qui lui appartienne. . . . Il a laissé subsister dans sa *Marie Stuart,* beaucoup trop du mauvais goût de Schiller et il a toujours affaibli les traits hardis et vigoureux."

une fois pour toutes quelle sera désormais sa position dans le "grand procès des classiques et romantiques."[18] "Si j'étais juge dans cette affaire et qu'il me fût permis d'avoir un avis, je voudrais que les parties fissent des concessions réciproques et ne se tinssent pas fièrement retranchées dans leurs limites respectives. Je dirais aux classiques: abandonnez quelque chose de la rigueur de vos principes, ne vous tenez pas exclusivement renfermés sur ce terrain de l'antiquité hors duquel vous n'osez faire un pas, votre goût vous rend quelquefois timides, et votre jansénisme est un peu trop rigoureux. Je dirais aux romantiques: Laissez là vos longs détails, vos réflexions puériles; à force de vouloir être vrais, vous arrivez trop souvent à la trivialité. *Enfin je tâcherais d'amener les deux parties à ce point juste et précis où se rencontrent le beau et le bon.*"[19] (8 mars, 1820.)

d. *Influence de ces trois critiques.*

La présence dans les bureaux de *la Quotidienne* de Martainville, Malte-Brun et Mély-Janin, a dû forcément exercer sur leurs collaborateurs une influence marquée, et l'on peut sentir les préjugés conservateurs même dans la critique anonyme du journal fléchir peu à peu. Malgré "toute la déraison qui frappe dans ce qu'écrivent les auteurs germaniques" on est forcé de reconnaître par exemple à propos de *L'Ondine* de La Motte Fouqué "le naturel touchant, le ton qui appelle à l'intérêt du lecteur et qui fait que l'on ouvre rarement un ouvrage allemand sans le finir, quitte à le critiquer après." (5 nov., 1817.) "Il est toujours pénible d'avouer" écrit-on à propos des romans de Walter Scott en général, de *Rob Roy* en particulier,[20] "que les romans les

---

[18] Voir aussi à ce propos les articles de Mély-Janin.
La Jeune Tante, de Melesville. (20 oct., 1820.)
Don Carlos, de Lefèvre. (22 dec., 1820.)

[19] Tous les articles de Mély-Janin de cette année sont signés D. Cf. *Le Livre du Centenaire du Journal des Débats,* qui attribue aussi cette signature à Mély-Janin.

[20] Comparez avec le ton hésitant encore d'un an auparavant: (25 mai, 1817.) Les romans de Mme. de Genlis offrent "moins d'intérêt que n'en offrent les conceptions *romantiques* quoique celles-ci soient d'ailleurs tristes, désordonnées, et bizarres et que nous soyons bien loin de vouloir recommander cette école ambitieuse et exaltée qui n'exerce déjà chez nous que trop d'influence surtout en politique et en morale."

plus piquants, ceux où l'on retrouve le plus d'invention, de force, de vérité dans les caractères nous viennent de chez nos voisins et qu'à l'exception d'une demi-douzaine de chefs-d'œuvre que notre littérature possède dans ce genre, nous devons aux anglais tous les romans qui peuvent se lire deux fois." (30 mai, 1818.) Ailleurs, à propos du théâtre étranger: "On cherche en vain dans notre littérature un de ces génies sauvages et sublimes qui ignorent les règles ou qui en brisent le joug mais qui étonnent l'esprit par leurs conceptions et qui subjuguent le cœur par le naturel et la force des sentiments." (9 juillet, 1818.) Et voici une association de noms surprenante certes pour l'époque: "Le Dante, Schakespeare (sic), Milton et Corneille," les quatre poètes modernes qui selon l'expression très fière mais très juste de ce dernier *"ne durent qu'à eux seuls toute leur renommée"* et qui "suffisent pour illustrer un siècle, une nation, et toute une littérature." (29 oct., 1818.)

Passons aux écrivains français. En 1818 paraissait le *Jean Sbogar* de Charles Nodier, œuvre plus romantique même que ne l'avait été l'*Adolphe* de Benjamin Constant. Et cependant la critique de *la Quotidienne* est tout élogieuse. On y loue les rapprochements que l'on peut faire avec des œuvres étrangères qui offrent des héros à double personnalité, comme l'*Abelino* du théâtre allemand et le *Corsaire* de Lord Byron; et on souligne—"le haut intérêt des situations fortes et des couleurs d'une sombre énergie", de ce dernier. Puis on indique comme intéressante, l'antithèse entre "cet homme si sombre et si funeste" et la jeune femme "belle, douce et timide" à qui Jean Sbogar inspira une passion si profonde. "Ce ne sont point ici des peintures banales de ces éternels lieux communs qui traînent dans tous les romans." (28 juin, 1818.)[21] *La Quotidienne* n'exquissa-t-elle

[21] Quelques mois après, *Jean Sbogar* fut mis au théâtre; "production très remarquable," dit *la Quotidienne.* Mais sous l'éloge suivant on ne peut s'empêcher de voir un *faussement* de la pensée de Nodier: "A travers les idées les plus singulières, on y trouve des peintures de la plus grande vigueur. Le caractère de Jean Sbogar est une véritable création, l'auteur a voulu nous montrer où peuvent entraîner les paradoxes de la philosophie germane dans une âme entièrement livrée aux passions." (25 oct., 1818.) Comme si *Sbogar* était écrit pour détourner du romantisme! Mais *la Quotidienne* trouve son compte à l'interpréter ainsi.

ici la théorie de l'antithèse que Victor Hugo reprit dix ans plus tard dans sa *Préface de Cromwell.*

Enfin en 1819, on publia les *Œuvres* d'André Chénier, et on ne s'étonnera guère de l'accueil bienveillant que *la Quotidienne* fit à ce romantique avant la lettre. Comment refuserait-elle son admiration au jeune poète qui "avait assurément quelque chose là", et qui "devait périr sur l'échafaud par la main sanglante de la Révolution"? Du reste le "parfum d'antiquité" de ses vers, "ce je ne sais quoi de doux et de gracieux de sa muse qui semble appartenir aux temps antiques", était encore en parfaite conformité avec le goût classique de notre journal. (30 oct., 1819.)

III.

Les Traditions Nationales.

Nous arrivons à un groupe de théories que *la Quotidienne* pouvait non seulement adopter, mais qu'elle devait accueillir avec enthousiasme: celles qui remontent à la France catholique et monarchique, et dont Chateaubriand est généralement considéré comme le représentant le plus autorisé. L'influence de Chateaubriand remontait, il est vrai, aux toutes premières années du siècle. Mais ce n'est que peu de temps avant 1820 que son nom fut réellement associé au mouvement romantique. Les écrivains dits romantiques étaient plutôt ceux qui puisaient leur inspiration dans la philosophie du XVIIIe siècle, dans les horreurs de la Révolution ou dans les bizarreries et monstruosités étrangères. *La Quotidienne* avait reconnu de bonne heure dans cet apôtre du loyalisme monarchique et catholique, un allié précieux en littérature comme en politique. Elle se montra d'abord quelque peu sévère pour les nouveautés de son style et elle voulut parfois "réprouver ses phrases sonores, son style ambitieux et ses alliances étranges de mots et de figures." (Article sur *Chateaubriand et la Censure,* signé R, 18 janv., 1815.) Mais elle s'y accoutume bientôt et trois ans plus tard elle a pleinement adopté Chateaubriand, le défendant contre ses critiques. Lemercier avait écrit dans ses *Observations critiques de l'Académie française sur l'ouvrage intitulé le Génie du Christianisme,* (Paris, 1817): "Un

ouvrage littéraire est mauvais s'il n'a pas la raison pour objet fondamental, un langage propre et juste pour expression et de vraies figures pour ornements de son élégance. Je n'aperçois aucune de ces qualités dans le *Génie du Christianisme.*" A quoi *la Quotidienne* répond: "Quand il serait vrai qu'on pût reprocher au plan quelque défectuosité, et au style quelque affectation, il n'en est pas moins constant que c'est le plus beau monument qui depuis longtemps ait été élevé à la gloire des lettres, et que M. de Chateaubriand ne soit aujourd'hui le premier de nos écrivains. J'avoue franchement que je ne suis point prêt à transiger sur cette question." (17 fév., 1818.)

De 1814 à 1820 Chateaubriand donna peu d'occasions à *la Quotidienne* de se réclamer de lui du point de vue littéraire.[22] Mais elle montrait une grande prédilection pour les productions françaises qui mettaient en œuvre les traditions nationales, et qui se rattachaient ainsi au mouvement auquel Chateaubriand avait prêté tant de prestige. Elle se vantait d'avoir été "la première à pressentir le succès des ouvrages qui feraient jouir le public des monuments les plus anciens de notre littérature", et de notre histoire (à propos des *Poésies originales des Troubadours,* éditées par Raynouard, 10 sept., 1816 et 30 juin, 1817.) Et quand en 1815 Marchangy fit paraître les derniers volumes de sa *Gaule Poétique, la Quotidienne* félicita aussitôt l'auteur de son succès, et la France de ce qu'enfin un de ses écrivains se fût rendu compte des beautés poétiques nationales. En même temps elle s'indigna de l'obstination du public "à ne voir dans nos fastes que des traditions grossières et des faits monotones." (27 mars, 1815.)

---

[22] Les articles suivants sur l'œuvre de Chateaubriand, en attestent le caractère politique:

28 nov., 1814—*Réflexions politiques sur quelques écrits du jour et sur les intérêts de tous les Français.*

29 nov.—*Des Fragments sur les Emigrés.*

23 déc.—*La Charte Constitutionnelle.*

18 et 28 janv., 1815—*Réflexions du Censeur.*

3 juillet—*Rapport sur l'état de la France.*

28 août—*Des discours politiques de Chateaubriand,* etc.

Deux ans plus tard Malte-Brun consacrait une série d'articles de haute importance à cette œuvre. "Nous ne devons pas dater de vingt-cinq ans une gloire de quatorze siècles," s'écriait-il. "C'est cette gloire que les arts devraient réclamer. Mais nos littérateurs, copistes serviles de leurs prédécesseurs, décident d'un ton magistral, que l'histoire de France n'est pas susceptible des ornements de la poésie et des beaux arts, et ils regardent un héros grec comme nécessaire." Les premiers siècles de notre histoire n'offrent à la littérature que des traditions grossières sans intérêt et sans grâce, nous dit-on. Soit, mais n'est-ce pas justement, "l'état demi-sauvage d'une nation qui fournit à ses auteurs le terrain le plus riche en inspirations littéraires? Les anciens nous en ont donné l'exemple et du moment qu'ils ont abandonné comme source d'inspiration littéraire les siècles héroïques et fabuleux de leur histoire, leur génie a paru stérile et faible." (26 juillet et 10 août, 1817.) De fait, "la France offre mille sujets non seulement égaux mais supérieurs à ceux des anciens. . . . On ne peut rien dire de neuf (cependant) de nos jours sans être aux yeux de nos prétendus gardiens des principes et du goût, un hérétique littéraire, un romantique ou, tout au moins, un homme à système." Mais "quel genre de littérature se lie plus heureusement à la politique de la légitimité que celle qui prendrait ses sujets dans l'histoire de France, qui est en même temps l'histoire des augustes ancêtres de nos rois et l'histoire des illustres soutiens de l'antique monarchie?" (2 sept., 1817.)

Ce fut surtout au théâtre que *la Quotidienne* eut l'occasion d'encourager et d'approuver cette thèse fortement affirmée: que l'histoire nationale se prêtait mieux que tout autre sujet à la renaissance d'une littérature nationale. En 1815, elle ne signalait pas moins de dix-sept pièces dont le sujet avait été puisé dans les annales de France.[23] Une grande difficulté cependant se présentait; et *la Quotidienne* entrevit de bonne heure le danger de la mise en œuvre de sa théorie. Pour y obvier elle formula une thèse hardie mais systématiquement appliquée dans sa critique: à savoir, que l'on doit combattre dans l'emploi de l'inspira-

[23] Pour cette liste voir Appendice III.

tion nationale et historique toute tendance qui pourrait nuire à la cause de la légitimité catholique. Ainsi on doit élaguer de l'histoire ce qui n'est pas favorable à la royauté; et même si besoin est, on n'hésitera pas à réarranger les faits et à corriger les personnages.[24] Martainville écrivait déjà en 1815, à propos de la tragédie *Henri IV à la Bataille de Fontainefranc*: "En bonne police de littérature dramatique, puisqu'aujourd'hui il y a un bureau de police littéraire, ne devrait-il pas être défendu à certains auteurs de présenter sur la scène des images révérées et des noms devenus sacrés? On les préserverait d'un sacrilège. Sous leur pinceau les plus nobles physionomies deviennent ridicules. Un sujet fait pour exciter l'admiration ne provoque que des sifflets et il est difficile que le juste affront que l'auteur essuie, ne blesse pas le respect religieux dû aux personnages qu'il a ignoblement travestis." (29 nov., 1815.) L'année suivante c'est Lemercier qui fait de Charlemagne, "dont le nom seul rappelle toutes les idées de sagesse et de grandeur, le caractère le plus imposant peut-être de toute l'histoire moderne", un "fanfaron bavard et irascible, parlant sans cesse de sa puissance, de sa gloire, de son épée, et n'agissant jamais en grand roi ni en grand homme." (11 juillet, 1816.) Et dans son article sur Marchangy en 1817, Malte-Brun résume et formule ainsi cette théorie: "Nos institutions politiques et religieuses sont tout aussi propres à la poésie que les temps anciens, pourvu cependant que le poète qui s'inspire d'elles ait une foi ardente et un dévouement sincère aux croyances religieuses et monarchiques de la patrie." Vol-

---

[24] Il est curieux de voir Stendhal signaler la même objection à la tragédie historique dans son *Racine et Shakespeare* (chapitre sur la tragédie de *Luther* de Werner.) Lui cependant parlait d'un tout autre point de vue, celui du libéral anti-royaliste.

"Un grand obstacle va naître du genre romantique; nos annales sont tellement dégouttantes de sang; nos meilleurs princes ont été si barbares que notre histoire se refusera à chaque instant à être présentée avec naïveté. Comment montrer François I° faisant brûler Dolet, qui passait pour son fils naturel, parce qu'il était soupçonné d'hérésie? Quel est le roi, en France, qui voudra laisser avilir ainsi ses prédécesseurs et par là l'autorité qu'il tient d'eux? . . . Telle est la raison qui fera que les rois encourageront leurs académies à injurier les romantiques." (Ed. Oxford, p. 61.)

taire, abordant dans *la Henriade* le sujet des guerres religieuses dans un esprit d'incrédulité, et dès lors, produisant une œuvre froide, a bien "montré les dangers d'un procédé contraire." (15 août, 1817.)

Enfin en 1820, Mély-Janin fait une application très caractéristique de la thèse, à propos des deux tragédies *Clovis,* l'une de Lemercier et l'autre de Viennet. La pièce de Viennet, "malgré sa médiocrité pseudo-classique et déplorable" est bien supérieure à celle de Lemercier. Il est vrai que Viennet lui-même, n'a pas conservé à son héros "cette grandeur et cette majesté que lui ont données les siècles. Or, il ne faut point faire descendre nos héros du piédestal où la postérité les a placés pour les mêler à de petits intérêts qui les rapetissent." Mais au moins Viennet n'a pas dégradé le caractère de ce grand roi. Et un passage surtout dans sa pièce sur "la clémence royale de Clovis a fait la plus vive impression, tant l'application était sensible." La pièce de Lemercier, au contraire, a beau être plus vigoureuse. L'auteur, "en cherchant à rendre le caractère du Tartuffe politique dans un cadre tragique, a choisi comme personnage principal un de nos rois qui, quoiqu'ayant quelque chose de la barbarie de son temps, eut de grandes qualités dont Lemercier l'a dépouillé pour en faire un tyran tragique. *C'est se rendre coupable d'une infidélité historique du premier chef;* nous ne devons pas l'en remercier." (21 oct., 1820.)

En regard de ces sujets médiévaux, les sujets historiques plus modernes sont encore plus dangereux, et *la Quotidienne* voudrait qu'on les évitât entièrement. Prenons la guerre de la Fronde au XVII[e] siècle. Martainville condamme l'auteur du *Chevalier de Canolles ou un Episode de la Fronde* (comédie historique en 5 actes) apparemment "pour avoir altéré la physionomie historique de ses personnages au point de les rendre méconnaissables"; mais son vrai grief se révèle quand il poursuit: "Avant d'être écrivain on est citoyen et c'est surtout dans un temps aussi voisin que celui où nous sommes d'une des grandes commotions politiques qui mettent en mouvement les passions les plus actives et les plus implacables, qu'il faut éviter de fournir l'arme la plus

légère ou l'occasion du moindre triomphe aux agitateurs." (30 mai, 1816.)

Quant à la période révolutionnaire, *la Quotidienne* ne peut pas admettre qu'on la mette en scène. Discuter des événements si récents, c'est fomenter les passions politiques, et mettre en scène Louis XVI, c'est réveiller en pleine Restauration, les idées anti-royalistes. "Il y a une distinction à faire," déclare *la Quotidienne* lors de la première représentation de *Louis XVI ou l'Ecole des Peuples,* de Fonvieille, "c'est celle qui existe entre des faits domestiques et des faits contemporains. Elle est nécessaire, elle est indispensable. M. Legouvé a mis Henri IV sur la scène: c'était déjà presque une hardiesse, et il semblait que les faits étaient encore trop récents pour être traduits sur la scène. C'était sans contredit le pas le plus avancé que l'on pût faire dans notre histoire. . . . On voit d'après ces principes que nous ne pouvons pas approuver une tragédie sur la mort de Louis XVI, quelque talent d'ailleurs que l'auteur ait pu y mettre." (15 déc., 1820.)

Dans le domaine du roman historique on exerce la même prudence. Les appréciations de certains livres de Madame de Genlis sont des modèles de subtilité sophistique, trahissant avec une candeur extraordinaire l'attitude cavalière de *la Quotidienne.* Elle cherche à établir une distinction fondamentale entre la "véritable histoire", c.à.d., l'histoire telle que *la Quotidienne* la comprend, et la "vérité historique". La *Jeanne de France* de Madame de Genlis a trop de "vérité historique": "En contradiction presque toujours avec la *véritable histoire,* l'auteur a le malheur de présenter en déshabillé les individus, que la *sévère histoire* couvre de son prestige, en les rapetissant. Pour trop les rapprocher de nous, l'auteur produit presque toujours un effet contraire à celui qu'il cherchait." Et plus loin: "Les détails sont conformes à l'histoire il est vrai, mais là commençait le domaine du romancier." (5 fév., 1816.) Le même reproche revient en termes non moins naïfs en 1817. Dans son *Ines de Castro,* Mme. de Genlis fait paraître "un premier ministre, le poignard à la main, comme un vil assassin. C'est un spectacle

dégoûtant et révoltant que celui d'un homme de ce rang qui s'abandonne à la plus lâche férocité. Le mot historique ne nous réconcilie pas avec cette inconvenance. L'histoire seule a le droit de conserver d'aussi horribles détails, parce que c'est son devoir. Les arts doivent repousser les images hideuses." (25 mai, 1817.)

En résumé, malgré les dangers que pouvait courir la cause monarchique par le mauvais emploi de l'inspiration historique nationale, *la Quotidienne* est prête à abandonner de bon cœur les Grecs et les Romains, autant dire les traditions littéraires du XVIIᵉ siècle, pour célébrer les faits domestiques. En 1819, Mély-Janin résuma ses théories dans une critique de *Louis IX,* tragédie d'Ancelot: "L'histoire de France offre une foule de grands caractères, de traits admirables et de nobles faits. Mais il faut savoir les mettre en scène. Il faut savoir créer une action car on ne trouve pas de tragédies toutes faites dans l'histoire." (7 nov., 1819.)[25]

[25] Cette thèse est souvent répétée par Mély-Janin; voir par exemple ces articles sur:
Warwick de La Harpe—19 janv., 1818.
Conradin et Frédéric de Liadières—25 avril, 1820.
Artaxerxès de Delaville—27 juillet, 1820.

CHAPITRE II

Période d'Hésitation

1821-1824

CHAPITRE II

Période d'Hésitation

1821-1824

La tendance croissante des écrivains français à s'inspirer de l'histoire nationale, nous amène à un point essentiel de l'histoire du romantisme. C'est vers cette époque que le romantisme devient un mouvement littéraire *national* en France. Avant 1821, l'agitation dite romantique avait surtout consisté en imitations serviles d'auteurs étrangers. Les quelques œuvres vraiment françaises dont le caractère était nouveau et original étaient peu nombreuses et n'indiquaient pas encore un mouvement coordonné; ainsi l'*Adolphe* de Benjamin Constant (1816), le *Jean Sbogar* de Charles Nodier (1818) et; dans le domaine de la poésie, les recueils de Millevoye (1816) et d'André Chénier, (publié en 1819).

Mais vers 1821 le mouvement prit corps. Lamartine publait ses *Méditations;* Hugo écrivait ses *Odes;* et Vigny composait déjà ses *Poèmes.* Il se trouva précisément que le plus grand nombre des jeunes poètes de l'époque subissaient l'influence du génie catholique, chevaleresque et monarchique de Chateaubriand. Ils se laissaient d'autant plus facilement guider en matière de politique par Chateaubriand, seul grand génie littéraire du siècle, que le royalisme était alors, pour ainsi dire, l'opinion de tout le monde. Tandis que le libéral voyait diminuer son prestige après le lâche assassinat du duc de Berry et la chute de Decazes en 1820, tandis que les sociétés révolutionnaires étaient partout supprimées et que les bonapartistes pleuraient la mort de l'Empereur à Sainte Hélène, la monarchie allait s'affermissant en France, et replaçait même les Bourbons sur le trône d'Espagne. Nos "romantiques" suivirent donc le mouvement sans résistance; abandonnant tout le bagage mythologique du siècle de Boileau, ils chantèrent en vers d'une correction classique encore, ce qu'ils appelaient les "pensers nouveaux du monarchisme catholique."

La Quotidienne devait faire, cela va sans dire, le plus cordial accueil à ces poètes.

On a souvent relevé ce paradoxe à l'époque des débuts du romantisme en France: que les royalistes d'alors se posèrent en défenseurs du romantisme, les libéraux en champions dévoués du classicisme; en d'autres termes, que les conservateurs en politique étaient libéraux en littérature, que les libéraux en politique étaient conservateurs en littérature. Cet état de choses ne pouvait pas durer indéfiniment. Mais il fallut dix ans pour que les jeunes poètes se rendissent compte que le libéralisme en art ne pouvait aller de pair avec le conservatisme en politique, et pour que, selon le mot célèbre de Victor Hugo, "nés aristocrates et royalistes" ils fussent "devenus démocrates". (*O. et B.*, Préf.—1853.) Ce n'est qu'en 1830 que le chef de l'école écrira: "La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques." Il avait fallu que les événements politiques en France leur ouvrissent les yeux. La chute de Chateaubriand en 1824 avait porté le premier coup au royalisme de l'école. L'ultra-royalisme de Charles X, (sacré en 1825 et dont Victor Hugo et Lamartine avaient acclamé l'avènement dans des Odes de circonstance), ne pouvait laisser dans l'indifférence non plus les hommes intelligents; la France allait être de nouveau forcée de renverser les Bourbons. Et les jeunes s'en rendirent peu à peu compte.

En 1830, le libéralisme politique et le libéralisme littéraire s'étaient définitivement rejoints. *La Quotidienne* partit en guerre, comme il fallait s'y attendre, car elle n'avait jamais renié ses doctrines. En 1830, elle combattra avec autant de conviction qu'en 1820 en faveur d'une nouvelle littérature nationale; mais elle ne sera pas moins prête à renier ces poètes *romantiques,* car elle s'était convaincue entre temps que ce qui les séparait d'elle, c'étaient des questions irréductibles de principes.

(Prévenons ici une objection.—L'anomalie exposée ci-dessus

fut très générale mais non pas sans exception. Un groupe d'écrivains en particulier doit être rappelé, groupe où l'esprit progressiste se manifesta d'une manière logique, à la fois en politique et en littérature. Dès 1822, l'auteur de *Racine et Shakespeare,* "bonapartiste et fidèle disciple des analyseurs du XVIIIe siècle" (Lanson), avait posé les principes d'un romantisme tout libéral dans ses aspirations sociales. Mais il se trouva que les talents littéraires qui devaient toucher le grand public de l'époque, ne se recrutaient pas parmi le groupe de penseurs auquel appartenait Stendhal, (Délécluze, Mérimée, Stapfer, Ampère, Rémusat, Magnin, etc.) ; ainsi cette branche de l'école romantique, la seule où l'on fût conséquent, resta en dehors de la grande mêlée littéraire du commencement du XIXe siècle. On lui rendit justice seulement plus tard. *La Quotidienne,* tout en ne s'occupant guère de ses productions, s'en méfiait.)

Les pages suivantes nous feront assister aux péripéties de l'alliance, douteuse dès le principe, qui exista pendant quelques années entre *la Quotidienne,* royaliste, conservatrice par instinct et par tradition, et les "romantiques", royalistes aussi, mais qui ne le furent que par hasard et provisoirement.

De 1821 à 1824, la critique littéraire de *la Quotidienne* reflète les idées parfois divergeantes, de cinq rédacteurs ; P. S. Laurentie (qui était en même temps directeur), J. B. A. Soulié, J. T. Merle, Mély-Janin et Charles Nodier. Quelques mots suffiront pour indiquer le rôle des trois premiers. Les deux derniers méritent une place à part dans cette étude. Ce fut Mély-Janin qui exprima le mieux le point de vue de *la Quotidienne* par rapport à la nouvelle littérature, tandis que Ch. Nodier y représenta l'élément nettement romantique.

I. *Laurentie.*

Laurentie partageait, depuis 1816, la direction de *la Quotidienne* avec Michaud. Il était franchement conservateur en littérature comme en politique. Membre de la Société des Bonnes

Lettres[1], Inspecteur Général des Etudes à Paris, s'intéressant donc avant tout à la jeunesse française, Laurentie s'opposa à toute doctrine qui pût favoriser l'anarchie en politique, en religion ou en morale. Il écrivit peu d'articles littéraires mais son influence se fit sentir partout dans le journal. A propos du premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion* de Lamennais, il avait écrit en 1818: "Il faut se hâter de faire retentir à l'oreille des peuples ces noms si longtemps méconnus d'ordre et de religion," pour les opposer au "soi-disant mal du siècle, avec son dédain de la vérité, et de tout ce qui importe à la morale et à la religion." C'est le résultat de cet "engourdissement des esprits", ce "calme voisin de la mort" où sont retombés les peuples de l'Europe après "les convulsions déchirantes, le délire frénétique" de la Révolution.[2] (31 mai, 1818.)

Mentionnons aussi un article sur la "décadence de l'Académie française" laquelle avait consenti à entendre la lecture du poème réactionnaire, *Moïse* de Lemercier (26 avril, 1821) ; ou encore celui où Laurentie s'oppose, en 1823, à une réédition des œuvres de Diderot et des Encyclopédistes à cause des influences funestes que celles-ci pourraient de nouveau exercer (20 déc., 1823) ; ou enfin l'article curieux, plus politique que littéraire, publié pour défendre l'*Oreste* de Mély-Janin; celui-ci avait été victime d'une cabale, montée par les adversaires politiques de *la Quotidienne* (13 sept., 1821.) Partout Laurentie se montra franchement conservateur.

---

[1] La Société des Bonnes Lettres avait été fondée en 1821, et, selon le langage du temps, ses membres "pensaient bien et défendaient le trône et l'autel." Chateaubriand en fut un des présidents et la liste des sociétaires ne compta pas moins de onze collaborateurs réguliers à la *Quotidienne*: Audibert, Berchoux, Capefigure, Fontanes, Géraud, Laurentie, Michaud, Merle, Nodier, Soulié, Véron. (Sur la Société des Bonnes Lettres voir Des Granges, op. cit, p. 195, 203.)

[2] Pour les autres articles relatifs aux volumes suivants et qui sont très instructifs au point de vue des doctrines religieuses de la *Quotidienne*, voir 15 et 27 août, 1820, sur le second volume de l'*Essai*, de Lamennais; le 8 juillet et le 11 août, 1823, sur les 3me et 4me volumes, et le 5 avril et le 28 juillet, 1821, sur la *Défense de l'Essai*.

II. *Soulié.*

J. B. A. Soulié, quoique très royaliste en politique, se montra plus libéral dans ses tendances littéraires. Il était entré aux bureaux de *la Quotidienne* en 1821, et s'identifia définitivement avec ce journal en 1824, lors de l'affaire de l'amortissement (voir plus haut Tableau Historique). A ce moment il devint rédacteur en chef. Sa plus grande activité littéraire à *la Quotidienne* appartiendra aux années postérieures; mais d'ores et déjà il exerçait quelque influence; et, ami de Charles Nodier, il se montrait toujours prêt à parler en faveur de l'école dont celui-ci était alors le chef.

III. *Merle.*

Merle fut libéral en littérature, quoique connu partout sous le sobriquet de "Merle Blanc" à cause de son conservatisme royaliste. C'est surtout au théâtre qu'il encouragea les nouvelles tendances. Il était lui-même dramaturge, en même temps que critique. En 1820 il fit jouer *Maria Stuart* imitée de Schiller, et en 1822 un mélodrame "pathétique" inspiré du *Lépreux de la Cité d'Aoste de* Xavier de Maistre. Dès 1817 il avait été chargé à *la Quotidienne* des feuilletons dramatiques des Petits Théâtres, mais sa plus grande influence ne s'exerça qu'en 1822. Cette année il fut nommé directeur du Théâtre de la Porte St.-Martin; c'est lui qui fit venir à Paris les acteurs anglais. On sait l'hostilité dont cette troupe fut l'objet de la part de la "jeunesse française pensante et agissante"; c'était un "crime de lèse-nation que de souffrir cet envahissement de la part de nos voisins." Après deux essais infructueux, on fut forcé de renoncer aux représentations. L'attitude bienveillante que *la Quotidienne* montra à l'égard de cette entreprise par des annonces et des entrefilets,[3] doit être en grande partie attribuée à l'influence de Merle. En

[3] Voir la *Quotidienne* à propos du Théâtre Anglais—
2 juillet, 1822—annonce.
1 août—*Othello.*
3 août—*École de Médisance.*
4 août—Lettre de Merle.
Cf. à ce sujet le livre intéressant de Borgerhoff—*Le Théâtre Anglais à Paris.* Hachette, 1913.

même temps, la politique a joué ici un rôle important; car ç'avaient été surtout les classiques *libéraux,* hostiles aux alliés de 1814, qui firent opposition. Cinq ans plus tard Merle allait voir sa seconde tentative en faveur des acteurs anglais couronnée de succès. (1827-28.)

Signalons encore un lien de sympathie entre ce collaborateur de *la Quotidienne* et les jeunes poètes. Merle fut un des premiers à faire cause commune avec le mouvement royaliste dirigé contre *La Bande Noire.* Ses allusions élogieuses à l'œuvre de Nodier, Taylor, et Cailleux "trois artistes ivres de patriotisme" (*Voyages pittoresques dans l'ancienne France*) furent fréquentes. En 1820, quand il vit l'historique Château de Chambord menacé de destruction, Merle entreprit de son chef une campagne contre "un des plus grands crimes de la Révolution, celui d'avoir porté dans toutes les têtes de la jeunesse libérale, un mépris profond et barbare des temps passés." Ce fut grâce avant tout à son zèle que le château fut conservé et rendu au petit duc de Bordeaux, futur comte de Chambord.[4]

IV. *Mély-Janin.*

Mély-Janin formula avec plus de netteté que tout autre collaborateur la doctrine littéraire du "Juste-milieu" de *la Quotidienne.* Il était persuadé du besoin d'une renaissance nationale des lettres. "Il faut retremper la poésie, raviver les mots et remanier la phrase poétique," déclare-t-il à propos des *Poèmes* d'Alfred de Vigny en 1822. En même temps "il ne s'agit pas seulement de rajeunir la forme, il faut aussi renouveler le fond.

---

[4] Voir articles sur *Nodier,* par exemple—
28 juillet, 1820.
20 sept., 28 sept., 19 oct., 26 nov., 14 déc., 1820.
Voir articles sur *Merle et le Château de Chambord.*
10 déc., 20 déc., 1820. 11 mars, 17 oct., 1821.
Laurentie écrivit le 25 oct., 1821:
"*La Quotidienne* doit se féliciter que ce soit un de ses rédacteurs qui le premier ait eu la pensée d'offrir ce bel hommage à la France. M. Merle méritait comme royaliste et comme écrivain de donner ce nouvel exemple de zèle pour tout ce qui peut rendre plus sensibles encore les liens qui attachent le peuple à ses rois. Il a visité plusieurs fois le Château de Chambord; son aspect, ses beautés, ses ruines ont inspiré son talent."

Il faut qu'un hémistiche ne soit pas creux comme un bâton de sureau, il faut que quelque chose se remue au fond de l'âme." Or la nouvelle école, dont plusieurs représentants ont donné des preuves indiscutables de sympathie royaliste, et "qui s'élève forte et imposante, destinée à rendre aux vers le lustre et l'importance qu'ils n'auraient jamais dû perdre, annonce", selon Mély-Janin, "cette nouvelle ère pour la poésie!" Et remontant aux origines il continue: "Chateaubriand et Mme. de Staël ont donné l'impulsion aux esprits. Ils ont jeté dans la circulation des idées graves, sérieuses, et mélancoliques, dont doit s'emparer la poésie. Ce vague des passions, ces mystères infinis du cœur humain, ces longues rêveries d'une âme malade et qui se replie sur elle-même, cette destinée qui emprunte de nos idées religieuses, quelque chose de bien plus poétique que l'aveugle fatalité des anciens, voilà des couleurs qui pour ainsi dire sont vierges encore et qui s'offrent aux pinceaux de l'école." (24 avril, 1822.)

C'est définir en quelques mots le romantisme. Toutefois lorsqu'il s'agit non plus des principes mais des œuvres mêmes, Mély-Janin se tient sur une réserve farouche. Toute velléité d'indépendance, fût-ce sur des questions de pure forme, est à ses yeux une occasion de crainte et d'alerte. Son attitude vis-à-vis de V. Hugo, de Vigny et de Lamartine le prouve.

1. *Victor Hugo.*

Victor Hugo était royaliste et catholique, servilement chateaubrianesque même, à l'aube de sa carrière poétique; et pourtant Mély-Janin s'émeut de quelques menues irrégularités de forme! D'abord ce n'avaient été que des louanges. Dès 1819 *la Quotidienne* avait encensé le poète des *Destins de la Vendée* et du *Télégraphe* "qui ne se laisse pas effrayer par le discrédit où est tombée la poésie". Les sentiments royalistes du premier de ces poèmes, la satire anti-ministérielle dirigée contre Decazes que renfermait le second, inspirent à Mély-Janin ces mots: "M. Hugo annonce de grandes dispositions et un véritable talent pour la poésie. Nous l'engageons à poursuivre. Les bons vers et les nobles sentiments, quoiqu'en puissent dire MM. les Libéraux,

seront toujours bien reçus en France." (30 oct., 1819.) Les odes royalistes de Hugo se succèdent à brefs intervalles. Le 27 fév., 1820, *la Quotidienne* annonce l'ode sur *La Mort du Duc de Berry* et le 6 octobre, celle sur *La Naissance du Duc de Bordeaux.* A cette occasion elle souhaite aussi la plus cordiale bienvenue au *Conservateur Littéraire* "qui se fait remarquer par les doctrines les plus pures et les aperçus littéraires les plus ingénieux et quelquefois les plus profonds. Dire que la rédaction en est principalement confiée aux soins de M. V. Hugo et de ses frères, c'est en faire le seul éloge qui ne puisse pas être contesté." Le 7 mai, 1821, l'ode de V. Hugo sur *Le Baptême du Duc de Bordeaux* est signalée, et figure au deuxième rang dans une liste de douze poèmes sur le même sujet. Puis c'est *Quiberon* (28 fév., 1821), *La Vision* (12 mars), et *Louis XVII* (12 déc., 1822), qui avaient été lus par "cette muse de 20 ans" à *la Société des Bonnes Lettres.* Enfin en avril, 1822, à propos de l'ode sur *Buonaparte, la Quotidienne* annonce le prochain recueil de Victor Hugo: "Jamais la poésie et la pensée ne se sont unies de si près ni si constamment." (27 avril, 1822.) Le 8 juin, *Les Odes et Poésies diverses* parurent.

Chose étonnante: un simple entrefilet les signale le 22 juin. Puis, plus rien pendant longtemps. Evidemment, *la Quotidienne,* et Mély-Janin en particulier, éprouvent un certain embarras devant ce recueil un peu hétérogène. Tant que l'on s'occupait de pièces isolées, de celles lues aux Bonnes Lettres ou publiées dans les journaux bien pensants on pouvait choisir et c'était plaisir de revendiquer Victor Hugo comme ami du journal. Mais on hésitait maintenant devant des éléments moins en harmonie avec les traditions; on n'en comprenait pas encore bien la portée, mais on pressentait qu'ils pouvaient devenir inquiétants. Enfin au mois de septembre Mély-Janin livre son article. Il procède avec beaucoup de précaution et de diplomatie. Il commence par se répandre en regrets abondants parce que le recueil n'avait pas été reçu avec l'enthousiasme qu'il méritait (comme si lui, Mély-Janin avait, en se taisant quatre grands mois, fait sa part!). Puis il cite de nombreux fragments où il veut bien faire

ressortir combien cette poésie est riche d'images, de nobles pensées et d'expressions poétiques. Il reprend avec complaisance les odes déjà signalées dans son journal, plus le *Génie* (Chateaubriand), les odes sur *Buonaparte* et les odes religieuses comme le *Dévouement;* bref, les poèmes où Victor Hugo s'était montré conservateur et en littérature et en politique.[5] Mais ensuite il commence à glisser ses réserves qui, quoique portant sur des questions de pure forme, sont exprimées avec sévérité. Il reproche à Hugo un "mélange de genres" regrettable: "Je crains que M. Hugo n'ait donné trop de latitude au genre lyrique, et qu'il n'ait imposé le titre d'ode à des pièces qui n'en ont ni la forme, ni les conditions. Les genres, M. Victor Hugo ne l'ignore pas, ont leurs règles fixes et leurs lois déterminées. Je ne voudrais pas que M. Hugo confondît tous les rhythmes et que les strophes d'une même ode fussent quelquefois ce qu'on appelle dépareillées; les grands maîtres ne se sont pas donné ces licences. Je ne voudrais pas non plus qu'il reculât le genre lyrique au delà des bornes connues et qu'il donnât le nom d'ode tantôt à un dialogue tantôt à un récit." Ailleurs il qualifie de jargon la prose de la *Préface*. "M. V. Hugo a un franc talent, sa marche est vigoureuse et naturelle; a-t-elle donc besoin pour rendre ses idées, d'emprunter à une nouvelle école son jargon presque inintelligible? Qu'il relise de sangfroid sa préface et qu'il se juge lui-même." (29 sept., 1822.)

Il y avait sans doute dans ces critiques sur le mélange des genres et sur le style, le besoin de se mettre à couvert vis-à-vis de certains abonnés de *la Quotidienne* qui auraient protesté si elle n'eût eu que des louanges pour un recueil où tout n'était pas strictement orthodoxe. Mais il y avait en outre chez Mély-Janin lui-même, une inquiétude réelle. Il raisonnait à l'égard d'un poète qu'il y aurait eu tant d'avantages à avoir dans son camp à peu près ainsi: Si Victor Hugo s'émancipe aujourd'hui quant à la forme, ne pourra-t-il pas s'émanciper demain à l'égard de questions plus vitales? Il faut bien dire à la décharge de Mély-Janin que d'autres journaux royalistes avaient éprouvé le même

---

[5] Pour ces éloges voir *Edition Nationale,* p. 568.—Gustave Simon donne comme date de l'article, le 20 septembre. Ce doit être le 29 septembre.

embarras vis-à-vis du recueil de Victor Hugo, et avaient attendu longtemps avant de risquer leur critique. Le *Réveil* ne publia son article que le 28 août, l'*Étoile,* le 1er septembre, la *Gazette de France,* le 15 septembre,—*la Quotidienne* arriva bonne dernière le 29 septembre.[6]

2. *Alfred de Vigny.*

L'attitude vis-à-vis d'Alfred de Vigny fut toute pareille. Mély-Janin admira grandement les *Poèmes* d'inspiration religieuse et royaliste, en même temps qu'il se montra extrêmement sévère à l'égard de ce qu'il appelait le "système". Vigny était encore moins classique que Hugo à cette époque: "M. de Vigny a du talent, beaucoup de talent sans doute: il sait avec une merveilleuse facilité le ployer à tous les tons et l'asservir à tous les rhythmes. On retrouve toujours le poète, soit que s'abandonnant aux inspirations de la muse sainte il déplore les malheurs de la fille de Jephté, ou nous présente le maître écrivant sur l'arène le pardon de la femme adultère, soit que sur les traces de Virgile il célèbre les innocents combats de Ménalque et de Bathylle." (24 avril, 1822.) Pour le *Trappiste* Vigny s'était inspiré (quelques mois plus tard) des "Gardes du roi d'Espagne qui, dans la funeste

---

[6] Victor Hugo s'impatientait de cette attitude des journaux. En juillet il écrivit à Rességuier: "Nos journalistes n'ont pas encore honoré d'un article mon pauvre recueil—ils attendent, m'a-t-on dit, des visites, des sollicitations de louanges. Je ne peux croire qu-ils fassent cet affront à moi et à eux-mêmes. En attendant le volume se vend bien—au delà de mes espérances et j'espère songer avant peu à une seconde édition." (*Correspondance,* p. 29-30.) Mêmes plaintes à Lammenais, qui lui répondit le 7 juillet: "Le peu de faveur que vous montrent les journaux royalistes ne me surprend point."

Il avait cependant paru des entrefilets et annonces: La *Gazette de France,* 15 juin; La *Quotidienne,* 22 juin; *Journal de Paris,* 25 juin; *Étoile,* 26 juin; *Lettres Champenoises,* juillet; *Étoile,* 10 juillet; *Débats,* 14 juillet; *Débats,* 16 juillet (peut-être de Lammenais); *Annales de la Littérature et des Arts,* 20 juillet; Le *Réveil,* 1er août.

[7] Voir Gustave Simon: *Enfance de Victor Hugo,* p. 264.

Du reste, entre temps, un des rédacteurs de la *Quotidienne* s'occupait d'une autre façon de Victor Hugo. Alizan de Chazet, qui était lecteur du roi, signale à sa majesté le recueil des *Odes et Poésies diverses* et obtient pour l'auteur une pension, doublement acceptable parce qu'elle permet à celui-ci de réaliser son plus cher désir, épouser Adèle Foucher. (G. Vauthier dans *La Nouvelle Revue,* 15 mars, 1909.)

journée du 7 juillet, voulurent arracher leur souverain à l'oppression."[8] De nouveau Mély-Janin combla d'éloges le "jeune Tyrtée français" et assura que "ces beaux vers consacrés à la cause sainte de la monarchie et de la religion fournissent une nouvelle application de ce mot du poète grec: Il sied bien à un homme armé de jouer de la lyre." (19 oct., 1822.)

Mais malheureusement à côté des beautés de premier ordre, Mély-Janin relève "des fautes qui sont d'autant plus condamnables qu'elles paraissent volontaires et qu'elles tiennent à un système." Il trouve à Vigny une "affinité singulière" avec André Chénier; il y avait certes aussi "quelque chose là"; "mais puisqu'il lui restait pour polir ses vers un temps que les bourreaux ne laissèrent pas au malheureux Chénier, pourquoi n'en a-t-il pas profité pour éviter ces enjambements vicieux, ces familiarités, qui ne sont pas le naturel, ces vers brisés à dessein et cette poésie cahotée qui fatigue le lecteur?" Mély-Janin signale même des "fautes de grammaire", et il cite de nombreux exemples à l'appui de toutes ses accusations.

Quant au contenu, quoiqu'il y trouve à redire aussi, il ne formule cependant pas de griefs sérieux; il a recours à l'attaque facile du "Je ne comprends pas"; "Un autre défaut que je reprocherai à M. de Vigny c'est quelquefois un peu d'obscurité —il faut avant tout se faire comprendre. Au reste ce défaut semble commun aux poètes de cette école dont j'ai parlé. C'est là leur péché favori. C'est pour eux un parti pris; aussi n'est-ce peut-être pas sans quelque raison qu'on les a nommés les *doctrinaires de la littérature*."[9]

C'est, de même que pour Victor Hugo, une peur vague de la "nouveauté" et le désir de ne pas aliéner cet excellent poète de sa cause. Il termine en assurant qu'il n'eût point fait tant de

[8] *La Quotidienne* publie le poème presque en entier et à l'exception de quelques variantes sans importance tel qu'il paraît dans l'édition des *Poèmes* de 1826.

[9] Parti politique qui discutait beaucoup les "doctrines"—sans prétendre d'ailleurs les appliquer encore.

critiques "si l'on n'avait pas vanté le recueil outre mesure. Que M. de Vigny se garde bien des flatteurs, ils ne sont pas moins funestes aux poètes qu'aux rois." (24 avril, 1822.)

3. *Lamartine.*

De même encore chez Lamartine ; la nouveauté du style est ce qui effarouche d'abord *la Quotidienne.* L'attitude négative qu'elle prend vis-à-vis de ses *Méditations Poétiques* paraît bien surprenante aujourd'hui. Elle ne mentionne pas la première édition (1820). Elle traite la seconde en fait-divers, (23 avril, 1820). Et en juillet elle annonce avec quelque regret la (fausse) nouvelle de la mort du poète qui a "jeté naguère un si grand éclat, M. de Lamartine, auteur des *Méditations poétiques,* et qui était attaché à la Légation française à Naples." (9 et 12 juil., 1820.) C'est tout. Et pourtant cette poésie religieuse rappelant celle de Louis Racine, répondait entièrement, semblerait-il, au goût conservateur de *la Quotidienne;* celle-ci ne le comprenait point encore. Cette attitude a son intérêt, car il jette un jour curieux sur l'état d'esprit des gens de lettres en 1821, qui, comme *la Quotidienne,* préféraient généralement à Lamartine, Chênedollé ou Millevoye. Et pourtant le grand public acclamait le premier, tandis que les deux autres restaient négligés : il devait y avoir malentendu. Résolument Mély-Janin cherche à remonter le courant : "Il viendra un moment où l'on rendra à M. de Chênedollé toute la justice qu'il mérite", écrivit-il à propos des *Etudes Poétiques* (7 mars, 1821). Pour le moment cependant, "un poète qui dans la littérature n'avait aucun antécédent et dont le nom était tout à fait inconnu, a publié, il y a environ un an, un recueil de vers. A peine a-t-il paru, on s'en occupe, on le vante, on en fait successivement sept éditions. Le nom de M. de Lamartine vole de bouche en bouche et il fut un moment permis de croire que la poésie avait repris toute sa puissance et qu'elle allait enfin triompher de la politique. Frappé de ce succès, M. de Chênedollé se reveille, il se persuade que tout n'est pas désespéré et que la fibre poétique peut encore frémir dans les imaginations françaises. Il publie ses *Etudes poétiques.* Eh bien, son recueil

est publié depuis environ six mois et à peine quelques voix rares se sont élevées pour en faire l'éloge. Certes, je suis loin de prétendre que M. de Lamartine n'ait pas merité son triomphe. Je conviens qu'il y a beaucoup de talent dans ses *Méditations poétiques.* Mais j'avoue que je concilie difficilement le succès brillant qu'elles ont obtenu avec l'oubli presqu'entier dans lequel on laisse les *Etudes poétiques.* Si le premier ouvrage était digne de cet excès d'honneur, l'autre à coup sûr n'a pas mérité cette indignité." (7 mars, 1821.)

En 1822 c'est le tour de Millevoye. Dans les colonnes de *la Quotidienne* il est proclamé le plus grand poète élégiaque de la France, à propos d'une édition de ses *Œuvres Complètes.* (25 avril, 1822.) Ce sera seulement en 1823, lors de la publication des *Nouvelles Méditations poétiques* que *la Quotidienne* fera paraître un article écrit de main de maître, où le talent de Lamartine est enfin reconnu. (4 oct., 1823.) Mais cet article sera de Charles Nodier![10]

4. *Les romantiques en général.*

En somme les griefs de *la Quotidienne* contre la nouvelle école prise dans son ensemble, se réduisent à deux questions de pure forme: (a). La nouveauté et la hardiesse du style. (b). Le mélange des genres, insultant à la tradition classique. Si elle reproche aux "romantiques royalistes" ces tendances, manifestations, selon elle, du manque de respect pour l'autorité, *la Quotidienne* les combattra d'autant plus vivement chez les autres poètes. Ces querelles sont bien loin de nous, il est vrai, et ne nous passionnent plus guère aujourd'hui; mais on ne peut les ignorer si l'on veut refléter fidèlement l'esprit du journal, et peut-être couvrent-elles plus qu'il n'y paraît d'abord.

---

[10] *La Quotidienne* exprimera en outre, en 1823, dans une série d'entrefilets son admiration pour l'œuvre de Lamartine "dont les beaux vers ont laissé des impressions trop profondes pour que le public ne soit pas avide d'une nouvelle production."

Cf.: le 3 sept., 1823—*La Mort de Socrate;* le 8 sept., 13 sept., 21 sept.—*Méditations poétiques,* 27 sept., *Buonaparte,* cité en entier.

(a). *Le Style.*

Il y a des rapports indiscutables entre le style et ce qu'il revêt.

> "Et je n'ignorais pas que la main courroucée
> Qui délivre le mot délivre la pensée,"

écrira Hugo quelques années plus tard dans sa réponse à un *Acte d'Accusation*. Mély-Janin devait bien soupçonner cela. On ne comprendrait pas sans cela sa constante préoccupation au sujet du style d'œuvres qu'il consent pourtant à examiner dans son journal. Dès 1821, il s'inquiète de la popularité grandissante d'Arlincourt. Sa manière d'écrire paraîtrait intolérable "dans quelque composition que ce soit. Ces métaphores perpétuelles, ces longues paraphrases, ces descriptions pompeuses, ces expressions poétiques et surtout ces inversions multipliées me semblent ôter à la langue française le caractère de clarté qui lui est propre," constate Mély-Janin au sujet du *Solitaire*. "Ces critiques justes ne nuiront pas au succès de l'ouvrage qui est déjà à sa sixième édition. Pourquoi? C'est qu'avant tout les lecteurs veulent être entraînés et qu'il existe un grand intérêt de curiosité dans l'ouvrage de M. d'Arlincourt." (29 juillet, 1821.)

Citons encore, deux ans plus tard, un long appel aux poètes où il les engage à s'occuper surtout de renouveler le fond, car leurs innovations dans la forme ne révèlent rien de précis sur leurs idées : "On a inventé des mots, on a cru que l'on inventait des genres. La poésie ne réside pas seulement dans les images, elle vit surtout par les idées, or je ne vois pas que les idées aient été jusqu'ici les sources de la régénération qu'on appelle." (2 sept., 1823.)

(b). *La Question des Genres.*

La question des genres préoccupe encore plus Mély-Janin qui semble pressentir là un danger imminent à la tradition et à l'autorité. Sans préciser ni analyser ses craintes il revient sans cesse à deux critiques : celle du "mélange des genres," et

celle du "genre frénétique." Il y avait en effet un rapport intime entre ces questions et les préoccupations morales, sociales, politiques et religieuses de *la Quotidienne*. La *Préface de Cromwell* l'a admirablement mis en relief.

1. *Le Mêlange des Genres.*

A lire Mély-Janin, on dirait que l'avenir de la littérature et de l'art dépendait de cette question. Il la place bien au-dessus même de celle des unités. Ainsi, il serait tenté de pardonner à Gain-Montaignac, auteur de *Charles Ier,* le fait "qu'il a violé à chaque scène la double unité de temps et de lieu", si "l'auteur en suivant cette marche et en écrivant en prose ne voulait lui persuader qu'il a fait une tragédie." Non, dit gravement Mély-Janin, Gain n'a fait qu'un *"drame historique."* "Il ne faut point, je le dirai toujours, renverser les barrières qui interdisent aux profanes l'entrée du temple des muses. Inventez de nouveaux genres si vous voulez, et surtout si vous pouvez, mais ne dénaturez pas les genres consacrés." (26 janv., 1821.)

L'année suivante, Mély-Janin revient à cette question qui l'obsède, à propos du *Saül* de Soumet. Le style de cette pièce est beau, la conception en est noble et élevée; l'auteur y a, il est vrai, faussé l'histoire sacrée, mais on "aurait pu lui accorder quelque indulgence sur ce point," s'il n'avait commis l'énorme faute d'essayer de faire de ce sujet une *tragédie*: "Mais ouvrir la porte aux doctrines pernicieuses, renverser les barrières qui séparent les genres, faire entrer *l'épopée* dans la *tragédie* et la *tragédie* dans *l'épopée,* saper l'édifice par la base, c'est un forfait pour lequel Melpomène n'a point de pardon." Tout ceci est "dur", mais l'intérêt de l'art doit passer avant tout: "L'exemple de M. Soumet pourrait devenir funeste. . . . et il ne se rencontrerait que trop de jeunes gens qui se précipiteraient en aveugles dans la route qu'il a tracée." La conclusion de l'article est caractéristique: "Je l'ai dit, je le répète et je le crierai sur les toits: chaque genre a ses règles fixes et ses limites déterminées. Si on saute à pieds joints par-dessus ces limites, si on renverse les bornes posées, si on ne conserve pas à chaque genre

le caractère qui lui est propre, l'art est perdu, et de la confusion des genres naîtra nécessairement la barbarie, comme de la confusion des pouvoirs en politique résulte l'anarchie." (11 et 14 nov., 1822.)

Voici une autre tragédie dont l'inspiration éminemment religieuse semblerait devoir classer l'auteur dans la même école que Racine, et par conséquent le faire absoudre; mais Mély-Janin n'est pas de cet avis. De quel droit en effet Guiraud a-t-il osé choisir le sujet du *Comte Julien* pour une tragédie? C'était là un sujet d'épopée. Et puis, si l'on veut mettre à la scène une œuvre d'inspiration religieuse, il faut que celle-ci soit raisonnablement classique comme *Athalie*. Mély-Janin regrette que les auteurs modernes ne veuillent point entendre cela: "Ils créent des intrigues éminemment romanesques mais ils ne veulent point voir l'énorme distance qui sépare le poème tragique du poème épique. Ils se précipitent dans le ciel au lieu de rester sur la terre ainsi que le veut impérieusement la tragédie." Dans le *Comte Julien* les "révélations, les évocations, les inspirations ne sont au contraire que des mystifications." (14 avril, 1823.)

Cela semble assez vague. Mais la critique de l'*École des Vieillards* de Casimir Delavigne, nous montre mieux à quoi veut en venir Mély-Janin; car cette fois il ne s'agit plus de mélange de tragédie et de drame historique, ni de tragédie et d'épopée biblique ou chrétienne, mais d'un mélange de tragédie et de comédie. Le style remarquable de la pièce, dit Mély-Janin, rappelle parfois la puissance et l'énergie de Corneille. Mais Delavigne a violé toutes les règles classiques des genres: "Héritier du drame larmoyant du XVIIIe siècle, il a commis cette monstruosité de mêler les larmes au rire!" (8 déc., 1823.) En d'autres mots, les poètes modernes créent le "drame." N'est-il pas probable en effet que Mély-Janin flaira plusieurs années à l'avance la *Préface de Cromwell* et la thèse du théâtre Shakespearien, qui unissaient sur la scène française Racine et Molière? Or on sait que derrière la théorie du drame de Victor Hugo, il y avait une philosophie, issue de la Révolution française: tous les sentiments sont humains, pas seulement les nobles, mais les gro-

tesques comme les sublimes. La seule explication que Mély-Janin donna lui-même de cette répugnance à la confusion des genres,—et il la donna souvent—c'est que "la nature n'a pas voulu que les espèces fussent confondues et son admirable prévoyance a frappé de stérilité le produit de deux espèces analogues mais pourtant différentes",—il en serait de même en littérature. Mais ce sont là de belles raisons esthétiques telles qu'on en donne pour dissimuler qu'on n'est pas au clair sur les vraies.

Quoiqu'il en soit, lorsque Mély-Janin aborde nettement pour la première fois la question des romantiques et des classiques,—lors de la publication des *Tablettes Romantiques* en 1823,—ce sera encore cette confusion des genres qu'il reprochera surtout aux poètes de la nouvelle école, comme "menant tout droit à la barbarie": "Les poétiques," dit Mély-Janin, et nous terminerons sur ce passage, "ont été faites d'après les chefs-d'œuvre, et non les chefs-d'œuvre d'après les poétiques. Il en résulte que l'on peut faire quelques excursions au delà des limites qu'elles ont posées et sacrifier quelquefois aux dieux inconnus. Si les romantiques ne demandent que ces conditions il est difficile de deviner ce que leurs prétensions auraient de si déraisonnables. Mais s'ils veulent une action sans fin—un espace sans bornes—s'ils veulent qu'une comédie soit un roman, qu'une tragédie soit une histoire ou sacrée ou profane, qu'une ode ne soit plus un chant mais un long récit, alors on ne saurait avoir assez d'anathèmes pour de pareilles doctrines car avec de telles licences on arriverait promptement à la confusion des genres, et la confusion des genres *mène tout droit à la barbarie*." (28 mars, 1823.)

(2). *Le Genre frénétique.*

L'attitude de Mély-Janin vis-à-vis du "genre frénétique", met encore mieux en valeur la portée philosophique de la question des genres. C'est la révolution, pour ne pas dire l'anarchie, en littérature, et Mély-Janin attaque avec passion "le monstre qui ne veut plus se soumettre aux règles et qui triomphe partout". "Bientôt", dit-il à propos des mélodrames de Pixérécourt et de Lemercier, "le poignard de Crébillon sera sans force auprès des

échafauds de Schiller, et les larmes de Bérénice seront étouffées par les hurlements de Leycester." (30 mars, 1821.) "Voilà en effet où nous mène le genre romantique", s'écrie-t-il ailleurs à propos d'Arlincourt. Le goût des Français eux-mêmes dégénère. "Si un homme d'un mérite distingué avait passé la moitié de sa vie à écrire, d'un style intelligible, l'histoire d'une nation ou celle d'un grand homme, son ouvrage serait à peine connu de quelques savants qui le liraient sans l'acheter et de quelques bibliomanes qui l'achèteraient sans le lire. Tandis qu'avec les soupirs de la *Vierge de la vallée* et les remords du *Solitaire de la montagne,* M. Arlincourt s'est fait un nom européen." (29 juillet, 1821.)

On ne s'étonne pas de ce que Mély-Janin se soit ainsi inquiété de l'invasion du romantisme frénétique, expression de l'individualisme opposé à l'impersonnalisme, du pittoresque opposé à la beauté classique, du violent opposé au mesuré. Ses inquiétudes se sont déjà réalisées à un certain degré dès 1821. Dans le *Paria* de Delavigne, il voit, en effet, des germes d'un drame "philsophique" et anarchique. "Aujourd'hui, si l'on examine attentivement la direction des esprits, nous sommes tout prêts à abandonner le genre historique pour nous jeter dans le genre philosophique. La tragédie, le *Paria,* peut être regardée comme un premier pas fait dans la carrière. . . . Tant ont pour nous de charme les arguments de philosophie que dorénavant on demandera en parlant d'une tragédie ce qu'elle prouve. Il faudra que les spectateurs sortent non pas émus mais convaincus." Or—"Le *Paria* doit prouver que tous les hommes sont égaux devant Dieu et qu'à ses yeux un Paria est tout autant qu'un Brahmin. . . . Le premier pas fait, on ne s'en tiendra pas en si beau chemin. . . . Qui sait si un plus hardi n'essayera pas de transporter sur la scène les droits des citoyens et ne s'efforcera pas de prouver *que tous les hommes sont égaux devant la Loi!*" (3, 9 déc., 1821.) Contre quoi sommes-nous mis en garde ici? Que ridiculise-t-on sinon les théories qui donneront un *Hernani* ou un *Ruy Blas,* même une *Marion Delorme* et un *Jean Valjean?*

Impitoyable pour ce nouveau "genre", comportant une philosophie si suspecte, Mély-Janin en chercha la source même; et il

n'eut pas tout à fait tort quand il affirma: "Nous n'aurions pas eu le *Solitaire* (d'Arlincourt), si M. Charles Nodier n'eût point fait *Jean Sbogar,* si Lord Byron n'eût pas fait *Le Corsaire* et *Lara* et si Schiller n'eût point fait *Abelino.*" (29 juillet, 1821.) Ailleurs il s'en prend à Shakespeare à propos d'un *Théâtre des Grecs* édité par Raoul Rochette: "S'il fut un temps où la publication d'un ouvrage tel que le *Théâtre des Grecs* pût être jugée utile, s'il fut un temps où l'on dût ressusciter le goût pour cette littérature classique à laquelle nous devons nos grands poètes, c'est sans contredit celui-ci où le mauvais goût chaque jour fait de nouveaux progrès: où M. Guizot élève un nouveau monument à la gloire de Shakespeare, où le mélodrame s'empare insolemment de nos premiers théâtres. Il est temps plus que jamais de s'opposer aux invasions des barbares. Depuis longtemps les armées romantiques franchissant le Rhin et la Tamise, ont fait irruption sur notre scène, et y veulent de toute force conquérir le droit de cité. Chaque jour ces armées acquièrent de nouvelles forces, leurs bannières flottent de tous côtés et loin de nous opposer de toutes nos forces à leurs prétentions, nous leur donnons la main, nous fraternisons avec elles, nous adoptons leurs héros et nous sommes sur le point de prendre tout à fait au sérieux cette plaisanterie d'un poète: Qui nous délivrera des Grecs et des Romains! (Berchoux.) Je ne veux point discuter ici les droits des classiques et des romantiques. Je ne veux point comparer la littérature du nord escortée de tous ses fantômes et de tous ses brouillards à cette littérature du midi pure et brillante comme les climats qui l'ont vu naître, je ne veux que constater des faits et les faits sont assez potents pour nous convaincre de la nécessité de mettre un frein au progrès du mauvais goût." (19 fév., 1821.)

Quand même il ressort une fois de plus de ces citations que le vrai danger de cette littérature frénétique, révolutionnaire, anarchique, est un danger social, Mély-Janin ne l'avoue pas: un journal conservateur doit éviter plus que tout autre de paraître s'élever contre la justice sociale, contre le principe des droits des déclassés de la société. Donc, adroitement et subtilement, Mély-

Janin amène sur un autre terrain, pour la réfuter ensuite, la question de l'opportunité du romantisme en France. Ce qui est fort bien pour Byron peut ne point l'être pour des auteurs français qui ne sont pas encore de taille à vaincre les difficultés presqu'insurmontables de ce genre, dans lequel Byron brilla. Celui-ci nous présente dans presque toutes ses compositions "un personnage dont quelque grand crime a bouleversé l'existence et qui ne semble jeté sur la terre que pour y représenter le génie du mal. . . . Peu importe à Lord Byron les conséquences morales pourvu qu'il excite des émotions et produise l'intérêt. Et cet intérêt, il le produit. Pourquoi? Parce que le principal personnage qu'il met toujours en scène est en quelque sorte comme le Satan de Milton, un archange tombé. Malgré sa chute il conserve dans sa physionomie quelque chose d'imposant et de solennel qui révèle sa céleste origine." (15 nov., 1821.) Les personnages des auteurs français au contraire—le *Faliero de* M. . . . (3 oct., 1821) et le *Falkland* de Laya (15 nov., 1821).—ont perdu ce souffle céleste; ils sont "circonscrits dans les intérêts de la terre", et l'influence qu'ils exercent sur le public est néfaste. De fait, c'est que les héros de Byron ont perdu le souffle *diabolique*. Byron nous intéresse à des monstres, des êtres en dehors de l'humanité avec lesquels nous n'avons rien en commun et qui, pour cette raison, échappent à notre sympathie. Au contraire, en France, ces héros "byroniens", "frénétiques", "romantiques" sont humanisés; sous des apparences monstrueuses ils sont en réalité nos frères; ce sont des êtres incompris, des êtres qui ont souffert et auxquels il ne faut pas avoir honte de ressembler; ce sont leurs juges qui sont les monstres tandis qu'eux sont de malheureuses victimes des préjugés humains, comme le seront Hernani, Ruy Blas, et Marion Delorme. Il importe donc d'attaquer systématiquement "la muse sauvage et indisciplinée qui n'a rien à démêler avec les préceptes d'Aristote, qui est uniquement d'origine étrangère, qui appartient de droit aux boulevards et qui n'arrive à l'enceinte sacrée du théâtre français que par la fraude." (Thiessé—*Tribunal secret,* 20 nov., 1823.)

(5) *Conclusion.*

Quelle sera donc l'attitude de Mély-Janin en 1824 envers le mouvement romantique en général? Lui-même ne saurait encore la formuler avec précision. Il s'oppose, il est vrai, aux "irrégularités" de la nouvelle littérature. Mais ce style hardi, ce mélange des genres, ce frénétisme, est-ce là tout le romantisme? Lui-même n'en est pas sûr; peut-être le romantisme produira-t-il des fruits très différents: l'avenir seul décidera. "Si M. le Comte d'Arlincourt prétend se tirer d'affaire en disant que son ouvrage appartient au genre romantique", écrit Mély-Janin à propos du *Solitaire,* "je le prierai de m'expliquer ce qu'il entend par là. On a singulièrement abusé de ce mot; on s'en est servi pour protéger les conceptions les plus bizarres et les productions les plus monstrueuses; comme le pavillon couvre la marchandise. On a cru que tout ouvrage passerait à la faveur du mot." (29 juillet, 1821.)

En effet, des poètes *royalistes* s'identifiaient de plus en plus avec le soi-disant romantisme. En 1823, quelques-uns des plus distingués d'entre eux avaient même fondé, pour affirmer ces doctrines, la *Muse Française.* Ces romantiques-là, *la Quotidienne* n'aura garde de les repousser,—tout en se permettant certaines réserves sur leurs tendances trop indépendantes. En outre, en cette même année, 1823, tous les "romantiques" s'étaient groupés et avaient donné ensemble *Les Tablettes Romantiques.* Là se trouvaient, selon la conception de Mély-Janin et par lui de *la Quotidienne,* des exemples du classicisme le plus pur à côté du romantisme le plus flagrant.[11] Qu'en conclure? Comment dire encore si on est pour ou contre la jeune école? "C'est une question qui n'est pas aisée à décider", déclare alors Mély-Janin,

---

[11] Une longue tirade du *Louis IX* par Ancelot, "qui n'a jamais que je sache fait un seul vers romantique", est précédée par une satire où "l'auteur semble avoir puisé les principes d'une poétique complète aux sources les plus pures et les plus fécondes du romantisme, les ouvrages de M. le Vicomte d'Arlincourt." Ou bien *Le Duel du Précipice* "pièce qui réunit au plus haut degré toutes les perfections du genre romantique," n'est séparé d'une Ode de Casimir Delavigne, *Le Jeune Grec, Paysan,* "qui n'a rien de commun avec le romantique proprement dit," que par des "dissertations sérieuses sur le genre romantique par Nodier et par Mme. de Staël."

"parce qu'avant de disputer sur le fond des choses, il serait peut-être nécessaire de s'entendre sur les mots. C'est ce que l'on n'a pas songé à faire. Lorsqu'il a été question de romantisme pour la première fois chacun s'est jeté à droite et à gauche suivant ses goûts et ses opinions. D'un côté la louange sans restriction, de l'autre le blâme sans amendement, ici de l'encens, là des anathèmes. Chose remarquable, personne dans cette dispute n'a su s'arrêter dans un juste milieu et cependant c'était là peut-être que se trouvait la vérité. Je n'ai point assez d'autorité pour décider entre Genève et Rome. Ce n'est point que je n'aie aussi mon opinion que je crois la vérité. Mais je me contente de citer quelques mots de Voltaire qui me semblent s'appliquer parfaitement à la question. "Il faut dans tous les arts se donner bien garde de ces définitions trompeuses par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues ou que la coutume ne nous a pas rendues familières." (28 mars, 1823.) *La Quotidienne* cherche à écarter le problème, à le nier pour ne pas avoir à le résoudre; elle prétexte l'indéfini des théories, pour se donner une contenance. Elle ne peut guère faire autre chose, en face du "romantisme" royaliste d'un côté et du "romantisme" frénétique de l'autre. Et cependant elle sera bientôt forcée de sortir de son attitude indécise et équivoque. Elle avait, elle-même, introduit dans ses bureaux depuis deux ans un collaborateur romantique dans l'acceptation la plus large du mot, Charles Nodier, qui en 1824 lui posa ce dilemme: le renier, lui, Charles Nodier, son critique, ou se renier elle-même.

V. *Charles Nodier.*

1. *Accord apparent de Doctrines.*

Lors de l'entrée de Charles Nodier à *la Quotidienne* en 1821,[12] ses doctrines politiques et littéraires semblaient s'accorder parfaitement avec celles du journal. Sa loyauté au monarchisme catholique était dès longtemps reconnue. Il avait reçu en 1819

[12] De 1821-1824, Nodier collabora à sept autres journaux où il republia plusieurs de ses articles de la *Quotidienne;* à savoir:

1. *La Foudre*—demi romantique, ultra-royaliste. Soulié, Géraud,

de la Maison du Roi une pension qui allait être augmentée en 1823, à la suite d'un rapport au ministère dans lequel on lit: "M. Ch. Nodier est un écrivain dont la plume courageuse s'est le plus exercée à combattre les fausses doctrines que le mauvais esprit des journaux de l'opposition cherche à propager depuis la Restauration." (Cf. Bull. du Bibl., 1853, p. 73.) Jamais il ne cessa d'être loyal aux Bourbons, et les articles à leur éloge qu'il donna à *la Quotidienne* pendant la première année de sa collaboration, justifièrent pleinement le choix qu'on avait fait de lui.[13]

En littérature aussi, il partageait en 1821 les opinions de ses nouveaux confrères. "Le classique des romantiques", dit-on de lui en 1819, (*Biographie des Gens de lettres vivants*—Bonnelier.) "homme de talent, qui a le désagrément d'éprouver souvent les angoisses du quart d'heure de Rabelais." Admirateur sincère des auteurs classiques, il sentit en même temps vivement, comme ses confrères, la nécessité d'un renouvellement de la littérature nationale. Comme eux il en cherchait dans le "romantisme" la

---

O'Mahony, Michelet, de la *Quotidienne* y collaborèrent. Nodier y publie *L'Enfant du Miracle* et *Pensées Détachées*. (Bull. du Bibl., 1873.)

II. *Le Propagateur*. Revue catholique, fondée par Laurentie (Bull. du Bibl., 1877, p. 50.) On y retrouve l'article sur *Lamartine* et celui sur un choix *de fables de La Fontaine*.

III. *Les Annales de la Littérature et des Arts*. "Le romantisme de ce journal est celui de Ch. Nodier, un peu ironique et difficile à définir, très ouvert et très curieux, autrement intelligent que celui du *Conservateur* et de *La Muse Française*." (Des Granges, op. cit. p. 114.)

Articles de Nodier sur Millevoye et sur Rabelais.

IV. *Le Défenseur*—très royaliste et religieux. Champion de Lammenais. (1820-21.) Nodier: *L'Apocalypse du Solitaire*.

V. *Le Drapeau Blanc*—"plus royaliste que le roi lui-même." Martainville, directeur.

VI. *Les Débats*—royaliste-ministériel—plutôt conservateur en littérature. 5 articles de Nodier sur *La Littérature Etrangère,* résumés dans un article pour *la Quotidienne*. (4 déc., 1822.)

VII. *La Muse Française*.

[13] Voir ces articles entre autres, de 1821:

L'*Apocalypse du Solitaire* (le 29 jan.). *Le Drapeau Blanc* (royal) *de France* (9 fév.). *L'Enfant du miracle* (La naissance du Duc de Bordeaux), (1er mai.). *Les Pensées* (légitimistes), (1er juin), et l'attaque sarcastique contre "L'impassible phyrrhonisme et le libéralisme de fer" de Lady Morgan (4 août).

réalisation. Et comme eux il combattit vigoureusement la tendance frénétique.

Veut-on des preuves de cette bonne entente des débuts? Voici, du côté de Nodier, un article sur le poète Picard où, par pure courtoisie sûrement, Nodier fait une concession à certaines anglophobies de *la Quotidienne.* Il applaudit "le libraire patriote qui veut bien recueillir nos richesses nationales et opposer aux progrès de l'*anglomanie* et du genre romantique, des trésors de goût, d'observation et d'esprit que nous devons au talent judicieux et fin de M. Picard." (21 mai, 1821.) Et cependant sa partialité pour les auteurs étrangers était déjà bien connue. Qu'on compare ce passage dans *la Quotidienne* avec cet autre dans le *Mercure du XIX*^ième^ siècle: "Il est sans doute inutile de répéter que ce prétendu genre romantique n'a rien de commun avec les chefs-d'œuvre du Dante, de Shakespeare, de Schiller, de M. de Chateaubriand, des grands écrivains modernes dont les beautés sont classiques chez les classiques et chez les romantiques." (Tome III, 1821, p. 182.)

La Quotidienne, de son côté, faisait à son nouveau collaborateur un chaleureux accueil. Il est amusant, quand on connaît la suite des événements, de lire cette admiration du début. On a vu plus haut les louanges de Merle à propos des *Voyages Pittoresques* de Nodier. Soulié y ajoute les siennes (24 août, 1821) et défend même Nodier contre ceux qui "l'accusent parfois de paresse"—signalant sa grande activité littéraire. (24 oct., 1821.) Et *la Quotidienne,* preuve suprême de sa bonne volonté, va jusqu'à reconnaître un charme indiscutable au style pittoresque et harmonieux de *Smarra,* la plus "frénétique" des œuvres de Nodier. (13 et 17 août, 24 oct., 1821.)

2. *Désaccord de Doctrines.*

Mais cet accord devait par nécessité être de courte durée; car, sans se manifester extérieurement, une différence essentielle séparait dès le début *la Quotidienne* et Nodier. Elle, classique par principe, se résignait seulement à accepter certaines doctrines romantiques et ne voulait accepter que celles qui étaient compa-

tibles avec son point de vue conservateur; Nodier, romantique par conviction, voyait l'avenir de la littérature dans le romantisme seul et ne s'attachait plus, dans le classicisme, qu'à ses beautés éternelles.

Peu à peu cette attitude de Nodier allait percer dans sa critique. Déjà à la fin de la première année, il parlait avec un peu moins de réticence, tout en respectant les principes du journal où il écrivait. Il y a surtout deux articles importants sur Walter Scott qui, en raison des efforts de Nodier pour tout concilier, laissent le lecteur non averti quelque peu perplexe sur ses préférences personnelles. Le but en était évidemment de provoquer chez le lecteur l'admiration pour Walter Scott. Celui-ci était un auteur fort commode pour les partisans du romantisme qui voulaient pousser des reconnaissances en terrain ennemi. Les classiques l'accusaient de romantisme. Il était cependant, des auteurs étrangers "romantiques", le plus acceptable. *La Quotidienne* elle-même avait à plusieurs reprises exprimé des jugements où perçait la sympathie; Nodier ne dépassait donc nullement ses droits de collaborateur de ce journal en discutant ici le romancier écossais. Sans beaucoup d'ordre, Nodier soutient trois thèses:

a. Walter Scott a des qualités fort classiques.

b. Il y a chez Walter Scott quelque chose de nouveau, qui n'est assurément pas classique mais qui n'est pourtant pas mauvais.

c. Il y a dans la littérature moderne des extravagances romantiques qui choquent le goût et qui sont à réprimer.

Reprenons ces trois points: (a.) Dans les romans de Walter Scott, "il n'est pas impossible de trouver", déclare Nodier, "beaucoup de points de ressemblance avec certains modèles classiques." "Ivanhoë est un de ces livres qui naissent tout classiques et qui sont destinés à vivre autant qu'une littérature." Il le compare à l'*Odyssée* d'Homère et au *Roland furieux* de l'Arioste, et il conclut: "S'il est nécessaire d'avouer qu' *Ivanhoë* est quelque chose de moins qu'un poème, il est juste de prétendre qu'*Ivanhoë* est quelque chose de plus qu'un roman, ou que le roman ne s'était jamais approché à ce point des hauteurs de l'épopée dans

aucune littérature connue. Je sais bien que cette opinion paraitra fort singulière à beaucoup de lecteurs qui se sont accoutumés à placer Sir Walter Scott au nombre des romantiques."

(b.) Quant à la question du *romantisme* même, Nodier fait ici une distinction très nette entre un *bon* et un *mauvais* type. Il y a, assurément, quelque chose de nouveau chez Walter Scott. Mais ce quelque chose est légitime; chaque époque a sa forme propre d'expression, que ce soit dans le roman ou ailleurs; le roman de Walter Scott est donc de nécessité "nouveau": "Expression variée d'une société mobile, le roman ne peut être soumis à aucune règle invariable; il se modifie selon le caractère des différents âges, la direction et le mouvement des esprits, la nature et l'intensité des passions et des ridicules du temps." Nodier fait à l'appui une "rapide esquisse de l'histoire du roman jusqu'à la Révolution." Or, "une révulsion de sentiments après la Révolution a donné naissance à une littérature qui n'est pas si répréhensible. L'histoire du roman est l'histoire du monde, et la civilisation allait périr. Cependant à ce moment une main puissante détourne le courant des événements." Désormais entre les mains d'un Chateaubriand ou d'un Walter Scott, "le roman acquit je ne sais quelle autorité noble et religieuse, je ne sais quelle autorité qui en grandit le caractère. Le christianisme et la morale chassés des temples se réfugièrent dans les lectures." Si c'est cela le romantisme, on a tort de le reprocher à Walter Scott, et lui aussi, Nodier, prétendrait être romantique à ce compte-là.

(c.) Le mot "romantisme" désigne pourtant à cette époque dans l'esprit de Nodier une littérature désordonnée, produit extravagant de son siècle. C'est ce genre qui donne "tous les jours naissance à tant de productions monstrueuses dont la république des lettres est inondée." Ce genre-là, Nodier est tout prêt à le blâmer. Il "scandalise en effet les hommes d'esprit et de goût qui ont pris le parti de juger tous les écrivains de cette école d'après les merveilleux échantillons de littérature romantique dont nous avons le malheur de nous appauvrir tous les mois." Il mérite "les anathèmes des gens de goût et c'est un devoir pour la critique d'insister sur cette opinion que je me flatte de n'avoir

jamais abandonnée en théorie." Nodier est d'accord ici avec *la Quotidienne,* qui avait déjà laissé entrevoir semblable distinction entre un bon et un mauvais romantisme; Walter Scott représente assurément le premier type: "Les critiques très éclairés dont le genre romantique a excité depuis quelque temps la juste indignation, seront-ils autorisés à le poursuivre," demande Nodier, "comme on l'a fait jusque dans Sir Walter Scott parce que cet admirable écrivain a osé emprunter ses couleurs au ciel, aux paysages et aux souvenirs de son pays? N'est-il pas vrai comme la nature dans la peinture des caractères, dans celle des mœurs et des localités, fidèle comme la tradition dans le récit des faits qui se rattachent à son sujet et faudra-t-il le placer parmi les écrivains d'une école désavouée seulement parce qu'il est écossais et qu'il s'occupe avec une préférence marquée des héros de sa nation, qui n'ont pas toujours été étrangers à la nôtre?. . . Il y a plus. Je ne saurais que penser d'une révolution politique ou littéraire à la suite de laquelle de pareils ouvrages perdraient de leur intérêt et un pareil auteur de sa renommée. Tout écrivain qui sortira triomphant de cette épreuve n'est certainement pas un écrivain *romantique* dans l'acception défavorable du terme." Nodier termine en donnant la définition suivante du mauvais romantisme, le *frénétique*: "L'écrivain romantique ainsi que je l'entends est celui dont les compositions sont prises hors de la nature vraie et dans une catégorie de faits et de sentiments qui ne peut jamais exister ou qui ne peut exister que par une exception monstrueuse."

Nodier représente donc l'esprit de *la Quotidienne,* soucieux de n'être ni farouchement exclusif, ni accueillant aux extravagances. Il va pourtant plus loin. Et c'est là que nous voyons percer le futur champion de la jeune école. Tout en combattant le frénétique, il discerne déjà les rapports étroits qui devaient exister entre la littérature effrénée et les violents et sauvages bouleversements de son siècle. Il consent à expliquer et presqu'à justifier l'existence de ce genre dans la littérature nouvelle. Cela ne l'empêchera pas de comprendre, en même temps, que cette alliance du violent et du romantique ne devait être qu'une phase transi-

toire, toute révolution littéraire débutant naturellement par des réactions violentes. Lui-même, pour souligner plus fortement la thèse d'opposition, avait écrit *Jean Sbogar*, en 1818; *Smarra*, en 1821. Dans ces articles sur Walter Scott, il écrivait: "On n'a pas assez remarqué au reste que le goût des productions romantiques elles-mêmes est quelquefois autre chose qu'une manie —c'est souvent un besoin, souvent une passion. Des événements extraordinaires ont dû créer des velléités extraordinaires d'émotions et de sensations.—Ce vague immense et douleureux dans lequel descendent tour à tour les sociétés, où l'institution religieuse perd son empire et où l'institution politique n'en a plus, ce vaste désert de la pensée où s'égare un monde échu qui se précipite vers le néant, ce doute affreux entre le faux et le vrai, qui est la dernière faculté d'une âme tombée, voilà le genre romantique tout entier, le voilà tel, si on osait rappeler cette haute expression, que la philosophie et les révolutions l'ont fait. *Demander autre chose à la génération qui s'écoule et aux générations plus malheureuses encore qui vont lui succéder, c'est demander du calme à la tempête.*[14] . . . Il reste donc vrai que l'espèce de littérature qu'on appelle *romantique* est l'expression nécessaire des idées et des besoins d'une époque à laquelle les autres époques du monde n'ont effectivement rien à envier, mais qui n'est pas moins positive et qui entraine après elle toutes les conséquences d'un ordre de choses établies." (17, 31 déc., 1821.)

3. *Collaboration de 1823.*

Le Désaccord s'accentue.

L'action que pourrait exercer la critique d'un Nodier en faveur du romantisme, surtout dans un journal à tendances conservatrices, n'a pas besoin d'être soulignée. Sa collaboration de 1822 dut pourtant décevoir certaines espérances. Elle se réduisit à trois articles presque sans importance.[15] Mais, en attendant,

[14] C'est nous qui soulignons.

[15] Cf. 31 mai, 1822. *Théâtre de Carmouche—L'Histoire Naturelle des Oranges.*
25 sept., 1822—*Le Zodiaque de Denderah* par Halma.
4 déc., 1822—*Chefs-d'œuvre du théâtre étranger.*

Nodier s'assimilait de plus en plus les idées de la nouvelle école dont il allait bientôt devenir le chef, (à l'Arsenal) ; dans une lettre à un rédacteur de *la Quotidienne* cette même année (à propos de *L'Essai sur le Romantisme* par Audin) il laissa voir clairement sa satisfaction d'être rangé parmi les écrivains romantiques.[16] A partir de décembre, 1822, Nodier collabora de nouveau plus activement à *la Quotidienne,* et désormais il ne se contraignit guère, glissant partout dans ses articles ses doctrines romantiques.[17]

En somme sa tactique sera la même que celle mise en œuvre en 1821. Il distinguera nettement entre bon et mauvais romantisme; avec *la Quotidienne* il combattra le dernier; et, sans demander permission—prudent seulement dans le choix de ses termes—il louera le premier. D'autre part *la Quotidienne,* le voyant combattre, même chez les plus grands écrivains, le *mauvais romantisme* ou le "frénétique", ne sembla pas se rendre compte du danger du nouvel élément, le *bon romantisme,* que Nodier introduisait en même temps dans ses colonnes. Durant toute cette année—1823—elle ne s'inquiéta de rien.

Son attaque contre le frénétique est intéressante à propos de *Han d'Islande,* au "jeune et brillant auteur" duquel Nodier consacra un article en somme élogieux (12 mars, 1823).[18] Il loua "l'érudition, l'esprit, le style vif, pittoresque, plein de nerf, la

---

[16] Voir Bulletin du Bibliophile—1862, p. 1123.
Charles Nodier et le Genre romantique, par Paul Lacroix.

[17] 8 articles d'une importance capitale ont été donnés par Nodier cette année. Voir appendice pour les articles secondaires:
4 déc., 1822—*Chefs-d'œuvre du théâtre étranger.*
12 mars, 1823—*Han d'Islande.*
19 mars, 1823—*Millevoye.*
4 juin, 1823—*Yseult de Dôle.*
7 août, 1823—*Œuvres de Rabelais.*
29 août, 1823—*Œuvres de Walter Scott.*
4 oct., 1823—*Nouvelles Méditations de Lamartine.*
17 oct., 1823—*Œuvres de Walter Scott*—II.

délicatesse de tact et la finesse de sentiment qui étonnent chez un si jeune écrivain,"—comme l'avait fait *la Quotidienne* à propos des *Odes* de Hugo. Et, comme elle, il demanda: "Pourquoi a-t-il fallu qu'un tel talent se soit cru obligé de recourir aux artifices et aux horreurs qu'il a renfermées dans son œuvre? Il lui était si aisé de s'en passer. . . Mais empressé comme on l'est à son âge de dépenser toutes les ressources de l'imagination, (Hugo) s'est montré plus jaloux de faire valoir avec soudaineté les facultés que la nature et l'étude lui ont départies que de les ménager habilement pour sa réputation."[19]

A propos du même ouvrage, Nodier *justifie cette tendance* au frénétisme qui est "irréparable comme elle est inévitable":

---

[18] En général les journaux avaient montré très peu d'intérêt pour ce premier roman de Victor Hugo. Le jeune écrivain sut donc gré à Nodier de son article et ce fut le point de départ des relations d'amitié entre Hugo et Nodier. La *Préface* de la seconde édition de *Han d'Islande* (juillet, 1823) contient la première indication positive d'un contact littéraire entre Nodier et le poète. (Cette préface est datée d'avril—quelques semaines seulement après l'article de la *Quotidienne,* le 12 mars.) Hugo commence par ces mots: "On a affirmé à l'auteur de cet ouvrage qu'il était absolument nécessaire de consacrer spécialement quelques lignes d'avertissement, de préface ou d'introduction à cette seconde édition. Il a eu beau représenter que les quatre ou cinq malencontreuses pages vides qui escortaient la première édition et dont le libraire s'est obstiné à déparer celle-ci, lui avaient déjà attiré les anathèmes de l'un de nos écrivains les plus honorables et les plus distingués, lequel l'avait accusé de prendre le *ton aigre-doux* de l'illustre Jedediah Cheshbotham, maître d'école et sacristain de la paroisse de Gandercleugh; il a eu beau alléguer que ce brillant et judicieux critique, de sévère pour la faute, deviendrait sans doute impitoyable pour la récidive; et présenter, en un mot, une foule d'autres raisons non moins bonnes pour se dispenser d'y tomber, il paraît qu'on lui en a opposé de meilleures, puisque le voici maintenant écrivant une seconde préface après s'être tant repenti d'avoir écrit la première."

Or le dernier paragraphe de l'article de Nodier dit: "Je n'ai pas parlé d'une préface où l'auteur a imité avec adresse la manière *aigre-douce* de Sir Walter Scott en parlant de ses confrères. Il sentira que l'écrivain qui a cherché à exciter de pareilles émotions et qui probablement n'y est pas parvenu sans peine n'était pas libre de s'en jouer. Ce qui n'est pas bien dans Sir Walter Scott à l'arrière saison de la vie est d'ailleurs moins convenable encore dans un très jeune homme auquel un mérite non contesté a donné de bonne heure de justes privilèges. Le premier devoir qu'impose le talent, c'est de ne pas abuser de ses droits."

"L'état de la société est changé, ses besoins le sont aussi. Il était naturel que dans une position si nouvelle et si difficile des écrivains doués d'une grande facilité et même d'une certaine originalité de talent mais pénétrés du sentiment d'une impuissance réelle ou d'une modeste défiance de leurs forces qui ne leur permettaient pas d'aspirer à marquer la transition de deux âges également classiques, tentassent en désespoir de cause, toutes les ressources qu'avait dédaignées la littérature ancienne, ou que ses scrupuleuses bienséances avaient rebutées. Ainsi les angoisses physiques de la douleur que l'art repoussait avec tant de soins et dont la poésie et la statuaire des Grecs ont défini symboliquement l'expression permise dans l'allégorie de Niobé changée en marbre, tombèrent à la merci d'une génération littéraire fatiguée de sensations simples et jalouse d'exciter tous les ébranlements de la Terreur. Ce n'était plus l'Hercule infanticide qui se couche sans voix sur la terre et qui ne pousse pas même un gémissement . . . c'est le frisson, la convulsion, l'agonie et le râle. C'est la prostration de la fièvre et le spasme écumant de l'hydrophobie." (12 mars, 1823.)[20] Avec combien plus de décision qu'en 1821 Nodier parle aujourd'hui! Légitime ou non, on ne peut le nier, les romantiques et surtout les frénétiques, ont du succès, et ce serait puéril de n'en pas tenir compte. "Les classiques ont raison aujourd'hui dans les journaux, dans les académies, dans les

[19] De même le 4 juin, Nodier regrette cette tendance "à recourir à la fantasmagorie frénétique des romans et des mélodrames les plus discrédités" de l'auteur du roman *Yseult de Dôle.* Cet auteur-ci n'avait pas "besoin des ressources d'un talent faux ni d'une imagination usée." "Je ne dis pas que cela déshonore l'écrivain qui s'y livre par nécessité ou par caprice mais je voudrais que tous les auteurs dont cela amuse ou égare l'imagination eussent acquis d'avance comme cet auteur, le droit de la mépriser."

[20] Voici la première annonce de *Han d'Islande* dans la *Quotidienne.* Très favorable, elle porte incontestablement la marque de Nodier: "L'auteur s'est fait un jeu de conscience de conserver à ces scènes une gradation de terreur toujours croissante, de sorte qu'il peut dire à ses lecteurs ce que le Dante disait de son poème de l'Enfer—*Si mon langage vous étonne, que la nouveauté m'excuse.* En attendant que nous revenions sur *Han d'Islande* nous citerons ce qu'un homme d'esprit disait de ce livre sans le comparer à ceux de M. Arlincourt, "Je le lirai encore avec intérêt après la 12me édition." (24 fev., 1823.)

cercles littéraires. Les romantiques réussissent au théâtre, chez les libraires et dans les salons. On avoue les premiers, ce sont les autres que l'on lit; et l'ouvrage le plus distingué qui puisse sortir aujourd'hui de la *bonne école* ne partagera pas un moment la vague irrésistible des rêveries souvent fort extravagantes qui pulullent dans la mauvaise."

L'argument basé sur la théorie de Bonald: "La littérature est l'expression de la société", n'est pas le seul que Nodier avance pour expliquer le romantisme frénétique. Ayant été classique lui-même, il savait fort bien et les accusations qu'un classique pouvait formuler à l'adresse du romantisme, et la façon dont un romantique pouvait y répondre. Les classiques condamnaient le frénétique comme importation étrangère; mais, répond Nodier, les classiques eux-mêmes, depuis deux siècles, n'ont cessé d'imiter cette même littérature étrangère. Il n'a aucune peine à indiquer (4 déc., 1822.) l'influence des étrangers (italiens et espagnols) sur le théâtre français depuis Mairet et Corneille jusqu'à Ducis: "L'étude des théâtres étrangers n'est donc pas aussi récente qu'on pourrait le croire, mais elle était circonscrite jusqu'à nos jours entre un petit nombre de personnes qui s'en faisaient dans l'intérêt de nos plaisirs un utile et innocent artifice. Les grandes conflagrations politiques qui ont poussé naturellement les peuples les uns sur les autres et mis en commun, si l'on peut s'exprimer ainsi, les idées et les langages ont imprimé à la poésie dramatique un mouvement d'ensemble et d'harmonie dans lequel toutes les écoles paraissent devoir peu à peu se confondre." Et ailleurs cette charmante ironie: "Ce théâtre (étranger) échu comme un héritage aux disciples d'Aristote, s'étonna de subir un nouvel empire, d'entendre un langage nouveau. Et les spectateurs entraînés, furent fidèles sans s'en apercevoir *au culte de la tradition* (en France). Ils comprirent une nouvelle tragédie qui ne manque, il faut en convenir, ni de pathétique ni de grandeur."

Il y a mieux encore. Le "frénétique" même tant décrié a été, lui aussi, cultivé par les anciens; Nodier dira avec une joie malicieuse: "les romantiques sont en général de fort bonnes gens et on fera très bien de ne leur passer ni les *goules* ni les

vampires quoique le type de ses monstres dégoûtants ne soit guère moins hideux dans Homère que dans les imitateurs de Lord Byron. Les défauts d'Homère sont un privilège, et d'ailleurs les patrons du genre classique se sont-ils jamais avisés que les *goules* et les *vampires* soient de l'invention d'Homère?"

La Quotidienne avait loué la nouvelle littérature chez *certains* poètes dont les tendances étaient morales, catholiques et royalistes. Nodier, lui, relève maintenant ces mêmes tendances. Mais il n'admet point que ce soient là des tendances particulières à *certains* poètes seulement. Il les réclame comme tendances communes à tous les poètes romantiques sans distinction et il s'en sert pour justifier auprès des classiques le mouvement novateur dans son entier.[21] Selon lui, *le romantisme est plus moral que le classicisme.* "La moralité des actions de l'homme dans ses rapports avec sa conscience est un ressort entièrement inconnu des anciens." (12 janv., 1823.) C'est même par le romantisme que la *moralité* serait rentrée en littérature. Il développe cette thèse à propros des œuvres de Millevoye: "Jamais la poésie ne parut aussi indigne de sa noble origine que dans les jours honteux qui précédèrent tant de jours irréparables et terribles (à la veille de la Révolution). . . . Elle soupirait de fades rimes sur la lyre énervée des plus lâches sybarites, dans les petites maisons des grands et dans les boudoirs des courtisanes. La tempête surprit tout le monde au milieu d'une fête, et l'improvisateur insensé qui cherchait le trait d'un madrigal ou la sale équivoque d'un couplet obscène fut tout surpris d'achever sa période en face de la Révolution et de la mort. A. Chénier que la nature ou la société avait fait mélancolique, fut le seul poète de ce temps dont l'âme tendre peut s'associer à l'immense tristesse de la société en deuil. Les critiques qui rapportent à l'époque de ces délicieuses compositions l'invasion de la muse romantique en France, ne font guère que commenter ses dernières paroles: *Il y avait une muse là.* Elle naissait en effet au pied de cet échafaud qui établissait un si vaste intervalle entre l'avenir et le passé." Parce que

---

[21] Ici Nodier ne peut prétendre parler que pour sa conception personnelle du romantisme. Car en 1830 les romantiques auront en effet renié non la morale mais le catholicisme et le royalisme non-constitutionnel.

les poètes modernes ont rejeté avec dédain "les tristes guirlandes de fleurs artificielles que les faibles imitateurs de Voltaire traînaient dans les ruelles depuis un demi-siècle, on les accuse d'avoir méconnu les véritables règles de la poésie. Le temps jugera cette question", et en attendant, "un vers, une pensée, un sentiment de Millevoye ferait battre plus de cœurs que toutes les jouissances musquées de Parny, interprète très classique sans doute d'une poésie sans amour, et d'une mythologie sans dieu. . . . " (19 mars, 1823.)

Ceci nous amène au second argument. *Le romantisme est avant tout religieux, même chrétien.* "Chez les anciens ce sont les poètes qui ont fait les religions, chez les modernes c'est la religion qui crée enfin les poètes", écrit-il à propos des *Méditations* de Lamartine. Le christianisme au cours de l'histoire, "tantôt proscrit, tantôt abandonné par le pouvoir, tantôt combattu avec les armes de la dialectique, tantôt livré aux sarcasmes du mépris . . . semblait périr sous les attaques du XVIIIe siècle." Ce fut le romantisme qui lui communiqua une nouvelle vie: "Tout à coup s'éleva une école inspirée des plus belles idées de l'homme et favorisée des dons les plus précieux du génie, une école qui exprime la pensée la plus élevée, qui représente le perfectionnement le plus accompli de la société, dans un âge où le cercle entier de la civilisation a été parcouru, et cette école est chrétienne et ne pouvait être autre chose. . . . Le christianisme se releva des ruines sanglantes sous lesquelles il avait paru enseveli et manifesta par la voix d'un de ses plus éloquents interprètes qu'il était la religion immortelle . . . Dès ce moment la poésie fut retrouvée, ou pour se servir d'une expression plus juste qui n'a d'extraordinaire que l'apparence, la poésie nationale fut trouvée. . . . A la place d'une frivole recherche de traits précieux, d'un pénible enchaînement d'antithèses affectées à la triste monotonie des fables grecques, de l'insipide ennui du polythéisme, on y trouve des pensées, des sentiments, des passions qui font rêver le cœur, d'énergiques vérités qui agrandissent l'âme et la rapprochent de sa céleste origine. La poésie reprit une partie de l'empire qu'elle avait exercé dans

les temps primitifs et à l'époque où nous vivons, c'est le plus beau des triomphes." (4 oct. 1823.)[22]

Il n'est pas besoin de citer les preuves qu'avance Nodier à l'appui de son troisième argument, le *royalisme du romantisme.* Les noms de Victor Hugo, de Lamartine, de Vigny en disent assez. Ce passage n'est pas sans intérêt cependant en ce qu'il atteste les croyances monarchiques libérales de Nodier: "La France littéraire, telle que je la comprends, jusqu'à la Révolution, était exclusivement classique, et ne pouvait pas être autre chose, parce qu'il n'est pas de la nature des pays gouvernés par des systèmes fixes et des lois héréditaires de porter, si je puis m'exprimer ainsi, des inspirations originales et une littérature indépendante. . . . Maintenant la société émancipée de toutes les servitudes, s'épouvante des devoirs qui ont contribué à son bonheur, des règles qui ont contribué à sa gloire et je m'étonne que des libéraux de beaucoup d'esprit croient être conséquents en restant attachés à des théories classiques, théories qui ne seront mises en pratique par personne avant qu'il soit un siècle, si la société actuelle conserve ses acquisitions. . . . Quant aux royalistes romantiques, je les trouve fort conséquents, parce que je suppose qu'ils aiment la liberté qui se concilie fort bien avec un gouvernement monarchique appuyé sur les intérêts nationaux, et qui ne se concilie peut-être qu'avec lui." (19 mars, 1823.)[23]

---

[22] Cet article servit de préface à la onzième édition des *Méditations* en 1824. Cette édition porte la dédicace suivante:

"A Charles Nodier
De la part de l'auteur, son admirateur
et son ami. St. Point., 30 déc., 1823."

Il avait aussi paru dans le *Propagateur,* tome I (1823), p. 217-222. Les livraisons ne sont pas datées, mais tout donne à croire (les dates des livres mis à l'Index qui y sont cités, deux ou trois discours qui y sont rapportés, etc.) que ce fut pendant les premiers jours d'octobre que l'article de Nodier y fut publié.

Asselineau—(*Bull. du Bibl.,* 1869, p. 137) republie l'article en entier, et Dubois, (*Victor Hugo—ses idées religieuses*), en cite quelques passages, p. 330. Sur la question de la religion personnelle de Nodier voir ce dernier livre—pp. 328, 331.

[23] Cet article a été reproduit dans *Le Propagateur,* 1823 et dans *Les Annales de la Littérature et des Arts,* Tome X, 1823, p. 321. D'après les dates de publication, cette livraison aurait dû paraître vers le 21 mars, ou presque en même temps que dans *la Quotidienne,* 19 mars. (Voir aussi, Des Granges, op. cit. p. 221.)

Non content de cette habile défense du romantisme Nodier affirma en juin 1823, dans un autre article, que le triomphe de la nouvelle école, qu'il avait affirmé à propos de *Han d'Islande,* était selon lui non seulement définitif mais aussi légitime. On n'appréciera cependant toute l'importance de ces deux articles de Nodier qu'en se rappelant que celui de Mély-Janin sur les *Tablettes Romantiques,* où ce dernier avait en quelque sorte réaffirmé la position "juste milieu" que *la Quotidienne* prétendait observer, était du 28 mars de cette année, c.à.d., se plaçait chronologiquement entre les articles de Nodier. Bien que les allusions directes manquent de part et d'autre, il est légitime de penser que le second article de Nodier était une réplique à l'article de Mély-Janin, lequel était sans doute une réponse au premier de Nodier.

On nous saura gré nous espérons, de citer un certain nombre de passages de ce second si important article de Nodier : "Il y a quelques années que je disais en parlant du genre romantique : 'Genre fort ridicule aujourd'hui, qui embrassera dans vingt ans toute la littérature de l'Europe.' Il était naturel, en effet, que les puissances classiques se déclarassent contre cette irruption d'idées modernes, d'idées exalteés mais sentimentales et chrétiennes qui résultent d'une civilisation appelée à l'exercice de toutes les nobles facultés, à la possession de toutes les libertés légitimes de l'homme et qu'elles se révoltassent contre l'expression téméraire de pensées et de passions nouvelles." . . . Or, "les romantiques ont eu en effet tort tant qu'ils n'ont pu alléguer que des théories vagues, des hypothèses imaginaires et c'est le tort de l'écrivain que je citais en commençant cet article (lui-même). Ils ont raison depuis que l'opinion publique a confirmé cette opinion. . . . On payera toujours un légitime témoignage d'estime à la pureté du goût de l'école d'Aristote, à l'étendue de leur érudition, à la sagesse de leurs doctrines. Mais on ira pleurer aux tragédies romantiques, on s'attendrira aux touchantes élégies, on frémira d'admiration aux odes sublimes de cette brillante pléiade de jeunes poètes, la gloire de notre génération et l'espérance des générations qui s'approchent. Il n'y a point de raisonnement qui empêche le beau d'être beau, et le beau c'est

ce qui plaît universellement. C'était là la définition des anciens, c'est probablement l'avis des modernes. Il est plus facile de condamner un siècle que de le détromper." (4 juin, 1823.)

Désormais Nodier ne cessa de déclarer à tout propos, dans les colonnes de *la Quotidienne* même, ses préférences littéraires. Ecrivait-il un article tout technique sur *La Typographie et la Reliure en France,* il trouvait encore moyen d'y revenir. L'enthousiasme du vieil ami pour ses jeunes protégés est charmant dans ce passage: "Qui n'aimerait à revêtir de ces riches parures les ouvrages d'un talent qu'il adore ou d'un ami qu'il chérit. *Atala, René, Les Méditations* de Lamartine, les *Etudes* et le *Génie de l'Homme* de Chênedollé, les brillantes inspirations de Victor Hugo, les délicieuses rêveries de La Touche, les compositions pleines de charme de Guiraud et de Marceline Des Bordes Valmore, les poésies éloquentes de ce jeune Casimir Delavigne qui a touché à toutes les cordes de la lyre, si ce n'est peut-être à celle qui chante la vraie liberté!" (23 sept. 1823.)

Enfin Nodier, qui avait débuté dans sa polémique romantique de *la Quotidienne* par des articles sur Walter Scott en 1821, clôt sa vigoureuse campagne de 1823, par de nouveaux articles sur le même écrivain; les premiers avaient été réservés et prudents, les derniers furent empreints de la plus audacieuse ironie à l'égard de tant de "vaines logomachies de journal." "Il est reçu que Sir Walter Scott est romantique. . . . Mais on ne s'est pas seulement informé si ses peintures étaient vraies, naturelles, intéressantes. On a seulement remarqué qu'il n'y avait rien de pareil de la Fontaine de l'Eléphant à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, et on a repoussé hors des limites du classique cet homme qui avait éprouvé des sensations, étudié des caractères, contemplé le ciel et la nature hors des barrières de Londres et de Paris. . . . Le malheur de quelques-uns de ces jeunes critiques dans lesquels il est difficile de ne pas reconnaître beaucoup d'esprit, est d'avoir franchi de bien peu par le fait ou même par la pensée leur horizon naturel et de confondre fièrement *l'inconnu* avec *l'impossible.*"

Ne ferait-on pas mieux de chercher à comprendre Walter Scott au lieu de l'attaquer au nom d'une formule fixe? Et ceux surtout qui l'attaquent au nom du *patriotisme,* ne feraient-ils pas bien de prendre de lui une belle leçon de *patriotisme?* Nodier, résumant ici tous ses arguments favoris, fait un appel suprême aux adversaires des romantiques: Le patriotisme, le culte du Moyen Age et de la patrie, n'est-ce pas la morale, la religion, le monarchisme tout à la fois? Walter Scott a rendu à l'Angleterre son Moyen Age, la France a besoin d'une inspiration pareille: "L'époque de l'observation historique ne paraît pas encore arrivée en France et il est malheureusement vrai de dire que nous savons fort mal notre histoire. . . . Voilà un ressort de littérature qui nous manque, et on m'affligerait beaucoup si l'on parvenait à me prouver que ce ressort n'est pas classique, et qu'il est défendu de par le goût aux littératures modernes de reconnaître au Dieu, des lois, des mœurs, des aïeux, un système entier d'idées et d'affections parce que tout cela n'a pas eu le privilège incroyable d'être deviné à point par Longin, par Hermogène, ou par Demétrius de Phalère? C'est cependant toute la question en ce qui concerne les bons écrivains de ce qu'on appelle la nouvelle école. . . . (29 août, 1823.) On s'occupe si peu en France de nos antiquités. J'ai vu le rocher sur lequel Richard Cœur de Lion fut tué à Chalms près d'être déplacé pour changer la délimitation d'un pré. J'ai vu faire une étable du caveau mortuaire de Guillaume le Conquérant, . . . En Angleterre cependant où toutes les antiquités ont un nom, où tous les souvenirs ont un culte, il y a des champs que la piété nationale a protégés d'une enceinte, des pierres qui appellent les savants à de lointains pèlerinages et qui obtiennent des tributs de respect des hommes les plus simples. C'est sur cette espèce de religion de noms et de monuments que l'auteur de *Waverly* a fondé en partie l'empire qu'il exerce avec tant de droits sur les lecteurs de son pays et que notre frivole insouciance a pris plaisir à subir sans s'aviser que nous avions aussi une histoire et des traditions. Grâces soient rendues au ciel de notre engouement littéraire pour la

patrie des Anglais, il nous fera souvenir un jour peut-être que les Français ont une patrie!" (17 oct., 1823.)

C'est sur ce défi que Nodier termine en 1823 sa collaboration à *la Quotidienne.* Ajoutons que les éditeurs du journal se rendaient bien compte, sans que Nodier eût besoin de le leur dire, du triomphe du romantisme. Dès mars, Mély-Janin l'avait avoué: "Les romantiques ont grossi leurs phalanges, et ont assis leur camp. . . . Ce n'est plus d'un pied timide qu'ils avancent, ils ont baissé la visière de leurs casques, ils font retentir leurs armes, ils frappent leur bouclier et ils portent sur leur écusson les portraits et les chiffres favoris de l'école." (19 mars, 1823.) Or le problème pour *la Quotidienne* est celui-ci. Grâce à Nodier elle paraît se ranger en littérature du côté des romantiques, auxquels elle est au fond si opposée. Quelle attitude doit-elle adopter donc vis-à-vis de Nodier, dont l'exubérante critique l'a si follement compromise? Le résultat sera une guerre intestine dans ses colonnes.

---

[24] On ne saurait passer à un autre chapitre sans faire mention d'un des articles les plus remarquables de Nodier dans la *Quotidienne* cette année-là, son article sur *Rabelais,* "l'Homère Bouffon de France." Cet article parut d'abord sous forme de simple annonce de libraire pour l'éditeur de Rabelais, Stanislas Delaulnaye, chez Desoer. (*Le Journal des Débats,* 1820.) En 1822 et '23, nouvelle édition de Rabelais chez Dalibon, laquelle revenait si chère qu'il fallut faire beaucoup de réclame. L'article de Nodier, remanié, ne parut pas moins de 12 fois cette année. (Voir par exemple, *Annales de la Littérature et des Arts,* T.VII, 360-1822.) Il reçut sa forme définitive dans la *Quotidienne*—7 août, 1823. C'est là que se trouve pour la première fois ce paragraphe qui aurait suffi à révéler la grande part de Nodier dans la formation des idées de la *Préface de Cromwell:* "L'abstracteur de quintessence était tout simplement un bouffon de génie appelé par la nature de son talent et la bizarrerie de son caractère à se jouer de tout, une espèce de Tabarin organisé comme Homère et qui avait le monde entier pour théâtre."

L'article fut republié en entier dans: Le *Bull. du Bibl*—1863 et 1878, et *La Revue Litt. de la Franche Comté,* 1864.

CHAPITRE III

Le Combat

1824

CHAPITRE III

Le Combat
1824

I. *Nécessité pour la Quotidienne de s'expliquer sur le Romantisme.*

Si on ne lisait que les articles littéraires de *la Quotidienne* des premiers mois de 1824, on serait assurément embarrassé de dire si, oui ou non, ce journal favorisait le romantisme.[1] On y trouve des attaques sévères dirigées contre ce mouvement, alternant avec des ripostes tout aussi violentes en sa faveur. Les représentants individuels de la nouvelle école continuent pourtant à être comblés d'éloge par *la Quotidienne* dont les opinions littéraires —articles de polémique à part—ne paraissent aucunement modifiées; "juste-milieu" semble être le mot d'ordre.

Nous, qui venons d'étudier l'histoire des années précédentes, nous savons que cette attitude ambiguë annonce un conflit. 1824 est une date décisive dans les annales du romantisme, et des échos bruyants du combat se font entendre ailleurs que dans *la Quotidienne*. *La Muse Française* défend les droits du romantisme avec une nouvelle vigueur; la *Pandore* et les *Débats* attaquent ces mêmes droits avec conviction, tandis que dans le *Mercure du XIXe siècle,* Paulin Paris écrit: "Depuis deux mois la question des classiques et des romantiques est redevenue le sujet de conversation à la mode; des articles de journaux, remarquables par le Z, l'A, ou le C, qui leur servent de passeport; une déclaration solennelle de l'Académie Française rédigée par M. Auger, un de ses membres classiques les plus distingués; et enfin dans chaque vaudeville ou comédie nouvelle, un couplet présumé sanglant, contre la nouvelle école; tout annonce la défaite complète du romantisme." (*Du Style*—Merc., T., VI.)

La Quotidienne sent que le moment est venu pour elle de s'opposer catégoriquement aux opinions du parti littéraire ex-

[1] Cf. Schenck. op. cit. p. 46.

trême, qui menace déjà de se confondre avec le parti politique avancé. Elle ne peut pas débuter par une solennelle déclaration, du moment qu'elle a publié dans ses propres colonnes les articles de Nodier. Ce qu'elle fait pour préparer les esprits ressemble à un ingénieux stratagème.

II. *Première Escarmouche.*

Un beau matin elle publie, en style alerte, le compte-rendu d'une réunion des propriétaires et des rédacteurs de *la Quotidienne* pour "célébrer le retour de S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême et les victoires de l'armée en Espagne." Au cours de cette réunion, on avait payé un juste tribut d'hommage et de respect au Roi et aux princes et princesses de sa famille; on s'y était aussi amusé à plaisanter la nouvelle école littéraire: "Un des convives a égayé le banquet en prêchant une croisade contre le romantisme. Nous allons faire connaître quelques passages de ce manifeste qui prouve que les rédacteurs de *la Quotidienne* ne sont pas moins zélés pour défendre les principes de la saine littérature que les doctrines de la royauté. La cause de Racine et de Boileau est aussi la cause de la légitimité. Voici comment l'auteur a peint cet *intrus écossais* qui cherche à envahir la littérature française:

(*Air de Turenne.*)

"A la terre s'il rend hommage
Il carresse tous les objets,
Les fleuves baisent le rivage
L'Aquilon tète les forêts.

Ah, dans ses vers où brille l'atticisme
Et que l'amour semblait favoriser
Parny plaçait mieux un baiser,
Mes amis, guerre au romantisme.

Ailleurs, *la nocturne courrière,*
Eclairant le dais de la nuit
Verse l'argent de sa lumière
Sur l'ombre errante qui s'en fuit.

Ce style obscur, enfant du germanisme,
En quatre mots peut se traduire ainsi,
'Il fait clair de lune aujourd'hui!'
Mes amis, guerre au romantisme!"
(12 janv., 1824.)

On ne nous dit pas si Nodier avait été convoqué à ces agapes, mais présent ou non, il était en droit de se sentir visé par cette sortie contre *l'intrus écossais.* Ne s'était-il pas servi de Walter Scott à plusieurs reprises dans sa propagande romantique?

III. *Attaque de Laurentie.*

La "guerre au romantisme" annoncée ici sur un ton badin, allait se poursuivre de façon sérieuse. Le 21 janvier, le directeur de *la Quotidienne,* Laurentie, fait en termes pesés et sévères le procès de la nouvelle école:

Du Romantique.

"Il s'est formé depuis plusieurs années une école de littérature qui fait quelques progrès, parce qu'elle affranchit les esprits de toute règle. On l'appelle *l'école romantique,* je ne sais pourquoi, et ne cherche pas à le savoir. Comme elle est nouvelle et dangereuse autrement que par le nom, ce n'est pas au nom que je m'attacherai. Je montrerai son origine, je montrerai ses effets, et si elle nous paraît funeste par cette double considération, plus tard il sera facile de montrer que ses excès même doivent finir par la faire tomber dans le mépris et nous sauver par conséquent de ses influences." Ceci posé, Laurentie s'attache à démolir systématiquement et point par point les arguments que Nodier avait alignés en faveur du romantisme dans les colonnes de son propre journal.

D'abord Laurentie discute habilement la théorie grâce à laquelle Nodier avait si souvent justifié le genre frénétique: *La littérature est l'expression de la société.* Laurentie, sans la rejeter, lui donne une interprétation toute nouvelle. Nous trouvons exprimé ici pour la première fois, l'argument employé plus tard par Nisard, et il y a quelques années par Brunetière, l'un

contre le romantisme, l'autre contre le naturalisme : le cosmopolitisme littéraire n'est qu'un autre aspect du protestantisme anglais ou allemand. Le protestantisme en effet, c'est l'anarchie de la conscience ou pensée subjective que la Révolution et le romantisme ont voulu implanter en France. "Tout changement dans le fond intime des croyances de l'homme," dit Laurentie en matière de conclusion à un long développement historique, "amène nécessairement et à la longue un changement analogue dans la nature de leurs rapports entre eux. On s'étonnera peut-être que je rapproche ainsi la révolution littéraire des révolutions politiques et morales. On aura tort. Il y a identité parfaite. C'est en Allemagne, pays livré à l'indépendance luthérienne, que s'est formé principalement ce genre romantique qui se glorifie de ne pas suivre les règles transmises. L'Angleterre devait par la même raison donner le même exemple, et si la contagion a touché la France, ce n'est que dans un moment où une longue habitude de licence dans tous les genres a disposé les esprits à ne se point choquer d'une licence semblable dans ce qui touche aux traditions littéraires."

Aux yeux de Laurentie le nouveau mouvement littéraire menaçait à la fois la religion catholique et la morale du pays. A Nodier qui prétendait avoir démontré l'année précédente que c'était par le romantisme que la moralité et ce qu'il appelait le christianisme avaient été régénérés en France après la Révolution, Laurentie répond avec vigueur et catégoriquement : Il ne s'agit pas de confondre le dogme d'un catholicisme précis avec ce vague sentiment religieux auquel on donne impudemment le nom de Christianisme. Nous transcrirons presqu'en entier cette belle page, très juste du reste dans sa critique : "Le romantisme s'efforçant de cacher ce qu'il a de commun avec la Révolution, s'empare témérairement de je ne sais quels sentiments religieux façonnés à sa manière et semble vouloir faire croire au vulgaire que lui pour la première fois a fait passer le christianisme dans la littérature comme si Bossuet n'avait pas fait d'oraisons funèbres, comme si *Athalie* n'existait pas, comme si nous avions perdu le souvenir de Fénelon. Or, c'est en ceci surtout que le romantisme est dangereux. Il s'est créé une sorte de christianisme nouveau

qu'il adopte aux écarts de l'imagination et au délire des passions humaines, et parce que dans les temps modernes un grand et beau génie a pris dans la religion ce qu'elle avait de plus tendre et de plus touchant pour rappeler à elle les hommes qui l'avaient longtemps oubliée, on s'est imaginé qu'on pouvait aller plus loin et offrir aux hommes un mélange de ce qu'elle a de plus saint et de ce que les passions ont de plus séducteur. On fait ainsi illusion aux âmes faciles à émouvoir, on charme à la fois l'ignorance du cœur et celle de l'esprit et sous prétexte que le christianisme nous a dévoilé le secret de nos passions, on étale ces passions au grand jour et on leur donne les formes d'innocence et de candeur qui semblent les rendre saintes et aimables sans songer que le christianisme est au contraire venu pour les flétrir et apprendre à l'homme à les dompter comme des ennemis.

"Ne laissons point dénaturer la religion. Elle est découlée d'une source plus sacrée que les mythologies abandonnées au caprice des poètes et d'ailleurs, telle que nous l'avons reçue, elle peut bien encore inspirer le génie. . . . Les tendres accents d'une piété divine avec les soupirs voluptueux d'un amour profane, des paroles de foi avec des paroles passionnées, prières aux pieds d'un crucifix avec des transports brûlants pour une amante, une sorte de respect pour la chasteté du christianisme avec des récits qui troublent de jeunes imaginations, voilà ce que nous offre le romantique et ce que nous devons repousser au nom de la religion et de la littérature. Ce qui est monstrueux ne saurait être un progrès pour les lettres et nous perdrions le goût du beau si nous laissions corrompre le sublime caractère du christianisme sous prétexte de favoriser le génie de la poésie et de l'éloquence."

Laurentie s'en prend maintenant à la thèse de Nodier; que le romantisme et le royalisme ne font qu'un. Il admet que le plus grand nombre des romantiques du temps sont également royalistes, et cela peut être en effet un argument en leur faveur; il n'en faut pas moins leur reprocher leur indépendance littéraire. Laurentie, le conservateur outré, pressent déjà vaguement les dangers d'ordre matériel et d'ordre moral qu'il voudrait écarter. Pour le moment pourtant la question est de savoir si

les romantiques en étant royalistes, sont conséquents avec leurs principes littéraires. "Il ne faut pas trop s'étonner, que le genre romantique paraisse avoir été adopté par des hommes d'ailleurs ennemis des révolutions politiques. Celle qui a fatigué la France pendant si longtemps a laissé partout son empreinte, nul ne peut se flatter d'avoir entièrement échappé à ses influences, et sans doute il faut encore estimer heureux ceux qui, nés et nourris au milieu de ses corruptions, n'ont hérité de l'esprit d'indépendance qu'elle a partout répandu que pour le porter dans la forme de leurs écrits dont le fonds reste rempli de si utiles pensées. . . . Mais poser pour principe d'une littérature, l'affranchissement des règles littéraires, c'est ôter le frein aux esprits bizarres, c'est appeler l'ignorance, la sottise, le ridicule sur le Parnasse, c'est détruire le goût enfin pour faire régner à sa place le jugement incertain de chaque homme qui estime meilleur ce qui plaît à son caprice. . . . Par ce seul principe ce genre même est une révolution qui ressemble à toutes les autres et si l'on vient à dire que tant qu'il n'a pour prosélytes et pour soutiens que des hommes sages et retenus dans certaines limites par la justesse de leurs idées, c'est faire précisement la même réponse que font d'ordinaire tous les auteurs d'innovations quelconques, tous ceux qui veulent renverser des lois établies."

Le bien-fondé des craintes de Laurentie est établi par le mot de Victor Hugo qu'il allait écrire en 1830: "La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas, tous les esprits conséquents et logiques." En 1824 cependant, Hugo et certains poètes sont encore personnellement chers à *la Quotidienne.* Il semble presque que Laurentie leur adresse un mot d'explication et d'excuse, quand il ajoute dans les derniers paragraphes de son article: "Pour lutter contre une semblable invasion il nous faudra peut-être toucher quelquefois à des noms dont la gloire nous est chère. Le Parnasse français est aujourd'hui riche d'espérances mais c'est une raison de plus pour que nous cherchions à le sauver de la contagion des nouveautés. Les excès du genre nouveau seront la meilleure leçon que nous puissions donner aux talents qui honorent la littérature française."

IV. *Réponse de Nodier.*

Nodier ne pouvait s'y méprendre; ces vigoureux coups d'épée étaient bien dirigés contre lui, c'étaient ses arguments qui avaient été relevés. Or cet inoffensif bibliophile, au besoin, savait se défendre aussi bien qu'un autre. Sa réponse ne se fit guère attendre. Il prit occasion de la publication des *Mélanges Poëtiques* d'Ulric Guttinguer, son ami intime, qui avait emprunté une épigraphe à *Thérèse Aubert.* Nodier fait d'abord de l'ironie à propos du sérieux que certains classiques apportent à la discussion de cette "querelle innocente dont les héros invulnérables comme ceux de la chevalerie ne tombent que pour se relever et qui ne feront jamais couler des larmes qu'au théâtre ou dans les salons de lecture." Nodier prétend se mettre gravement à l'œuvre pour déterminer à quelle école littéraire peut bien appartenir le recueil qu'il a sous les yeux. Guttinguer avec ses tendances romantiques plutôt modérées se prête bien au dessein de Nodier; il lui donne facilement l'occasion de tourner en ridicule les menaces terribles que les classiques pédants pensent discerner dans le genre nouveau. La page de titre ne va-t-elle pas suffire à remplir de noirs soupçons les dévots du classicisme? "Je l'avoue, toutes les préventions des classiques doivent être armées d'avance contre M. Ulric Guttinguer et j'en connais d'assez exclusifs dans leur intolérance pour le condamner, sans autre examen, sur la consonnance ultra-germanique des cinq syllabes qui composent ces deux noms."

Que l'on tourne maintenant quelques pages, on se trouve face à face avec les audaces stupéfiantes dont se rendent coupables les collaborateurs de la *Muse Française* (entre autres, Guttinguer lui-même): "ce recueil, où l'éternel Parnasse des païens n'est rappelé que par le titre et dont les rédacteurs ont eu la singulière hardiesse de croire qu'il est permis à l'Aurore de se lever sans sortir des bras de Titon, et au Soleil de se coucher sans descendre dans ceux d'Amphitrite." Plus loin Nodier se souvient des remarques dérogatoires de Laurentie au sujet de l'inspiration religieuse des poètes romantiques, inspiration qu'il retrouve chez Ulric Guttinguer; il ose soutenir qu'après tout, dans sa sincérité,

elle vaut bien la "langue noble des classiques de notre heureuse époque qui se serait bien gardée de parler d'*une autre vie* sans racheter du moins cette concession aux idées chrétiennes par quelques circonstances qui feraient bien comprendre au lecteur que le poète n'est pas chrétien." Ulric Guttinguer n'est pas si complexe qu'on ne l'était deux siècles auparavant: "Il ne cherche ni les hardiesses ambitieuses d'une langue nouvelle, ni la pédantesque symmétrie d'une période froidement calquée sur l'antiquité. C'est un poète, qui éprouve ce qu'il chante et le chante comme il l'éprouve avec cet abandon élégant qui annonce l'heureuse union de la sensibilité et de l'esprit."[2]

Puisque Laurentie l'a mis sur la sellette, Nodier ne refuse pas de formuler sa propre position littéraire vis-à-vis de ses collègues de *la Quotidienne.* C'est même dans cette intention qu'il a écrit son article. Il avoue donc que l'accord d'opinion qui avait caractérisé les premières années de sa collaboration, n'existe plus entre lui et ses confrères: "La profession de foi littéraire de *la Quotidienne,* dit-il, n'est pas favorable aux romantiques, pour lesquels je ne peux me défendre d'une secrète prédilection quand je m'imagine qu'ils écrivent ce qu'un classique transporté dans la véritable religion et dans la société nouvelle aurait écrit à leur place. Je ne parle pas de ces écrivains dévergondés qui se font romantiques dans l'impossibilité d'être autre chose et se cachent avec orgueil dans la proscription générale entre Shakespeare, Lamartine et Byron, disgrâce heureuse et mille fois plus heureuse pour eux que tous les succès que leur impuissante médiocrité aurait pu tenter sous les bannières d'Aristote. Encore une fois je ne parle pas des romantiques qui seraient classiques si l'Évangile avait précédé la Théogonie et si les anciens avaient étudié la nature autre part que dans les allégories des mythologies. On ne saurait être trop ponctuel sur

---

[2] Guttinguer dans la Préface de la seconde édition de ses *Mélanges* en 1825 mentionne cet article, en en acceptant les conclusions:

"Un critique, M. Charles Nodier de *la Quotidienne* en 1824, qui sait faire autre chose que des articles et qui honore le romantisme par son talent, ses sentiments et son caractère, a dit que je n'étais ni l'un ni l'autre ou plutôt que j'étais l'un et l'autre. . . . Mon critique, mon ami, mon juge m'a placé donc dans le *centre* de la littérature. . . . "

sa profession de foi quand on avoue les principes d'une opposition et qu'on réclame pour les faire valoir une place dans la tribune où ils ont été condamnés." (24 janv. 1824.)

V. *Réplique de Laurentie.*

L'ironie ne résout pas un problème. Mais elle a toujours grand effet sur le public, et la fermeté courtoise de Nodier prouve que Laurentie n'avait pas confondu son collaborateur. Aussi, quelques jours plus tard, Laurentie revient-il à la charge à propos d'une nouvelle édition de Boileau par Saint Surin: "Parler de Boileau aujourd'hui c'est s'engager encore davantage dans la lutte des classiques et des romantiques." Evoquant la "noble vengeance que ce maître du Parnasse eût tirée de cette sorte de barbarie qu'on appelle aujourd'hui le romantisme", il demande: "Qu'eût-il dit s'il eût vu des écrivains, des poètes, se rire des règles anciennes et adopter solennellement un genre d'écrire dont la première règle est de n'en point avoir? Il est permis de penser que ceux qui affectent aujourd'hui de méconnaître son autorité eussent tremblé de son vivant sous les coups de sa verve satirique: ou plutôt j'aime mieux croire que la plupart d'entre eux auraient suivi ses conseils et fidèles au goût poétique auraient pu en fournir quelques modèles de plus."

Sous une forme nouvelle Laurentie répète ses vieux griefs contre le romantisme. C'est à tort que l'on attaque aujourd'hui le manque de sensibilité de Boileau. Une vraie sensibilité poétique au contraire a enflammé ses écrits, tandis que les romantiques, comme les philosophes du XVIIIe siècle, ont confondu l'émotion des sens avec les nobles émotions de l'âme. "La sensibilité du poète ne consiste plus à peindre vivement les objets d'une nature grande et élevée, elle consiste plutôt à saisir au hasard les traits d'une nature sensuelle. Les anciens voilaient la douleur pour la rendre plus sacrée, ils la concentraient au fond de l'âme pour la rendre plus déchirante; nous la faisons au contraire échapper au dehors, nous voulons qu'elle pleure, qu'elle soit efféminée. . . Joignez à ce caractère nouveau de la poésie une naïveté outrée et une simplicité mensongère. On s'épuise pour n'être ni grand ni sublime. On fatigue son génie pour n'en point avoir. . . .

Il faut le dire, si cette manière d'envisager la poésie exige beaucoup de sensibilité, ce n'est pas au moins de cette espèce de sensibilité qui anime les poésies d'Homère, de Virgile et de Racine. Quant à Boileau la sienne fut un goût exquis pour le genre de beautés qui conviennent à la poésie et elle ne pouvait avoir rien de commun avec cette mélancolie maniérée et ces couleurs de convention qui remplissent quelques-unes des compositions modernes."

Lorsqu'il a nié la religion chrétienne, considérée comme source d'inspiration poétique, Boileau s'est peut-être trompé comme critique; mais cela est infiniment préférable à la licence de ceux qui considèrent la religion uniquement comme "une nouvelle mythologie", et "qui dénaturent son esprit, profanent ses mystères et associent ses graves et redoutables pensées à leurs conceptions hardies et à leurs amours grossiers. . . . Quel homme, instruit de la religion ne gémirait pas de cette prostitution du christianisme et n'applaudirait pas le courage, je devrais dire, le goût de Boileau qui a osé d'avance proscrire ces profanations?"

Tout cela signifie: Ulric Guttinguer, si vous voulez, et d'autres romantiques encore, peuvent s'être montrés fort décents et modérés; on trouve en effet aujourd'hui "des poésies où brille le talent toutes les fois qu'il est exempt de l'esprit de nouveauté". Mais les autres poètes, qui ont associé la religion au sensualisme, sont des romantiques aussi. Laurentie ne peut donc accepter qu'un romantisme décapité. Il y a plus: le romantisme épuré n'est autre chose que le classicisme; il n'offre "rien de grand en effet, qui ne soit classique. L'école nouvelle peut, par d'autres endroits, ravir des esprits mal faits, mais elle n'acquiert d'universels suffrages que par ce qu'elle a de conforme au goût universel, c.à.d., aux règles classiques." (26 janv. 1824.)

VI. *L'Attaque de R. Rochette.*

C'est le dernier mot de Laurentie, mais ce n'est pas la fin du combat. Les jeunes collaborateurs, emportés par le zèle contagieux de leur chef, se lèvent à leur tour contre les romantiques. Le 13 février, R. R., qui n'avait encore fourni que des articles

politiques, donne une appréciation de Ducis, au cours de laquelle il cite ce passage de Campenon : "A une époque où le bizarre, l'absurde et le faux ne manquent ni d'apôtres ni de prosélytes, c'est un devoir pour tout ami de lettres de signaler les écueils dont le génie lui-même n'a pas su toujours se garantir. A la vue des nouvelles idoles qu'on ne craint pas d'offrir à nos adorations tous les lévites du temple doivent rallumer l'encens devant les images des vrais dieux du goût, car si c'est un malheur dans les arts que de ne pas sentir la perfection là où elle est, c'est un tort que de souffrir qu'on la cherche là où elle ne saurait être." La doctrine attaquée, dit R. R., se trouve "trop d'accord avec celle de *la Quotidienne* pour que nous puissions négliger de la reproduire ici : Quand nous ne combattrons pas nous-mêmes, nous serons au moins les seconds de quiconque s'avancera pour défendre une si noble cause."

VII. *Attaques de Mély-Janin.*

Relevons trois articles de Mély-Janin sur les *Chants Élégiaques* d'Alexandre Guiraud. Fidèle à sa théorie de juste milieu, Mély-Janin penche un peu plus du côté classique qu'en années précédentes. Le 7 février, Mély-Janin, laissant de côté le recueil dont il est censé rendre compte, consacre tout son article à la définition du classicisme et du romantisme. Pour lui le premier est simplement "ce qui est beau et bon dans tous les temps et dans tous les lieux." Mais le romantisme est beaucoup plus embarrassant à définir. Il interroge longuement Schlegel, (dans son *Cours de Littérature Dramatique*—II, p. 328), Sismondi (dans sa *Littérature du Midi*—II, p. 156.), et enfin Mme. de Staël (dans son *Allemagne,* I, p. 271). Partout il ne trouve que des "mots, de grands mots." Cette dernière avait dit, il est vrai, que : "La poésie classique ressemble à la sculpture. La poésie romantique à la peinture. La poésie classique doit passer par les souvenirs du paganisme pour arriver jusqu'à nous, la poésie romantique est l'ère chrétienne des beaux arts." Tout cela semble très clair, il faut l'avouer. Mais prenons *Athalie.* Comment déterminer d'après ces définitions à quelle école appartient une telle œuvre. "Toutes ces définitions donc ne définissent rien,

et il faut en revenir à ce principe de toute éternité, que ce qui est mauvais est mauvais, quelque nom qu'on lui donne. "Qu'on ne tire pas de là la conclusion que nous proscrivons tout ce qui est nouveau", se hâte-t-il d'ajouter. Son article est en somme une fin de non recevoir.[3]

VIII. *Réponse de Nodier à Mély-Janin.*

Nodier n'hésite pas à relever le gant, et si Mély-Janin a cru qu'il reculerait et n'oserait pas appeler *Athalie* une tragédie "romantique", il s'est trompé. L'article débute par une réplique nette (*Blanche d'Evreux* par Mme. Périé-Candeille, 4 mars, 1824.) "Un homme de beaucoup de talent dont je respecte les jugements et dont j'aime la personne disait dernièrement dans ce journal, après avoir cité une admirable définition du genre romantique par Mme. de Staël: "Il n'y a rien de plus clair mais si Mme. de Staël a raison, qu'est-ce donc qu'*Athalie,* une tragédie romantique peut-être?" Eh, mon Dieu, oui, la tragédie la plus romantique de notre théâtre et s'il en paraissait aujourd'hui, une pareille, ce qui n'est pas dans l'ordre des dangers imminents, toutes les foudres classiques devraient gronder sur l'auteur de cette innovation. Ce fut l'avis des contemporains de Racine qui n'avaient ni l'éducation de leur religion, ni celle de leur pays et qui reléguèrent dans les pensionnats de jeunes filles le chef-d'œuvre du génie."

Ce sera le dernier article de propagande romantique que Nodier donnera à *la Quotidienne.* C'est un résumé habile de toute sa campagne. Si l'on veut une définition du romantisme, il suggère celle-ci: "le beau littéraire des anciens ou plutôt celui de tous les temps avec les modifications nécessaires que le changement des religions, des institutions et des mœurs, des traditions et des localités doit apporter dans la composition et le style."

Il est inutile de reprendre ici toute la nouvelle plaidoirie de Nodier dont l'essence est contenue dans ce passage éloquent:

---

[3] Dans les deux derniers articles sur Guiraud du 6 et 12 mars, Mély-Janin avait répété simplement avec force subtilités et arguties les vénérables arguments sur le mélange adultère des sentiments religieux et profanes, et sur la théorie de Bonald des rapports entre la société et la littérature.

"Quoiqu'il arrive cependant le romantisme a un titre de gloire incontestable et je ne sais si celui-là ne suffirait pas pour faire pencher en sa faveur la balance de la justice. . . . La littérature romantique a été à la fin d'une période d'athéisme et de dissolution sociale, l'interprète de tous les besoins moraux d'un peuple. C'est elle qui osa réveiller à la face des persécuteurs de la foi, le souvenir des saints autels qu'ils avaient profanés. C'est elle qui tira des ténèbres où les tenait ensevelis depuis des siècles notre détestable éducation romaine les traditions glorieuses et touchantes de la monarchie. C'est elle qui d'une voix plus humble et moins exercée ramena sur le sol de la patrie notre curiosité vagabonde et vint nous rappeler que nous avions aussi des monuments. Abstraction faite de toute comparaison entre les talents, il faudrait au moins tenir compte de leur usage. L'influence d'un sentiment généreux se fera sentir plus loin dans l'avenir que celle des trois unités. Il est beau d'être classique mais il ne faut pas abuser de ses droits. Le charme de ces souvenirs nationaux n'est pas une vague passagère, c'est l'instinct universel d'une nécessité morale et littéraire."

Nodier est vraiment lancé. Cette "belle étude sur nos ruines et nos traditions nationales" par Mme. Périé-Candeille, dont il rend compte ici, lui inspire un des plus beaux morceaux dûs à sa plume. On comprend facilement l'ascendant qu'un tel écrivain, animé lui-même des plus profonds sentiments d'amour pour la patrie, de loyauté envers son roi et de fidélité à sa religion, aurait pu avoir sur l'orientation du goût littéraire des lecteurs monarchistes de notre journal. Est-ce que le directeur de *la Quotidienne* le comprit? Est-ce qu'il se rendit compte, après ses deux tentatives au commencement de l'année, qu'il était impossible de convertir aux "saines doctrines littéraires" cet apôtre du romantisme? Et demanda-t-il peut-être lui-même à Nodier de discontinuer la discussion dans *la Quotidienne?* Nous ne saurions le dire, mais en note de cet article Nodier avait écrit: "Il est peut-être inutile de répéter qu'il ne s'agit pas ici de l'opinion de mes collaborateurs mais de la mienne. Au reste, comme elle pourrait jeter quelque confusion dans nos doctrines littéraires, je déclare que j'y reviens pour la dernière fois."

Il tint parole. Le 8 mars il donnait, il est vrai, un article succinct sur les *Nouvelles Odes*[4] de Victor Hugo. Mais contre son habitude il se contentait de prodiguer les éloges sans aborder la question dangereuse du romantisme[5]. Ce ne sera qu'en juillet, 1825, *quinze mois plus tard,* qu'un article sur *Le Dernier Pèlerinage de Childe Harold* de Lamartine, rappellera de nouveau aux lecteurs de *la Quotidienne* le critique littéraire d'autrefois.

IX. *Dernier Mot de Nodier.*

Nodier n'entendait pas se taire pourtant pendant ces quinze mois. Le 15 avril, presqu'à la veille du jour où *la Quotidienne* termina spontanément le débat par un compromis (cf. art. du 22 avril), l'organe officiel de l'école qu'il avait si courageusement défendue lui ouvrit ses colonnes. Nodier y déversa toutes les impatiences qu'il avait contenues jusqu'alors par égard pour ses amis de *la Quotidienne.* Chacun connaît l'article; *De Quelques Logomachies Classiques* (*Muse Française,* éd. Marsan, II, 193.). C'est clairement, par ses allusions aux arguments que nous venons de passer en revue, la continuation de la lutte contre *la Quotidienne* [6]. En effet: L'article débute par une allusion mo-

---

[4] Cet article important qui a inspiré la lettre suivante de Victor Hugo n'a pas été relevée par Dubois dans sa *Biobibliographie de Hugo,* autrement si complète:

"Le lundi 8 (mars, 1824.).

"Mon cher ami, permettez-moi de vous donner ce nom qui, reçu de vous, serait un titre pour moi; je comptais aller vous porter mes nouveaux péchés poétiques. Ladvocat m'apprend qu'il m'a dévancé, ce qui me chagrine un peu, car je voulais me vanter sur l'exemplaire que je vous aurais offert de mon admiration pour vous. . . . Ladvocat me promet encore de votre part un article signé Ch. Nodier dans *la Quotidienne.* Est-ce que l'aigle consentira à juger le vol du moineau franc? . . . Au moment où j'écris on m'apporte *la Quotidienne;* les termes me manquent pour vous exprimer ma reconnaissance et l'espérance que vous me donnez à la fin de votre trop bienveillante annonce achève de me combler." (Voir *Revue Bleue,* 1913, article du 26 avril, Bonnefon.)

[5] Le 22 avril, paraît une simple annonce de libraire, sur le théâtre d'Alexander Duval, signé *Ch. N.* Aucune discussion littéraire ne s'y trouve.

[6] Nous voudrions prouver ici cette hypothèse puisqu'à notre connaissance personne n'a fait ce rapprochement jusqu'à ce jour. L'article étant du reste à la portée de tout le monde, nous nous bornerons à indiquer spécialement les passages qui démontrent le plus clairement que Nodier visait les rédacteurs de *la Quotidienne.*

queuse à une certaine théorie des classiques qui se sont récemment avisés que le "style téméraire et profane" romantique "pourrait bien appartenir à l'école de Ronsard et du Bartas." Nodier accepte volontiers cette origine, mais fait remarquer aux "Messieurs classiques" qui attaquent Ronsard qu' "ils frappent leurs propres alliés," puisque le sévère Boileau lui-même a trouvé Ronsard et du Bartas "trop classiques." C'était Laurentie qui avait le premier exposé cette théorie dans son article sur la *Caroléïde* d'Arlincourt (24 nov. 1818.), et elle avait été répétée depuis par Mély-Janin. (Cf. surtout art. du 29 juillet, 1821, sur le *Solitaire* d'Arlincourt)—(éd. Marsan, II, 193.)

La seconde allusion est encore plus précise. Nodier se moque des stances chantées par le "poète lauréat d'un pieux feuilleton" qui avec "un ascétisme érotique dont il ne l'aurait pas cru capable" avait essayé de substituer à certaines "descriptions glaciales et précieuses, dites romantiques, des vers peu propres à attacher les jeunes poètes au style classique auquel on veut que nous restions fidèles." Or les vers cités sont tous empruntés aux stances chantées par les rédacteurs de *la Quotidienne* en janvier et que nous avons reproduites plus haut. (Voir page 114.) (II, 194.)

La troisième allusion porte sur les doctrines politiques des deux camps littéraires. Les romantiques sont royalistes, Nodier le réaffirme ici. (Il l'est resté en effet lui-même jusqu'au bout).[7] Les journaux libéraux les attaquent donc à juste titre. Mais voilà, *la Quotidienne* royaliste les attaque aussi : il y a assurément là une anomalie ; Nodier l'avait déjà fait remarquer dans ses articles de polémique dans *la Quotidienne* et il y revient ici. L'émotion de la lutte littéraire a été si grande, que "la politique elle-même s'est dépouillée de ses préventions exclusives, et qu'elle a oublié les incompatibilités les plus manifestes pour s'accomoder à des poètes littéraires. *La Quotidienne* a offert les romantiques en holocauste au *Courier*", et "il y a eu" (au dépens des Romantiques) "quelques jours de trêve d'armes," entre ces

[7] Ici, il convient de le souligner, Nodier n'est pas d'accord avec la logique du romantisme qui veut comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, que le romantisme soit libéral en politique aussi bien qu'en art.

ennemis déclarés (car le *Courier* était aussi acharné dans son libéralisme que *la Quotidienne* l'était dans son royalisme). Nodier commente malicieusement: "on a chanté victoire des deux côtés, mais sans doute avec plus de joie sous les tentes d'Agramant où l'on n'approuve d'inspirations que celles qui détachent le cœur de nos premiers devoirs et de nos anciens souvenirs."[8] En d'autres termes, *la Quotidienne,* par ses attaques contre le romantisme, ne fait qu'avancer les intérêts du parti libéral (le camp d'Agramant) qui cherche à détruire en France toute loyauté au passé glorieux de nos rois. C'était l'accusation la plus brutale que Nodier eût encore adressée à *la Quotidienne.* (II, 196.)

Après avoir ainsi abordé la question, Nodier revient sur les points essentiels de sa dispute avec Laurentie. Les classiques persistent à accaparer certains éléments qu'ils admirent dans la nouvelle littérature et qui ne sont pas plus classiques que romantiques. "Ce qui est beau est toujours beau, n'importe l'école, et rien n'est beau que le vrai." Pourquoi donc toute cette discussion? Ne serait-il pas piquant d'apprendre à un homme de lettres de profession que Sir Walter Scott n'est pas romantique quoiqu'il soit anglais? . . . Et que penserait la postérité si on lui prouvait qu'*Athalie* est une tragédie romantique?" (II, 199.) C'est bien là ce que Nodier leur avait répété à satiété dans leur propre organe conservateur, *la Quotidienne.* Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Malgré tout Nodier avait pu croire la discussion close quand il a trouvé les romantiques mis à l' "index d'un journal Chrétien". Et l'ironie de Nodier n'est pas tout à fait franche d'indignation quand il pense que ses amis, "les romantiques, ont été chassés d'un

---

[8] On peut rapprocher de cette accusation de Nodier le premier paragraphe de *Racine et Shakespeare* (1823) où Stendhal constate le même fait: "Cette question semble usée en France et cependant l'on n'y a jamais entendu que les arguments d'un seul parti, les Journaux les plus divisés par leurs opinions politiques, *la Quotidienne* comme *le Constitutionnel* ne se montrent d'accord que pour une seule chose, pour proclamer le théâtre français non seulement le premier théâtre du monde, mais encore le seul raisonnable. Si le pauvre Romanticisme (sic) avait une réclamation à faire entendre tous les journaux de toutes les couleurs lui seraient également fermés."

trait de plume de la société chrétienne."[9] Nodier répond donc une dernière fois à l'écrasante condamnation de l'inspiration religieuse des romantiques par Laurentie; il confond les classiques sous leurs propres arguments. "Est-il donc vrai", s'écrie-t-il, "grand Dieu, (au singulier), ou grands dieux (au pluriel si les classiques veulent), qu'il faut être païen sous peine d'hérésie, et qu'on ne peut préférer le *Paradis Perdu* à la *Guerre des Dieux* sans encourir la damnation éternelle?" Lui, Nodier, préfère, il faut l'avouer, les romantiques "qui aiment mieux un sentiment qui parle au cœur, fût-il français et chrétien, qu'une grossièreté qui dégoûte le sens, fût-elle classique et romaine, et qui s'avisent de croire que la littérature entraînée dans sa marche universelle a fait un pas avec le temps!"

X. *Trève et Compromis.*

La Quotidienne ne s'avisa pas de répondre à cette dernière attaque de Nodier. Elle était à bout d'arguments; et elle comprenait qu'elle perdait plus qu'elle ne gagnait à s'obstiner dans cette lutte provoquée par elle-même à peine trois mois auparavant. Elle était en présence d'un dilemme. Ce qu'il eût fallu pouvoir faire, c'était d'attaquer le romantisme sans attaquer les poètes qui en représentaient l'esprit; car elle était de plus en plus forcée de reconnaître que le talent littéraire contemporain se rencontrait surtout chez les écrivains qui s'étaient identifiés avec l'école nouvelle. Si elle se séparait de ces poètes, elle perdait contact avec la France de demain. Il ne lui restait donc, pour conserver quelque influence, qu'à accepter cette jeunesse comme un mal nécessaire et même si possible tirer parti de ses talents.

---

[9] On pourrait essayer de nous objecter que précisément Nodier semble excepter de son attaque *la Quotidienne* car il parle franchement d'un "jeune écrivain, connu par de bons principes et de beaux talents qui avait essayé ce même badinage dans *la Quotidienne,* mettant gaîment en question si l'on pouvait parler de Dieu en style poétique sans être quelque peu mécréant." (Il s'agit de l'article de Mély-Janin sur les *Macchabées* de Guiraud 16 juin, 1822.) Mais puisqu'il continue: "cette innocente plaisanterie de l'amitié a été convertie depuis en dénonciation dans des journaux très français et très religieux", il est évident qu'il s'agit simplement d'une nouvelle façon d'attaquer *la Quotidienne* en laissant voir combien elle s'est dépassée elle-même dans ses dénonciations, emportée par l'émotion de la lutte.

Du reste la situation n'était pas encore si désespérée qu'elle devait l'être en 1830. La prise d'armes du commencement de l'année ne pouvait laisser aucun doute dans l'esprit de ses abonnés sur la véritable attitude de *la Quotidienne* envers les principes libéraux du romantisme. Mais "à chaque jour suffit sa peine"; pourquoi ne pas exploiter, pendant qu'on le peut encore, ce fait que les meilleurs poètes et écrivains romantiques étaient royalistes fervents,—pour le présent au moins? C'est Mély-Janin qui écrivait le 24 mars de cette même année: "En littérature comme en politique les écrivains royalistes ont également pour eux la force, le nombre et l'habilité. Il suffirait d'un coup d'œil jeté sur les deux camps pour s'en convaincre: ici les rangs sont pressés, nombreux, là un seul poète se dessine dans le vide, (et Mély-Janin n'hésite pas à louer "ce jeune homme d'une haute espérance qui a donné des preuves d'un grand talent"—*Casimir Delavigne.*) . . . Si à ce phénix, (je dis phénix parce qu'il est seul de son espèce) nous opposons cette jeunesse ardente, pleine de vigueur et d'énergie, qui grossit les phalanges royalistes, de quel côté sera l'avantage? Là marchent sous la même enseigne Lamartine à qui la *Mort de Socrate* n'a pu rien faire perdre de sa haute réputation. . . . " Et après Lamartine, il reprenait Nodier, Soumet, Guiraud, Hugo, Mennechet et Vigny, s'arrêtant à l'œuvre "royaliste" de chacun d'eux.

Ce fut donc *la Quotidienne* qui, dès mars, hissa le drapeau blanc. Un fait n'est pas sans signification; tandis que tous les articles de la lutte avaient été signés, les deux les plus frappants dans cette déclaration de neutralité étaient anonymes. Le 13 mars, à propos des *Considérations sur la Littérature et la Société en France au XIXe siècle* par Cyprien Desmarais, *la Quotidienne* rappela que les poètes et les prosateurs français marchaient à la tête de la civilisation européenne; elle ajoutait: "Il y a bien dans notre nouvelle école je ne sais quel mauvais goût qui semble annoncer une décadence, mais ce mauvais goût passera et il nous restera ce qu'il y a de vraiment bon dans notre littérature actuelle, c.à.d. des accents éminemment graves, mélancoliques et religieux . . . Cette littérature pourra contribuer même à refaire la société. . . . La révolution qui se prépare sous ce rapport

est peut-être plus près qu'on ne pense et nous la devons aux compositions vraiment originales de l'illustre auteur du *Génie du Chistianisme.* . . . Plusieurs se sont égarés en suivant cette route mais MM. Soumet, de La Martine (sic), Guiraud et Victor Hugo appartiennent à l'école de M. de Chateaubriand et leurs vers, ne sont-ils pas étincelants de beautés qui rappellent leur modèle et leur maître?

"Nous devons être réservés dans nos éloges comme dans nos attaques contre ce qu'on appelle le genre romantique. Sachons repousser tout ce qui dans ce genre choque le goût, qui dans les arts n'est autre chose que le bon sens. Mais adoptons tout ce qui peut rendre à notre littérature l'attrait de la nouveauté, la grâce de la jeunesse, et n'oublions surtout pas que maintenant pour réussir on doit bien moins attacher à plaire qu'émouvoir." (13 mars, 1824.)

Le second article (22 avril, 1824) était présenté—sans doute intentionnellement—avec un certain apparat. Les rédacteurs de *la Quotidienne* ne veulent pas "dévoiler le mystère" de leur collaborateur anonyme, mais accueillent avec empressement son article comme un morceau "plein de raison et de sens." "On n'a pas, ce me semble, tout dit encore sur la question du classicisme et du romantisme en littérature", soutient ce sage écrivain. "Elle a des racines plus profondes, et pour continuer la comparaison, des branches plus étendues que ne le supposent ceux qui n'en font qu'une question de goût littéraire. . . . Bon ou mauvais ce genre ne sera pas l'effet de la volonté de l'homme ou de son caprice mais l'ouvrage du temps et le résultat nécessaire des changements survenus dans la société." C'est du Nodier tout pur,[9] et on ne comparera pas sans un intérêt amusé les lignes sui-

[10] Mlle. Schenck, dans l'étude signalée à plusieurs reprises, avait même attribué cet article à Nodier. Elle se rendra certainement compte que le problème de l'anonymat prend un aspect nouveau à la lumière de l'évolution littéraire de *la Quotidienne.* Du reste elle n'a pas pris garde que l'auteur cite à l'appui de sa théorie "un des esprits les plus pénétrants de notre époque, M. Charles Nodier." Jamais Nodier n'aurait parlé ainsi de lui-même. Disons en passant que l'article ne peut pas être non plus de Mély-Janin, car en note on lit: "Un critique a récemment avancé que la proposition inverse serait peut-être plus vraie et que la société était l'expression de la littérature." Or, c'était Mély-Janin qui avait avancé cette théorie. (le 12 mars.)

vantes qui semblent extraites purement et simplement du premier article pro-romantique de Nodier à *la Quotidienne*,—l'article important sur Sir Walter Scott, que nous avons analysé avec quelque détail. Après avoir appliqué au XVII[e] et au XVIII[e] siécles la thèse de Bonald, l'anonyme écrit: "Il faut même convenir que si ce qu'on appelle le romantisme en littérature, dont on sent au reste les qualités bonnes ou mauvaises mieux qu'on ne peut les définir, n'était qu'une manière nouvelle de considérer de nouveaux objets, ou pour mieux dire, de nouveaux rapports et de les rendre, on trouverait peut-être du romantisme non seulement dans les poésies ou dans quelques romans de ces derniers temps mais aussi dans la philosophie, la morale, la politique, dans les écrits de MM. de Chateaubriand, de Maistre, de La Mennais, peut-être dans d'autres encore et l'on devrait conclure que la société offrant aux observateurs de nouveaux points de vue, donne nécessairement naissance à des pensées nouvelles et à une manière nouvelle de les exprimer."

Comparant ces théories à celles de l'article du 13 mars, il est difficile de ne pas appeler cela une capitulation. Bon ou mauvais, le genre romantique est inévitable. Il ne reste donc qu'à choisir ce qu'il peut offrir d'utile. Il faut savoir repousser mais il faut plus encore savoir adopter ce dont la littérature nationale a besoin.

En apparence il n'y aura rien de changé, littérairement parlant, dans *la Quotidienne*, si ce n'est que Charles Nodier, romantique trop compromis, n'y aura plus la parole.

CHAPITRE IV

Période hugolâtre

1824-1829

CHAPITRE IV

Période hugolâtre

1824-1829

Après le combat si vif et si court que nous venons de retracer, la trêve avait donc été conclue sur cette base : Nous ne voulons pas du romantisme ; nous voulons bien cependant nous entendre avec les poètes romantiques, c.à.d. avec "la nouveauté, la grâce et la jeunesse" du groupe de la *Muse Française.* Cette alliance dura, favorisée par des circonstances accidentelles, jusqu'en 1829, date à laquelle l'incompatibilité fondamentale prévalut et amena la rupture finale. Ces circonstances furent :

1. Trois incidents politiques qui firent beaucoup de bruit, et où, d'aventure, les poètes purent prendre parti avec *la Quotidienne.*

II. Des considérations d'amitié personnelle entre les hommes des deux partis et qui prévalurent sur les questions de principe. Nodier reprit son activité dans *la Quotidienne* en 1825, et de concert avec Soulié y défendit toujours ses amis.

III. Soulié se chargea de la critique dramatique de *la Quotidienne* à la mort de Mély-Janin, et ce fut justement en 1827, année de la *Préface de Cromwell.*

I. *La Politique.*

1. *Le Philhellénisme.*

La question grecque passionnait à ce moment-là royalistes et libéraux sans distinction. *La Quotidienne* avait elle-même maintes fois manifesté une vive sympathie en faveur du peuple "classique" menacé dans son indépendance par les Turcs, ne s'inquiétant pas du fait que le champion de ce peuple dans l'occident était Byron, un grand "romantique". Quand donc Alexandre Guiraud publia en septembre 1824, ses *Chants Hellènes, la Quotidienne* les accueillit avec autrement plus d'empressement qu'en février 1824, ses *Elégies.* Elle publia même des articles de Guiraud en faveur des prisonniers grecs—au profit desquels

les poèmes, *Ipsara* et *Byron* se vendaient (22 sept.). Et le 11 octobre, un collaborateur anonyme écrivit: "On y voit l'orateur éloquent qui veut donner des défenseurs à la cause des Grecs, qui va les chercher jusque sur le trône, qui en même temps pousse les Grecs à la victoire et leur parle comme Lord Byron lui-même leur aurait parlé au moment du combat. . . . Puisse cette chaleur passer de l'âme du poète à ceux qu'il appelle. . . . Il serait beau de voir la serviabilité pénétrer dans la diplomatie.

"On le voit, M. Guiraud fait un fort bel usage d'un beau talent, il a dignement marqué sa place au milieu de cette génération poétique qui compte dans ses rangs les Soumet, les Ancelot, les Lamartine, les Delavigne, les Victor Hugo, les Pichot. Ils sont l'espoir de la France. Déjà l'un d'eux a reçu l'adoption académique et le chef de la jeune[1] phalange est entré. C'est assez dire que la phalange elle-même est en marche. Espérons que l'académie qui a fait dans la vieille littérature toutes les recrues qu'il était possible d'y trouver, ne puisera plus désormais que dans la jeunesse ses nouveaux élus. . . . Que les Académiciens qui peuvent nous comprendre sentent donc tout ce qu'il y aurait de délicat de leur part à se charger de la reconnaissance royale." (Guiraud fut le premier poète qui ait chanté la nouvelle monarchie.)

Voici sûrement un beau terrain d'entente. Le philhellénisme de Vigny, même de Byron, sera, (cela est évident maintenant), un titre de plus pour ces deux poètes à la bienveillance de *la Quotidienne*.

2. *Le Sacre de Reims.*

Le 16 septembre 1824, Louis XVIII mourut à Paris, et son frère, le Comte d'Artois, le remplaça sur le trône. Pensant mieux affermir les droits de la monarchie restaurée, le nouveau roi se

---

[1] On ne doit pas oublier cependant que Soumet a renoncé au "romantisme", et s'est retiré même de la *Muse Française* lors de son entrée à l'Académie française. Ancelot, aussi, fut beaucoup plus classique que romantique. Mais le fait que les noms de Lamartine et de Victor Hugo sont discutés pour l'Académie en même temps que ceux de leurs confrères plus conservateurs n'est pas sans signification et prête un intérêt particulier à ce passage.

fit sacrer à Reims, l'année suivante, avec le sceptre de St. Louis et la couronne de Charlemagne, entouré de toute la splendeur d'une cérémonie du Moyen Age.

La France s'impatientait de la tyrannie toujours plus absolue des Bourbons. Il fallait ne rien négliger pour faire voir le gouvernement sous son jour le plus glorieux. On eut recours aux poètes. Victor Hugo et Alphonse de Lamartine, qui s'étaient fait remarquer par leurs poèmes fortement empreints de royalisme, furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur en avril 1825; et ils furent ensuite invités au Sacre, en mai. Il fut entendu qu'ils s'acquitteraient en chantant leurs royaux patrons. Victor Hugo alla à Reims avec Charles Nodier; mais Lamartine, par ordre de son médecin, s'abstint—il n'en écrivit pas moins son Ode.

La Quotidienne, bien entendu, ne tarit pas d'éloges sur ces chantres de la monarchie restaurée. Le 14 juin, elle publia in extenso l'ode de Victor Hugo; elle la faisait précéder de quelques remarques sur l'auteur à qui on devait déjà plusieurs "odes inspirées par les douleurs et les joies de nos princes", et qui aujourd'hui mêle sa "voix à celles de nos poètes lyriques qui ont chanté l'auguste cérémonie à Reims. . . . C'est avec un cœur pénétré des glorieux souvenirs que rappelle cette grande solennité que le jeune poète a cédé aux inspirations de la muse." Le critique termine en rappelant les beautés d'un autre morceau du même poète sur *Les Funérailles de Louis XVIII.* L'attitude de *la Quotidienne* vis-à-vis de Hugo était depuis longtemps cordiale. Cette bienveillance ne nous surprend donc pas.

Les circonstances n'étaient pas tout-à-fait pareilles pour *Le Chant du Sacre* ou *La Veillée des Armes.* On se souvient de l'attitude quelque peu farouche, prise à l'égard des nouveautés de style de Lamartine avant que Nodier en eût révélé la beauté. Dès 1824, son royalisme dévoué ne faisait plus de doute. En mars, 1824, *la Quotidienne* plaçait son nom en tête d'une liste d'écrivains royalistes; en octobre, elle le mentionnait comme digne d'entrer à l'Académie en raison de ses écrits royalistes et philhelléniques; et elle profita du *Chant du Sacre* pour effacer le souvenir des hésitations passées et pour réclamer

Lamartine comme un des siens. Lamartine avait fait publier son *Chant* plusieurs semaines à l'avance. Le 6 mai, *la Quotidienne* mentionne "la solennelle élévation du sujet, les imposants souvenirs qui s'y rattachent et qui ajoutent aux nobles inspirations de l'auteur des *Méditations*." En effet, "il a dépassé dans son *Sacre* les bornes si reculées de son talent." Nouveaux éloges de l'*Ode* le 20 et 22 mai; et le 26 mai, *la Quotidienne,* s'écartant de la règle qu'elle s'était faite de ne jamais traiter que de politique dans ses articles de fond, en consacra un au talent littéraire de Lamartine. Il y a là des réserves qui nous semblent énormes aujourd'hui. Mais *la Quotidienne* n'hésite pas en même temps à le proclamer poète excellent. Une ivresse générale s'empare de la France à l'approche de l'imposante fête religieuse de Reims, laquelle sera aussi une vraie fête littéraire; tous les poètes, même les plus obscurs, se font écouter. M. de Lamartine, lui, n'est pas, il faut en convenir, un de ces poètes obscurs. Il est vrai qu'il a "de grands défauts de détail et des mots que la médiocrité ou l'envie signalent avec facilité et joie. Mais quels que soient les justes reproches qu'on puisse faire au vague de ses conceptions, à l'audace quelquefois bizarre de ses images, au mépris un peu trop commode des règles et des susceptibilités de l'idiome, il n'en est pas moins juste de restituer à M. de Lamartine sa qualité de poète, de grand et de vrai fils de l'inspiration et de l'harmonie. Il y a dans ses vers je ne sais quel charme secret qui demande de l'abandon de la part du lecteur; laissez-vous aller à cette poésie et alors elle vous berce trop doucement pour qu'il vous soit possible de découvrir des taches que dans les lettres il faut toujours être un peu froid pour découvrir." Après une minutieuse analyse de la pièce, le critique nous révèle pourquoi il place cependant le poète si haut dans son estime: "M. de Lamartine après avoir ainsi passé en revue nos regrets politiques, leur fait succéder nos espérances par l'éloge de nos princes et de l'enfant de miracle envoyé pour notre salut. Voilà du sentiment, de la grâce, de la poésie! Honneur au talent qui sait ainsi se prêter à tous les tons! Honneur surtout au caractère qui y élève l'art des vers par la noblesse de la pensée! Le courage est aussi une inspiration dont M. de Lamartine aura sur ses rivaux

l'avantage d'avoir donné l'exemple dans de pareilles compositions." (26 mai, 1824.)

Le royalisme des romantiques a une fois de plus triomphé des scrupules conservateurs de *la Quotidienne*.[2]

3. *La Campagne anti-ministérielle.*
a. *La Chute de Chateaubriand.*

Au cours de l'analyse du *Chant du Sacre* de Lamartine, *la Quotidienne* dit: Le poète a fait "une brillante galerie de portraits parmi lesquels il a eu soin de grouper les noms les plus chers à la patrie. Sa muse aussi indépendante qu'ingénieuse, s'élevant dans la plupart de ces tableaux jusqu'au panégyrique de la disgrâce, a semblé choisir avec une intuition délicate ces pairs loyaux et courageux qui étaient une garantie et un ornement pour le ministère qu'ils ont su ou conduire ou quitter." Et puis elle cite cette strophe qui fait allusion à "un de nos regrets politiques":

---

[2] Les rapports personnels entre Lamartine et Michaud, directeur de *la Quotidienne,* ne doivent pas étre oubliés ici. Ils étaient liés d'amitié depuis 1819. Dans sa *Correspondance,* (publiée par Mme. Valentine de Lamartine—1873) on trouve (II, p. 317) dans une lettre au Comte de Virieu, 16 mars, 1819, "M. Michaud, chez qui je commence à aller, m'a aussi parlé de toi."

Et le 12 nov., 1824 (II, 318) dans une lettre au même, il raconte ses tribulations comme candidat à l'Académie: "Tout le monde est très bon pour moi, jusqu'à M. de Chateaubriand, dont je suis bien content, Michaud, Villemain, et *tutti quanti* sont zélés mais sont battus. Je ne sais ce que cela va devenir."

M. Réné Doumic, dans un article sur *Lamartine Intime,* (*Revue des Deux Mondes,* 15 sept, 1907) reproduit d'autres lettres témoignant de l'intérêt que prenait Michaud à sa candidature. Le 9 novembre, 1824, écrivant à sa femme: "J'ai été très bien accueilli par M. Lainé, Mr. D——, M. Michaud et . . . et bien d'autres. . . . mais malgré cela je ne réussirai pas." Le 11 novembre: "O, mon ange, je suis content, très content de mes partisans. Les voici,—Chateaubriand franchement et noblement," et il en nomme seize autres, dont Michaud. Mais le fauteuil vide de Lacretelle fut donné à M. Droz. Lamartine entra à l'Académie en 1830.

Voir aussi Lacretelle—*La Première Candidature de Lamartine à l'Académie*—(*La Grande Revue,* 15 mai, 1905.)

"Chateaubriand! ce nom à tous les temps répond;
L'avenir au passé dans son cœur se confond;
Et la France des preux et la France nouvelle
Unissent sur son front leur gloire fraternelle.

Soutien de la Couronne et de la Liberté,
Il lègue un double titre à la postérité;
Et, pour briser naguère une force usurpée,
La plume entre ses mains nous valut une épée!"

Le 5 juin, 1824, Villèle avait renvoyé du Ministère des Affaires Etrangères M. de Chateaubriand par lequel il prétendait être mal soutenu. Cette chute inattendue, cette disgrâce publique du chef révéré des jeunes romantiques-royalistes, fut le premier coup porté à leur ardeur monarchiste. La doctrine politique et la doctrine littéraire étaient si bien confondues à cette époque dans leur esprit que l'on peut presque dater de cet événement le rapprochement graduel qui devait s'effectuer entre les deux écoles romantiques, la libérale et la royaliste. Ce rapprochement devait aboutir quelques années plus tard au triomphe définitif du romantisme. Pour le moment cependant ce ne fut, parmi les disciples de Chateaubriand, qu'un grand cri d'indignation contre le ministère Villèle. Victor Hugo, le 7 juin, le lendemain de la chute de son grand ami, composa sa célèbre *Ode à M. de Chateaubriand,* s'enhardissant jusqu'à une attaque directe du gouvernement:

"A ton tour soutenu par la France unanime,
Laisse donc s'accomplir ton destin magnanime!
Chacun de tes revers pour ta gloire est compté
Quand le sort t'a frappé, tu lui dois rendre grâce
Toi, qu'on voit à chaque disgrâce
Tomber plus haut encor que tu n'étais monté!"

Victor Hugo résumait là le sentiment de tout le cénacle romantique. *La Quotidienne* du 12 juillet annonçait que, dans sa treizième livraison, la *Muse Française* rendrait un hommage semblable à l'auteur du *Génie du Christianisme,* voilant sans doute ses sentiments politiques sous des éloges littéraires, afin de passer

entre les mailles de la censure. *La Quotidienne* affirme en propres termes que la *Muse Française* "n'a pas voulu faire une incursion dans le domaine de la politique", mais qu'elle s'est "simplement montrée fidèle à ses couleurs poétiques et à ses doctrines religieuses. Elle n'aura jamais besoin, pour assurer ses succès d'appeler à son aide les passions et les intérêts du moment!" Cette livraison, comme on le sait, n'a jamais paru.[3]

La chute de Chateaubriand fut pour les poètes romantiques-royalistes le point de départ d'une campagne contre Villèle pareille à celle que *la Quotidienne* menait depuis longtemps. Au lendemain du renvoi de Chateaubriand, elle la poursuivit déclarant que l'ordonnance semblait "annoncer à la France et à l'Europe une politique si nouvelle et si inattendue et nous osons le dire si fâcheuse, qu'il nous serait impossible de développer dès aujourd'hui toutes les idées qui se pressent dans notre esprit et toutes les pensées qui peuvent affliger les amis de la monarchie. . . . Le renvoi de M. de Chateaubriand, après le rejet d'une loi importante, (la loi de la septennalité) est une faute encore plus grande pour le ministère qu'elle n'est un événement affligeant pour l'opinion monarchique. . . . Ce n'est pas M. de Chateaubriand que nous voyons dans la mesure ministérielle; un portefeuille ne le fera pas plus grand, mais c'est la royauté, c'est la France, c'est la morale des nations qui excitent notre sollicitude." Et le 12 juin, Soulié, annonçant que tous les journaux ministériels se sont levés contre les paroles de *la Quotidienne* sur Chateaubriand, dit: "Nous sommes aussi français que le *Drapeau Blanc* et la *Gazette;* ce qui nous distingue peut-être, c'est une prévoyance de l'avenir".

---

[3] Il est intéressant de remarquer que ce fut cette annonce de *la Quotidienne* qui révéla à Soumet et à ses amis que l'on comptait publier en juillet encore une XIIIe livraison de la *Muse Française.* Or, Soumet, candidat à l'Académie, n'osait plus s'identifier avec les romantiques. Et le 12 juillet lui, Guiraud, Rességuier et Deschamps, écrivirent à Hugo, faisant allusion à cette annonce de *la Quotidienne* et retirant définitivement leur collaboration à la *Muse Française.*

Par suite de certaines difficultés qui survinrent alors Hugo sentait la nécessité de se défendre et choisit *la Quotidienne* et les *Débats* pour y faire publier la lettre où il se déclare "absolument étranger à la disposition de ce recueil." Voir *la Quotidienne,* 29 juillet, 1824.

Rappelons en passant que cette indépendance de pensée valut à *la Quotidienne* la fâcheuse affaire de l'amortissement. (Voir *Tableau Historique*). Mais réhabilitée par un procès célèbre après une lutte de plusieurs semaines, elle reprit "prévoyant l'avenir", la campagne qu'elle devait poursuivre sans relâche jusqu'à la chute de Villèle en 1828.

Revenons à la littérature. En annonçant en novembre 1826, une nouvelle édition des *Odes et Ballades* de Victor Hugo (la première qui porte ce titre), *la Quotidienne* cite in extenso l'*Ode à Chateaubriand.* Elle rappelle que l'auteur "avait déjà placé sous la protection de ce nom quelques-unes de ses premières productions." Celle-ci ne lui semble pas "moins digne de l'illustre écrivain à qui elle est adressée". Et elle trouve ensuite que le "jeune poète dont elle a signalé les débuts, montre dans ce nouveau recueil une maturité de talent et une élévation de pensée peu communes. Sa muse, fidèle à la plus sainte des causes a de même des chants pour les nobles disgraciés, pour des princes qui ont préféré descendre du trône que d'avilir le sacré caractère de la royauté."[4] (16 nov. 1826.)

La chute de Chateaubriand et les commentaires qu'elle cause dans le monde littéraire ne fut cependant qu'un premier épisode de la campagne anti-ministérielle menée en commun par *la Quotidienne* et les poètes, et qui établissait entre eux une cordialité marquée sinon durable. Deux autres épisodes sont encore à relever.

b. *Cinq Mars.*

Le 26 avril, 1826, Alfred de Vigny publiait à Paris *Cinq Mars, ou une Conspiration sous Louis XIII,* roman historique qui portait incontestablement le sceau romantique. *La Quotidienne* devait pourtant le combler d'éloges. Dès le 1er mai, elle assure ses abonnés qu' "autant qu'une lecture rapide lui a permis d'en juger, elle croit pouvoir dire que dans le tableau de tant de scènes intéressantes, dans la vérité des portraits soit austères, soit galants des contemporains du fils de Henry IV et du

---

[4] Charles Nodier rendra compte en détail de ce recueil l'année suivante. (10 fév. 1827.)

père de Louis le Grand, l'auteur de *Cinq Mars* s'est montré digne de suivre avec succès la double carrière dans laquelle l'auteur *d'Ivanhoë* et de *Marmion* s'est rendu si célèbre."

Nous n'étions pas habitués à une mention si respectueuse de l' "auteur d'*Ivanhoë* et de *Marmion*". On remarque en outre que *la Quotidienne,* opposée par principe à des sujets empruntés à l'époque de Henri IV, trop proche de la nôtre, n'a pas la même objection à faire valoir à une œuvre inspirée par un épisode du règne de Louis XIII. Cela devient encore plus curieux, quand on se rappelle que quatre ans plus tard ce sera la mise en œuvre de cette même époque de Louis XIII et du Cardinal de Richelieu dans *Marion Delorme,* qui sera le signal de la rupture entre *la Quotidienne* et Victor Hugo.

L'explication de cette inconséquence apparente est simple, et nous la trouvons en termes très clairs dans un article du 30 mai. *La Quotidienne* (dérogeant à son habitude comme l'année d'avant dans le cas de Lamartine) consacre son article de fond à une étude soi-disant littéraire sur *"Cinq Mars";* la politique n'y manque pas cependant.[5] Elle trouve que Vigny a une grande originalité de talent; qu'il fait le tableau des mœurs et des coutumes de son époque avec le génie de Walter Scott, qu' au lieu d'inventer ses personnages comme Scott, il les a tous empruntés directement à l'histoire, et qu'il dépasse dans la peinture des caractères tous ses prédécesseurs. Le personnage de Richelieu paraît surtout réussi. "Ce ministre qui détruisit tous les appuis du trône qui le gênaient parce qu'il voulait gouverner le trône lui-même, nous révèle la situation malheureuse où cette politique destructive avait conduit la France. Il n'y aura rien désormais entre le Louvre et les faubourgs!" Pas de mystère sur la leçon à tirer; celle-ci s'applique trop bien à "un ministère de nos jours qui cherche de nouveau à dominer, qui trouble notre sécurité actuelle par le vide qu'il jette dans l'avenir et qui ne mérite pas même le seul éloge dû à Mazarin et à Richelieu qui

[5] Cet article de *la Quotidienne* n'a été signalé, à notre connaissance, par aucun critique de Vigny.

Asse, *Les Editions Originales d'Alfred de Vigny,* en traitant des jugements que La Presse a portés sur son œuvre ne fait aucune mention des articles importants de *la Quotidienne.*

rendaient la France bien petite en la mettant au-dessous d'eux mais qui la faisaient bien grande en la plaçant au-dessus de l'Europe!"

Hugo, lui aussi, profitant de la cordialité qui existait entre lui et Soulié, rédacteur en chef de *la Quotidienne,* devait jouer son rôle dans cette nouvelle phase de la campagne anti-ministérielle. Le 8 juillet, Sainte-Beuve avait publié dans le *Globe* un article assez malveillant à l'adresse de *Cinq Mars.* Victor Hugo s'empressa de venir à la défense de Vigny, son ami; le 30 juillet, *la Quotidienne* fit paraître sous l'anonymat sa réponse à Sainte-Beuve. C'est un passage d'une lettre de Vigny qui nous permet d'en identifier l'auteur.[6]

"A Augustin Soulié, St. Germain-en-Laye, 8 août, 1826." (Il le remercie de son article de *la Quotidienne* sur *Cinq Mars.*) "Je vous ai reconnu à la grâce avec laquelle tout est arrangé. Vous m'avez fait jouer à qui perd gagne, et il reste tout le talent de notre Victor."[7]

La Quotidienne publiait, il est vrai, comme venant d'un de ses collaborateurs et en termes qui dépassaient ceux dont elle s'était auparavant servie, l'éloge "du plus remarquable livre de l'époque". Mais Hugo n'avait pas laissé échapper l'occasion d'un nouveau coup de griffe à l'adresse de Villèle; et tout l'article passa à la faveur de la comparaison qu'il suggérait entre ce ministre et "la grande et sombre figure de Richelieu qu'on admirera surtout et sur laquelle l'auteur semble avoir épuisé tous les se-

[6] Lettre citée par Emma Sakellarides. Nous lui empruntons l'analyse. Cf. *La Correspondance historique et archéologique,* 1904, où elle donne un catalogue chronologique de 333 lettres.

La lettre ci-dessus citée est le N° 8.

[7] M. Dupuy, qui a eu entre les mains le manuscrit que Victor Hugo avait soumis à Vigny (signé V. H.), et Séché, qui a trouvé une copie du même article parmi les papiers de Hugo, en possession de Paul Meurice, avaient déjà identifié l'article anonyme de *la Quotidienne.* D'après cette lettre il y aurait lieu de croire que Soulié avait "arrangé" en quelque sorte, avant de le publier, l'article de Hugo. M. Séché a publié le manuscrit de Hugo, dans son *Alf. de Vigny* (éd. 1902, p. 124), avant de connaître l'article de *la Quotidienne.* M. Dupuy en citant le manuscrit de Vigny ne mentionne aucune variante. (Voir: Dupuy, *Alf. de Vigny,* 1910, II, p. 250.) J'en conclus donc que les deux textes sont identiques. Or une comparaison du texte publié par Séché, avec l'article du 26 juillet de *la Quotidienne* ne

crets du talent de peindre qu'il possède si bien," ce cardinal, qui "eût pu s'il eût voulu reconstruire l'ancienne monarchie, réparer l'édifice social, rendre au trône sa vieille base. . . . Mais au lieu d'élever il aima mieux abattre, afin de rester seul grand, il aima mieux dominer par lui-même que par son œuvre, régner sur son roi que régner dans l'avenir. . . . Il est vrai que l'on saurait à peine son nom s'il n'avait fait que rétablir et conserver. Comme César, comme Mahomet, comme Napoléon, Richelieu aima mieux être un des Dieux de l'histoire. *Maluit esse Deum.*"

Comment ne pas faire cause commune avec une école dont les chefs exprimaient si exactement les sentiments de *la Quotidienne?* Quelques jours plus tard Mély-Janin, qui avait été si sévère pour les *Poèmes* de Vigny en 1822, (24 avril) donna un article sur ses *Poèmes Antiques et Modernes.* Cette fois, s'il prend une attitude quelque peu protectrice, il parle du poète avec la plus vive sympathie. Il ne *comprend* pas encore tout, il est vrai. Mais certes, Vigny qui vient de "se faire connaître comme prosateur d'une manière si remarquable par son roman *Cinq Mars*" est "un des poètes les plus distingués de cette époque"

---

révèle que des variantes sans importance, de simples corrections d'impression (il n'y en a que sept en tout.)

La Quotidienne	*Les Mss. Paul Meurice*
exigence	ignorance
les deux éléments	les éléments
les pages où	la manière dont
la peinture	la description
au besoin	au lecteur
éclat	élan
reconstruire	réconstituer

Que veut donc dire de Vigny avec son, "il y reste tout le talent de Victor", puisque l'article n'a pas été changé?

Pour éclaircir le problème j'aurais voulu retrouver la lettre dont Mlle. Sakellaridés n'a cité qu'une partie. J'ai eu recours à M. F. Baldensperger, qui prépare en ce moment une édition *d'inédits* de Vigny. Voici sa réponse:

"Paris 10 mai, 1914.

"Mademoiselle: Les lettres connues de Vigny à Augustin Soulié, j'allais presque dire à votre directeur, sont au nombre de trois, 28 août, 1824, 5 mai, 1827, 26 octobre, 1828. Vous les trouverez dans le premier volume de *La Correspondance* de Vigny, éd. Séché, à la Renaissance du Livre. Il en manque visiblement quatre au moins, celles de juin, 1824, *8 août, 1826,* 30 mai et 28 novembre, 1828, et j'espère bien les faire "sortir" ou les voir sortir pour mon édition. Mais en attendant un heureux hasard, il faut s'en tenir à cette portion congrue."

qui est "bien loin d'avoir la réputation qu'il mérite". Et pourquoi n'est-il pas "compris"? C'est en somme parce qu'il est si supérieur, ce poète qui "dédaigne la terre et qui méprise le sol, pour qui l'air ne semble pas être assez pur et dont la muse ne respire que quand elle est à des hauteurs inconnues et qu'elle nage dans des flots de lumière". Mély-Janin craint seulement que "tout cela ne soit un peu subtil pour nos appétits terrestres", et il conjure Vigny, en ami, "au nom de sa gloire, de descendre quelquefois sur la terre (comme dans les imposantes et religieuses compositions de *Dolorida* et de *Moïse*). C'est là qu'il trouvera des succès véritables", affirme Mély-Janin. "Ce sont les passions des hommes qu'il faut peindre quand on veut intéresser les hommes!" (9 août, 1826.)

c. *L'Ode à la Colonne.*

Quant à Victor Hugo, surtout depuis la campagne anti-ministérielle où il s'était montré si bon compagnon de lutte, *la Quotidienne* lui tressait sans cesse de nouvelles couronnes; et pourtant les tendances distinctement romantiques s'accentuaient de plus en plus chez lui. On en a déjà eu un témoignage à propos de l'édition des *Odes et Ballades* en 1826. On se rappelle combien Mély-Janin avait trouvé à reprendre à celle de 1822. La *préface* de cette édition de 1826 était bien autrement romantique encore; l'annonce qu'en fit *la Quotidienne* le 16 novembre, n'en fut pas moins des plus sympathiques. Et la même bienveillance s'était manifestée à propos du roman frénétique, *Bug Jargal.* "Il nous semble destiné à un succès plus éclatant que celui de *Han d'Islande*", dont "12000 exemplaires ont été épuisés en peu d'années", assura-t-elle le 1er février, 1826. Puis en juillet, elle avait associé dans des termes d'approbation commune le *Cinq Mars* de Vigny et le *Bug Jargal* de Hugo. Et dans l'article de ce dernier du 30 juillet sur *Cinq Mars, la Quotidienne* avait trouvé une nouvelle assurance des "bonnes et saines" doctrines politiques de l'auteur.

Enfin l'*Ode à la Colonne de la Place Vendôme,* publiée le 8 février, 1827, dans les *Débats* (organe anti-ministériel de Chateaubriand) va fournir une excellente occasion à *la Quotidienne*

pour une défense chaleureuse de Victor Hugo contre les "insultes" de ses critiques ministériels (royalistes) comme de ses critiques libéraux. L'incident qui inspira cette ode est bien connu.[8] Le 28 janvier *la Quotidienne* rapporta que "deux de nos maréchaux (le duc de Reggio et le duc de Tarente) s'étant présentés le même jour dans le salon de M. l'Ambassadeur d'Autriche (le Comte d'Apponyi) l'introducteur a affecté de les annoncer sous leur nom français en supprimant les noms des duchés qui rappellent des possessions actuelles de l'Empereur d'Allemagne" (titres qui rappelaient aussi les victoires françaises sous Napoléon). Dès le premier jour *la Quotidienne* chercha dans cette affaire une nouvelle cause d'irritation contre le ministère Villèle. Ce n'est pas la politique de l'Autriche, ni "les démarches de M. le Comte d'Apponyi, dont le noble caractère est bien connu", qu'il faut blâmer, mais plutôt "cette politique faible et incertaine de nos hommes d'état. . . . cette impassibilité de nos ministres" qui encourage les Gouvernements étrangers "à nous traiter lestement." (29 janv., 24 fév., 1827.)

Dans les tribunes comme ailleurs on se plut à y attacher une importance extraordinaire; les libéraux, les bonapartistes, et les royalistes anti-ministériels lancèrent de nouveaux anathèmes contre Villèle, et la faiblesse du Gouvernement de France. "Nous sommes loin de commander le respect que nous méritons par notre force et notre puissance", s'écria Benjamin Constant avec éloquence à la séance de la Chambre des Députés, le 31 janvier, (voir *La Quotidienne,* 1er fév.) "lorsqu'au milieu de Paris nous voyons les agents diplomatiques d'un monarque étranger contester les titres qui ont été conférés par son *gendre.* Ils n'auraient osé les disputer, ces titres, s'il n'avaient compté sur la tolérance, sur la faiblesse, même sur la connivence du ministère!"

---

[8] Voir des détails fort intéressants sur l'incident dans *Vingt Cinq Ans à Paris,* 1826-1850 (p. 47 et s.) par Rudolphe Apponyi, attaché de l'Ambassade d'Autriche-Hongrie à Paris, Paris, 1912.

Aussi dans:

Marsan—*La Bataille Romantique,* p. 165. (1912.)

Biré—*Victor Hugo avant* 1830, p. 404. (1883.)

Barbou—op. cit. p. 102.

Victor Hugo Raconté, II, p. 153.

Quatre maréchaux avaient été ainsi "insultés" par l'Autriche.

La belle ode de Victor Hugo jeta encore de l'huile sur le feu et cela à tel point qu'elle-même devint à son tour dans les journaux un objet de discussion politique. Elle fut appréciée en sens diamétralement opposés par les journaux ministériels et les journaux libéraux, tandis que *la Quotidienne,* royaliste anti-ministérielle, la réclamait chaudement comme sienne. Le 10 février, l'*Etoile,* organe ministériel accusait du plus servile bonapartisme, partant d'opposition au gouvernement royal, l'auteur de l'*Ode à la Colonne.* Du reste, après avoir ainsi tonné, elle affecte de ne pas trop s'inquiéter de l' "influence soit en bien soit en mal" que pourrait avoir l'ode; l'incident lui-même était sans importance,—"quelques difficultés d'étiquette au sein d'une ambassade étrangère pour quelques titres";—en somme ce qui reste, ce sont les "détestables vers" de Hugo, "composés de tout ce que la fanfaronnade a de plus ridicule et la langue de plus dur"; ils sont incompréhensibles, et elle ajoute dédaigneusement: "Si les Français eux-mêmes n'entendent rien à ces logogryphes, il est probable que les Allemands les comprendront bien moins encore!"

Les libéraux d'autre part passant sous silence, eux aussi, certains traits royalistes dans l'ode, réclamaient tranquillement Victor Hugo comme un des leurs, et le proclamaient anti-gouvernemental, bonapartiste et libéral. "Le poète", écrit la *Pandore,* classique-libérale, le 10 février, "s'éloignait enfin des routes obscures du romantisme par lui trop longtemps pratiquées," et se jetait "dans la voie de la vérité que est aussi celle du triomphe. Il se fait le champion de nos conquêtes et le Simonide de nos revers. Notre langue est maintenant la sienne, sa religion est devenue la nôtre, il s'indigne des affronts de l'Autriche, il s'aigrit aux menaces de l'étranger et se plaçant devant la colonne, il entonne l'hymne sacré qui rappelle aux hommes de notre âge ce mouvement, ce refrain, et ces chœurs que nos guerriers répétaient à Jemmapes."

A vrai dire *La Pandore* allait un peu vite en affaire, et *la Quotidienne,* royaliste dévouée en même temps qu'anti-ministérielle, n'eut pas tort quand elle n'entendit pas laisser dénaturer de la sorte les bonnes intentions de son poète favori. Dès le

12 février, elle exprima son indignation au sujet des insultes "qu'un journal (*l'Etoile*) avait adressées à son beau talent en des termes qu'on épargnerait au dernier des écrivains,"—une insulte en effet de faire de cette ode "étincelante de beautés et de nobles sentiments" une production bonapartiste. Elle proteste non moins passionnément contre "des citations qu'une feuille libérale (*La Pandore*) a cru devoir faire de cette pièce en la mutilant de manière à faire supposer que M. Victor Hugo n'était plus le même poète qui a chanté si dignement le martyre et l'apothéose de Louis XVII, les héroïques victimes de Quibéron, et du 13 février (assassinat du Duc de Berry, 1820), les malheurs de la Vendée et la naissance de l'enfant de miracle." Victor Hugo n'est à coup sûr ni bonapartiste ni libéral; il n'a jamais été plus royaliste que dans cette ode; et afin de mieux réclamer pour elle, et le poète et l'ode, *la Quotidienne,* cédant à sa rage anti-ministérielle, consentira à s'associer aux louanges même de Napoléon. "Il eût été plus juste de montrer le poète tel qu'il a voulu se montrer, c'est à dire, alliant dans son admiration les gloires de la patrie et les anciens souvenirs de la monarchie, et ces prodiges de valeur plus récents dont les Bourbons s'enorgueillissaient comme Français sur la terre d'exil même en pensant que ces exploits pouvaient leur ôter à jamais tout espoir de reconquérir le trône de Saint Louis."[9]

La Quotidienne méditant avec Hugo sur le monument de la Place Vendôme "destiné à perpétuer le souvenir de tant de

[9] Hugo lui-même attacha une grande importance à cette ode dans sa carrière politique et il aimait même à en dater sa période de libéralisme. Cependant, si Hugo était libéral en 1827, (c.à.d., anti-ministériel seulement comme l'on vient de voir et aucunement anti-royaliste) il le fut tout autant en 1826, dans son article sur *Cinq Mars* ou même en 1824, quand il reprocha au gouvernement la chute de Chateaubriand. Les biographes de Hugo adoptent des attitudes différentes à l'égard de sa politique à ce moment-là. Personne ne semble voir dans *l'Ode* une attaque directement anti-ministérielle. Gustave Simon résoud le problème de la manière suivante (voir l'édition nationale, p. 559, *O. et B.*) :

"L'Ode reçut un accueil chaleureux des bonapartistes hostiles jusqu'alors au poète royaliste : et les royalistes boudèrent parce qu'une attaque contre l'Autriche qui avait ramené les Bourbons leur paraissait une injure. Or Victor Hugo, fils d'un soldat, avait obéi à un sentiment patriotique; il avait songé plus à glorifier l'armée et ses victoires qu'à célébrer Napoléon, gros grief pour les royalistes; on ne saurait leur en vouloir."

triomphes", "le marie", avec le poète, "au bronze de Henri", et après avoir cité plusieurs des plus belles strophes de l'ode, s'ècrie avec Hugo—"Prenez garde, étrangers!

La France où grandit un autre âge
N'est pas si morte encore qu'elle souffre un outrage.
Les partis pour un temps voileront leur tableau.
Contre une injure, ici, tout s'unit, tout se lève,
Tout s'arme et la Vendée aiguisera son glaive,
Sur la pierre de Waterloo!"

d. *Résultats de cette alliance politique.*

L'alliance entre les collaborateurs de *la Quotidienne* et les poètes de l'école de Hugo reste donc inébranlée.[10] Chose plus intéressante encore, *la Quotidienne* a été, si nous osons ainsi parler, infectée de sa propre tolérance vis-à-vis des poètes de "bonnes et saines doctrines". Elle est certes plus libérale maintenant dans ses tendances littéraires en général.

Elle s'est engagée en 1824, il est vrai, à "repousser tout ce qui choque le goût et le bon sens" dans la littérature contemporaine et elle met une bonne foi absolue à s'acquitter de ce devoir. Le théâtre anglais est attaqué "qui ose introduire sur la scene une femme qui a vécu publiquement en adultère et le ridicule apitoyant d'un mari trompé"; et Lemercier est blâmé de ne pas avoir expurgé *Jane Shore* de Rowe en l'adaptant à la scène française, (3 avril, 1824.) Lebrun est exposé à la risée pour avoir "essayé de monter sur les épaules de Schiller et d'être

[10] Les mentions favorables aux poètes romantiques-royalistes d'ordre secondaire ne sont pas rares à cette époque.

Voir les articles sur *Delphine Gay* "cette nouvelle constellation qui vient d'apparaître sur l'horizon littéraire", 26 mars, 1824, 16 janv. 1825, et 4 sept. 1826.

Sophie Gay—11 nov., 1824.

L'auteur des *Essais poétiques d'une jeune solitaire* "que plusieurs personnes seraient tentées d'appeler romantique, et que nous appelons simplement chrétien"—3 août, 1826.

St. Valry—29 oct., 1826.

Amable Tastu—23 oct., '26.

Annales Romantiques—27 déc., '27.

Rességuier—*Tableaux Poétiques,* 31 déc., '27; etc., etc.

tombé, tous les deux, Lebrun dessous." (*Cid d'Andalousie*—3 mars, 1825.) Goethe a le "sac lacrymal singulièrement dilaté," et sa *Stella* est traitée de "jérémiade" allemande. (10 oct. 1825.) Gustave de Wailly, en imitant *L'Intrigue et l'Amour* de Schiller transporte sur la scène de Paris "le fatras germanique, le galimatias sentimental et les fausses combinaisons dramatiques" d'Outre-Rhin, (24 févr. 1826), de même que "ses monstruosités révoltantes" (3 avril, 1826). Et enfin *la Quotidienne* s'en prend aux "drames métaphysiques" de Goethe avec leur "absence complète d'action".

D'autre part elle est bien forcée de reconnaître "le génie puissant de Schiller, son énergie de mouvement et ses caractères vigoureusement dessinés" (24 févr. 1826), en même temps que "le charme des nuances délicates et fines" chez Goethe (28 déc. 1826). Et elle applaudit aux adaptations françaises du *Fiesque* (7 nov., 1824, et 20 janv., 1825), et de *Marie de Brabant*, (17 oct. 1825), du moins quand elles sont faites par un Ancelot qui sait conserver la langue classique "dans toute sa pureté", "au milieu des affectations et des afféteries de l'école moderne." De plus Ancelot a eu "la grande adresse et la dextérité merveilleuse" de choisir "les perles de ce fumier d'Ennius" et de tirer du bloc informe, et de la monstruosité de détails des compositions de Schiller (où "on rencontre pourtant quelques grands traits et de belles scènes") "une statue dont les proportions régulières et les formes élégantes et nobles, séduisent les connaisseurs les plus fins et les juges les plus délicats."[11] Elle approuve (dans un article de Laurentie—sur la *Christiade* de Vida, le 19 janv., 1827) cette alliance du goût ancien et d'un sujet nouveau qui peut être offerte comme "grand sujet de méditation aux muses modernes." *La Quotidienne* est enfin forcée d'avouer que "les modèles classiques sont inutiles lorsque c'est le génie qui manque", et que l'on "n'arrête pas une société qui dégénère, avec des législations an-

[11] "M. Ancelot a laissé tout le dévergondage à la muse allemande et s'est scrupuleusement renfermé dans les sévères convenances de la scène française . . . Cette composition si pure qu'il a tirée du milieu des licences du théâtre allemand rappelle cette jeune fille dont parle Aulu-gelle, qui élevée au sein des prostitutions d'un lieu de débauche, avait conservé toute l'innocence de ses mœurs, et toute la pudeur de son sexe!"

tiques, ni ne rajeunit une littérature qui vieillit avec des règles de goût!" (5 oct. 1824.)

Bref, bien qu'elle combatte toujours le romantique frénétique et qu'elle accueille avec joie quelques classiques qui ont du talent[12], elle admet franchement la médiocrité des pseudo-classiques[13]; et avoue même "à sa honte", que le talent qui émeut et le talent qui plaît au plus haut degré se trouvent actuellement chez les poètes qui ont le plus complètement rompu en visière avec les traditions sacrées du classicisme.

A ce propos, l'attitude de Mély-Janin en face du grand romantique, Byron, le poète "qui ne parle de la vertu qu'avec une amère ironie" est particulièrement intéressante. "Il y a quelque chose d'infernal jusque dans le sourire de Byron", écrivit le critique de *la Quotidienne* lors de la mort du poète. "S'il plonge dans les abîmes du cœur humain c'est pour en retirer toutes nos faiblesses, toutes nos turpitudes et tous ses effets sont tirés de la situation d'un personnage en révolte ouverte contre Dieu et les hommes. Et pourtant "lorsque l'on a lu attentivement les ouvrages de Lord Byron, et que l'on revient ensuite sur les émotions que l'on a éprouvées on est tout étonné de l'ascendant qu'il a su prendre sur nous. . . . Il ambitionne surtout cette gloire de nous inspirer une espèce de sympathie pour les héros qu'il met en scène; peu lui importent les conséquences morales pourvu qu'il excite des émotions et produise l'intérêt; et cet intérêt, j'ai quelque honte de l'avouer, il le produit, il s'empare de nous malgré nous." (29 juillet, 1824.)[14]

De pareils aveux ne sont pas rares maintenant. La pièce de

---

[12] Cf. articles sur les talents classiques:
Poésies de Brifaut, 26 janv., 1825.
Fiesque—Ancelot, 7 nov., 1824, 20 janv., 1825.
Marie de Brabant—Ancelot, 17 oct., 1825.
Elégies Rénoises—Cyprien Anot, 9 nov., 1825.
Contes en Vers—Ed. Mennechet, 5 fév., 1827.
Christiade de Vida, 19 janv., 1827.
Voir aussi, 10 juin., 1827, 12 janv., 1827, 5 oct., 1824.

[13] Sur la médiocrité des classiques voir aussi *Jane Shore* de Liaidières comparée à celle de Lemercier (4 avril, 1824), et le 27 août, 1827, sur les lectures royalistes classiques à l'Académie.

[14] Voir aussi le 16 juin, 1825, article intéressant sur Lord Byron.

Soumet, *Cléopâtre* (le 4 juillet, 1824), "malgré sa monstruosité ou peut-être à cause de sa monstruosité est pleine d'intérêt, et le génie du poète éclate surtout dans la peinture des caractères." A propos de la *Jeanne d'Arc* du même auteur (17 mars 1825) : "Quelque contraires que soient à notre code dramatique les règles que Schiller a suivies, il faut cependant convenir qu'un grand et puissant intérêt résulte de sa tragédie. . . . C'est une conception monstrueuse". . . . mais qui "ne parvient pas cependant à détruire l'intérêt qu'inspire sa tragédie." "Il y a du talent" aussi dans le *Théâtre de Clara Gazul* de Mérimée, "quoique toutes les traces de notre anarchie littéraire y soient visiblement empreintes." (14 nov. 1825.)

Dans le domaine de la peinture on constate le même état d'esprit. Depuis 1814, *la Quotidienne* avait défendu chaque année dans les Salons les productions des pseudo-classiques, disciples de David, Girodet, Gérard, Gros, et Guérin.[15] Géricault en 1819, avec son *Radeau de la Méduse,* l'avait vivement scandalisée. Et voilà que dans le salon de 1824, elle trouve les compositions de Gérard et de Guérin (qui seuls défendent l'honneur "des quatre G.") quoique "sages et bien ordonnées, frappées de glace" (4 sept.), et *l'Ulysse* (du dernier) "qui se précipite dans les flots pour échapper à la colère de Neptune, . . . fait plutôt sourire qu'il n'inspire la terreur." (12 sept.) Pourtant n'est-ce pas en de tels hommes (Gérard et Guérin) "que réside la dernière espérance de la peinture, qui est menacée d'une ruine prochaine si on la laisse en proie à ces barbares qui font irruption."

Ces *barbares, la Quotidienne* est bien obligée d'avouer qu'ils ont du talent, et les jugements qu'elle porte sur un des romantiques, Eugène Delacroix, ressemblent d'une manière frappante à ses jugements sur le romantisme des lettres. Ce peintre, on se le rappellera, avait fait fureur en 1824, avec sa toile remarquable, *Le Massacre de Scio.* On ne conteste pas son talent, car : "Jamais sur l'ouvrage d'un homme vulgaire ne s'élève un tel conflit

---

[15] Il y aurait toute une histoire à faire sur la critique de la peinture dans les salons de 1814 à 1830, dans les colonnes de *la Quotidienne.* Rosenthal y aurait pu trouver des documents fort importants pour sa *Peinture Romantique.*

d'opinions. Et cependant il abonde en défauts, âpres, rudes, rocailleux, galeux. . . . Sa peinture pouvait être du mastic ou de la colle. . . . Le sujet en est horrible. Cette femme dont la chair est si livide, dont les seins sont sillonnés de bleu et qui a sur elle un petit enfant façonné en manière de grenouille, tout cela est-il dans la nature? Je ne le crois pas. . . . Delacroix court sans frein, sans règle, et sans mesure; il agglomère la couleur, il peint avec une brosse, ou, si quelquefois il se sert d'un pinceau on dirait qu'il l'a attaché au bout d'un fleuret et que de chaque botte qu'il a portée à son tableau il fait un œil. Je ne conseille à personne de l'imiter. Néanmoins il faut en revenir au point d'où nous sommes partis, qu'il a du talent. . . . on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a de la chaleur de l'âme et un sentiment très vif de la couleur. On ne peut s'empêcher de remarquer l'air de tête de ce grec qui insensible à tout ce qui l'environne n'attend plus que la mort. . . . Et il faut enfin payer un tribut de louange à ce torse de la jeune fille enchaînée derrière le cheval bleu." (12 sept. 1824.)

II. *Considérations d'Amitié.*

1. *Charles Nodier.*

Depuis la vive attaque contre "Messieurs les Classiques" dans la *Muse Française* d'avril, 1824, où quiconque était au courant lisait sans peine "Messieurs les rédacteurs de *la Quotidienne,*" Nodier n'avait donné à cette dernière que quatre courts articles qui n'effleuraient même pas les questions littéraires.[16] Le 7 juillet, 1825, quand Nodier y revint pour rendre compte du *Dernier Chant du Pèlerinage de Childe Harold* de Lamartine, une *défense* du romantisme n'était plus nécessaire, les incidents politiques que nous avons indiqués ayant jeté un voile d'oubli sur les discussions passées. Nodier n'eut donc que la peine de s'exprimer, sans contrainte, sur "une des productions les plus remarquables d'un âge si fécond en productions remarquables." Il le fit: "C'est l'expression d'une âme puissante avec toutes ses vertus et toutes ses passions, avec toutes ses grandeurs, toutes ses faiblesses,

[16] Voir Appendice III.

toutes ses chimères." Puis, profitant des dernières scènes de la vie de Childe Harold (c.à.d. de Byron lui-même) Nodier sut faire vibrer une corde sympathique chez les lecteurs de *la Quotidienne* en faveur du grand *romantique.* "Son dévouement à la cause de la Grèce moderne, sa mort au milieu des héros qui la défendent, l'a tout à coup assimilé aux héros et aux demi-dieux de la Grèce ancienne. Il a pris place parmi les grands personnages historiques et le dernier chant de l'Odyssée du pèlerin est devenu un épisode digne de l'Iliade. Mais Homère était mort avec Achille. . . . [Et pour achever cette œuvre,] . . . Il fallait qu'un poète doué de l'imagination et de la sensibilité de Byron, de son aptitude à sentir et à peindre, et cet enthousiasme pour les pensées fortes et généreuses qui le distingue entre tous les poètes, se saisît du sens suspendu de ses paroles mourantes et vînt le rattacher à une conception complète. Il fallait que ce talent, frère de celui de Byron, s'emparât de cette mission d'un droit si naturel que personne ne pût le lui contester, et c'est ce qui est survenu!"

Si l'on demande ce qui a bien pu rapprocher deux poètes aussi fondamentalement opposés à première vue que Lamartine et Byron, Nodier répond que c'est le *romantisme,* ou si on veut, l'émancipation d'une tradition qui n'enchaînait pas seulement la littérature, mais aussi les esprits qui s'exprimaient par la littérature. "Descendez dans le secret des inspirations de Byron et de M. de Lamartine et vous trouverez qu'elles sont pareilles dans le principe quoique différentes dans le résultat. Tous deux idolâtrent la liberté! Mais le premier la veut belliqueuse et sanglante comme ces fables de la muse tragique qui ont bercé ses jeunes années, le second la cherche puissante comme la force et grave comme la justice, fière de reconnaître le sceptre et d'adorer la croix. Tous deux se plaisent à l'étude de ces mystères, trésor de notre intelligence et pieuse prescience de l'avenir qui nous séparent seuls des êtres les plus disgraciés de la Providence. Mais le premier les sonde avec doute et terreur, le second avec espérance et avec sécurité. Ils ne révèlent au poète français qu'un avenir d'amour, de bonheur et de gloire, ils n'entretiennent l'autre que de punitions et d'épouvantes." Lamartine et Byron rappel-

lent à Nodier deux anges de la *Messiade* de Klopstock: "Nés de la même pensée du Créateur et doués de facultés égales pour chanter ses louanges ils se trouvèrent divisés de partis dans la guerre des méchants et des bons. . . . On sait quel fut le plus pur devant Dieu, quel sera le plus heureux dans l'éternité; mais la palme de la poésie est indécise entre Abbadona et son frère!"

Puisque nous sommes donc d'accord pour louer les mêmes poètes, oublions, dit Nodier, cette discussion interminable et "parlons pour la dernière fois des classiques et des romantiques dans les acceptions convenues de l'un et de l'autre mot, ne fût-ce que pour enlever cette pâture quotidienne aux feuillistes qui ne le comprennent pas." Et convenons-en: "Classique ou romantique, les poètes de toutes les écoles se réduisent à deux ordres. Le premier se compose des hommes d'un grand talent, qui savent tout embellir, et le second, des maladroits qui savent tout gâter; il n'y a pas d'autre classification en littérature. . . . Il n'y a ni classique ni romantique, mais des hommes supérieurs qui s'agitent dans les ténèbres pour arriver au point invariable où est placé le beau." (18 déc. 1826.) Or, ces écrivains supérieurs sont presque tous des romantiques, et d'ailleurs les amis de Nodier et de *la Quotidienne*. Qu'on se réjouisse donc de leurs succès: c'est Mme. Desbordes Valmore avec ses vers si touchants, c'est la "jeune Delphine", c'est Mme. Amable Tastu dont il compare les poèmes à ceux de Chênedollé, de Byron, de Delavigne, au "charme fantastique des créations idéales de Victor Hugo" et "dont les productions inimitables seront un de nos plus beaux titres de gloire aux yeux de l'avenir". "En proférant ces noms avec une familiarité que l'amitié n'aurait probablement permise, mais qui n'est ici que la formule reçue de l'admiration, je n'ai prétendu opposer des rivaux à Mme. Tastu," dit-il. "Nous ne vivons plus au temps où le classique Pindare défiait si brutalement *Corinne,* et les Pindares de notre époque n'ont besoin que d'être plus justes pour être plus polis." (23 oct. 1826.)

Les mêmes raisons d'ordre personnel avaient déjà l'année précédente fait négliger les questions de principe à pro-

pos des attaques de Baour Lormian contre les romantiques. Quand il avait lancé son grand manifeste classique, *la Quotidienne* ne s'était nullement émue ; elle ne fit point écho, et elle suggéra même malicieusement pour écarter la discussion, que les poètes romantiques n'avaient peut-être pas besoin de défenseurs. "Nous ne doutons pas que le dialogue de M. Baour Lormian soit d'un grand poids dans la querelle littéraire qui s'est élevée et où les romantiques paraissent devoir être écrasés, mais en attendant le jour de ce grand triomphe nos libraires annoncent une 3e édition des *Odes* de M. Victor Hugo, une 16e édition des *Méditations poétiques* de M. de Lamartine, une 4e édition des *Poésies* de M. Guiraud et un volume des tragédies de M. Alexandre Soumet." (31 oct. 1825.) Le 26 janvier, 1826, Nodier revient à la charge à propos des poèmes d'un certain Pauthier de Censay ; à l'accusation d' "ignorance grossière que M. Baour avait signalée dans les écrits de ses amis et les siens", il répond que les romantiques sont tout aussi savants que l'auteur de la traduction de la *Jérusalem Délivrée,* et qu' "ils auraient pu être classiques s'ils l'avaient voulu !"[17]

Charles Nodier accentue encore la note personnelle le 10 février, 1827, dans son compte-rendu des *Odes et Ballades* de Victor Hugo. Il connaît bien les imperfections du poète et peut-être, dit-il, "l'amitié de frère qui l'unit à l'auteur, les lui rend plus sensibles qu'à personne." On saisit la nuance ; il sent si peu le besoin de défendre alors Victor Hugo à *la Quotidienne* qu'il ose le critiquer sans cesser d'être bienveillant pour "ce jeune poète qui se révèle avec tant d'éclat." Il sait toucher du doigt "les faiblesses, les inégalités, les taches" du poète "dont les essais ont lassé la sévérité de nos Aristarques et la rage de nos Zoïles". Quand Nodier aborde la discussion des pièces, il s'abandonne à ses prédilections bien connues pour "ces délicieuses ballades où le poète prouve si bien que l'étonnante flexibilité de son talent se prête sans effort à tous les genres et qu'il a des chants pour les

---

[17] Nodier fait allusion ailleurs à cette accusation de Baour Lormian. Voir l'article sur *Les Albigeois* de Mathurin, le 22 déc., 1825, et l'article sur les *Odes et Ballades* de Hugo le 10 février, 1827.

sentiments les plus doux comme pour les pensées les plus solennelles."

On se sent tout-à-fait en famille. Et cependant les articles de Nodier qui traitent de la littérature contemporaine et des productions de ses amis se font plus rares à partir de ce moment.[18] Pourquoi? Une lettre de Nodier à Vigny semble fournir l'explication; nous en empruntons l'analyse à M. Dupuy, (*Alfred de Vigny,* I, p. 191).

"Il (Nodier) s'excuse du silence qu'il a gardé depuis qu'il a reçu et lu *Cinq Mars.* Il a été "fort malade"; il l'est "plus que jamais". Il s'était proposé de dire "en lettres moulées" son opinion sur ce roman dans le journal où l'on "daigne recevoir" quelques-uns de ses articles, mais la "condition *sine qua non* de marier l'impression littéraire aux controverses nauséabondes de la politique l'a privé de ce plaisir. La politique de ce jour n'est plus son fait: *Iliacos intra muros peccatur."* On a d'ailleurs écrit sur *Cinq Mars* à sa place et "en meilleur style" qu'il n'aurait pu le faire "mais avec un enthousiasme moins profondément senti sur les beautés de cet ouvrage. . . . J'ai lu, ou entendu trois fois *Cinq Mars.* Je le relirai. Mille tendresses, mon cher Alfred.

Votre dévoué

Charles Nodier."

1er juin, 1826.

Il n'y a pas à en douter: Nodier pensait ici à *la Quotidienne,* seul journal où il collaborât cette année,[19] et à l'article de fond de Soulié du 30 mai où le rédacteur en chef avait en effet "marié" ses impressions littéraires aux controverses anti-minis-

---

[18] Voir liste de l'Appendice III.

[19] Le 11 février, 1826, on lit dans *la Quotidienne* ces mots: "On a pu lire hier dans un journal littéraire quotidien une colonne et demie signée de M. Ch. Nodier, qui ne contribue nullement à la rédaction de cette feuille. . . Nous sommes autorisés à dire ici que M. Nodier ne coopère à la rédaction d'aucun autre journal que *la Quotidienne."*

Et quatre jours plus tard, Nodier fait encore insérer dans *la Quotidienne* une longue lettre où il réclame contre le rédacteur de cette même feuille "qui a attaché mon nom à un nouveau fragment dont il serait pour cette fois impossible de désigner la place dans mes ouvrages." . . . "Je vous prie de vouloir bien consigner dans *la Quotidienne,* seul journal à la rédaction duquel je prenne part, cette dernière réclamation."

Nos recherches ne nous ont pas appris de quelle feuille il s'agit.

térielles qui le préoccupaient alors.[20] Or, Nodier, très royaliste en son temps, se lassait de la politique de parti et d'intrigue des journaux. Dans une lettre à son ami Charles Weiss, le 28 mars 1827, il laissa éclater son indignation contre "les mensonges contradictoires de *la Quotidienne* qui dit blanc; du *Constitutionnel,* qui dit rouge; et des petits journaux de toutes couleurs". L'année précédente, dans une autre lettre au même ami, il avait déclaré: "Je me flatte de ne pas exercer la plus petite influence sur les opinions de *la Quotidienne.* J'y écris parce que je regarde mes collaborateurs comme de fort honnêtes gens, mais je crie sur les toits et partout que je ne pense pas comme eux. Il en serait d'ailleurs de même de tous les journaux et voilà pourquoi je reste là."[21] Le 5 décembre, 1826, il avait même trouvé sage de tracer dans le journal "une ligne de démarcation entre *la Quotidienne* et moi, derrière laquelle elle pourra se retrancher à l'avenir contre les dénonciations souvent réitérées." (Deux journaux venaient de reprocher à *la Quotidienne* les principes de Nodier.[22]) Et il déclare "encore une fois, qu'il écrit dans *la Quotidienne* du droit que lui ont donné l'estime et l'amitié. Mais qu'il y écrit selon sa pensée, comme il l'a fait partout, et qu'elle n'est pas comptable de ses opinions."

Voici donc bien clairement exprimé par Nodier lui-même ce fait capital: Même si certaines discussions politiques (le Philhellénisme, le sacre du Roi, la campagne contre Villèle) ont pu accidentellement rapprocher *la Quotidienne* et les romantiques, au fond, le libéralisme politique qui était en germe dans les idées

---

[20] M. Dupuy veut voir dans cet "article anonyme" dont parle Nodier celui que Victor Hugo fit insérer dans *la Quotidienne* le 30 juillet, 1826 (voir plus haut.) . . . La date suffirait à valider notre point de vue (la lettre de Nodier étant du 1er juin). D'ailleurs avec notre interprétation on comprend fort bien les dernières phrases de la lettre qui surprennent justement M. Dupuy: "Nodier aurait du mal à trouver des formules plus élogieuses", dit Dupuy. En effet l'article de Soulié tout en louant Vigny avait fait, on se le rappellera, certaines réserves à l'égard du style, tandis que l'article de Hugo ne contenait que les plus grands éloges.

[21] Cf. *Correspondance Inédite de Charles Nodier à Charles Weiss,* publiée par Estignard, 1906, p. 189 et ss.

[22] Il nous a été impossible de mettre la main sur les attaques des autres journaux.

littéraires devait finir par les éloigner irrémédiablement. Mais si Nodier n'avait plus "aucune influence sur les opinions" de *la Quotidienne,* ses rapports personnels avec la direction ne furent pas rompus, et les collaborateurs de *la Quotidienne* firent route ensemble quelque temps encore dans leur propagande romantique. L'intimité personnelle de Nodier et de J. B. A. Soulié en particulier, allait la prolonger jusqu'en 1829.

2. *J. B. A. Soulié et les romantiques.*

Cette amitié datait de loin. En 1821, Nodier écrivant d'Ecosse à sa femme (le 25 juin), avait transmis "mille amitiés aux amis et particulièrement à Soulyé (sic), Périé et Bérard."[23] On a vu plus haut l'empressement avec lequel Soulié avait fait accueillir son ami parmi les rédacteurs de son journal cette même année. En 1824, ce fut lui qui fut à *la Quotidienne* l'instigateur de la campagne qui aboutit à la réception de Nodier à l'Académie Française en 1833.[24] Il ne se fait pas faute, à l'occasion, de rappeler à ses lecteurs ses rapports personnels avec Nodier: "Ce n'est pas dans un journal où M. Ch. Nodier pourrait être justement soupçonné d'exercer l'influence de l'amitié; ce n'est pas surtout sous la plume d'un de ses meilleurs amis que doit se trouver l'éloge de cet écrivain." (30 janv. 1826.)

En 1829, il réclama en faveur de son ami—qu'on commençait à oublier, au milieu des succès bruyants des plus jeunes—le titre de fondateur de l'école romantique. "Nous ajouterons sans craindre d'être démenti, que ce sont peut-être les premières productions poétiques de Charles Nodier où se trouvaient quelques hardiesses alors peu connues, qui ont ouvert la voie à la jeune école littéraire dont nos journaux proclament chaque jour les triomphes." (30 avril, 1829.)

Grâce à cette amitié, Soulié avait fait plus peut-être que tout

---

[23] *Bull. du Bibl.,* 1857, p. 387 .

[24] Cf. aussi articles de Soulié à ce propos du 30 janvier et 3 avril, 1826.
Poésies Diverses, de Nodier, 8 juillet 1827.
Dictionnaire des Onomatopées, de Nodier, 30 avril 1829.
Article sur l'Edition Delangle.—
Nodier défendu contre *L'Universel,* 10 avril 1829.
La vente de la bibliothèque de Nodier, 24 nov. 1829; 1, 8, 26 janv. 1830.

autre, pour "proclamer ces triomphes" dans *la Quotidienne.* Or il est étrange de voir cet homme, au fond très romantique, et dont les services à la cause mériteraient d'être mis en lumière (voir plus bas) être pendant tant d'années directeur d'un journal sinon anti-romantique, du moins anti-libéral. Il savait admirablement quand il était opportun de se taire, et quand il était opportun de parler.

Les romantiques connaissaient bien son dévouement. Leurs lettres d'alors l'attestent. Alfred de Vigny lui écrivait, le 30 mai 1828, l'invitant à une soirée où allaient assister Victor Hugo, Emile Deschamps et "quelques autres amis communs à vous et à moi, *tous purs romantiques,* sans alliage, élus entre mille. Les adorables fantômes de Victor vous y attendent. Je ne puis vous donner plus douce compagnie."[25] Or ce directeur, "pur romantique," allait jusqu'à accueillir dans son journal conservateur ses frères, les mettant ainsi à même de parler directement aux abonnés de *la Quotidienne.* Il l'avait fait pour Hugo en 1826 (30 juillet, à propos du *Cinq Mars*) ; il le fera de même pour Emile Deschamps en 1828. Celui-ci lui écrivait (le 8 janv.) : "Monsieur, vous serait-il possible (je ne demande pas si vous le voulez) de faire insérer dans *la Quotidienne* l'article que voici sur les *Tablettes Poétiques* de M. le Comte de Rességuier. Quoiqu'il soit de moi je tiens beaucoup à le voir imprimé *tel qu'il est* et je tiens beaucoup surtout à vous devoir ce nouveau service. Vous ferez plaisir à deux hommes qui vous aiment et vous apprécient comme vous le méritez."[26] Le 6 février parut un article anonyme sur *Les Tablettes Romantiques,* et "le gentil troubadour de Toulouse." Soulié avait fait attendre, il est vrai.[27] Ce n'était probablement pas sa faute. Et quand l'article parut, même

[25] Cf. *La Correspondance Historique et Archéologique,* 1904. *Catalogue des Lettres de Vigny,*—Sakellarides.

Lettre 17: La fin de cette lettre atteste encore plus sûrement l'amitié profonde qui liait Emile Deschamps et Soulié.

[26] Cf. *Bull. du Bibl.,* 1906, p. 400.

[27] Voir Lafond—*L'Aube Romantique,* p. 113, Lettre XLIII.

Deschamps écrivant à Rességuier au sujet de ses "charmants *Tableaux*" (lettre sans date) l'avait pressé d'aller voir Soulié. "Si vous alliez voir Soulié pour quelque chose cela pousserait, j'en suis sûr, notre article de *la Quotidienne.*"

en retard, avec ses mots enthousiastes sur un "de nos poètes les plus distingués" et sur "la facture excellente, le pittoresque des tours, la plénitude des rimes, la période harmonieuse et le mouvement passionné qui font le poète; et la correction grammaticale et l'enchaînement logique des pensées qui constituent l'écrivain," il ne laissa aucun doute sur les sentiments de celui qui l'avait fait insérer.

Quelques mois plus tard Soulié allait jusqu'à prêter ses propres initiales, pour voiler l'anonymat que Vigny voulait garder en parlant de son ami intime, Deschamps. Dans la lettre que Vigny lui écrivait le 26 oct. 1828, les droits de l'amitié sonnent même sans trop de discrétion. "Je réclame de vous, mon cher Soulié, le droit d'insérer un article sur le charmant et excellent ouvrage de notre Emile dans *la Quotidienne,* où vous avez votre franc parler, ce dont je la félicite. Je vous demande en attendant une annonce pour les *Etudes françaises et étrangères* et sous peu de jours je vous porterai un long article auquel vous donnerez la forme qu'il vous plaira de lui imposer selon les exigences du journal, et selon ses goûts particuliers dont j'ignore les mystères. Nous signerons cela de toutes les lettres de l'alphabet, si vous voulez, excepté les miennes; les nouvelles preuves d'une amitié qui se fait illusion, que vous verrez dans la préface d'Emile, vous expliqueront bien mon incognito."[28] De nouveau Soulié n'est pas pressé; mais il obéit, c'est l'essentiel. Le 29 octobre, c'est l'annonce demandée, avec, en plus, l'énumération des morceaux que Vigny va passer en revue dans son article. Puis après une nouvelle demande de la part de Vigny (le 28 nov.): "J'attends votre article pour mon Emile comme les

---

[28] On se rappellera que dans cette préface, Deschamps avait fait un éloge enthousiaste de "M. Victor Hugo qui s'est révélé dans l'ode, de M. de Lamartine, dans l'élégie, et de M. Alf. de Vigny dans le poème." "Avec quelle habilité", écrit-il, "ces trois jeunes poètes ont approprié ces trois genres aux besoins et aux exigences du siècle."

Suit un paragraphe voué au talent remarquable de De Vigny "qui un des premiers a senti que la vieille épopée était devenue presqu'impossible en vers français, etc." Il revient sans cesse à De Vigny: "Dans la prose son *Cinq Mars* eût seul suffi pour faire sa réputation"; au théâtre, "la traduction de *Roméo et Juliette* que nous avons faite avec M. Alf. de Vigny", est le modèle idéal, etc., etc.

Juifs attendent le Messie, les Français la Messiade, et le théâtre, des auteurs et des acteurs"[29]; Soulié fait insérer, le 29 novembre, le fort bel article tant désiré. Soulié a-t-il arrangé cet article? On n'a pas la preuve du contraire. Il est signé de "toutes les lettres de l'alphabet" qu'il était possible à Soulié d'employer,—J. B. A. S. Mais il conserve une exubérance d'admiration qui ferait croire que le "bon Soulié" ne l'a guère plus altéré que l'article où il avait laissé "toute la grâce de notre Victor", en 1826.

C'est un morceau qui certes est digne de figurer parmi les *Œuvres* de Vigny. Il serait inutile de l'analyser en détail car sa valeur réside en grande partie dans l'expression. Qu'il suffise de dire que Vigny résume sa conception du romantisme de façon très frappante: Le romantisme est une réaction contre l'*esprit* (il entend l'esprit d'analyse du XVIIIe siècle, la *raison*) au nom du *sentiment*. L'heure est venue pour la France de prendre conscience de sa poésie, comme l'Allemagne l'a fait avec Schiller. Il faut pour cela "de ces hommes tels qu'il ne s'en rencontre qu'une fois par nation." Et (c'est ici que la postérité ne sera pas d'accord avec Vigny) : peut-être Emile Deschamps est-il un de ces hommes!

On pourrait invoquer bon nombre d'autres témoignages au cours de ces années, attestant l'intérêt personnel que Soulié portait aux romantiques: *L'épitre du retour,* écrite par la "muse de la patrie", Mlle. Delphine Gay, au retour de son célèbre voyage à Rome et à Florence, est portée aux nues (le 5 mars 1828) ; la seconde édition du *Cinq Mars* de Vigny cette même année suscite ces nouvelles louanges de Soulié: "Une grande époque est ressuscitée par l'emploi habile et presque magique du style le plus flexible et le plus brillant et d'une rare intelligence du drame." (2 juin, 1828) ; etc.

Terminons par un épisode de Soulié défendant Hugo et Ancelot, l'un, poète romantique, l'autre, pseudo-classique, contre les attaques violentes d'un abonné de *la Quotidienne*. Le 5 novem-

[29] Voir *La Correspondance d'Alf. de Vigny*—Sakellarides—1907, p. 20. Sur l'amitié entre Soulié et Vigny qui date de 1824, voir Dupuy, *Alf. de Vigny*—II, 265, et *La Correspondance*—Sakellarides, et *Le Bull. du Bibl.,* 1911, p. 109.

bre, un correspondant (qui signait "De Cayrol, ancien membre de la Chambre des Députés, l'un de vos plus anciens abonnés"), après avoir querellé *la Quotidienne* sur la question de l'orthographe nouvelle—qu'on agitait à ce moment—avait soutenu qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, pas même cette nouvelle école dont le nom rappelle le Moyen Age, et dont les productions ne sont que des imitations grossières "des auteurs qui firent gémir la presse du quinzième siècle"; il espérait que la littérature se débarrasserait bientôt du style inintelligible, "faux, guindé, ainsi que du néologisme barbare de l'école romantique, et que nous verrons les *Cromwell,* les *Olga,* les *Caroléïdes* et autres productions de ce genre pourrir chez les libraires à côté de leurs modèles."

Le surlendemain *la Quotidienne* tout en repoussant quelques-unes des doctrines de la nouvelle école, déclara qu'elle s'inclinerait toujours devant le talent; elle regrettait beaucoup que les noms de M. Ancelot et de M. Hugo aient pu être cités avec ceux de quelques novateurs bizarres et incensés. "Ils sont du nombre de ceux qui n'ont pas besoin de la nouveauté des opinions pour honorer les lettres et notre intention ne saurait être de contester un mérite qui a souvent reçu notre suffrage." (7 nov. 1828) On reconnaît sans peine la plume de Soulié.

III. *Soulié, Critique Dramatique*[30] *à la Quotidienne.*

Soulié semble avoir favorisé la cause romantique par une sorte de consentement tacite—son rôle avait été de fermer les yeux quand les articles de propagande paraissaient. En

[30] Les quelques articles littéraires de Soulié, qui n'ont rien à faire avec le drame, peuvent être rapportés ici:

1827

8 juillet—*Les Poésies de Charles Nodier.*

1828

5 avril—*Histoire de la Passion de Jésus-Christ,* 1490, par Olivier Maillard.

24 mai—*Questions de Littérature Légale.* Ch. Nodier.

29 août—*Vie des Grands Capitaines français au Moyen-Age.* Alexandre Mazas.

23 déc.—*Vie de St. Vincent de Paul.* Reboul Berville.

1827, cela devait changer. Cette année-là, grâce au grand manifeste dramatique de l'école, la *Préface de Cromwell,* la lutte romantique se transportait sur la scène et prenait un caractère plus violent que jamais. A cette heure précisément Soulié venait de se charger de la critique dramatique à *la Quotidienne.* Mély-Janin était mort le 15 décembre, 1827;[31] Soulié le remplaça. C'était une bonne fortune pour le romantisme. Ce n'est pas d'ailleurs que Soulié dût inaugurer une critique dramatique différente de celle de son prédécesseur. Mély-Janin, tranquillisé depuis quelque temps sur les tendances politiques des romantiques, s'était laissé de plus en plus séduire. Poète dramatique lui-même, il sentait bien qu'une révolution sur la scène était imminente. "Chaque siècle a ses goûts, ses mœurs et son génie particuliers", admettait-il à propos de la reprise du *Chevalier à la Mode* de Dancourt, (le 28 mai 1827). "Le théâtre surtout est dans un moment de crise, ce qui semble annoncer une révolution prochaine." Il osait même ajouter: "Cette révolution déjà faite dans les esprits se fera invinciblement sur la scène." Quelques semaines plus tard à propos du *Discours de la Comédie* par Auger, Mély-Janin regrette que le grand Académicien n'eût pas étudié le théâtre espagnol aussi bien que le théâtre ancien; car "dans un moment où la question est flagrante, où une révolution dramatique semble imminente, il eût été intéressant pour l'art d'exposer les principes des deux princes de la scène espagnole". (25 juillet 1827.) Dans sa propre tragédie, *Louis XI,* jouée à l'Odéon le 18 février 1827, Mély-Janin avait voulu passer de la théorie à la pratique; et, plus encore, dans le compte-rendu qu'il en donna lui-même dans *la Quotidienne,* il se plut à souligner son attitude négative envers les unités, sauf celle d'action[32],

---

1829

30 avril—*Les Dictionnaires,* de Ch. Nodier.

8 sept—*Mélanges de Philosophie, d'Histoire et de Littérature.* Ch. M. de Feletz.

24 nov.—*Mélanges d'une petite Bibliothèque.* Ch. Nodier.

1 déc.—*Mémoires du Comte de Montlosier.*

[31] Le dernier compte-rendu dramatique de Mély-Janin est du 22 septembre, 1827.

[32] "L'unité d'action est fondée sur notre nature même et personne jamais n'entreprendra de la violer." Cf. La *Préface de Cromwell,* six mois plus tard.

et aussi son emploi du genre historique[33]; enfin il avait des vues très arrêtées et très avancées sur ce que les jeunes enthousiastes appelaient la "couleur locale"[34].

Soulié n'eut donc pas à rompre avec une tradition de son journal; mais rédacteur en chef, il eut toute la liberté nécessaire pour en accentuer encore le romantisme.

Victor Hugo donna sa *Préface de Cromwell* en décembre, 1827. Mély-Janin, étant déjà sérieusement malade, *la Quotidienne* s'était contentée (le 6 décembre), de souhaiter la bienvenue à "cet ouvrage impatiemment attendu." Toutefois comme il s'agissait d'un ami, on fit l'annonce copieuse: "Avant que nous puissions rendre compte de cette grande composition, il s'écoulera peut-être beaucoup de temps. Aussi est-il nécessaire dans cette première annonce de rectifier quelques conjectures qu'on a formulées avant l'apparition du livre." Le bruit avait couru que Victor Hugo avait eu l'intention de faire jouer sa pièce. *La Quotidienne* répondit qu'il n'en était rien, que d'ailleurs ce n'était qu'un roman à la Walter Scott quoiqu'en vers. Puis elle ajoute quelques belles phrases sur cette "préface qu'on peut considérer en quelque sorte comme la profession de foi poétique de l'auteur . . . Nous y reviendrons quand nous parlerons du poème."

Cependant Soulié, qui venait de prendre la plume des mains

---

[33] Il est amusant de voir Mély-Janin déclarer ici, lui, convaincu des saines doctrines politiques qui ont inspiré son *Louis XI,* que "puisque ce genre plaît et amuse (le seul but du théâtre !!!), il n'a aucun besoin d'en justifier l'emploi." A propos de la *Virginia* de Guiraud il défend avec éloquence la théorie des *facta domestica.* "Rome et la Grèce ont perdu leur crédit parmi nous—nous avons puisé à notre histoire et nous sommes revenus à la vérité." De nouveau ici on trouve la politique inspirant ses théories cependant. Guiraud a trop "mêlé de paroles sur *la liberté*" à la peinture de ses caractères. (30 avril 1827.)

[34] A propos du *Baudouin* de Lemercier, Mély-Janin écrivit: "Il faut rappeler que pour peindre le XIIIe siècle il ne suffit pas d'introduire sur la scène les personnages qui ont vécu à cette époque, il ne suffit pas de les revêtir de la tunique et de les présenter avec les cheveux plats, il faut leur donner cette couleur locale, première condition de toute composition dramatique, il faut empreindre leurs mœurs, leur langage, leurs croyances des vieux temps, il faut qu'ils paraissent encore pour ainsi dire couverts de cette poudre des siècles qui donne à leur physionomie quelque chose tout à la fois de naïf et d'original." (12 août 1826.)

de Mély-Janin et qui était mieux préparé que tout autre pour "revenir à cette préface", ne bougea pas. On aurait dit qu'il se dérobait. Il n'écrivit que ces mots [le 2 février 1828, à propos du *Lancastre* d'Epagny] : "La grande figure de Cromwell était réservée à un pinceau autrement vigoureux que celui de M. d'Epagny, et nous osons espérer que M. V. Hugo se résignera à resserrer son admirable drame dans les dimensions ordinaires de la scène quand viendra le jour où la capitale de la France possédera enfin un véritable Théâtre Français." Même là il ne s'agit pas de la *Préface*. Et on ne peut s'empêcher de penser que c'est intentionnellement que Soulié ne fit pas un grand tintamarre à son sujet; cela eût effarouché ses abonnés et fait grand tort à la cause. Il crut pouvoir faire mieux; il jugea désormais les pièces de théâtre selon les principes du manifeste de Victor Hugo. En d'autres termes, il engagea ses lecteurs à approuver—sans leur dire que ce qu'ils approuvaient était la retentissante préface romantique.

Le moment était propice. Avant que les poètes français eussent risqué à la scène leurs premières productions dramatiques (car nous pouvons ignorer l'échec d'*Amy Robsart,* la seule tentative romantique au théâtre en 1828[35]), le public de Paris eut une occasion unique de se familiariser avec les irrégularités dont Emile Deschamps, Alfred de Vigny, Victor Hugo et Alexandre Dumas se préparaient à devenir les champions. Les acteurs anglais étaient arrivés en France en septembre 1827: ils y res-

[35] Le 13 février 1828, Paul Foucher avait essayé de faire jouer à l'Odéon *Amy Robsart* tiré du roman de Walter Scott par Victor Hugo, son beau frère. On sait l'histoire de cet échec (voir surtout Gustave Allais. *Les Débuts Dramatiques de Victor Hugo,* 1903; André Pavie, article sur *Amy Robsart, Revue hebdomadaire,* 14 mars 1903; Paul Foucher, *Coulisses du Passé,* etc). Les journaux du camp adverse se divertirent de la chute de ce drame "barbaro-amphigouri romantique". (*Journal des Spectacles,* La *Réunion,* Le *Figaro* du 14 fév. 1828, Les *Débats* et Le *Moniteur* du 15 fév.) Fût-ce par amitié pour Hugo que *La Quotidienne* passa l'affaire sous silence? Une semaine plus tard seulement, quand il publia une lettre où Hugo reconnaissait publiquement la pièce comme sienne, Soulié en dit quelques mots. Elle a été outrageusement traitée par le public. Le jeune auteur "doué d'une superabondance d'imagination peu commune à son âge aurait pu facilement faire disparaître certains traits". Mais il a déjà retiré son ouvrage.

tèrent, malgré l'opposition de l'administration des Beaux Arts, la censure et mille autres ennuis, jusqu'en juin 1828. Les représentations des chefs-d'œuvre d'Outre-Manche, trois fois par semaine, par cette troupe excellente constituaient à elles seules une éducation pour les Français conservateurs. "Notre littérature et notre théâtre ne peuvent que gagner à la connaissance des chefs-d'œuvre anglais et à la comparaison des deux systèmes de déclamation", écrivit J. T. Merle, le 19 octobre 1827. Personne ne leur fit un accueil plus empressé que celui des collaborateurs de *la Quotidienne*.[36] N'était-ce pas, du reste, l'un deux, Merle, qui avait fait venir les Anglais à Paris en 1822 et qui se réjouissait maintenant du succès de cette nouvelle tentative. Trois fois par semaine Merle répéta ses enthousiasmes pour Kemble, pour Miss Smithson ("d'une perfection désespérante"), et surtout pour le grand Shakespeare; de sorte que la voie était assez bien préparée pour Soulié. Fidèle à l'esprit de la *Préface de Cromwell,* il trouva dès le commencement que Shakespeare avait toujours raison dans ses "créations sublimes, sorties comme la Minerve de la fable, d'un cerveau divin."

S'agit-il des unités, Soulié se montre plus libéral même que ne l'avait été Mély-Janin. Ainsi dans *King Lear,* une des conceptions les plus dramatiques de l'Eschyle anglais, "si l'action paraît double au premier aspect, l'unité ne se trouve pas moins dans la première pensée qui dut frapper Shakespeare, celle de présenter deux pères également malheureux par les enfants de leur prédilection, également secourus par les enfants qu'ils avaient maudits." (9 janv. 1828.) Sa façon d'apprécier dans *King Lear* l'élément du grotesque mêlé au sublime, le montre peut-être encore plus foncièrement pénétré des théories romantiques de la *Préface*. Il regrette que les acteurs anglais aient simplifié l'action de la pièce pour la délicatesse du goût français en retranchant la figure du fou, cette figure "que nécessitaient encore plus les angoisses royales de Lear et la succession d'événe-

[36] L'histoire du théâtre anglais à Paris à l'époque romantique a été faite par M. Borgerhoff. Le *Théâtre Anglais à Paris sous la Restauration* Hachette, 1913.

ments tragiques qui laissent le spectateur dans état d'anxiété si continuellement pénible". Et le 5 mars, une des scènes qui le séduit dans *Roméo et Juliette* est celle des musiciens qui se livrent à des plaisanteries lorsque, appelés pour les noces, ils arrivent pour accompagner un cercueil. Les mêmes idées reviennent à propos du *Marchand de Venise* (29 janv.) et d'*Othello.* (9 juin).

Le jeu un peu trop réaliste de Mlle. Smithson dans le rôle de Juliette, l'inquiète bien un peu. (5 mars) "Elle n'a négligé aucun symptôme de la mort, pas même le dernier hoquet. Ce n'est qu'aux boulevards qu'on supporte ce genre de perfection dramatique. Le romantisme de bonne compagnie n'a point encore poussé si loin chez nous ses conquêtes." Il n'en est pas moins convaincu, pour cela, de l'influence salutaire de Shakespeare à Paris. "Qui sait," demande-t-il, le 21 avril, "si la France ne devra pas à la naturalisation sur notre scène d'un génie étranger, la régénération, ou si l'on veut, la résurrection de l'art dramatique?" Et à la veille du départ des acteurs anglais il résume toute so pensée en ces mots: "Cette entreprise avait à combattre à la fois la prévention nationale et des habitudes classiques. Le nom puissant de Shakespeare captiva d'abord. La caducité de notre théâtre tragique et le besoin généralement senti d'une régénération ont fait le reste." (28 juil. 1828.) Désormais Soulié voudrait que le théâtre étranger inspirât plus de hardiesse à ses compatriotes; que ceux-ci rejetassent "les langes de la tradition" où ils sont encore emmaillotés, et "s'ils ne se sentent pas de taille à donner des productions originales, qu'ils imitent au moins, les étrangers." (25 octobre, 1828.)

Soumet avec son talent, aurait pu entrer plus hardiment dans les voies nouvelles; dans son *Elizabeth de France,* imitée de Schiller, il aurait dû se sentir plus libre d'introduire des éléments du théâtre allemand. Le style et la situation de cette pièce, telle qu'elle est, sont continuellement en désaccord: "Les mots sonores et pompeux et le style périodique en bannissent la couleur et la vérité. Le faux est ce qu'il y a de pire dans tous les arts, et surtout au théâtre. Mieux vaudrait être franchement ce que l'on appelle *classique* que *romantique* timide et superficiel." Le

théâtre français a besoin d'un remède violent: "On espère le trouver dans le *Roméo et Juliette* de MM. Emile Deschamps et Alfred de Vigny. C'est une expérience qu'il est urgent de faire, sans retard, sur le public." (3 mai, 1828.)

Le *Roméo et Juliette* ici mentionné, quoque reçu à la Comédie Française, ne fut jamais joué.[37] Frédérick Soulié, au contraire, put faire représenter le sien à l'Odéon au mois de juin. Mais notre critique ne fut guère satisfait de l'œuvre de son homonyme quoique le succès en fût grand. Que lui reproche-t-il? Encore la timidité. "En voyant ce que l'auteur a fait, on peut juger de ce qu'il a laissé à faire, si ce n'est à de plus habiles, du moins à de plus hardis, c.à.d., à ceux qui oseront embrasser le drame de Shakespeare dans tout ce qu'il a d'énergique et de profond, sans dédaigner ce qu'il a de tendre et de naïf, à le suivre même dans les scènes d'enjouement et de grâce sans affaiblir ce qu'il y a d'austère et de religieux. En un mot la naturalisation du poète anglais que le public attend n'est pas complète encore, mais nous avons lieu d'espérer qu'elle le sera bientôt." Soulié, pour mieux s'expliquer, choisit trois scènes dans la discussion desquelles l'on discerne l'esprit tout romantique dont il était imbu.

1. Frédérick Soulié, apparemment pour se maintenir au niveau de gravité et de pondération du théâtre classique français, se prive de contrastes émouvants, autorisés, réclamés par le romantisme. "Le premier effet de la timidité de M. Soulié, a

[37] Le *Romeo et Juliette* de Vigny et de Deschamps, reçu à l'unanimité à la Comédie Française en avril, 1828, ne fut jamais joué à cause de "quelques difficultés d'acteurs et d'autres obstacles qui surgirent"—Soulié le regrette souvent.
voir
21 avril, 1828
3 mai, 1828
17 juin, 1828
Victor Hugo dans une lettre à Vigny (sans date, mais évidemment de 1828) écrit: "Je viens d'avoir une rixe avec *la Quotidienne* au sujet de votre *Roméo*. C'est une joie pour moi, cher Alfred!" (Dupuy, *Jeunesse des Romantiques,* 1905, p. 270.) Je n'ai réussi à trouver aucune indication sur cette rixe, *la Quotidienne* étant au contraire très bien disposée pour Vigny. Peut-être fut-ce lettre ou un article que *la Quotidienne* refusa de publier.

été de reculer devant ce commencement d'amour par Juliette, né dans une fête comme la plupart de nos joies et qui doit finir près d'un sépulcre comme toutes nos félicités. L'auteur s'est donc privé d'un admirable contraste en supposant au lever du rideau que Juliette est déjà l'épouse du fils de Montaigu."

2. Par souci de la correction, par crainte de la sentimentalité, Frédérick Soulié passe à côté du touchant, dont l'esthétique romantique ne s'effraye point. "Le second acte s'ouvre par la séparation du matin, touchants adieux que Shakespeare a retracés avec tant de charme et de fraîcheur et dans lesquels Juliette n'est occupée que de persuader à Roméo que *le jour est loin encore,* qu'il prend les pâles reflets de la lune pour la blancheur de l'aube, le chant du rossignol pour celui de l'alouette. *It was the nightingale and not the lark.* Tendre débat auquel Roméo veut mettre fin en disant comme Juliette, *Eh bien non, ce n'est pas le jour, c'était le rossignol.* . . . Tous les spectateurs attendaient cette scène avec une impatience mêlée de curiosité." Mais chez Soulié "ces mots si délicieux des jeunes époux avaient été dits sans doute dans la coulisse!"

3. Enfin, parfaitement aveugle au pittoresque romantique, Soulié y substitue des inventions de contes de fée! "Grâce à la bague empoisonnée (que Soulié a mise au doigt de son amoureux) il a été dispensé d'envoyer Roméo chez l'apothécaire et de traduire une scène de Shakespeare que la *délicatesse de notre goût* ne pourrait *supporter,* disent les classiques et que nous espérons cependant voir reproduire au Théâtre Français quand il plaira à MM. les comédiens ordinaires du Roi." (c.a.d., dans la traduction par Vigny et Deschamps.) (17 juin, 1828.)

Le 17 septembre, à propos de l'*Olga* d'Ancelot, c'est de nouveau le principe dramatique du romantisme, si fortement indiqué dans la *Préface de Cromwell,* qu'il réclame: l'intérêt dramatique est dans la lutte de deux natures, de l'être inférieur et de l'être supérieur, du grotesque et du sublime. Etre vrai, tel doit être le but: "Le seul moyen de faire renaître en France la tragédie (morte avec Talma) c'était de lui donner un naturel, une vérité qu'elle n'avait jamais eu; il fallait qu'elle aspirât à descendre au ton de la haute comédie. Alors sans rien perdre

de ses moyens de terreur elle éveille bien plus directement toutes les émotions naturelles, ses ressources pour attendrir, pour déchirer les cœurs, sont doublées, décuplées. Ce n'est plus seulement à ce petit nombre de spectateurs de l'ancienne tragédie qu'elle s'adresse. C'est au public tout entier, au public du drame et de la comédie." [38]

Dans la *Marie de Brabant* du même auteur, cette critique est développée à propos du style noble. Soulié reproche à Ancelot "de ne pas être descendu assez souvent de cette solennité lorsqu'il a introduit sur la scène des personnages vulgaires, tels que ses archers, ses villageois, et le sentinelles de la prison. La jeune école littéraire qui s'élève à présent prouve de jour en jour qu'il est facile d'assouplir l'alexandrin et de le rendre propre à l'expression des pensées les plus familières et des choses les plus simples." (22 nov. 1828.)

Enfin, en février de l'année suivante, plus de douze mois après le manifeste de Hugo, Soulié eut l'occasion d'accueillir une œuvre véritablement romantique, *Henri III et sa Cour* d'Alexandre Dumas. Le 12 février, 1829, le lendemain même de la première représentation, Soulié rendit compte de ce "premier drame à juste titre historique" que la France eût produit. Avec quelle joie Soulié constate son grand succès sur "notre premier théâtre"!—succès qui a prouvé "non seulement que le public était disposé à bien accueillir cette innovation, mais encore que les comédiens eux-mêmes. . . . sauraient à leur tour assouplir leur talent aux nouvelles formes dramatiques et se montrer naturels et vrais." Dans son analyse de la pièce Soulié n'a pas peur "de jeter quelque blâme". Ce qui nous intéresse, c'est qu'il semble ici encore être guidé à chaque ligne par les théories de la *Préface de Cromwell*. Il approuve et loue surtout le pittoresque médiéval de certaines scènes; ainsi au premier acte, la scène

---

[38] Avec l'*Olga* d'Ancelot, J. B. A. S. déclare que la tragédie nouvelle a opéré sa prise de possession sur notre premier théâtre.

Cf: *Examen critique d'Olga ou L'Orpheline moscovite, tragédie en cinq actes et en vers; et résumé des débats entre le classique et le romantique.* C. Farcy. Paris, Loire, sept. 1828.

Cf: Marsen. op. cit., p. 193.

Cf: Des Granges. op. cit. p. 353.

entre Ruggiéri, "le nécromancien plongé dans ses sombres méditations et les trois jeunes étourdis, favoris du roi." Ou bien au troisième acte, "les gentillesses des pages et mœurs joyeuses de la cour", qui précèdent immédiatement les scènes les plus sombres du drame, celles où le duc trompé frappe la duchesse de toute la force de sa terrible vengeance,—persistantes antithèses, du grotesque ou du léger avec le sublime et le funeste.

Sur un point cependant Dumas s'était montré Stendhalien plutôt que disciple de Hugo. Il avait écrit son drame en prose.[39] C'était là un développement logique du drame romantique, et Victor Hugo y arrivera en 1833 avec *Lucrèce Borgia;* mais Soulié reste à mi-chemin, comme enchaîné jusqu'au bout à la *Préface de Cromwell*: "Il faut que nos jeunes auteurs essaient cet instrument poétique qui a rendu de si admirables sons dans les fortes mains de Corneille et de Molière. C'est par une adroite combinaison du mètre de l'auteur du *Cid* et de celui de l'auteur du *Misanthrope* que l'on parviendra à enfanter de nouveaux chefs-d'œuvre qui ne soient pas trop indignes des anciens et à préserver la scène française des irruptions du faux naturel, du faux naïf, si familiers à la médiocrité et pires mille fois que l'enflure et la déclamation." La *Préface* avait dit: "Le vers est la forme optique de la pensée. Voilà pourquoi il convient surtout à la perspective scénique." Et ailleurs: "Pour se convaincre du peu d'obstacles que la nature de notre poésie oppose à la libre expression de tout ce qui est vrai, ce n'est peut-être pas dans Racine qu'il faut étudier notre vers, mais souvent dans Corneille, toujours dans Molière!" Victor Hugo, on le sait, détestait Racine, aimait Corneille et ne cessait de citer Molière. Soulié fait de même dans sa critique.

La discussion la plus vive suscitée par *Henri III* eut trait à "la fidélité historique". Les Stendhaliens disaient de Dumas que "ses peintures historiques n'étaient qu'à la superficie et ne pénétraient ni dans les caractères ni dans l'action." (*Globe*, Ma-

---

[39] Cf. *Racine et Shakespeare*. "Ces tragédies là (de l'an de grâce 1823) doivent être en prose. De nos jours, le vers alexandrin n'est le plus souvent qu'un cache-sottise" et ailleurs "Présentés en vers alexandrins, ils (les caractères) sont comme sous le masque."

gnin, 14 février, 1829.) Ils l'accusaient ailleurs de ne pas avoir "songé à la fidélité historique. Il s'est occupé avant tout des combinaisons dramatiques et surtout des effets de théâtre." (*Revue française*—Barante, juillet, 1829.) Soulié au contraire regrettait un "placage trop servile d'événements historiques", et se rappelant sans doute ce précepte de Hugo, "Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut se réfléchir au théâtre mais *sous la baguette magique de l'art*" (*Préface de Cromwell*), il eût désirée un peu de poésie aux personnages de Dumas, surtout à sa Duchesse de Guise.[40]

Notons encore la fin de cet article qui en somme applaudit au succès de la pièce, "malgré les appellations historiques et les rapprochements injurieux politiques que le public a montré quelque disposition à y chercher. Ce n'est pas en France," ajoute Soulié avec une largeur d'esprit politique étonnante, "qu'il est difficile d'oublier et il y a aujourd'hui des événements qui datent de quinze ans sur lesquels les contemporains pensent déjà comme la postérité." Quelques mois plus tard, lors de *Marion Delorme,* Soulié n'aura plus ce "franc parler" dans *la Quotidienne.*

Au lendemain du triomphe de Dumas survint un petit fait qui fit grand bruit à Paris. Le roi reçut la *Pétition des Sept,* le suppliant de "veiller à l'honneur du Théâtre Français" menacé par les nouveaux drames qui s'y étaient introduits, notamment *Henri III.* En passant : presque tous les signataires étaient classiques-libéraux.[41] *La Quotidienne* se mit du côté des novateurs et entreprit une campagne active en faveur du Baron Taylor, directeur

---

[40] Soulié fait une heureuse allusion ici aux vers "supposés de Ronsard", lus par un jeune page de la Duchesse de Guise, et que le critique de *la Quotidienne* reconnaît "comme appartenant à M. de Ste. Beuve à qui nous devons un excellent ouvrage sur les anciens poètes et particulièrement sur Ronsard."

[41] Cf. article du 4 mars

Des Signataires de la Pétition au Roi.

Article très ironique sur les sept pétitionnaires, dont chacun plus ou moins romantique lui-même, se récrie aujourd'hui simplement parce que l'on ne joue ni n'écoute plus ses pièces. Arnault, Jouy, Delrieu, Delaville, Leroy, Népomucène, Lemercier, Viennet.

de la Comédie Française, ami intime[42] de Soulié et de Nodier, et dès lors en faveur de la pièce de Dumas, que Taylor avait fait monter. Pendant un mois[43] les collaborateurs de notre journal se divertirent aux dépens de "ces graves personnages qui s'ameutent contre un public qui ne veut plus de leurs ouvrages, qui n'en a voulu qu'un instant quand il n'y avait rien de mieux! . . . N'est-il pas incroyable que des gens de bon sens poussent le délire jusqu'à aller inquiéter le roi pour la gloire du Théâtre Français?" (28 février) "Il faut plaire au public pour l'attirer . . . Soyez intéressant et vrai, et vous n'aurez pas besoin d'ordonnances pour être joué. Parlez français, laissez quelquefois reposer votre grand mot de liberté, et fussiez-vous un grand homme du *Constitutionnel* (journal aussi rétrograde en littérature que libéral en politique et qui soutenait la pétition), vous finirez par avoir des lecteurs!" (7 mars.) La politique avait encore une fois joué son rôle et favorisé le théâtre de la jeune école.

En avril, Casimir Delavigne fit jouer *Marino Faliero,* la pièce qui consacra sa gloire dramatique. Une vive discussion littéraire s'éleva. Le poète avait essayé de faire une adaptation de Lord Byron, en l'encadrant d'une versification des plus classiques. Il espérait satisfaire chacun; de fait, les deux camps littéraires le renièrent.[44] *La Quotidienne,* tout en n'ayant que des éloges pour les "richesses poétiques qui sont jetées à pleines mains", est d'une grande sévérité pour l'esprit de la pièce; Casimir Delavigne n'étant pas membre du cénacle romantique, elle n'était plus retenue dès lors par le frein de l'amitié. Elle le déclare coupable de politique révolutionnaire. Soulié se moque du poète qui pro-

---

[42] Soulié avait suivi avec la plus grande bienveillance tous les efforts de Taylor de renouveler à la Comédie Française le théâtre national. Voir ses articles sur:

3 mai, 1828—*Elizabeth de France.* Soumet.
17 juin, 1828—*Roméo et Juliette.* F. Soulié.
22 nov., 1828—*Marie de Brabant.* Ancelot.
27 nov., 1828—*La Duchesse et le Page.* Bérould.

[43] Voir *la Quotidienne.*
17 févr., 28 févr., 29 févr., 4 mars, 6 mars, 7 mars 1829.

[44] Ste. Beuve dans une lettre à M. Londierre avait dit: "Tout cela, romantisme à l'écorce mais absence de conviction poétique", 23 avril 1829. Le Roy—*L'Aube du théâtre romantique,* p. 258. 1902.

mène sa pièce de théâtre en théâtre "dans l'espoir de mettre fin au morne silence qui depuis longtemps accueillait ses œuvres et d'exciter pour elles une nouvelle curiosité." (27 avril 1829.) Jules Janin[45] aussi dans une analyse littéraire de la pièce, partant d'une comparaison entre l'imitation française et le modèle anglais, avait donné la belle part au génie de Byron. "La tragédie moderne n'a pas fait un pas dans ce mélodrame, elle est restée ce qu'elle était, longue, froide, incomplète, surchargée d'imitations prises çà et là." (1er juin 1829.) Soulié reprit ensuite le parallèle pour reprocher à Casimir Delavigne d'avoir fait, d'une belle œuvre littéraire ce mauvais drame politique. "Dans ce poète français, si toutefois on peut appeler poète un auteur qui se prive volontairement des ressorts les plus poétiques de son sujet," il ne veut voir qu'un libéral "qui s'est servi de la charmante pièce de Byron pour en faire seulement une grande apologie de la conspiration." En dénaturant les beaux caractères de "la jeune Hélène, si simple et si pure, et qui est devenue l'épouse fausse, et de Faliero lui-même, le noble héros de Byron qui est devenu un personnage malchanceux et presque ridicule", Delavigne a réussi "à faire ressortir la seule idée délectable de l'opposition—opposition contre les grands." (5 décembre 1829.) Byron, le libéral étranger, est sans doute ici préférable et moins à redouter que le poète libéral en France.

Enfin en 1829, Vigny donne une traduction de l'*Othello* de Shakespeare. Depuis longtemps Soulié l'attendait avec impatience. "On admire déjà cet Eschyle anglais sans l'entendre", avait-il écrit le 21 avril 1828. "Que sera-ce lorsqu'on pourra l'écouter véritablement traduit en français dans toute sa pureté native, sans que la poésie ait altéré en rien son âpreté sauvage, tel enfin que nous le promettent les beaux vers de MM. Alfred de Vigny et Emile Deschamps." Dix-huit mois plus tard,

---

[45] Voir articles par Soulié:
9 avril, 27 avril, 11 mai, 27 juillet, 5 décembre 1829.
Article de Jules Janin, 1 juin 1829.

parut le *More de Venise.*[46] L'amitié personnelle de Soulié pour le poète, d'accord avec ses préférences intimes de critique, donnera un accent de conviction à l'article de *la Quotidienne* qui compare Vigny à Ducis: *L'Othello* de Ducis, pastiche hésitant d'un Shakespeare à peine entrevu, *Le More de Venise,* reproduction ardente d'un disciple vibrant. "Que de timidité dans l'audace de celui-là! Quelle dégradation de couleur dans les teintes sombres du héros! Qu'il était étroit et court, ce lit de Procuste où fut étendu le colosse britannique!" D'une part l'Othello "passionné mais faux, faible et jaloux de Ducis", de l'autre "le More grave, fort, vénéré, plein d'expérience et de gloire tel que Vigny nous le montre, un caractère beaucoup plus comme celui que Shakespeare l'avait rêvé mais que le public français semble reconnaître à contre cœur à cause de la puissance de l'habitude qu'a exercée sur eux depuis 1792 l'ascendant du poète français du XVIIIe siècle." Le seul fait que Ducis a éliminé de son drame Yago, "de peur d'émouvoir trop fortement la sensibilité du public qui n'aurait pu souffrir la vue de ce monstre", n'est-il pas énorme?! Heureusement Vigny n'a pas imité cette mutilation car ne dédaignant aucun trait de cette figure hideuse, il s'est attaché à suivre pas à pas le grand génie qui l'a conçue. Soulié prédit qu'il "n'est pas douteux que plus d'un journal s'exercera pendant quelque temps à faire la guerre aux mots, à propos de quelques expressions trop littéralement traduites du texte anglais", mais, "il faut louer le traducteur précisément de sa scrupuleuse exactitude, car elle est une preuve de sa haute conscience. La sensibilité chatouilleuse" de son public ne prévaudra point contre elle. Vigny aura "le premier, malgré des préventions redoutables, ouvert une large voie à des innovations théâtrales que le goût et le bon sens peuvent avouer." (26 octobre 1829.)

En effet, "le chemin était frayé, la brêche était ouverte, *Her-*

---

[46] Le 24 octobre 1829, Soulié annonce la première du *More de Venise* mis "en vers français par un écrivain connu par la belle conception dramatique de *Cinq Mars."* Il espère que le public "déjà accoutumé aux hardiesses du théâtre anglais accueillera cet hommage au génie de Shakespeare avec non moins de faveur qu'on a entendu à Londres les traductions de Corneille et de notre inimitable Molière."

nani pouvait venir."[47] Et pourtant, quand l'année suivante, *Hernani* triompha, Soulié se tut. C'est que nous sommes à un nouveau tournant du chemin. Six mois avant *Hernani,* Hugo avait essayé de faire jouer sa *Marion Delorme.* Tout, cette fois, avait dû céder devant les considérations politiques; et, alors, plutôt que d'adresser des attaques à son ami, Soulié abandonna la critique *dramatique* de son journal. La tâche que les collaborateurs de *la Quotidienne* allaient entreprendre, paraît ne leur avoir été en 1830 que trop agréable; depuis quelque temps un courant de plus en plus puissant se dessinait, opposé à Hugo et à son école. Il faut ici reprendre ces influences adverses, à leur origine en 1828.

---

[47] Voir:

Bertin—*Le théâtre d'Alf. de Vigny.* (Revue d'Art Dramatique, 1895, vols. 37 et 38.)

Voir aussi:

Le Roy—*L'aube du théâtre romantique,* 1902, p. 316.

Montégut—*Le Journal d'un Poète,* publié par Ratisbonne. (Revue des Deux Mondes, 1867, vol. 68, p. 235.)

Larroumet—*Conférence à l'Odéon* sur *De Vigny.* (Revue des Cours et des Conférences, 1895, IV, p. 267.)

CHAPITRE V

Période anti-hugolâtre

1828-1830

CHAPITRE V

Période anti-hugolâtre.

1828-1830

Les accommodements qui faisaient vivre en bonne intelligence *la Quotidienne* et les romantiques pouvaient durer aussi longtemps que rien ne venait troubler la sérénité de l'horizon politique et social. Dès 1828, cependant, on sentait l'orage approcher, et *la Quotidienne* pour jouer son rôle politique, dut sacrifier toute autre considération aux principes royalistes et catholiques. Le flirt avec les romantiques, qu'il fût basé sur l'amitié, ou sur le sentimentalisme philhellénique, ou bien encore sur l'opposition à tel ou tel ministre, devait cesser; après tout, le romantisme en littérature, c'était une expression de la révolution politique de 1789.

Il faut rendre cette justice à *la Quotidienne* qu'elle agit vigoureusement quand elle comprit que son assoupissement la compromettait. Dès mars, 1828, Laurentie lance un solennel: *Garde à vous*: "Il faut poursuivre à la fois la Révolution dans tout le développement de ses forces, dans les actes de la politique et dans les doctrines de la philosophie, dans les récits de l'histoire et dans les théories de la science, dans la morale et dans les lettres, partout enfin où l'intelligence se montre avec les principes du doute et la haine de l'autorité. Pour remplir un cadre si étendu *la Quotidienne* a dû appeler au secours de ses anciens rédacteurs des combattants nouveaux." (16 mars, 1828.)

Et comme pour ne négliger aucun moyen d'affirmer sa réforme, c.à.d. son retour à de stricts principes politiques dont ses jugements littéraires vont s'inspirer à nouveau, elle change jusqu'à son format.

Quant aux "combattants nouveaux", deux nous intéressent particulièrement du point de vue littéraire, c'est Edmond Géraud et Jules Janin.

I. *Edmond Géraud*[1]

Edmond Géraud collaborait à *la Quotidienne* depuis 1827. Royaliste et conservateur à l'extrême, il réduit sa critique soi-disant littéraire à peu près à des professions de foi politiques[2] passionnées. Il flétrit l'anarchie et la haine de l'autorité sous toutes leurs formes. A Mérimée, il reproche—non sans raison—son manque de vérité historique dans *La Jacquerie*. "Tous les religieux sans exception sont chez lui de parti-pris des fripons ou des imbéciles." Et à l' "historien" qui retrace son drame "avec un luxe de détails et une vivacité de couleurs qui ne laissent assurément rien à désirer," Géraud demande: "Mais pourquoi les atroces représailles des paysans y sont-elles si soigneusement dissimulées?" (25 sept. 1828.) Ailleurs, s'il défend Walter Scott contre les attaques des journaux libéraux, quand il rend compte de *l'Histoire de Napoléon Bonaparte,* c'est qu'il n'est plus question de Scott, le romantique, mais de Scott, l'acharné anti-bonapartiste.

En effet partout éclate l'impuissance absolue de Géraud à rien comprendre au profond mouvement de transformation dans les idées littéraires des contemporains. Il ne réussit à y voir autre chose que "les bizarreries et les néologismes à la mode où l'imagination (du poète) n'est réglée ni par la raison ni par le goût," (15 mai, 1827)—manifestations frondeuses de cette haine de l'autorité qu'il combat. A mesure que la Révolution de Juillet approche, et que de tous les côtés les romantiques gagnent du terrain, Géraud devient plus décidé dans son opposition; il frappe "cette audace à la fois burlesque et barbare qui doit finir

---

[1] Géraud avait collaboré d'une manière sporadique à *la Quotidienne* depuis 1815 (voir Bigot—*Un Témoin de Deux Restaurations*—1892, p. 272), mais il ne signe aucun article avant 1827, et ce n'est qu'alors que sa collaboration prend une importance capitale.

[2] Voir par exemple, ses articles sur
Le printempts d'un Proscrit, de Michaud—15 mai, 1827.
Les Mémoires du Comte de Ségur—12 juin, 1827.
L'Histoire des Croisades, de Michaud—2 et 19 juillet, 1827.
Les Mémoires du Prince de Ligne—7 mai, 1828.
La Jacquerie et la Famille de Carvagal, de Mérimée—25 sept., 1828.

[3] Voir: *Histoire de Napoléon Bonaparte,* de Walter Scott—13 juillet, 24 août, 6 et 9 sept., 7 oct., 1827, 2 et 29 janv., 1828

(dit-il avec ironie) par valoir une grande réputation à quelques-uns de nos jeunes écrivains" (7 janv. 1829).[4] Il attaque avec véhémence la vicieuse habitude d'employer le mot propre qu'ont "certains auteurs de nos jours, qui n'eurent jamais le sens de la poésie". (17 janv.). Les "artistes qui ont la fureur de tout mettre en agitato" ne recueillent que son mépris. "Ces faiseurs d'odes et de psaumes romantiques écrivent sous la dictée de ces systèmes déplorables, qui, nés de nos troubles politiques, ont fait irruption dans notre littérature" avec les "monstrueuses productions du dévergondage littéraire où nous sommes tombés." Au moins "lorsqu'on s'affranchit ainsi de toute règle il faudrait que tant d'indépendance tournât au profit de nos plaisirs et que l'art y gagnât des chefs-d'œuvre. Rien n'est assurément plus poétique et plus admirable qu'un beau cheval échappé. Mais nous l'attendons, ce cheval, et franchement jusqu'ici que nous a-t-on donné à sa place?" (1 sept. et 30 oct. 1829.)

Au moment où Vigny triomphe avec son *More de Venise*,—et cela, dans l'organe même où Soulié accueillait avec joie l'Eschyle anglais,—Géraud laisse éclater toute sa colère contre les étrangers qu'on a l'audace de "proposer en exemple, avec leurs grossières esquisses, à une nation qui possède tant de chefs-d'œuvre."[5] Et dans un article sur Dante,[6] il relève "les incroyables puérilités, les longues divagations et les folies dégoûtantes"

---

[4] Voir aussi article du 18 déc. 1828, sur *Les Poésies de Bignan*:

"En se piquant de découvrir des combinaisons nouvelles qui doivent ramener à plus de vérité l'art tragique et le langage de la poésie, certains jeunes écrivains n'ont pourtant réussi jusqu'à présent qu'à composer des drames fort ennuyeux qui sans nous offrir l'éclat des fleurs en ont tout juste la durée." "Leur langue n'est qu'un jargon inintelligible et bizarre. . . . si leurs efforts obtiennent quelque succès, la langue de Boileau ne sera plus qu'une langue morte et nous serons obligés de traduire les chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV comme on traduit ceux du siècle d'Auguste."

[5] Voir ces articles où Géraud fait allusion à Shakespeare.

De l'Etude et de l'Enseignement des Lettres, par Laurentie—8 oct. 1828.
Napoléon en Egypte, Barthélémy et Méry—7 janv. 1829, 17 janv. 1829.
Philippe Auguste, F. A. Parseval—1er sept. et 30 oct., 1829.

[6] Article du 16 sept. 1829. Géraud dit de Dante: "L'auteur de ce poème sur l'*Enfer,* écrivain souvent obscur mais d'autant plus vanté que malgré tous les soins qu'on a mis à expliquer ses oracles, fort peu de gens peuvent se flatter de le bien comprendre."

de Shakespeare, "dont on a voulu si ridiculement faire le culte chez nous." "Pourquoi dissimuler notre pensée? . . . Qui est-ce qui peut obliger un galant homme à voir dans ce poète un génie divin comme l'appellent ses compatriotes?" (16 sept. 1829.)[7]

Notons un petit fait significatif. Malgré les attaques constantes dirigées par Géraud contre les poètes de cette école romantique "qui ont l'intrépide habitude de se préférer à tout et de se suffire à eux-mêmes", et "qui ne tiennent même aucun compte des conseils qu'on leur donne," (18 dec. 1828), il n'attaque jamais personnellement aucun écrivain du groupe. Il y a là une méthode consciemment suivie, car, le même Géraud à la même époque, inondait d'articles acharnés et personnels (contre Lamartine et contre Hugo, par exemple) et *Les Annales de la Littérature et des Arts* et d'autres périodiques littéraires. (Des Granges, *op. cit.,* p. 120, 284-296.) Cette façon d'agir est en accord avec le programme tacitement adopté par *la Quotidienne* d'attaquer le romantisme, mais non point les romantiques. Géraud avait publié avec Soulié à Bordeaux, de 1814 à 1820, *la Ruche d'Aquitaine,* et ce fut cette connaissance personnelle du rédacteur en chef qui lui valut d'entrer à *la Quotidienne;* mais il dut accéder, en y entrant, aux procédés du journal.

---

[7] Relevons ici le grand changement qui s'est opéré dans l'esprit de cet homme de lettres, romantique avant 1820, mais des plus aveuglément classiques après 1824. En février 1816, il écrivit par exemple à propos de Shakespeare: "Combien le *Coriolan* de La Harpe est une pauvre tragédie à côté de celle de Shakespeare! Que cela paraît maigre et mesquin quand on vient de lire le drame de l'Eschyle anglais! Si l'on veut retrouver le *Coriolan* de Plutarque avec tout son orgueil et toute l'inflexibilité de son caractère, si l'on veut voir se développer une action intéressante avec ces traits de mœurs et ce langage de vérité qui nous font surtout aimer les anciens c'est encore à la pièce de Shakespeare qu'il faut recourir."

Cf. Albert—*Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration.*—p. 193.

Lors de sa mort, Ste. Beuve écrivit à la fille de Géraud—(Albert, op. cit., p. XVI.):

"Je l'ai répété souvent à Hugo, ce n'est pas vous qui *êtes le premier romantique,* c'est Géraud. C'est un plaisir de dilettante que de lire ses vers purs, élégants, poétiques ou piquants, mais toujours clairs et compréhensibles!"

II. *Jules Janin*[8].

Géraud criait très fort, ce fut à peu près tout son rôle. Celui de Jules Janin fut autrement sérieux, et il faut en faire une étude adéquate. Avant son entrée à *la Quotidienne,* Jules Janin n'avait montré aucune conviction bien arrêtée en littérature; il se laissa guider en grande partie par les circonstances; dans le cas de *la Quotidienne* ce sera par les sentiments personnels de son chef, Michaud. Quoique Janin eût collaboré jusqu'alors à un journal anti-royaliste,[9] il débuta ici par une série d'articles dirigés contre le nouvel enseignement libre que Guizot, Villemain et Cousin organisaient à la Sorbonne. Il attaqua le système de ces "doctrinaires" qui professaient "je ne sais quelle haine cachée contre tout ce qui sent l'ordre et le pouvoir", et qui font du hasard "ce que Bossuet a fait de la Providence, nous parlant des choses passées comme si nous étions sans croyance et des choses présentes comme si nous étions sans avenir."[10] En politique il se conforme donc aux principes conservateurs de *la Quotidienne.*

C'est comme critique littéraire cependant que Janin nous intéresse. Tout d'abord il sembla se ranger du côté de Soulié. Il flétrit de sa verve impitoyable le style plat et fade, et le burlesque sans comique des auteurs pseudo-classiques de son temps. Tel J. P. G. Viennet, avec ses "trente-six mortels chants" de *La Philippide,* et sa fameuse *Epître aux Mules de don Miguel* dont "le héros principal, après les mules bien entendu, est M. Viennet lui-même."[11] Il y avait là une parodie des monarchies française

---

[8] Janin attribua une grande importance à son "apprentissage" à *la Quotidienne* sous Michaud. Voir un article qu'il écrivit lors de la mort de celui-ci: *Portraits et Caractères Contemporains.* 1859—p. 221 et 222.

[9] *Le Figaro*—journal satirique et anti-royaliste.

[10] Voir articles du 2 juin, 9 juin, 5 sept. 15 oct. 26 nov. 1828.

Il y aurait un travail à faire sur l'attitude de *la Quotidienne* en face de ce nouvel enseignement à la Sorbonne.

Le 30 janvier 1827, Michaud (. . .) avait publié pourtant un article très favorable à l'endroit de Villemain, à propos de ses *Nouveaux Mélanges historiques et littéraires;* il y attaquait vivement Villèle pour l'avoir déstitué de l'Académie!

[11] Cf. articles sur *La Philippide,* 21 et 27 sept. et 4 oct. 1828.

Cf. articles sur *l'Epître aux Mules,* 5, 6, 12, et 20 janv. 1829.

et portugaise, voire de *la Quotidienne,* "arsenal des jésuites,"[12] ce qui explique du reste la sévérité de Janin. En même temps qu'il s'indigne de l'admiration stupide pour le "pseudo-classicisme où le XVIIième siècle nous a conduits" (4 déc. 1828) il laisse voir une admiration, qui paraît sincère, pour "Walter Scott et Schiller, Victor Hugo et Emile Deschamps, tous les jeunes talents qui ont eu des succès."

Janin s'efforcera d'établir une distinction nette entre la littérature basse de l'époque "où le moi-humain est révélé d'une manière qui surpasse même tous les prédécesseurs dans ce genre depuis Montaigne jusqu'à Rousseau",[13] et les productions de l'école de Hugo. Chez ces derniers il voudrait saluer la littérature nationale de l'avenir. Cela cadrait avec l'intention du journal. Tout le monde à *la Quotidienne* s'apercevait déjà de l'écart grandissant entre le conservatisme politique et le libéralisme littéraire; mais on comptait encore sur Victor Hugo. La raison n'est pas difficile à saisir. Victor Hugo avait jusque-là publié: ses odes—royalistes et catholiques; quelques ballades—innocentes au point de vue politique; *Bug Jargal* et *Han d'Islande* —innocents aussi en politique, frénético-romantiques dans le style seulement; et *La Préface de Cromwell*—qui elle-même n'est après tout que de la critique et non pas une œuvre créatrice. Enfin comme pour affermir *la Quotidienne* dans cette illusion que Victor Hugo pouvait encore être un des leurs, celui-ci publie l'édition définitive de ses *Odes et Ballades* précisément en cette année, 1828: il fallait y voir son chant de cygne royaliste et catholique; on y vit une promesse d'avenir.

Janin étourdiment se fit l'écho de cette interprétation dans un article sur les *Odes et Ballades* en décembre 1828. Rien de plus exubérant de folle confiance en Victor Hugo et la jeune

---

[12] Voici quelques vers de l'*Epître,* par exemple

"Que *la Quotidienne,* arsenal des jésuites,
Armant ses légions de sots et d'hypocrites. . . . "

Et ailleurs:

"Don Miguel, proscrit par la diplomatie,
N'aura que son barbier, sa mère et Laurentie."

[13] Cf. article sur *Les Mémoires* de Vidocq, chef de police, 17 oct. 1828. *Les Mémoires de Ravigo,* 18 avril 1829.

école: "A dater de M. Victor Hugo, la littérature de l'empire, cette littérature incertaine, sans principe, sans avenir, et sans but, telle que l'ignorance présomptueuse de notre époque nous l'avait faite, s'est mise à décliner rapidement et elle fut perdue aussitôt qu'elle eut été jugée à sa véritable valeur." . . . "Indépendante et jeune, active et forte, religieuse et passionnée, l'école élève la voix au milieu de ce siècle si égoïste. . . . Elle se fait enfin comprendre dans ses efforts de créer une littérature nationale. Victor Hugo est le seul homme "assez inspiré pour s'isoler parfaitement des traditions reçues, assez consciencieux pour dédaigner les premières clameurs de cette critique de parti dont le joug de fer est encore à briser." Il a eu du succès, et pourquoi? Parce qu'il *croit* et "dans sa croyance même il a trouvé la plus belle comme la plus inépuisable cause de talent. Victor Hugo croit à tout ce qu'on peut croire, il croit à la royauté, il croit à la religion, il croit à la sainteté des temps antiques, il croit au respect dû à la tombe, à la pitié qu'on doit aux remords et bien plus—je le dirai tout bas de peur de faire crier nos esprits forts—M. Victor Hugo croit aux revenants, aux farfadets, à l'âme des morts errant dans la nuit, enveloppés dans leur linceul." . . . Victor Hugo est le "seul poète qui peut-être après M. de Lamartine ait trouvé le chemin de notre âme." Avec lui et son école "la grande question d'une littérature nouvelle sera sans doute décidée aussi irrévocablement pour le moins que la perte complète de cette misérable poésie de l'empire dont personne ne veut plus aujourd'hui."

Dans ce long article Janin fait une réserve, une seule réserve: "Pour ce qui est de la forme poétique dans M. Victor Hugo je suis loin de me prononcer encore; j'avouerai même que pour ma part j'ai regret de voir la langue de Ronsard revenir trop souvent dans ces odes et . . . je me propose d'y revenir plus en détail à propos des *Orientales* du même auteur." (4 déc. 1828.)

Les Orientales étaient annoncées pour un mois après. Janin les salue d'avance comme une nouvelle œuvre de la même inspiration; et après les *Orientales,* "nous aurons ses romans et ses drames." La première de ces œuvres, attendues avec impatience

par Janin, paraissait en janvier. Victor Hugo, s'il avait eu l'intention de mystifier, n'aurait pu mieux réussir. Aucun article de Janin n'accueille les *Orientales*. Evidemment il est stupéfait : de royalisme, de catholicisme, pas de trace ! En mars, dans un compte-rendu de la *Chronique du Règne de Charles IX* de Mérimée, ce seul mot échappe à sa plume, et ce n'est guère un mot d'éloge : "Consolez-vous," apostrophait-il l'auteur, "si vous n'êtes pas le Moyen-Age, si par exemple vous n'êtes pas plus le Moyen-Age que M. Victor Hugo n'est l'Orient." (23 mars 1829.)

Il fallait cependant observer les formes avec un auteur si choyé jusque-là ; il fallait cacher aux lecteurs qu'on s'était si grossièrement trompé. On eut recours à une de ces "annonces" impersonnelles où *la Quotidienne* savait être mi-critique, mi-réclame. La déception se lit clairement entre les lignes. Et cependant ce recueil fut une nouvelle expression chez Hugo du Philhellénisme tant prôné autrefois et qui avait été un des liens les plus forts de l'alliance superficielle entre les royalistes et les romantiques. Mais aujourd'hui les choses sont changées. Devant le nouveau recueil où "ce hardi jeune homme jette des inspirations si étonnantes et quelquefois si téméraires", *la Quotidienne* déclare qu'elle observera "la juste partialité que méritent à la fois le nom du poète et l'homme de lettres," quand elle reviendra sur ce recueil (ce qu'elle ne fera guère. Voir l'article du 15 janvier 1830.) "Quel que soit le jugement que l'on doive porter sur ces nouveautés, au moins faudra-t-il louer M. Victor Hugo de la fidélité qu'il a vouée à la poésie dans un temps où la société est travaillée par des passions si vives et des intérêts si animés. . . . Quant au contenu, une seule pièce peut en conscience être signalée, *Le Feu du Ciel,* où un "caractère religieux et sévère domine toute la composition." (19 janv. 1829.)

Et les romans et les drames de Hugo, que Janin avait annoncés? *Le Dernier Jour d'un Condamné* en février, *Marion Delorme* en juillet de cette même année, apportèrent tour à tour des preuves positives que Victor Hugo avait alors des idées diamétralement opposées à celles des directeurs de *la Quotidienne.* Janin voulut être le premier à attaquer, dans la presse littéraire, *Le Dernier Jour d'un Condamné,*—ce fut trois jours avant que

le roman fût mis en vente; et il n'aura pas de trop de toute sa virtuosité en matière de sarcasme pour se venger d'avoir été si magistralement mystifié. Après avoir repris, en termes concis, la fable de l'œuvre il écrivait: "Voilà tout le roman de M. Victor Hugo. C'est à en devenir fou. Ce livre tout étincelant d'une atroce et horrible vérité doit mettre à bout le peu d'émotions qui nous restent." Et il tance "le poète de style, d'imagination et de courage qui plonge par plaisir dans ces longues tortures du misérable. Rien ne peut lui faire pardonner son acharnement à flétrir une âme d'homme et à effleurer la paix d'une nation." "Tout ceci n'est-il pas de l'atroce? De grâce, mettez en tête de votre livre cette épigraphe qui l'expliquera bien: *Aegri somnia!*" (3 févr. 1829.)[14] Victor Hugo, pour une fois, s'amuse beaucoup d'une critique sévère; il en emprunte des passages entiers dans son spirituel plagiat de la *Critique de l'Ecole des Femmes,* intitulé *Une Comédie à propos d'une Tragédie* (insérée comme préface à la troisième édition de son roman à la fin du même mois.)

Si déjà le téméraire poète des *Orientales* devient dans ce ro-

[14] Il est curieux de rappeler à ce propos que Jules Janin publia lui-même quelques mois plus tard, un roman frénétique: *L'Ane Mort ou la femme guillotinée,* où furent accumulées à la fois toutes les horreurs de *Han d'Islande,* de *Bug Jargal* et du *Dernier Jour.* D'après l'avant-propos qu'a fait de la Fizelière en republiant ce roman (VI, O. de J.), d'après Biré qui a étudié de près le sujet (p. 475) et d'après d'autres critiques encore, ce livre ne devait être dans l'esprit de l'auteur qu'une satire spirituelle de la littérature actuelle. Considéré de ce point de vue, l'*Ane Mort* cadre parfaitement avec l'article du 3 février dans *la Quotidienne.* Le curieux de tout cela c'est que Laurentie, ami intime de Janin, semble avoir donné dans le piège et pris au sérieux l'ouvrage de son jeune collaborateur. Le 26 mai, il en loue le style élégant, il en cite les horreurs, et il cherche à "absoudre l'auteur" en démontrant qu'il a "cédé au besoin de son temps, quoiqu'il eût été plus beau d'y résister."

Enfin Laurentie saisit cette occasion de réitérer sa désapprobation de ce genre de littérature:

"C'est peut-être une belle occasion de dire ici à l'école nouvelle qui s'est installée au milieu de nous que déjà le premier effet de ses enseignements se fait sentir. Elle nous a dit qu'il fallait peindre la nature. La voilà, vous l'avez dans les bagnes, dans les cachots, dans les lieux infectes, à la morgue, dans les égouts. Battez les mains, ces images que l'on aimait à voiler sont à présent montrées à tous les regards. L'horreur même devient un sentiment trop doux, et je ne sais si le dégoût ne finira pas aussi par être bientôt épuisé."

Voir aussi à ce propos: Maxine Du Camp, *Souvenirs Littéraires,* 1882, II, 393.

man du *Dernier Jour d'un Condamné,* un novateur dangereux, que penser de son drame *Marion Delorme,* présenté à la Comédie Française en juillet? L'esprit de révolte et la "haine de l'autorité" chez Hugo, ainsi portés devant le grand public, furent considérés comme plus graves que tout le reste. Aux yeux des collaborateurs de *la Quotidienne,* la pièce était un attentat de lèse-majesté contre les ancêtres de Charles X, en même temps qu'une apologie du duel et du mépris de l'autorité.[15] Ils approuvaient la censure de la pièce par le gouvernement et ne se lassaient pas d'y revenir. Jules Janin fut encore cette fois au premier rang des joûteurs; il avait attaqué la pièce avant même de la connaître (21 juillet). Il raillait "le pauvre théâtre français et les sociétaires qui sont forcés aujourd'hui de recevoir à genoux de tels mélodrames."[16] Il se divertissait ensuite de "ce triomphe et espoir de l'école nouvelle, ce pendant de la formidable tragédie de *Cromwell.*" Hugo a sans doute puisé son inspiration dans la Marion du *Cinq Mars* "cette jeune et profonde création de Vigny", puis il a calqué ses vers sur ceux de Molière, il a introduit quelque "fou lugubre comme ceux de Walter Scott", et il en a fait un drame à sa propre manière, "plus long que le *Mariage de Figaro.*" "Il est impossible cependant, d'après les antécédents de l'auteur de rien prévoir pour son succès," ajoute Janin; "M. Hugo est *peu populaire* et ses ouvrages beaucoup vantés, s'écoulent lentement!" Qu'en sait Janin? Cela semble une intimation assez malveillante, dictée par la mauvaise humeur plutôt que par les faits. En sept mois (du panégyrique des *Odes*

[15] Cf. Le Roy—op. cit. p. 414. Le lecteur voudra bien se rappeler l'accueil fait dans *la Quotidienne* quelques années auparavant à *Cinq Mars,* donnant, comme *Marion Delorme,* une idée détestable de Richelieu. C'est que les conditions politiques n'étaient plus les mêmes; *la Quotidienne* était toujours anti-ministérielle mais Villèle, ministre trop royaliste, avait été remplacé en janvier 1828, par Martignac, ministre trop libéral. Du reste la royauté même était en cause cette fois.

[16] Même Dumas n'échappe pas à son ironie avec sa "bouffonnerie dramatique et très dramatique de *Henri III.*" Remarquons à ce propos en passant que les inconséquences des doctrines littéraires de notre journal ressortent bien du fait que pendant ces mêmes mois Soulié défendait le Théâtre Français et Dumas contre la *Pétition des Sept!*

et Ballades, décembre 1828, à l'attaque contre *Marion Delorme,* juillet 1829) Jules Janin a fait du chemin![17]

Hugo, comme on sait, fit appel de la décision de la censure au ministre de l'Intérieur, et *la Quotidienne* s'amusa (9 août) de cette confrontation de Martignac avec la fameuse courtisane dont il devait décider le sort. Quel sera le résultat de cette entrevue? En attendant elle n'épargne ni au poète ni au ministre, tous les deux libéraux aujourd'hui, ses marques d'hostilité. Martignac tombait le jour même. Polignac, ultra-royaliste, le remplaça comme premier ministre, aux affaires étrangères, avec Labourdonnaye à l'intérieur. De nouvelles attaques contre Hugo attestent la joie de *la Quotidienne* à l'occasion de ce nouveau (et dernier) triomphe royaliste. Elle reprend l'histoire de la pièce dans une lettre "d'un de ses abonnés", (le 12 août.) qui se moque de la prétention superbe "qui n'a pu entrer que dans le cerveau d'un romantique" de déranger le roi lui-même pour lui parler de sa pièce. La discussion est trainée jusque sur le terrain personnel; Hugo a voulu prier le roi d'autoriser la représentation d'une pièce où l'un de ses aïeux est figuré de manière "à ce qu'on ne puisse pas le regarder sans rire." Qu'aurait dit Victor Hugo lui-même, "si un auteur eût oublié les égards qu'on se doit dans le monde au point de représenter sur le théâtre le Général Hugo sous les traits les plus ridicules? Il eût à coup sûr demandé une audience au roi pour empêcher la représentation d'un pareil ouvrage."

De nouvelles démarches de Hugo auprès de Labourdonnaye inspirent cinq jours plus tard seulement un nouvel article à *la Quotidienne. Encore Marion Delorme* (17 août): "Marion tient bon, elle n'entend rien, elle ne se rend à rien et ce qui est plus extraordinaire à personne. . . . Elle va disant partout que

[17] Janin est revenu sur ses jugements peu favorables en 1852, quand à propos d'un autre *Richelieu* à l'Odéon, il a évoqué les beautés et la puissance du drame de Hugo. Hugo écrivait à Meurice à ce propos:

"J'ai été charmé de lire les dix lignes de Janin. Si vous avez l'occasion de le voir serrez-lui la main de ma part. Depuis le 2 décembre, Janin a été vaillant à mon égard, admirable de cœur comme d'esprit. Hélas! ne plus voir des hommes comme lui, comme Michelet, comme vous, voilà l'exil!"

Cf. *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice*—1909, p. 17.

le ministre a voulu la séduire, la flétrir d'une pension de 6,000 francs. Mais Marion Delorme a de la vertu. Elle a refusé." Trois jours plus tard c'est la fameuse affaire de la pension qui est reprise sur un ton plus sérieux cette fois; nous apprenons qu'en vérité le roi "avec cette bonté que M. Victor Hugo connaît mieux que personne" n'avait pas offert à Hugo une pension de 6,000 francs, mais qu'il avait donné ordre de porter sa pension de 4,000 francs à 6,000 francs; en d'autres mots, de l'augmenter seulement de 2,000 francs. Hugo en attendant "prend le rôle intéressant de victime et fait grand bruit dans les journaux libéraux de son refus de 6,000 francs." (20 août)[18]

Enfin le 25 août, Merle clôt le débat dans *la Quotidienne.* Sans mention de la pièce de Hugo, il discute *Les Inconvenances de mettre les rois en scène*—inconvenances politiques, sociales, dramatiques et enfin constitutionnelles; car "il est de principe éternel que le roi ne peut pas mal faire." Il s'en prend aux drames historiques en général, "espèces de monstre romantique et conceptions bizarres qui livrent l'histoire à l'imagination du poète" et qui ne sont, au point de vue littéraire, "que des imitations serviles de Schiller et de Shakespeare." Et, en somme, Merle a bien raison; si on veut couper le mal à la racine, il indique le vrai remède. *La Quotidienne,* à flirter avec les jeunes poètes, avait péché gravement en abandonnant ses principes, en concédant des choses qu'elle n'aurait pas dû concéder; et il lui faut aujourd'hui brûler ce qu'elle s'était laissé adorer, le drame his-

---

[18] Cette pension a été abondamment discutée.

Victor Hugo—Témoin de sa vie—dit nettement que le ministre lui donnait une nouvelle pension de 4,000 francs. II, 290.

Biré—prouve que la pension offerte ne fut que de 2,000 frs., p. 487—*V. H. Avant 1830.*

Séché cite une lettre de Ste. Beuve à Lamartine où il dit que le roi portait à 6,000 francs sa pension de 2,000 frs. du ministère de l'intérieur (*Cénacle de Joseph Delorme,* I, 158), en d'autres mots une augmentation de 4,000 francs. Et Séché dit: Biré se trompe. Au lieu des 4,000 frs. avoués par Victor Hugo. . . . cet offre était de 6,000."

Nous sommes fort portés à croire que Séché se trompe aussi. *La Quotidienne* devait être bien au courant, or elle dit que Hugo avait déjà 4,000 frs. de pension, 2,000 frs. sur les fonds de l'intérieur, 2,000 frs. sur ceux de la maison du Roi, que l'augmentation était donc de 2,000 frs. seulement. (*Quotidienne,* 20 août.)

torique. Puisqu'il n'était que trop connu que certains rois de France n'avaient pas été des modèles de grandeur ni de vertu, pour éviter des scandales il n'y avait qu'une chose à faire, condamner en principe toute la littérature historique—drame et roman.

Il y avait quelqu'un dans toute cette campagne de ressaisissement qui devait être particulièrement embarrassé :—le chef du journal, celui qui, en n'intervenant pas, s'était rendu responsable de ce qui était arrivé. Si Soulié ne renonça pas à son fauteuil, du moins il dut se taire. Il avait laissé parler très haut ses amis romantiques, il devait aujourd'hui laisser parler de même, pour couvrir la voix de ces derniers, les ennemis des romantiques. Une seule fois il a rompu son silence ; et même cela —c'était le jour avant la première attaque de Janin— dans une simple chronique de théâtre ; constatant le succès constant de *Henri III* il annonçait *Marion Delorme* où l'on retrouverait "tout le talent que l'on ne contesterait pas à l'auteur de Cromwell !" Ce fut tout.

Nodier non plus ne s'était pas porté à la défense de son ami. Nous avons indiqué la cause politique de son silence sur l'école de Hugo depuis 1827 (voir, Chap. IV). Il faut y ajouter, croyons-nous, une raison personnelle. On remarque que le dernier article pro-romantique de Nodier (*Odes et Ballades,* 10 févr. 1827)[19] contenait une déclaration d'amitié presque fraternelle pour Hugo ; le seul article qu'il publia dans *la Quotidienne* en 1829, deux ans plus tard, allait porter un coup presque fatal à

[19] Cf. articles de Nodier :
Olésia de Mme. Lattimore Clarke—14 avril 1827.
Le Combat des Trente Bretons—22 oct. 1827.
La foi et la raison—5 janv., 1828.
Byron et Moore—1 nov. 1829.
Histoire des Croisades de Michaud—29 déc. 1829.
Les Harmonies de Lamartine—10 juillet 1830.
Nodier était aussi de son propre aveu débordé de travail, sans compter même celui des journaux. "En effet," écrivit-il à Jean de Bry (le 12 mai, 1828), "j'ai onze volumes sous presse, chez sept différents imprimeurs. . . . Cela me coûte journellement seize heures de travail et ma santé est fort mauvaise." (Voir Boyer de Ste. Suzanne—*Lettres inédites de Ch. Nodier à Jean de Bry,* p. 339. *Notes d'un Curieux*—1878, Monaco.)

ces sentiments.[20] Dans l'article sur *Byron et Moore* (1 nov. 1829, écrit comme préface à leurs poésies traduites par A. Pichot) Nodier prétend que "le génie de l'homme n'est le plus souvent que l'expression du génie d'une époque et que le génie d'une époque dépend presque toujours des circonstances les plus inaperçues"; que "les immenses agrandissements de la puissance dans l'Orient ont peut-être ouvert en Angleterre une nouvelle voie à la poésie et que la muse qui nourrit de miel l'enfance de Moore et de Byron n'est probablement qu'une Péri." "A la vérité", continue-t-il, "nos orientalistes s'ils ont produit quelque chose, n'ont encore rien produit qui approchât des admirables compositions de ces beaux génies."

Nodier ne déserte aucunement les drapeaux du romantisme. Au contraire il réaffirme avec une nouvelle vigueur, ses doctrines d'autrefois. Et l'allusion à Hugo est à coup sûr assez vague. Mais Hugo y vit une "attaque sourde, obscure et ambiguë" à un moment où il voyait beaucoup de ses amis d'autrefois se tourner contre lui. Il avoue avoir été "frappé au cœur" par "ce coup d'épingle d'un ami." "Et vous aussi, Charles!" écrit-il le 2 novembre (voir *Correspondance*). "Je voudrais pour beaucoup n'avoir pas lu *la Quotidienne* d'hier, car c'est une des plus violentes secousses de la vie que celle qui déracine du cœur une vieille et profonde amitié." Et plus loin:—"Ce n'est pas que je réclame contre votre critique. Elle est juste, serrée et vraie. Il y a singulièrement loin des *Orientales* à Lord Byron. Mais Charles—n'y avait-il pas assez d'ennemis pour le dire en ce moment?"

Bien des années plus tard,[21] Hugo se moquera de ses adversaires et de leurs attaques violentes contre son premier essai dramatique. Pour le moment, c'était pour lui une "violente secousse":

---

[20] Voir à propos de ce refroidissement entre Nodier et Hugo: Schenck—op. cit pp. 115-123.

[21] Hugo date cette pièce de 1834. En réalité il a été démontré clairement qu'elle n'est que de 1854.

(Voir Dupin—*Etude sur la chronologie des Contemplations—Mélanges de la Faculté des Lettres,* 1906. Et Edition nationale, p. 467.)

"Vous me criez :—Comment, monsieur, qu'est-ce que c'est
La stance va nu-pieds ! le drame est sans corset !
La muse jette au vent sa robe d'innocence !
Et l'art crève la règle et dit ; c'est la croissance !

"Voùs regardez mes vers, pourvus d'ongles et d'ailes
Refusant de marcher derrière les modèles
Comme après les doyens marchent les petits clercs ;
Vous en voyez sortir de sinistres éclairs ;
Horreur ! et vous voilà poussant des cris d'hyène
A travers les barreaux de *la Quotidienne !*"

(*Quelques mots à un autre*)
(*Contemplations,* I, 65.)

III. *La Camaraderie*

L'école de Hugo passait par un moment difficile à la veille même du grand triomphe. Tout naturellement les romantiques serrèrent leurs rangs. Ce fut l'occasion d'un nouveau plan d'attaque contre eux ; on chercha à rabaisser l'importance de leurs succès en ramenant ceux-ci à d'habiles manœuvres d'une doctrine d'admiration mutuelle, à la "camaraderie" romantique.

Hugo lui-même s'était bercé pendant quelque temps de l'illusion qu'il y avait accord entre ses idées et celles de ses amis royalistes de *la Quotidienne* et d'ailleurs. Maintenant cependant il commence à voir clair. Il écrivait à Ste. Beuve : "Tout s'assombrit autour de nous. Nous voilà revenus comme à nos premiers jours de lutte et de combat. Ces misérables Janin et Latouche, postés dans tous les journaux, épanchent de là leur envie, leur rage et leur haine. Ils ont fait une défection fatale dans nos rangs au moment décisif. La vieille école qui ne soufflait plus mot a repris l'offensive. A la caverne des journaux et dans l'antre des coulisses une double cabale s'organise contre moi. . . . Voilà où nous en sommes. Cela est bien triste comme vous voyez. On nous fait payer bien cher l'avenir." (Voir *Les Amies de Ste. Beuve*—L. Séché—II, 26.) Et Ste. Beuve, alors en voyage, d'écrire à Hugo sur le même ton (le 27 oct. 1829.) "Je n'ai pas lu le journal depuis Paris mais j'ai entrevu

un article de Latouche qui fera que je n'écrirai de ma vie une seule ligne dans la *Revue de Paris.*[22] Un homme qui se respecte ne remet pas les pieds dans un salon ou même dans un café où s'est installé un insulteur. Nous avons entrevu aussi une manigance de Janin, Soulié et le susdit Latouche, les misérables! N'y pensez pas et passez leur sur le ventre en char!" (Cf. *Lettres de Ste. Beuve à Hugo—Revue de Paris, déc.,* 1904.)

Nous retrouvons dans *la Quotidienne* même, l'origine de ces plaintes. Depuis mai, elle avait rendu compte presque chaque mois des livraisons de la *Revue de Paris,*[23] "magasin ou répertoire de pièces inédites, empruntées à toutes les très hautes notabilités de l'époque". (Elle ne représentait aucune tendance littéraire en particulier, et avait été fondée par le Docteur Véron et plusieurs autres littérateurs, parmi lesquels, Charles Nodier.)[24]

Or, en juin, Henri de Latouche y avait fait publier la première de ses fameuses attaques contre *La Camaraderie littéraire*[25] (article sur le *Moïse de Chateaubriand*). En octobre, il avait récidivé. Jules Janin signala ces articles dans *la Quotidienne* (30 juin et 13 octobre 1829) raillant cette "étrange morgue de certaine secte littéraire, hautaine et dédaigneuse, qu'il appelle *ultra-romantique* et dont les membres n'ont d'éloges ni d'admiration que pour ceux de la coterie." Janin avait même engagé Latouche à "frapper d'une main encore plus ferme" ces "poètes escortés en tout lieu de leur public privé qui fournissent en ville l'ouvrage

[22] Ste. Beuve collaborait à la *Revue de Paris,* depuis le mois d'août. (Voir L. Séché, *Ste. Beuve,* I, 90.)

[23] Cf. article du 13 mai (J.J.), 30 juin, 11 juillet, 13 oct., et 6 nov., 1829. Le ton spirituel et railleur de ces derniers articles trahit l'anonymat de Janin.

[24] Cf. *Les Mémoires d'un Bourgeois de Paris du Dr. Véron*—III, p. 103-114, 159.

Le Dr. Véron, collaborateur à *la Quotidienne* depuis quelques années où il signait chaque lundi un article de fond politique. Une lettre de Nodier à Lamartine précise le rôle du premier. Selon lui, il n'y a "été appelé que parce qu'on "suppose qu'il exerce quelque influence d'amitié sur vous (Lamartine), sur M. de Chateaubriand, sur Victor Hugo. L'entreprise est large et dirigée par des gens qui se connaissent en puissances littéraires et qui n'admettront rien de médiocre." (27 mars, 1829.)

[25] Voir sur l'éloignement de Latouche de l'école dont il avait lui-même fait partie jusqu'en 1824, Séché, *Le Cénacle de Joseph Delorme,* I, 238.

et le parterre, qui ne hasarderaient pas la récitation d'une ballade, la bagatelle d'une élégie sans s'être assurés de leurs compères, sans avoir flanqué leur fauteuil de superlatifs de leur dévotion, espèce de basse obligée qui ronfle d'hémistiche en hémistiche, mélopée de flagorneries domestiques à laquelle ils ont dressé leur langue par une sorte d'enseignement mutuel."[26] Janin s'était permis de reprendre aussi certaines attaques contre *Marion Delorme* "que dévore sa virginité théâtrale", et les *Orientales* que "Latouche avait eu l'audace de jeter pardessus les moulins." Hugo était furieux. Il le laissait voir ailleurs que dans ses lettres personnelles. "Croiriez-vous", écrivit Turquety à Nodier, le 2 novembre, "que pour quelques mots défavorables à Hugo qui ont été mis dans *la Quotidienne* dernièrement dans un article de J. J., Hugo a menacé de le faire périr sous le bâton? Sainte-Beuve brandissait une clef qu'il tenait à la main en prononçant des invectives." (Cf. Marsan, *La Bataille Romantique,* p. 211.)

Voilà donc pour la "manigance de Janin et de Latouche". Hugo et Ste. Beuve, on vient de le voir dans cette même lettre, s'étaient plaints de Soulié aussi. Le rôle de celui-ci, en laissant faire "ces misérables," avait été plutôt négatif, mais non moins irritant pour Hugo.

La Quotidienne, s'apercevant bien que ses nouvelles armes contre *La Camaraderie littéraire* portaient, ne se fit pas faute d'en user. Dans la critique artistique du Musée Colbert (le 21 janvier 1830) nous lisons que la "Camaraderie qui a fait tant de tort à la littérature . . . s'est aussi glissée dans la peinture. Il n'y a presque pas maintenant parmi les peintres de la jeune école . . . un seul artiste abandonné à lui-même et mené

[26] A ce propos il faut rappeler l'anecdote charmante que raconte Mme. Ancelot dans ses *Salons d'Autrefois*: p. 125.

[27] Sans doute il n'y a pas de fumée sans feu et il y eut des abus. Nodier lui-même s'irritait parfois de trop de camaraderie. Voir par exemple, une lettre de Nodier à Bry (Cf. B. de Ste. Suzanne, op. cit.).

"Ma situation est tout ce qu'elle peut être aujourd'hui, c.à.d. bonne sous le rapport des affections, et pire que jamais sous celui de la fortune. Ce n'est pas que la littérature soit devenue un mauvais métier, tant s'en faut, mais elle ne fait prospérer que les intrigants de toute couleur qui savent exploiter la reconnaissance ou la crainte des hommes puissants." (19 déc. 1829.)

par sa seule vocation." Louis Boulanger est surtout attaqué; "homme d'un talent incontestable, d'un talent appelé à être original mais s'enfonçant tous les jours dans le mépris de l'art." On n'avait pas choisi au hasard Boulanger—n'était-il pas un ami intime et un disciple dévoué du Maître du Cénacle de 1829-30?[28] Il avait en outre exposé cette année le portrait de la petite Léopoldine, ce qui inspira à *la Quotidienne* cette boutade: "La petite fille de M. V. Hugo, est-elle donc déjà à ce point engagée dans l'affaire du romantisme, qu'il fallut de toute nécessité que M. Boulanger en faisant son portrait, le fît en dépit de toutes les règles? Qui jamais s'est avisé de peindre avec ce lâche pinceau, avec ses teintes mornes et négligées une figure d'enfant?"

Le lendemain *la Quotidienne* s'indigne à propos d'une préface de Théodore Carlier, poète médiocre qui publiait les *Voyages Poétiques.* "Le mécanisme de sa préface établit d'une manière irréfragable sa profession de foi littéraire"; car, comme tous ces poètes qui s'encensent réciproquement, Carlier commence par "se défendre de la pensée qu'on pourrait lui prêter, d'avoir voulu toucher à l'Orient du *maître* et rivaliser avec lui. Un *seul homme,* s'écrie-t-il avec une humilité profonde, a pu sans être insensé lutter avec l'esprit de Dieu!" Aux éloges de Hugo succèdent ceux d'Emile Deschamps, de Ste. Beuve, de Vigny. "C'est une préface de réception à l'école nouvelle en quatre mots." (22 janv. 1830). Le système des préfaces est raillé encore à propos de la *Clotilde ou Esquisse de 1822;* Gaspard de Pons est loué pour n'avoir pas eu recours à ce procédé si facile, et s'en être remis "aux décisions de ce public destitué dans trois ou quatre préfaces célèbres du droit de rendre la justice littéraire." Et cela est d'autant plus méritoire que l'auteur, de son propre aveu, "a vu de bien près l'aurore de la révolution romantique, et qu'il est lié de l'amitié la plus vraie avec tous ceux qui en ont propagé les doctrines et pour lesquels la *camaraderie est un des plus grands charmes de la vie!"* (31 janv. 1830.)

---

[28] Hugo avait fait profession publique de cette amitié en dédiant en 1828 deux de ses ballades à Louis Boulanger,—*Les Deux Archers* et la *Légende de la Nonne,* et le nom de Boulanger allait se retrouver en tête de maintes pièces encore dans les années suivantes.

IV. *Charles Rabou.*

Un autre parmi les nouveaux critiques de *la Quotidienne* doit retenir notre attention, c'est Charles Rabou. Avec une assurance très juvénile, il se jeta en 1830 dans la mêlée. Et si les Janin et les Géraud même avaient quelquefois hésité—sentant que trop d'assurance trahissait quelquefois un manque de compréhension—Rabou, lui, ne recule devant rien. Le 15 janvier, il se met en campagne pour démolir Hugo. Il commence par rompre le prudent silence de *la Quotidienne* à propos des *Orientales,* dans un article où il traite à la fois de ce recueil et des *Légendes Françaises* d'Anglemont (poète très médiocre[29]). Trahissant son donquichottisme, il s'étonne que personne n'ait osé parler franc: Aucune des œuvres de Victor Hugo depuis *Han d'Islande* jusqu'aux *Orientales* n'a été encore jugée comme il convient; et la cause, c'est la peur de "notre humble critique de lutter contre l'admiration et le lyrisme enthousiastes du prospectus à l'usage de Gosselin (éditeur) modestement placé en tête (de cette dernière œuvre)". Les amis de Hugo ayant accusé Anglemont d'avoir plagié les *Orientales,* Rabou analyse alors à sa façon et compare les principaux poèmes des deux recueils; Anglemont est acquitté. Rabou d'ailleurs ne se contente pas de déclarer l'originalité de son client rétablie; il ne craint pas même le ridicule de placer le talent d'Anglemont au-dessus de celui de Hugo. "M. Hugo a fait les *Orientales* à moitié endormi et tourmenté d'un mauvais rêve. M. Anglemont a écrit les *Légendes* tout éveillé et tout franc, sorti des vieux récits des contrées qu'il a parcourues . . . tous deux poètes s'inquiétant fort peu l'un de l'autre et d'autant plus que le premier entouré d'admirateurs jeunes et ardents, esclaves soumis et passionnés des moindres caprices de sa muse, toujours prêts à lui faire des préfaces ou des prospectus ne peut guère avoir à s'inquiéter d'un jeune poète sans coterie, sans prôneurs, et qui n'a que lui seul pour l'avancer." Rabou—précurseur de M. Edmond Biré,—

[29] Cf. aussi Asse—*Les Petits Romantiques.* Anglemont plutôt de l'école de Guiraud et de Soumet que de celle de Hugo, avait raillé à cœur joie dans sa Préface tous les maîtres du Cénacle—Hugo, Ste. Beuve, Vigny, Deschamps.

s'apitoie enfin acrimonieusement sur ce talent qui "donnait tant de promesses dans son principe, (quand il était royaliste et catholique) mais qui, égaré par d'insipides flatteurs depuis l'Islande jusqu'à la place de Grêve, jette aujourd'hui de pâles et incertaines clartés." (15 janv. 1830.)

Ayant dûment enterré les *Orientales,* Rabou se tourne vers une œuvre plus récente de Victor Hugo, une préface qui avait augmenté l'inquiétude de *la Quotidienne* à propos des hérésies du poète. La dite préface—qui vit le jour la veille même d'*Hernani*—était en tête d'un recueil de poésies, *Le Sylphe,* dont l'auteur, Dovalle, venait de mourir à la fleur de l'âge. Hugo y avait signé ces mots: "Le romantisme, tant de fois mal défini, n'est à tout prendre, et c'est là sa définition réelle, que le libéralisme en littérature. . . . Bientôt, car l'œuvre est déjà bien avancée, le libéralisme littéraire ne sera pas moins populaire que le libéralisme politique. La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques. . . . La liberté littéraire est fille de la liberté politique. Ce principe est celui du siècle et prévaudra. Les *Ultras* de tout genre, classiques ou monarchiques, auront beau se prêter secours pour refaire l'ancien régime de toutes pièces, société et littérature, chaque progrès du pays, chaque développement des intelligences, chaque pas de la liberté fera crouler tout ce qu'ils auront échafaudé." (Voir *Lit. et Phil. Mêlées,* p. 223.)

Rabou ne s'occupe guère des poésies de Dovalle: elles ne sont qu'un prétexte pour donner cours à sa rage anti-hugolâtre. C'est "cet orateur de haut et puissant renom qu'on est allé chercher comme pour augmenter la pompe de la fête funèbre" auquel il en veut. Et les accusations personnelles occupent plus de place que les discussions littéraires. Hugo est accusé de s'être servi sans pudeur, comme tous les orateurs d'apparat, "de la pierre du sépulcre d'autrui comme d'un piédestal pour y élever sa propre statue."

En vérité Rabou est un étourdi, parfaitement inconscient des problèmes de l'avenir qui se dissimulent sous ces doctrines. Tout son article est conçu dans ce ton de frivolité inintelligente qu'il

n'abandonne même pas quand il aborde le sujet de la *liberté* dans l'art que Hugo avait exposée dans sa préface; Rabou escamote la discussion en essayant de faire de l'esprit au sujet de la représentation d'*Hernani.* "Chacun qui avait paru mériter qu'on lui confiât un billet," dit-il, "a été *libre* d'y assister. Quiconque y a trouvé d'admirables beautés et des miracles de poésie a été *libre* d'y applaudir de trois vers en trois vers, d'y dépenser la liste d'interjections connues dans toutes les langues d'Europe. . . . C'est une vue singulièrement vraie que celle qui assimile cette *liberté* à celle du libéralisme!" (11 mars, 1830.)

D'autres critiques de *la Quotidienne* se montrèrent moins puérils et comprirent que cette attitude narquoise à l'endroit des succès du romantisme finirait par nuire à la cause de ceux qui y avaient recours. Ils sentirent que le triomphe d'*Hernani* signifiait le triomphe définitif de l'école, au moins sur la scène. C'est là donc qu'il s'agissait de manœuvrer habilement.

V. *Hernani.*

Si les premières mentions qui en furent faites dans *la Quotidienne*—avant la représentation—étaient plutôt aimables, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Soulié retenait toujours la critique dramatique malgré son silence embarrassé à certains moments. De sorte que, quelque inconséquent que cela puisse paraître, on trouve (le 8 janv. 1830) au cours même de la campagne antihugolâtre dont on vient de voir la violence, une "première annonce" qui est une défense d'*Hernani.* Soulié s'en prend à ces personnes qui "vous sténographient mnémoniquement une lecture" et qui font "courir des vers fort étranges sur le compte de la pièce." Pendant les semaines suivantes, il tient ses lecteurs au courant du progrès des répétitions à la Comédie Française.

Enfin le jour de la représentation approche. Tout Paris en parle. *La Quotidienne* se sent forcée de donner son opinion. Prudemment elle affirme son impartialité: "Nous ne voulons rien préjuger sur la *solution d'une question si vivement agitée.* Notre tâche sera assez difficile s'il nous faut constater avec impartialité un résultat que le *Moniteur* (gazette ministérielle) nous déclare être si impatiemment attendu." (18 févr.)

Le jour de la "première", sa réserve devient presque de l'hostilité. Elle raille "l'attitude de tous les amis de Hugo qui s'emploient de leur mieux pour préserver de tout encombre le succès de son drame." Elle prend à partie les *Débats* qui cherchent à donner une importance politique à *Hernani,* protestant contre les "torts de la censure." Quant à elle—elle prêche le calme. A quoi bon exciter les passions? "Malgré toutes les maladroites apologies, nous pensons qu'*Hernani* sera écouté avec l'attention que mérite l'ouvrage d'un poète dont les débuts furent si brillants, et que cet essai du drame romantique sera apprécié *sans rancune politique et même sans rancune littéraire."* (25 février.)

Hernani est joué, on sait avec quel succès de scandale, avec quel triomphe pour les "jeunes." Cela dépassa la pire attente; Soulié resta interdit. Que dire dans *la Quotidienne* conservatrice de cette production stupéfiante? Les premiers mots de son compte-rendu, écrit le soir même de la représentation, trahissaient son embarras extrême. Il tergiversa, il chercha à gagner du temps. "La pièce, était-elle bonne ou mauvaise? Ce n'était pas là la question qui devait être résolue ce soir mais la pièce a-t-elle été applaudie ou sifflée? Eh bien, elle a été applaudie dès le commencement, quelques sifflets ont en vain protesté, les applaudissements sont allés crescendo jusqu'à la fin et l'auteur a été demandé avec des cris d'enthousiasme." Il continua—mais répétant toujours la même chose,—"Un fait est constant, la représentation d'*Hernani* a été accueillie par des transports d'admiration et des applaudissements à tout rompre." Et puis: "demain nous rendrons un compte détaillé de cet ouvrage." D'ailleurs qu'on le sache bien d'avance "notre jugement ne sera influencé par aucune rancune soit politique soit littéraire, mais nous pensons qu'on ne peut asseoir un jugement bien raisonné sur cet ouvrage qu'après une représentation plus paisible que celle de ce soir." (26 févr. 1830.)

Le surlendemain Soulié lance son article. Mais évidemment il n'a pas encore "pu asseoir son jugement." Il se borne, de son propre aveu, à en faire une relation détaillée (trois longues colonnes) sans ajouter d'appréciation personnelle. Les quelques re-

marques rares sur les dialogues trop longs, ou sur les scènes et les vers d'une grande beauté par ci par là, sont beaucoup trop sommaires pour constituer un véritable jugement. (28 févr.) C'est pourtant le dernier mot de Soulié dans *la Quotidienne* sur le grand triomphe de l'école de son ami—triomphe qu'il avait préparé avec zèle et peut-être attendu avec impatience. Ou bien, peut-être pensait-il en effet que Hugo avait dépassé ici toutes les bornes, et que même lui, Soulié, ne pouvait plus suivre; et, comme dans le cas de *Marion Delorme,* plutôt que de blâmer son ami, il préférait se retirer de la lice.[30]

Les autres rédacteurs et collaborateurs de *la Quotidienne* n'ont pas les mêmes scrupules. Pour eux, Hugo devient une véritable menace pour la société. Il s'agit de l'écraser, lui et son école. A partir de ce jour, ils s'acharnent plus encore dans leur double campagne contre la *camaraderie* et contre Hernani.[31] Le 1er mars on passe en revue *Hernani et les Journaux*[32], discutant les "jugements *osés* par les différents organes" à propos de ce drame, sur lequel "La France, l'Europe, notre siècle et peut-être la postérité a les yeux." Sans doute *la Quotidienne* prétend bien garder toute son impartialité; comment ne le ferait-elle pas? "Si elle adressait au poète quelque reproche on ne manquerait pas de lui faire remarquer que M. Victor Hugo a été poète royaliste autrefois et qu'il ne l'est plus aujourd'hui et l'on voudrait voir à toute force une vengeance dans notre justice." D'autre part —et ceci est bien habile—elle n'oserait non plus offrir à Hugo

---

[30] Les sympathies personnelles de Soulié sont restées aux romantiques. En 1830 il publia un *"Keepsake Français"* où se trouvèrent les noms de toutes les gloires de l'école. Une lettre de Vigny de cette année adressée à Soulié, à propos d'un poème de Deschamps que Soulié désirait pour son album, témoigne des excellentes relations qui existaient toujours entre lui et les membres du cénacle romantique. M. Baldensperger a eu la bonté de nous communiquer une copie de cette lettre qui se trouve actuellement à la Bibliothèque de Calais; elle paraîtra dans le volume d'inédits de Vigny qu'il prépare.

[31] Voir sur *Hernani*—

Annonces: 8, 15, 18, 24, 25 janv.; 3, 6, 30 fév.; 4, 8, 10 mars; 17, 20 avril, et les articles dans l'appendice, de 1830.

[32] Elle relève les jugements des journaux suivants: Journal des Débats, Journal du Commerce, Constitutionnel, National, Universel, Le Figaro, La Gazette, Courrier Français, La Pandore.

"une couronne d'éloges interlacée de censures, car l'hernanisme est une religion jalouse qui . . . rejette avec horreur les demi-dévouements, qui demande à ses adeptes une foi aveugle et le sacrifice perpétuel de leur conviction et de leur jugement." Puisque donc il faut choisir entre oui et non, *la Quotidienne* dira non,—"nous n'en sommes pas encore à ce degré d'initiation." (1er mars.) Elle grignotera donc le succès d'*Hernani,* en se moquant de la "Jeune France" qui avait assisté à la grande soirée, et en se divertissant des costumes bizarres dont s'étaient affublés les disciples, autant que de leur admiration aveugle pour le "maître et le pape même de leur église!" (10 mars.)

Toutefois, lorsqu'il demeura évident que le triomphe d'*Hernani* n'était pas un triomphe passager, elle laissa voir son inquiétude réelle. "Il paraîtrait en effet que M. Victor Hugo ne peut avoir une pensée, jeter une phrase, remuer un hémistiche sans que la question de l'art entier n'en soit émue. A entendre ses amis la pièce est le manifeste de la réforme, l'*alpha* et l'*oméga, l'initium* et *le finis,* le *fait homme* du *moi romantique."* (28 mars.)

A ce moment l'intrépide Rabou rentre en scène. Les lecteurs de *la Quotidienne* vont enfin comprendre la question d'*Hernani,* car Rabou annonce qu'il va étudier, dans l'intérêt de l'art, deux choses: les doctrines essentielles de l'école, et la manière dont Hugo, ce prétendu chef du mouvement, s'y est conformé. S'il allait pouvoir prouver qu'*Hernani* et le romantisme n'ont rien en commun, le tour serait joué. Le public aurait beau applaudir *Hernani, Hernani* n'était pas le romantisme; le triomphe *d'Hernani* ne signifiait pas le triomphe du romantisme. C'était le triomphe d'un drame seul, et d'un homme qui n'était pas trop intelligent, par-dessus le marché.

Les articles de Rabou ne sont pas d'un lumineux éblouissant mais l'assurance imperturbable de l'écrivain tiendra lieu de clarté. Le principe fondamental de l'école, selon Rabou, peut se traduire en un mot: "A la place du conventionnel elle veut la *vérité* dans l'art, toute la *vérité,* rien que la *vérité."* Or cette vérité contre laquelle rien ne peut prévaloir, ne se trouve nulle part dans *Hernani.* Il n'y a ni vérité dans les personnages (28 mars), ni

vérité dans la fable (14 avril), ni vérité dans le dialogue, mais au contraire incorrection et afféterie de langage et de versification (17 avril). "Ce que nous voulons avant tout prouver," affirme maintenant Rabou, "c'est que l'école de M. Victor Hugo, qu'on *aurait tort de confondre avec la nouvelle école,* active pour tout mettre en question et pour tout détruire, était décidemment inhabile à rien reconstruire, alors même qu'elle se plaçait le plus au large sur le terrain de ses doctrines; que sa poésie soit rocailleuse, prosaïque, incorrecte, cela ne fait rien à toute force à la question du *naturel* dans l'art, mais l'absence de toute *vérité* dans ses conceptions, alors qu'elle ne cherche que la *vérité,* témoignerait, ce semble, d'une étrange impuissance. Nous avons analysé l'œuvre modèle jusqu'à ce jour. Le public jugera." (17 avril.)[33]

Passant sur tout ce verbiage de Rabou on trouve enfin le vrai sujet du débat indiqué. Le romantisme effraye de nouveau *la Quotidienne* à cause de ses conséquences morales, sociales et religieuses. "Si la prétention du romantisme à produire exactement tout ce qu'il imite est fondée, ne faut-il pas plaindre notre société, telle qu'il nous la représente dans certains drames? Voyez le dénouement d'Hernani! C'est un double suicide commis de sangfroid, sans retour sur soi-même, l'athéisme est là sur la scène, un athéisme raisonné, tel que nous le voyons dans notre brillante société du XIXe siècle. Et voilà les leçons que notre littérature dramatique enseigne à la jeune génération, voilà la société qu'elle exprime!" (3 avril, article par D (?) sur *Les Observations morales, critiques et politiques* par Destailleurs.)

Il faut reconnaître que l'idée de Rabou fut adoptée, en dernière analyse, par *la Quotidienne.* En l'exploitant plus habilement on pouvait en faire quelque chose. Victor Hugo est un

---

[33] Malheureusement pour Rabou, il n'avait pas fini avec le romantisme en le décapitant de Victor Hugo; il y en avait d'autres qui étaient identifiés avec le romantisme: Ste. Beuve, Vigny, Deschamps, Dumas même. Mais il ne faudrait pas être Rabou pour s'embarrasser; il les exécute à leur tour. Ainsi en avril il fait pour le *Stockholm, Fontainebleau et Rome* de Dumas exactement ce qu'il avait fait pour *Hernani.* Dumas a complètement manqué à la "sainte loi de l'école, la vérité." (27 avril.)

jeune, mais si Victor Hugo se trompe cela ne veut pas dire que tous les jeunes se trompent. Cela revient à quelques "distinguo." *La Quotidienne* qui ne veut pas être considérée comme réactionnaire va donc faire une distinction habile entre l'école classique, l'école de Victor Hugo, et la jeune école.

C'est Laurentie qui va mettre les choses au point, aussi sensément que possible, dans un article intitulé *Les Romantiques et Les Classiques* (4 avril). Il annoncera là, en même temps, son programme pour l'avenir: "La guerre sera encore longue, et avant le traité d'alliance il y aura bien des beautés méconnues et bien des sottises prônées. Des deux côtés il y a des griefs." Que voulez-vous faire en effet "d'une littérature qui finit par M. Pierre Tissot, M. Jouy, par M. M. Arnault père et fils et par M. Darode de Lillebonne? D'autre part qu'est-ce qu'une littérature qui s'annonce par la théorie du laid, du difforme, du monstrueux? . . . Il y a en effet une école qui se meurt de monotonie et de misère, c'est une triste fin et cela ôte le courage de lui reprocher autre chose. Il y en a une autre qui s'annonce à la vie avec des désordres si frénétiques qu'on demande aux passants si les petites maisons sont ouvertes." Eh bien, s'écrie Laurentie intrépide, au lendemain d'*Hernani*: "Laissons l'école qui s'en va et voyons si on peut guérir la raison de celle qui vient." Reprenant l'histoire de la littérature en France depuis la Révolution, il pense démontrer que "l'école nouvelle avec la prétention d'entrer dans le Christianisme, avait foulé aux pieds toutes ses lois, et la première de toutes, la loi suprême de l'autorité. (Voilà qui est moins équivoque que le critère de la *vérité dans l'art* de Rabou). . . . Sans celle-là il n'y a point d'intelligence ni de vie!" Pour "guérir donc sa raison", il va chercher désormais dans les "loisirs que lui laissera la politique" à "ramener la poésie à l'objet même qu'elle se propose. . . . Pour être grande et vraie il suffira qu'elle soit chrétienne. Elle ne l'a pas encore compris et voilà pourquoi elle mérite si tristement d'exciter les risées de cette école expirante du *matérialisme* qui n'a su respecter que les formes matérielles du langage sans se douter des choses mêmes qui constituent le génie. Il est temps de montrer ce qu'il y a de faux dans les théories qui

ne tiennent pas à la foi. L'école matérialiste est morte pour s'en être détachée, l'école nouvelle périra pour l'avoir saisie seulement comme une vaine mythologie, maniable à tous les caprices, pliable à toutes les erreurs."

S'il en fallait des preuves encore, on verrait d'après cet article que les doctrines littéraires de *la Quotidienne* n'ont guère varié depuis 1814. En 1830, à la suite de la défection avérée du plus brillant et du plus bruyant représentant de la nouvelle école, elle est prête à recommencer la tactique adoptée jadis quand elle s'était proposé de faire sien Victor Hugo. Elle doit désormais chercher, Hugo l'ayant déçue, d'autres "jeunes poètes" à associer à ses destinées. A propos d'*Hernani* elle avait fini par écrire : "On conçoit l'inquiétude des amis de Hugo, s'il est vrai qu'ils regardent cette affaire comme une question de vie ou de mort pour le romantisme. Quant à nous, nous tenons pour certain que le romantisme survivra quand même et M. de Musset à coup sûr est de notre avis !"

La Quotidienne risque ici le nom de Musset. En un sens, c'est curieux car il y aurait eu un romantique sur qui elle aurait pu absolument compter et qui aurait assuré pour elle le contact avec l'école nouvelle, c'était Lamartine. Pour lui, elle n'avait aucune réserve à faire. Elle l'acclamait lors de sa réception à l'Académie Française (2 avril—deux jours seulement avant l'article de Laurentie) : "Nous pouvons le dire avec orgueil—M. de Lamartine est un des nôtres, homme de nos opinions politiques comme de nos pensées littéraires. . . . C'est une des plus belles gloires littéraires de notre siècle." Elle avait bien dit. Quelques semaines plus tard Lamartine publiait *Les Harmonies poétiques et religieuses* : "On y retrouve le talent qu'on a admiré dans les premières *Méditations poétiques,* aggrandi encore par les inspirations *toutes religieuses* du poète" (13 juin).[34] Bref, Lamartine répondait en toutes lettres à l'idéal rêvé par *la Quotidienne.*

[34] En juillet (le 10), *la Quotidienne* accepte de Nodier un article sur ces *Harmonies.* Eloges et critiques s'y mêlent, éloges de la belle inspiration religieuse, de l'abondance mélodieuse de son expression, mais critiques d'une sorte de pompe dans son style et de l'emploi de termes impropres. Les conseils sont tout romantiques. L'article est de *Nodier* et non pas de *la Quotidienne.*

Mais le cas de Musset est plus intéressant, car Lamartine n'est plus, quant à la réputation au moins, un tout jeune; et du reste il est acquis. Musset, lui, est un tout jeune, de dix ans presque plus jeune que les Hugo, Vigny et Deschamps, et il n'est pas *acquis*. Il a des promesses aussi brillantes que Victor Hugo. *La Quotidienne* sait tout cela; et puisqu'il n'est pas encore poète formé, elle espère pouvoir lui indiquer la bonne voie. Quelle belle conquête ce serait!

Avant même de le nommer dans l'article sur *Hernani,* elle avait jeté l'hameçon. A l'occasion de ses *Contes d'Espagne et d'Italie,* elle avait publié, le 12 février, une de ses critiques les plus impartiales et les plus judicieuses de l'année.[35] Elle éprouve sans doute quelques embarras devant les nouveautés de ce recueil, et elle confesse avoir été "ballotée de la hauteur de la plus belle poésie aux plus incroyables bassesses de langage, des idées les plus gracieuses aux peintures les plus hideuses." Elle se compare même à un "homme dont une oreille écouterait les sons d'une musique harmonieuse tandis que l'autre serait condamnée au bruit de la halle, à la trompette des charlatans, aux voix glapissantes des marchands compliquées de toutes les cloches des ports sonnant par un jour de débâcle et auquel on dirait: "Analysez tout cela!" Mais qu'importe. Il y a quelque chose à faire là, ce n'est pas impossible. Le critique conjure donc Musset, au nom de l'admiration qu'il espère avoir un jour pour lui, "à reconnaître quelque règle, point celle d'Aristote, point celle de l'Académie, point celles d'aucune critique vivante ou passée s'il ne le veut, mais au moins celle de son jugement. . . . " (12 févr.)

Dans un second article le critique entrevoit mieux encore (et pour l'apprécier) la vraie originalité du jeune poète et du romantisme; cette compréhension des déceptions profondes de la vie, alors que du sein même des joies, l'âme se trouve sans cesse "rejetée vers des pensées de douleur et de destruction." Chateau-

---

[35] E. Letterier, dans son article sur *La Critique et Les Débuts de Musset* (La Revue du temps présent, 1911, juillet, déc. p. 458) affirme que ces articles de *la Quotidienne* sont "parmi les plus impartiaux et les plus étudiés auxquels les *Contes d'Espagne* donnèrent naissance."

briand avait proposé un remède énergique; le Père Aubry tançait René et lui ordonnait de *vouloir,* en regardant vers le ciel, vers l'Eglise. *La Quotidienne* regrette que l'on ne trouve chez l'auteur de *Rolla* et de *Don Juan* que cette conception sensuellement pessimiste et passive du monde. "Pourquoi ses acteurs sont-ils tous méprisables et odieux, pourquoi pas la moitié d'une âme honnête pour reposer l'imagination!" *La Quotidienne* avait fait la même critique à l'œuvre de Lord Byron. Mais Byron est un ancien et il lui paraît "y avoir dans cette publication (de Musset) plus d'avenir *que dans aucun des poètes de notre époque,* mais ceci soit dit sous la condition que l'enfant qui paraît passablement gâté ne fera pas toutes ses volontés, c'est une éducation toute lacédémonienne qu'il faut à son talent. (23 févr.)

Malheureusement pour la tentative de *la Quotidienne,* qui voulait faire de Musset un second Hugo, un second chef du romantisme, qui serait et resterait royaliste et catholique, Musset devait rester parfaitement indifférent à la politique. S'il écrivit *Rolla* en 1833, ce fut un cri anti-Voltairien, sans doute, chrétien si l'on veut, mais non point dans le sens des *Odes* de Victor Hugo, qui n'étaient que catholiques. Du reste cette même année, Musset rencontra Georges Sand. Encore quelques mois et il ne pensera plus qu'à chanter son propre désespoir, et moins que jamais, il répondrait à des ouvertures de la part de *la Quotidienne.*

Encore une fois donc celle-ci dut voir ses aspirations déçues; encore une fois ses plus chères espérances pour le renouvellement de l'inspiration monarchiste et catholique en littérature, devaient être anéanties. Et puis toute question de poètes à part, les événements politiques qui se précipitèrent en juillet de cette même année, ne lui laissèrent que peu d'espoir de voir son rêve se réaliser.

Conclusion.

La tâche que nous nous étions assignée est terminée.

L'étude des rapports qui existaient entre *la Quotidienne* et la nouvelle école littéraire finit tout naturellement en 1830.

D'une part la période glorieuse de *la Quotidienne* en politique cesse avec la chute de la branche aînée des Bourbons. Quand les nuages des "trois journées" de juillet se dissiperont *la Quotidienne* ne verra plus sur le trône de France *son* roi ; elle comprendra que son *idylle* politique et religieuse doit être définitivement abandonnée. Quoiqu'elle reste jusqu'à la mort de *"Henri V"* (1883)—le petit duc de Bordeaux d'autrefois—loyale aux Bourbons, sa devise, "Dieu, le Roi et les Lois", ne pourra plus être interprétée comme avant 1830; ses doctrines politiques n'exerceront plus la même influence sur l'orientation de la nouvelle littérature nationale. Comment pourra-t-elle espérer inspirer à la jeunesse de France une littérature dédiée à la gloire de la monarchie catholique, quand règnera aux Tuileries un roi bourgeois, un roi qui n'avait pas hésité, une quarantaine d'années auparavant, à combattre à Jemmapes en faveur du peuple, et contre les monarques légitimes ?

D'autre part la bataille romantique proprement dite touche à sa fin. En poésie les "jeunes" triomphent avec les *Orientales* de Hugo, les *Harmonies poétiques* de Lamartine. Au théâtre le succès d'*Hernani* impose, même au plus sceptique, la nécessité de reconnaître du nouveau mouvement les droits de cité.

Enfin dans les bureaux de *la Quotidienne* un esprit plus libéral va forcément pénétrer. En 1828, Michaud s'était retiré. En août, 1830, Laurentie céda à un autre la direction par suite de quelques divergences d'opinion au sujet de l'attitude que devaient garder les royalistes vis-à-vis du nouveau régime. De Brian, le nouveau-venu, s'entoura d'une collaboration jeune et active, dévouée encore aux rois déposés, sans doute, mais libérale déjà en matière littéraire. Dès 1832, Alfred Nettement sera l'esprit dominant de la jeune *Quotidienne;* Laurentie à la vérité revint à la direction en 1835, mais il ne lui rendit point son prestige d'autrefois et elle traîna désormais une existence obscure jusqu'à sa fusion avec deux autres journaux (*La France* et *l'Echo français*) lors de la troisième Révolution en 1848.

APPENDICES

I. Collections de la Quotidienne à Paris.

II. Rédacteurs et Collaborateurs de la Quotidienne.

III. Liste des articles les plus importants, parus dans la Quotidienne de 1814 à 1830.

APPENDICE I.

COLLECTIONS DE LA QUOTIDIENNE A PARIS

La Bibliothèque Nationale.	1792—1797.
No. Lc[2] 720—Lc[2] 728.	1814—1847.
No. Lc[2] 1647—Lc[2] 1649.	1847—1883.
La Bibliothèque du Sénat.	1er juin, 1814—17 sept. 1815.
No. 11805.	18 sept. 1816—6 fév. 1847.
La Bibliothèque de l'Opéra.	1825—1833.
No. H. H.[6]	
La Bibliothèque de l'Arsenal.	1827—1828.
La Bibliothèque de l'Institut.	1er juin 1814—31 déc. 1815.

APPENDICE II.

REDACTEURS ET COLLABORATEURS DE LA QUOTIDIENNE

NOTE:—La liste suivante est aussi complète que possible. Avant 1814 et après 1830, nous n'avons incorporé que les noms les plus importants. Nous nous sommes servis dans la préparation de cette liste et pour identifier les initiales et pseudonymes surtout des ouvrages suivants:

Quérard; *Les Supercheries dévoilées,* 1869.
La France littéraire, 1827.
La Littérature française contemporaine, 1842-'57.
Michaud: *Biographie universelle,* 1854.
Hoefer; *Nouvelle Biographie,* 1855.
La Grande Encyclopédie.
Le Grand Larousse.

REDACTEURS ET COLLABORATEURS

Signatures. — *Collaborateurs.*

A. — voir Féletz.

A. D.

A. D. C. — *Alizan de Chazet.* (André René Polydore.) 1771, Paris—1844. Auteur dramatique. Bibliothécaire de Versailles, 1816. Un des fondateurs de la Société des Bonnes Lettres. Censeur dramatique.
Auteur: Eloge de La Harpe, 1805. Le Conciliateur ou trente mois de l'Histoire de France, 1824. Les Russes en Pologne, 1812. La Nuit et la Journée du 29 sept. 1820. Eloge du Duc de Berri, 1820. La Mort de Louis XVIII, 1824. Des Mœurs, des lois, des abus, 1829, Mémoires, souvenirs, œuvrès et portraits, 1837.
Collaborateur: La Quotidienne, critique littéraire et dramatique, comptes-rendus de la Chambre, 1814—

A. L. — voir Langlé.

Amar du Rivier. — *Amar du Rivier.* (J. Auguste). 1765, Paris—1837. Littérateur et auteur dramatique. Conservateur, bibliothèque Mazarine. 1803—1837.
Auteur: Le Fablier anglais, 1802. Comédies de Térence, 1812. Pharsale de Lucain, 1816. Œuvres de Rousseau, éd. 1820.
Collaborateur: Le Moniteur; La Quinzaine littéraire. L'Année littéraire. Les Annales de la littérature et des arts. La Quotidienne, 1814—

A. P. — voir Pichot.

A. S. — voir Soulié.

A. T. — voir Audibert?

Audibert. (L. F. Hilarion) 1797, Marseille—1861, Paris. Littérateur et publiciste. Avocat attaché aux Affaires étrangères, et secrétaire de Chateaubriand. 1823. Lauréat de l'Eloquence, Société des Bonnes Lettres, 1823. Maître de Requêtes au Conseil d'Etat, 1827.
Auteur: Fragments d'Histoire. 1827. Mélanges de littérature et d'histoire. 1828.
Collaborateur: A plusieurs journaux royalistes. La Quotidienne, 1822—seconds articles politiques et critiques littéraires.

B. — voir Bonald.

Battus.

Bazin. (Anaïs de Raucou) 1797, Paris—1850. Avocat de la Cour royale de Paris. 1818.
Auteur: Eloge de Malesherbes, 1830. Cour de Marie de Médicis, 1830. Histoire de France sous

Signatures.	*Collaborateurs.*
	Louis XIII, 1837. etc. Collaborateur: La Quotidienne. 1822—
B. d'E.	voir Eckstein.
Beauchêne.	*Beauchêne.* (Edme Pierre Chansot de) 1748, Joigny —1824, Paris. Médecin et moraliste. Médecin de l'Ecole Normale sous l'Empire. Médecin de Louis XVIII. Membre de la Société royale de médecine. Auteur: Articles savants. Maximes, réflexions, pensées diverses. Collaborateur: Journaux royalistes et savants. La Quotidienne: articles savants, 1815—
Beaulieu.	*Beaulieu.* (Claude François) 1754, Riom—1827, Paris. Publiciste et historien. Auteur: Le Temps présent, 1815. La Révolution française considérée dans ses effets sur la civilisation des peuples. 1820. Articles de la Biographie Universelle. Collaborateur: Nouvelles de Versailles, 1789. Postillon de la guerre. 1792. Le Miroir, Gazette universelle. Journal de l'Oise. 1803—1815. La Quotidienne, 1815—articles politiques.
	Berchoux. (Joseph) 1765. St. Symphorien, pr. Lyon —1839. Poète, homme de lettres, Censeur des Journaux. 1827. Auteur: Les Grecs et les Romains. 1797. La Gastronomie. 1801. Voltaire ou le Triomphe de la Philosophie. 1814. L'Enfant prodigue, 1817. L'Art poétique, 1819-1823. L'Histoire du citoyen Benjamin Quichotte de la Manche. 1821. Œuvres poétiques de Michaud. éd. 1829.
	Berchoux. Collaborateur: Gazette de France. La Quotidienne. Articles et comptes-rendus satiriques, Contes politiques sur les émigrés, etc., signés: Musard; Naconne; Un habitant de Mâcon; Y.
	Berville. (St. Albin). 1788, Amiens—1868, Paris. Littérateur et jurisconsulte. Lauréat de l'Académie française, 1818. Avocat de la Cour de Paris. 1830. Auteur: Eloges de Délille et de Rollin. 1817. Œuvres de Pothier, éd. 1821, etc. Collaborateur: Constitutionnel; Journal des Débats; Mercure du XIXe siècle; Minerve littéraire; Revue encyclopédique; La Quotidienne, Articles littéraires et politiques.
Bonald.	*Bonald.* (L. Gabriel Ambroise, vte. de) 1754, Milhau—1840. Philosophe et politique. Emigré, 1791. Membre de l'Académie française. 1816. Président de la Censure, 1823, Pair de France, 1823. Défenseur des doctrines catholiques et monarchiques. Auteur: Théorie du pouvoir politique et reli-

Signatures.	*Collaborateurs.*
	gieux. 1796. Lois naturelles de l'ordre social. 1800. Pensées et discours, 1817. Recherches philosophiques. 1818. Démonstrations philosophiques de principe de la société. 1830. Collaborateur: Mercure de France, avec Chateaubriand et Fiévée, 1806. Journal des Débats; La Quotidienne, 1815—articles politiques et philosophiques.
de Brian.	*de Brian.* Il signe comme directeur La Quotidienne du 19 août, 1830. Laurentie s'en retire en ce moment.
B. S.	
Cadet Buteux.	voir Désaugiers.
	Capefigue. (J. P. Honoré Raymond) 1802, Marseille —1872, Paris. Erudit, historien, publiciste. Lauréat de l'Institut, 1829, 1833. Auteur: Invasion des Normands, 1823. Opérations de l'Armée française en Espagne, 1824. Vie de St. Vincent de Paul, 1827. Histoire de Philippe Auguste, 1827-1829. Histoire de la France. Louis VIII à Louis XI. 1831. Collaborateur: La Quotidienne, 1822—articles politiques.
	Capefigue. Collaborateur: Messager des Chambres, 1829, directeur politique. Le Temps; Le Moniteur du Commerce; Le Courrier français; Europe monarchique; Chronique de Paris; Gazette de France, etc., depuis 1830.
C. D.	voir Ducancel.
C. N.	
Ch. N.	voir Ch. Nodier.
C. L.	
Ch. R.—C. R.	voir Rabou.
	Coutouli. "Le fondateur de la Quotidienne s'appelait Coutouli et périt sur l'échafaud en 1794. C'est tout ce que j'en saurais dire car Michaud luimême a oublié son prédécesseur dans sa Biographie Universelle."—Hatin. *Histoire de la Presse.* VII, p. 293.
C. P. D.—D.	voir Ducancel.
D.	voir Mély-Janin.
	Darmaing, père. ?——? Magistrat. Auteur: Mes révélations sur la responsabilité ministérielle, 1824. La nouvelle tour d'Hugolin, 1824. Fin de la tour pour célébrer l'avénement de Charles X. 1825. (voir Quérard, la France littéraire).
D. C.	
D. C.—y.	voir Moreau.

Signatures.	*Collaborateurs.*
	Désaugiers. (Marc Antoine Madeleine) 1772, Fréjus—1827, Paris. Chansonnier et auteur dramatique. Directeur du Vaudeville, 1815. Merle le défend, lui et son théâtre, dans la Quotidienne, lors du succès éclatant du Gymnase en 1820. Auteur: Beaucoup de pièces de Théâtre et de Chansons. Collaborateur d'occasion à la Quotidienne, 1814—1827. Petits contes de circonstance ou comptes-rendus signés le Cadet Buteux.
	Ducancel. (Charles Pierre.) 1766, Beauvais—1835 Auteur dramatique et avocat, à la Cour de Paris. Auteur: Intérieur des Comités révolutionnaires, 1795. Le Tribunal révolutionnaire. 1796. reprise, 1823. La Constitution non-écrite du royaume de France, 1814. Esquisses historiques, politiques, morales et dramatiques, 1821. Collaborateur: La Quotidienne, articles politiques, 1824—1829.
E.—E. M.	voir Mennechet.
Eckstein.	*Eckstein.* (Baron Ferdinand Fréderic) 1790, Copenhagen—1861, Paris. Publiciste et philosophe. Inspecteur de la Police, à Gand, 1815; à Marseille, 1816; à Paris, 1818. Historiographe aux Affaires étrangères, 1827. Auteur: Des Jésuites; réponse aux attaques de Benjamin Constant, 1827. Etat actuel des affaires, 1828. Collaborateur: Drapeau Blanc; Journal des Débats; Rédacteur habituel de la Quotidienne. Fondateur du Catholique, 1826. Après 1830, Avenir; Gazette d'Augsbourg; Correspondant, Revue indépendante.
E. Géraud.	voir Géraud.
F.	voir Féletz.—Fiévée.
F.	voir Langlé.
F. A. D.	
F. B.	
	Féletz. (Charles Marie Dorimond de) 1767, Goumont—1850, Paris. Conservateur de la Bibliothèque Mazarine, 1809. Membre de l'Académie française, 1826. Inspecteur de l'Université, 1828-1830. Auteur: Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature. 1828, 5 vols. Jugements historiques et littéraires. 1830. Collaborateur: Journal des Débats, 1801—1830. Mercure de France, 1809. Spectateur français, 1815. Lettres Champenoises, 1818. La Quotidienne, 1818—1830. Articles politiques et philosophiques.

Signatures.	*Collaborateurs.*
	Fiévée. (Joseph) 1767, Paris—1839. Littérateur et publiciste. Auteur: Nécessité d'une religion. 1795. 18 Brumaire, 1802. Lettres sur l'Angleterre. 1802. Des opinions et des intérêts pendant la Révolution, 1815. Ce que tout le monde pense et ce que personne ne dit. 1821. De l'Espagne. 1823. Causes et conséquences de la Révolution de juillet. 1830. etc. Collaborateur: Chronique de Paris, 1790. Mercure, Gazette de France; Directeur du Journal de l'Empire. 1805. Journal des Débats. 1805—1828. Le National; La Quotidienne. Articles politiques et philosophiques.
F. L.	voir Langlé.
	Fontanes. (Marquis J. P. Louis de) 1757, Niort—1821, Paris. Poète et politique. Grand Maître de l'Université sous l'Empire. 1808. Membre de l'Académie française, 1803. Sénateur, 1810. Premier président de la Société des Bonnes Lettres. 1821. Pair de France. Auteur: Essai sur l'Homme de Pope. 1783. Le Jour des Morts. 1796. Eloge de Washington. 1800. Tombeaux de St. Denis. 1817. Poèmes et discours. 1837. Collaborateur: Mercure de France. La Quotidienne. 1794. 1814—articles politiques et philosophiques.
G.	*Gallais.* (Jean Pierre) 1756, Doué—1820, Paris. Historien, littérateur et publiciste. Professeur dans un collège de Bénédictins, 1789. Correspondant littéraire des empereurs d'Autriche et de Russie. Auteur: Appel à la postérité sur le jugement de Louis XVI. 1793-1814. Le 18 Fructidor, 1799. Le 18 Brumaire. 1814. Histoire de la Révolution du 20 mars. 1815. Mœurs et Caractères du XIXe siècle. 1817. Histoire de France. 1820. Collaborateur: En 1794—et sous l'Empire; Journal Général; Censeur des Journaux; Journal de Paris; le Nécessaire; Bulletin politique; le Publiciste. La Quotidienne, 1794 et 1814—
Gallus.	
	Gentil. de Chavagnac. (Michel Joseph) 1767, Paris—1848. Auteur dramatique et chansonnier. Collaborateur de Désaugiers, Chazet, etc. Lecteur du Roi. Auteur: Pièces de circonstance; vaudevilles, etc. Collaborateur à plusieurs journaux royalistes. La Quotidienne; 1815—
	Ed. Géraud. Bordeaux, 1775—1831. Journaliste ultra-royaliste. Poète.

Signatures. — *Collaborateurs.*

Auteur: Poésies diverses. 1818. Voyage de Marie Stuart, 1825.
Collaborateur: Mémorial bordelais, 1814. La Ruche d'Aquitaine. Bordeaux. 1817. La Foudre. 1821. Annales de la littérature et des arts. 1823. Mercure du XIX[e] siècle, 1823. La Quotidienne. 1815. 1827—1830. Articles politiques et littéraires.
A consulter: Ch. Bigot, Un Témoin de deux Restaurations, 1892. Maurice Albert, Un Homme de lettres sous l'empire et la Restauration. 1893. Véron, Mémoires d'un Bourgeois de Paris. 1857. II, 362. Séché, Alfred de Vigny, éd. de 1913. II, 37-44.

Geoffroy. (Julien Louis) 1743, Rennes—1814. Critique et journaliste. Chaire de rhétorique, Collège de Navarre.
Auteur: Cours de littérature dramatique. 1819.
Collaborateur: Année littéraire, 1776. Ami du Roi, 1792. Journal des Débats. 1800. La Quotidienne. 1794.

G. T.

H. L.

J. B. A. S. — voir Soulié.

J. J. — *Jules Janin.* 1804, St. Etienne—1874, Paris. Critique littéraire et dramatique, et romancier. Membre de l'Académie française, 1870.
Auteur: L'Ane mort et la Femme guillotinée. 1829. Histoire de la Poésie moderne. 1829. Tableaux anecdotiques de la littérature française, 1829. Essai sur la Vie et les Œuvres de La Fon taine. 1830. etc.
Collaborateur: Figaro, 1825. Courrier des théâtres, 1826. Messager des Chambres, 1829. La Revue de Paris, 1829. La Quotidienne, 1828—1830. Articles littéraires et politiques, et contes politiques. Les Débats. 1830—

J. N. — *Jourdain* (Amable L. M. Brechillet.) 1788, Paris—1818. Littérateur et orientaliste.
Auteur: La Perse ou le Tableau du gouvernement, etc. 1814. Recherches critiques. 1819. Lettre à M. Michaud sur une croisade d'enfants. 1819. L'Age et l'origine des traductions d'Aristote. 1819.
Collaborateur: Moniteur; Annales des voyages. La Quotidienne. 1815-1818. Articles littéraires et savants.

Jouffroy. (Achille. F. E. d'Abbans) 1785, Ecully—1859, Turin. Historien, publiciste, mécanicien.
Auteur: Idées libérales des Français, 1815. Fastes de l'Anarchie. 1820. Le Vampire, 1820. Les Siècles de la monarchie. 1823. Avertissements aux souverains. 1831.

Signatures.	*Collaborateurs.*
	Collaborateur: Drapeau Blanc; Observateur; Directeur de l'Etoile; La Quotidienne, articles politiques et ultramontains. Après 1830, Le Précurseur; la Légitimité, à Londres.
J. P.	
J. T. D.	
J. T. M.	voir Merle.
L——	voir Laurentie.
	La Harpe. (Jean François de) 1739, Paris—1803. Poète et critique littéraire. Membre de l'Académie française, 1776. Professeur de Littérature à l'Athénée, 1786. Auteur: Cours de Littérature, 1799—1805. Correspondance littéraire, 1801-1807. Commentaires sur Racine et Voltaire. 1803. Collaborateur: La Quotidienne, après sa conversion religieuse et politique, 1794. Le Mercure de France. A consulter: Eloge de La Harpe de Chazet, 1805. Vie de LaHarpe, de Mély-Janin. 1813.
	LaMaisonfort. (Louis Dubois Descours, Marquis de) 1763, Berri—1827, Lyon. Général et homme de lettres. Maréchal de Camp. Conseiller d'Etat. Député, 1816. Directeur extraordinaire de la Couronne, 1819. Ministre plénipotentiaire en Toscane, 1820. Auteur: Etat réel de la France, 1795. Héritière polonaise, 1810. Table politique de l'Europe. 1814. Collaborateur: L'Abeille, 1795; La Quotidienne, 1814—Articles sur les armées et articles politiques.
	Landon. (Charles Paul) 1760, Nonant—1826, Paris. Peintre et littérateur. Peintre du cabinet du Duc de Berry. Conservateur du Louvre. Correspondant de l'Académie des Beaux Arts. 1814. Auteur: Annales des Musées, 1801—1821. Vie et œuvres des peintres, 1803—1824. Tableaux exposés de 1808—1826. Critique artistique, de la Quotidienne, 1815.
	Langlé. (Jules Adolphe Ferdinand) pseudonyme, Ferdinand. 1798, Paris—1867. Auteur dramatique. Historiographe du Musée Dauphin. Auteur: Contes du Gay Scavoir, 1828. Ballades, tableaux et traductions du Moyen Age, 1828. Historial du Jongleur, 1829. Beaucoup de pièces, de Vaudevilles, etc. Collaborateur: Depuis 1822, à plusieurs journaux royalistes. La Quotidienne, critiques et comptes-rendus des Petits Théâtres, 1822-1828.
L. F.	
Le Boxeur.	Critiques littéraires.
Le Rodeur.	voir Rougemont.

Signatures. *Collaborateurs.*

Laurentie. (Pierre Sebastien) 1793, Houga—1876. Historien et publiciste, Jésuite monarchiste et ultramontain. Professeur au Collège Stanislas, 1817. Chef de Bureau, Préfecture de Police, 1822. Inspecteur général des Etudes à Paris, 1823-27. Membre de la Société des Bonnes Lettres et des Bons Livres.

Auteur: De l'Eloquence politique, 1819. Etudes sur les historiens latins, 1822. De la justice au XIX[e] siècle, 1822. Introduction à la Philosophie, 1826. Considérations sur les Constitutions démocratiques, 1827. De l'étude et de l'enseignement des lettres, 1828. Bibliothèque choisie pour la jeunesse, avec Michaud, Nodier et Janin, 1829. De la Légitimité et de l'Usurpation, 1830, etc.

Collaborateur: Lettres Champenoises, 1817—1825. Mémorial catholique et la France Chrétienne. Fondateur du Propagateur, 1823. La Quotidienne. 1816, rédacteur; 1818, propriétaire avec Michaud; 1828, directeur en chef. 1830 il en cède la propriété à de Brian. Fondateur du Courrier de l'Europe et du Rénovateur, 1831. Il rentre à la Quotidienne, 1835, où il reste jusqu'en 1857.

M. M—m. voir Michaud.

Malitourne. (Armand) 1787, Laigle—1866.

Littérateur et journaliste.

Prix de l'Académie française, 1819.

Auteur: Traité du Mélodrame, 1817, (avec Ader et Abel Hugo) Eloge de LeSage, 1819. Mémoires d'une contemporaine (Ida St. Elme) 1827. Mémoires d'un Bourgeois de Paris, en collaboration avec Dr. Véron. 1857. Collaborateur: La Quotidienne où il débuta en 1819; articles politiques et littéraires. Annales de la littérature et des arts. Messager des Chambres, 1829. Après 1830, Revue de Paris; Constitutionnel; Les Débats, 1839—1847.

Malte-Brun. (Conrad) 1775, Copenhagen—1826, Paris. Géographe et publiciste. Fondateur de la Société de Géographie, 1821.

Auteur: Géographie, mathématique, physique et politique. 1803. Annales des Voyages, 1808—1815. Géographie universelle, 1810. Variétés historiques, 1814. Apologie de Louis XVIII, 1815. Tableau de l'Europe, 1821. Traité de la légitimité, 1824. Mélanges scientifiques et littéraires, 1828.

Collaborateur: Le Spectateur, ou Variétés historiques, littéraires, dramatiques, critiques et politiques, 1814-1815. La Quotidienne, 1815-1816; nouvelles étrangères, critiques, littéraires et dramatiques.

Signatures.	*Collaborateurs.*
	A consulter: La Quotidienne, notice nécrologique, 16 déc. 1826. Délécluze, Souvenirs de soixante années, p. 80 ss.
Martainville.	*Martainville.* (Alphonse L. Dieudonné) 1776, Cadix—1830, Paris. Journaliste et auteur dramatique. Auteur: Vie de Malesherbes, 1802. Histoire du théâtre français en collaboration avec Etienne, 1813. Bonaparte ou l'Abus de l'Abdication, 1815. Beaucoup de pièces de théâtre, entre autres, Pied de Mouton, 1809. Collaborateur: Journal de Paris, 1813. La Quotidienne, 1815-1816; articles littéraires et politiques. Gazette de France, (voir surtout ses fameux articles sur Germanicus d'Arnault, mars, 1817). Fondateur du Drapeau Blanc, 1818. Conservateur. A Consulter: Thiessé; Essai bibliographique sur Etienne et Martainville, en tête d'une édition de leur histoire du théâtre, 1853. Jules Lan, Mémoires d'un chef de claque, 1883. Biré: L'Année 1817, 1895, p. 315 ss. Henri Corbel; Figures du Passé, Martainville, 1911.
M. B.	voir Malte-Brun.
M. E.	*Merle.* (Jean Toussaint) 1785, Montpellier—1852, Paris. Auteur dramatique et journaliste. Directeur de la Porte St. Martin, 1822-1826, de l'Opéra Comique, 1826-1828. du théâtre de Strasbourg, 1828. Secrétaire et historiographe de l'expédition d'Alger, 1830. Auteur: Grammaire espagnole, 1808. Traité sur l'état actuel de l'opéra, 1827. Du marasme dramatique, 1828. Anecdotes historiques et politiques sur l'histoire de la conquête d'Alger, 1830. Beaucoup de pièces de théâtre, entre autres, Marie Stuart, 1821, le Lépreux de la Cité d'Aoste, 1822. Collaborateur: Mercure, 1818. Nain jaune; De la Mode; Gazette de France; Conteur; Figaro; Journal des Arts; Journal des Débats; Feuilletons de l'Ermite de la Chaussée d'Antin. La Quotidienne, 1817—1852. Critiques dramatiques et littéraires. Depuis 1830 Merle était chargé des feuilletons dramatiques. A Consulter: J. D'Arçay; Indiscrétions contemporaines, 1833, p. 184. Muret; Histoire par le théâtre, 1856, p. 184. vol. II. H. Audibert; Indiscrétions et confidences, 1857, p. 142. Bassanville; Salons d'autrefois, II. p. 163. Théodore Muret; A Travers Champs, 1853, p. 52 ss. Maxime DuCamp; Souvenirs littéraires, 1882, I, p. 110. Armand de Pontmartin; Mes Mémoires, 1886, II, p. 137.
M. J.	*Mély-Janin,* 1777—1827. Poète, littérateur et auteur

Signatures.	*Collaborateurs.*
	dramatique. Membre de la Société des Bonnes Lettres. Auteur: Etude sur LaHarpe, 1813. Oreste, 1821. Louis XI à Peronne, 1827. Collaborateur: Journal des Débats, 1816. Petites affiches. Lettres Champenoises, fondateur, et rédacteur en chef. La Quotidienne, 1817-1827. Articles littéraires et critiques dramatiques. A consulter: Ancelot, Salons de Paris, p. 46. Délécluze, Souvenirs de Soixante de années, pp. 80, 349. Véron, Mémoires d'un Bourgeois, III, p. 296 ss.
M. G. T.	*Mennechet.* (Edouard) 1794, Nantes—1845, Paris. Littérateur et historien. Chef du bureau de la chambre de Louis XVIII et Charles X. Lecteur du Roi. C'est lui qui le premier présente au roi les Odes de Victor Hugo. 1822. Comité de lecture aux Variétés. Auteur: Contes anecdotiques en vers, 1822. Contes et vers, 1826. Chronique de France, 1832. Seize ans sous les Bourbons, 1834. Quelques comédies. Collaborateur: La Quotidienne depuis 1822, articles littéraires et politiques. Journal des Débats.
M.	*Michaud* (Joseph François) 1767, Abbens—1839, Paris. Historien, littérateur et journaliste. Membre de l'Académie française, 1811. Légion d'Honneur, 1812. Député et Censeur général des journaux, 1815. Lecteur de Charles X. 1825-1827. Auteur: Déclaration des Droits de L'Homme, 1792. Immortalité de l'Ame, 1794. Les Adieux à Bonaparte, 1800. Printemps d'un Proscrit, 1803. Histoire des Croisades, 1811-1822. Histoire des Quinze semaines ou le dernier règne de Bonaparte, 1815. Collection des mémoires pour servir à l'histoire de France, 1836, 32 vols. Biographie universelle. 52 vols. 1810—1828. Collaborateur: Directeur de la Quotidienne, 1794-1797. Déporté en 1797. Directeur et Propriétaire de la Quotidienne, 1814-1828. "On demandera peut-être ce que M. Michaud fait à la Quotidienne. Il fait tout et rien. Tout puisque c'est lui qui dirige réellement la rédaction; rien, car il n'écrit pas deux colonnes par an." (Masque de Fer, 1825). Gazette de France, 1804-1812. Lettres Champenoises, 1820. A Consulter: J. d'Arçay; Indiscrétions contemporaines, 1833, p. 172. La Quotidienne, Notice nécrologique, Merle, 9 oct. 1839. Causeries intimes, Merle, 6 nov. 1839. Michaud, écrivain et homme,

Signatures.	*Collaborateurs.*
	Poujoulat. 15 oct., 1839. Muret: A Travers Champs, 1858, I, 40. Ste. Beuve: Causeries du Lundi, VII, 20. Jules Janin: Portraits et Caractères contemporains, 1859. Bulletin du bibliophile, articles sur Michaud, 1865, p. 424. 1899, p. 523. Pontmartin: Mes Mémoires, 1886, p. 172.
M. L.	voir Malitourne.
M. M.	
M——n.	voir Mennechet.
	Moreau. (Ch. François J. Baptiste) vrai nom de Moreau de Commangy. 1783, Paris—1832. Auteur dramatique. Auteur: Mémoires historiques et littéraires sur Talma, 1826. Des pièces de théâtre. Chansons. Collaborateur: Journal des Arts; Aristarque; Minerve littéraire; Mercure du XIXe siècle; Journal général; Courrier Français; La Quotidienne, 1814—critiques dramatiques des petits théâtres, signés D. C—Y (De Commangy).
Musard.	voir Berchoux.
M. S.	
N.	
	Nettement. (Alfred F. Nettement) 1805, Paris—1869. Historien et littérateur. Auteur: Histoire de la Révolution de juillet. 1833. Ruines morales et intellectuelles, 1835. Mémoires sur le Duc de Berri, 1837. Histoire du Journal des Débats, 1838, etc. Collaborateur: L'Universelle, 1829. La Quotidienne, Directeur depuis 1832. Gazette de France; La Mode; Fondateur de l'Opinion publique, 1848. A Consulter: Biré, article dans le Correspondant, 1899, vol. 196, p. 962. A. Nettement, La Presse parisienne, 1846, p. 106 ss. Hatin; Histoire de la Presse, VIII, p. 592.
	Charles Nodier. 1780, Besançon—1844, Paris. Philologue, littérateur et bibliophile. Bibliothécaire à Besançon, 1811. De l'Arsenal, 1823. Auteur: Pensées de Shakespeare, 1801. Le Peintre de Salzburg, 1803. Essais d'un jeune barde, 1804. Stella, 1805. Questions de littérature légale, 1812-1828. Jean Sbogar, 1818. Thérèse Aubert, 1819. Adèle, 1820. Lord Ruthwen, 1820. Voyages pittoresques dans l'ancienne France, 1821. Smarra, 1821. Dictionnaire de la langue française, 1823. Bibliothèque sacrée, grecque et latine, 1826. Mélanges tirées d'une petite bibliothèque, 1829. Histoire du roi de Bohème, 1830. etc. Collaborateur: Journal des Débats, 1813-1823. L'Observateur des colonies, 1819. Le Drapeau Blanc, 1819-1821. Le Défenseur, 1820-1821. La

Signatures.	*Collaborateurs.*
	Foudre, 1821-1823. Archives de la littérature et des arts, 1820. Annales de la littérature et des arts, 1821-1822. La Muse Française, 1823-1824. Les Tablettes romantiques, 1823. Le Propagateur, 1823-1825. Les Annales romantiques, 1825-1826. Le Mercure de France, 1827. Le Conservateur. La Quotidienne, 1821—1830. Critique littéraire. A Consulter: Mme. Menessier Nodier; Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie, 1867. Bassanville; Salons d'autrefois, p. 45-62. Ed. Grenier, Souvenirs littéraires, 1894, p. 89. Salomon; Charles Nodier et le groupe romantique, 1908. Schenck; La Part de Charles Nodier dans la formation des idées romantiques de Victor Hugo, 1913. Jules Marsan; Charles Nodier, 1914. Voir aussi une série d'articles sur Nodier de Paul Lacroix, Bulletin du Bibliophile, 1868, p. 23. 1863. p. 29, 209, 358. 1877, p. 50. 1881.
N. S.	
N. de R.	
O.	voir Eckstein.
O'Mahony— O——y.	*O'Mahony.* (le comte Arthur). Auteur: Lettres de St. Eucher à Valérien, 1820. Bibliothèque des Dames chrétiennes. Souvenirs politiques, 1836. Beaucoup d'articles. Collaborateur: Drapeau Blanc. La Foudre. Lettres Champenoises. Défenseur. Mémorial catholique. Annales de la littérature et des arts. La Quotidienne, articles politiques et religieux.
O. T.	
	Paris. (Paulin) 1800, Avenay—1881, Paris. Littérateur et érudit. Attaché diplomatique, 1828. Professeur au Collège de France, 1837. Conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale. 1839, etc.. Auteur: Apologie de l'Ecole romantique, 1824. Don Juan de Byron, 1827. Œuvres complètes de Byron avec notice, 1830. etc. Collaborateur: La Quotidienne, après 1830.
P.	*Pichot.* (Amedée) 1796, Arles—1877, Paris. Historien et littérateur. Il parcourt l'Angleterre 1822-1824. Auteur: Vues pittoresques d'Ecosse, 1825. Voyage en Angleterre, 1825. Essai sur Lord Byron, 1825. Histoire de Charles Edouard, 1830. etc. Collaborateur: Mercure du XIX[e] siècle. La Quotidienne, 1828-1830. Articles historiques et politiques. Directeur de la Revue britannique, 1834.
P.	*Poujoulat.* (J. Joseph F.) 1808, La Fare—1880, Paris. Historien et littérateur. Lauréat de l'Aca-

Signatures.	*Collaborateurs.*
	démie française, 1836—'40, '46. Collaborateur de Michaud. Auteur: Correspondance d'Orient, avec Michaud, 1833-'35. Mémoires pour l'Histoire de France, avec Michaud, 1836. La Bédouine, 1835. Correspondance d'Italie, 1839, etc. Collaborateur: La Quotidienne, 1828—1860. articles politiques et historiques. Après 1830, Musée des Français. Revue des deux mondes. Correspondant.
P. S.	
R.	*Rabou.* (Charles) 1803, Dijon—1871, Paris. Littérateur et journaliste. Collaborateur de Balzac. Auteur: La Reine d'un jour et d'autres romans après 1840. Collaborateur: Le Messager des Chambres, 1829. Un des fondateurs de la Revue de Paris, 1829. Journal de Paris; Charte de 1830. Le Nouvelliste. La Quotidienne, 1830—critiques littéraires et articles politiques.
R.	voir Rochette.
	Rippert. de Beauregard. 1765, Dauphiné—Paris, 1825. Compilateur et éditeur. Fondateur de la Quotidienne avec Coutouli en 1792. Associé de nouveau avec Michaud en 1814. Il ne prit aucune part à la rédaction. Collaborateur: Mémorial antibritannique, 1812.
R. R.	*Raoul Rochette.* (Désiré) 1789, St. Amand.—1854, Paris. Archéologue et érudit. Professeur à la Sorbonne, 1815. Conservateur de la Bibliothèque Royale, 1826. Censeur royal, 1820-1824. Auteur: Histoire des colonies grecques, 1815. Théâtre des Grecs de Brunoy, 1820. Lettres sur la Suisse, 1820. Histoire de la Révolution helvétique, 1823. Peintures de Pompéi, 1828, etc. Collaborateur: Journal des Savants, Revue de Paris, Revue des deux mondes. La Quotidienne, 1822—articles politiques et savants.
Le Rodeur.	*Rougemont.* (Michel Nicolas Balisson, Baron de) 1781, La Rochelle—1840, Paris. Auteur dramatique et littérateur. Collaborateur de Désaugiers, Merle, Moreau, etc. Membre de l'Athénée des Arts. Auteur: Pièces et odes de circonstances, vaudevilles, etc. Chansonnier des Bourbons, 1814. Collaborateur: La Quotidienne. 1814—Contes politiques et sur les mœurs, etc. Journal général de France. Journal de Paris. Aristarque. Gazette de France. Annales de la Jeunesse. Ermite de la Chaussée d'Antin.
S.	voir Soulié.

Signatures.	*Collaborateurs.*
S. P.	*Saint Prosper.* (Antoine Jean Cassé de) 1790, Paris —1841, Grenoble. Journaliste et Biographe. Auteur: Almanach des Cumulards, 1820. Oraison funèbre de Napoléon Bonaparte, 1820. Aventures d'un Promeneur. Collaborateur: Gazette de France. Drapeau Blanc. Lettres Champenoises. Muse Française. Journal des Débats. Observateur au XIXe siècle. La Quotidienne, articles politiques et philosophiques.
S. L.	*Soulié.* (Jean Baptiste Augustin) 1780, Castres——1845, Paris. Traducteur, journaliste et littérateur. Auteur: Cimetière de Campagne, Grey. tr. 1812. La Mission de Bordeaux. 1817. Trad. de Roberts, Smith Montgomery. 1827. Poésies de Charles d'Orléans, 1830. Le Ménestrel de Béattie, 1830. Keepsake français, 1830. Collaborateur: Mémorial bordelais, Ruche d'Aquitaine et Ruche politique, fondés à Bordeaux par Soulié et Géraud, 1814-1816. La Foudre, 1821. La Quotidienne, 1821-1830. Rédacteur en chef dès 1824. Critique dramatique, 1827-1830.
	Suard. (J. B. Antoine) 1733, Besançon—1817, Paris. Littérateur et journaliste. Membre de l'Académie française, 1774. Secrétaire perpétuel, 1803. Censeur des théâtres, 1814. Auteur: Mélanges de Littérature, 1804. De la Liberté de la Presse, 1814. Traductions de l'Anglais. Collaborateur: Nouvelles politiques, 1792. Publiciste, 1797. Gazette de France. Gazette littéraire de l'Europe. Journal de Paris. La Quotidienne, 1795 et 1814-1817.
T. D. T.——D.	*Mersan,* (Théophile Marion du). Auteur: Influence des Mœurs sur les Spectacles. Collaborateur: La Quotidienne, 1817-1830. Articles politiques et littéraires. (voir Quérard, Supercheries dévoilées).
T. L.	voir Fiévée.
	Vauxcelles. (Bourlet de) 1734, Versailles—1802, Paris. Bibliothécaire du Comte d'Artois. Auteur: Oraison funèbre de Louis XV, 1774. Opuscules philosophiques et littéraires, 1796. Lettres sur Mme. Necker, 1798. Collaborateur: Depuis 9 Thermidor, La Quotidienne avec LaHarpe et Fontanes. Mémorial catholique. Mercure de France.
	Véron. (Louis Désiré) 1798, Paris—1867. Littérateur et médecin. Interne des hôpitaux, 1821. Conférences sur la physiologie, Société des Bonnes

Signatures.	*Collaborateurs.*
	Lettres, 1822. Médecin de la Direction générale des Musées, 1826. Auteur: Mémoires d'un Bourgeois de Paris, 1857. Collaborateur: La Quotidienne, 1828—Revues politiques. Fondateur de la Revue de Paris, 1829. Messager des Chambres, 1829, critique dramatique. Rédacteur èn chef du Constitutionnel, 1839. A Consulter: Ses Mémoires. Maurise: Histoire anecdotique du théâtre 1856, I. p. 376. J. d'Arçay; Indiscrétions contemporaines, 1883, p. 72. Théophile Thoré: Notes et souvenirs, Nouv. Rev. Rétrospective, juil-déc, 1898.
V.	*Villenave,* (Mathieu Guillaume Thérèse) 1762, Félix de Caraman—1846, Paris. Littérateur. Professeur d'histoire littéraire à l'Athénée, 1824-'31. Membre de l'Académie celtique et des Sociétés des Antiquaires et de la Morale chrétienne. Auteur: Noyades et Fusillades ou le voyage des 132 Nantais, 1794. Métamorphoses d'Ovide, 1806. Vie des Saints, 1812. La Vie future, 1837. Articles de la Biographie universelle. Collaborateur: Fondateur du Rodeur Français, 1796. Du Journal de Nantes, 1797. Journal des Curés, 1806. Mémorial religieux—Courrier français, 1821. La Semaine, Gazette littéraire, 1824. Rédacteur en chef de la Quotidienne, 1814-'15.
Y.	voir Berchoux.
——y.	voir O'Mahony.
Z.	
Z.——Z.	
xxx.	Le Directeur: Michaud jusqu'en 1828. Laurentie de 1828 à 1830.

APPENDICE III

LISTE DES ARTICLES LES PLUS IMPORTANTS, 1814-1830

NOTE:—Nous n'avons pu mentionner tous les articles littéraires portant sur la question que nous étudions. Mais nous osons affirmer qu'aucun de ceux qui sont de première importance n'a été omis.

Dans cette table nous mettons 1ère colonne: Dates. 2nde colonne: Sujet de l'article. 3e colonne: Auteur discuté. 4e colonne: Auteur de l'article.

F. D.—Feuilleton dramatique.

O. J.—Œuvres de Jeunesse de Jules Janin, publiées par LaFizelière.

1814

2 juin.	La Pitié.	Delille.	A. D. Chazet.
20 juin.	Le Triomphe de la Religion ou le Roi Martyre.	LaHarpe.	A. D. Chazet.
26 juin.	L'Art du Cuisinier.	Beauvilliers.	Y.
28 juin.	Stances sur l'Allemagne, de Mme. de Staël.		
30 juin. 4 juil. 29 juil.	Petit Cours de Littérature, d'Histoire, de Philosophie, de Morale, de Religion et d'Enthousiasme, (sur l'Allemagne)		
10 juil.	Edouard d'Ecosse. F. D.	Duval.	H.
20 juil.	L'Orpheline du Temple.	Treneuil.	A. du Rivier.
27 juil.	Les Adieux à Bonaparte.	Michaud.	F. B.
22 août.	Alphonse, Roi d'Aragon, F. D.		D. C.——y.
24 août.	Pélage ou le Roi de la Paix.	Jouy.	D. C.——y.
3 sept.	Catherine de Courlande. F. D.		
8 sept.	Lequel des Deux. F. D.	Merville.	D. C.——y.
10 sept.	Mathilde.	de Cottin.	A. D. C.
20 sept.	Lettre de Sir Tristan Spleen à Lady Baronne de Staël, sur le Traité du Suicide.		
20 sept.	Vieillesse de Fontenelle. F. D.	Dumolard.	
26 sept.	Le Peintre Français à Londres. F. D.	Desfontaines.	
28 sept.	Louis d'Outre-Mer. F. D.		A. D. C.
30 sept.	Le Mariage de Figaro. F. D.		D. C.——y.
1 oct.	Hamlet. (à Bruxelles) F. D.		
18 oct.	Jeannot et Colin. Op. Com. F. D.	Florian.	
28 oct.	Charles le Téméraire ou le Siège de Nancy. F. D.	Pixérécourt.	D. C.——y.
4 nov.	Premier en Date. F. D.	Désaugiers.	
16 nov. 18 déc.	Salon de Peinture.		A. D. C.
24 nov.	Pas Plus de Six Plats. traduit de Kotzebuë. F. D.		
	Henri Quatre à Meulan. F. D.	Merville.	A. D. C.
29 nov.	Le Printemps d'un Proscrit.	Michaud.	A. D. C.
6 déc.	Portrait de Henri IV. F. D.	Dantreville.	D. C.——y.

9 déc.	Le Règne de douze heures. F. D. tiré du roman de Mme. de Genlis.		A. D. C.
21 déc.	Appel aux Gens de Lettres par un ami de la Paix.		A. D. C.
24 déc.	Voltaire ou le Triomphe de la Philosophie Moderne.	Berchoux.	A. D. C.
28 déc.	Le Triomphe de Trajan. F. D.		A. D. C.
30 déc.	Un Grenadier de Louis XIV. F. D.		D. C.——y.
	1815		
3 jan.			
4 fév.	La Censure du Censeur.	E. Géraud.	
11 jan.	Hamlet.		
	La Jeunesse de Henri IV. F. D.		M. G. T.
12 jan.	Essai sur le Principe Régénérateur des Constitutions Politiques.	Jos. deMaistre.	M——m.
18-28 jan.	Examen des Réflexions du Censeur.	Chateaubriand.	R.
27 jan.	Biographie Universelle.	Michaud.	Gallais.
	Coriolan. F. D.	LaHarpe.	A. D. C.
28 jan.	Amélie ou l'Héritage Mystérieux. imité de Kotzebuë. F. D.	Merville.	A. D. C.
30 jan.	Voltaire. (poëme)	Berchoux.	A. D. C.
1 fév.	L'Homme du Jour. F. D.	Boissy.	
	La Partie de Chasse de Henri IV. F. D.	Collé.	
8 fév.	Le Martyre de Louis XVI.	Treneuil.	V.
17 fév.	Le Mariage de Clovis, ou le Berceau de la Monarchie Française. F. D.	Léopold.	A. D. C.
25 fév.	Les Templiers. F. D.	Raynouard.	V.
1 mars.	Jeanne Gray. F. D.	Brifaut.	V.
27 mars.	La Gaule Poétique.	Marchangy.	
29 mars.	La Femme Errante. (trad. de l'anglais)	Burney.	Y.
1-5 avril.	L'Enéide. (trad.)	Mollevaut.	J. P. G. V.
14 avril.	Omasis. D. D.	Baour Lormian.	
18 avril.	Bataille de Veillane. F. D.		
20 avril.	L'Art Poétique de Horace. Commentaire.	Martieu.	A. R.
21 avril.	Bélisaire. F. D.	Cuvelier.	A. D. C.
23 avril.	Hector, F. D.	Luce deLancival.	V.
3 mai.	Cours de Littérature.	LaHarpe.	
9 mai.	Racine et Voltaire.		
4 mai.	Marius à Minturnes. F. D.	Arnault.	
13 mai.	Sur Quelques Causes de la Décadence de la Littérature.		
6 juin.	Adelaïde de Méran.	Pigault Lebrun.	L.
10 juin.	Examen Critique de la		
12 juin.	Constitution Française.	Sismondi.	M. B.
3 juil.	Rapport sur l'Etat de la France.	Chateaubriand.	
	Réfutation par Regnauld de Warin.		M. B.

25 juil.			M. B.
11 août.	Mémoires de Mme. de la Rochejacqueline.		
1 août.	Le Terme d'un règne, ou le Règne d'un terme.	Désaugiers.	A. D. C.
24 août.	Les Souvenirs prophétiques d'une Sibylle.	Lenormand.	Z. T.
	Le Roi et la Ligue. F. D.	Théaulon et Dartois.	A. D. C.
28 août.	Discours de Chateaubriand.		Z. T.
18 sept.	Manlius. F. D.	LaFosse.	
1 oct.	La Grotte de Fingal. F. D.	Frédéric et St. Clair.	Martainville.
8 oct.	Vincent de Paul. F. D.	Lemaire.	Martainville.
22 oct.	Hamlet. F. D.		
31 oct.	Les Vendangeurs du Rhône. F. D.	Merle.	Martainville.
1 nov.	Démétrius. F. D.	Delrieu.	Martainville.
9 nov.	Isaurine et Walbourg. F. D.	Hubert.	
19 nov.	La Marquise de Ganges. F. D.	Léopold et Boirie.	
20 nov.	Macbeth. F. D.		
29 nov.	La Fin de la Ligue ou Henri IV à la Bataille de Fontainefranc. F. D.		Martainville.
9 déc.	Antigone.	Ballanche.	M. B.
10 déc.	Gulliver dans l'Ile des Géants. F. D.	Sévrin.	Martainville.
11 déc.	Jean sans Peur. F. D.		Martainville.
12 déc.	Ulysse. F. D.	Lebrun.	Martainville.
27 déc.	Trois pour Une. F. D.	Désaugiers.	Martainville.

1816

13 jan.	Le Connétable Duguesclin. F. D.	Hullieu.	Martainville.
5 fév.	Jeanne de France.	de Genlis.	C. D.
6 fév.	Arthur de Bretagne. F. D.	Aignan.	
9 fév.	La Double Réputation. F. D.	Picard.	
11 fév.	Henri IV et Mayenne. F. D.		
12 fév.	La Sibylle au Tombeau de Louis XVI.	Lenormand.	B.
15 fév.	Jean de Paris, le Roi et la Ligue. F. D.		
28 fév.	Brusquet, fou de Henri II ou le Carnaval de 1556. F. D.		
29 fév.	Walther ou l'Enfant du Champ de Bataille.	Lafontaine.	C. D.
4 mars.	Les Deux Vaudevilles. F. D.	Merle.	
13 mars.	La Comédienne. F. D.	Andrieux.	
18 mars.	La Mort de Louis XVI.	Tercy.	R.
18 mars.	Clarisse et Lovelace. F. D.	Franconi.	
2 avril.	Les Reclus de Norvège.	Porter.	C. D.
3 avril.	L'Histoire de France. Guerres Religieuses.	Lacretelle.	
12 avril.			
23-26 mai.	Quelques Idées sur l'Education et l'Instruction Publique.		M. B.

18 avril.	Geneviève de Brabant. F. D.		
4 mai.	M. Sans Gêne. F. D.	Désaugiers.	
20 mai.	De l'Esprit européen et du vrai esprit national.		M. B.
30 mai.	Le Chevalier de Canolles ou un Episode de la Fronde. F. D.	St. Georges.	
1 juin.	La Vallée du Torrent. F. D.	Frédéric.	Martainville.
10 juin.	Elégies de Mollevaut.	Mollevaut.	M. B.
18 juin.	Deux Mariages. F. D.	Merle.	
20 juin.	Charles de France. F. D.	Théaulon.	
21 juin.	Biographie Universelle.	Michaud.	R.
23 juin.	Le Sacrifice d'Abraham. F. D.	Cuvelier.	Martainville.
24 juin.	Robert de France. F. D.		
9 juil.	Œuvres badines et morales.	Cazotte.	
11 juil.	Charlemagne. F. D.	Lemercier.	
15 juil.	Notice sur Sheridan.		M. B.
18 juil.	Bolestas, les Ruines de l'Abbaye.	Menesville.	
26 juil.	Les Trois Ages, ou les Jeux olympiques, l'Amphithéâtre, et la Chevalerie.		C. D.
31 juil.	Adolphe.	B. Constant.	J. N.
5 août.	Elégies de Properce. (trad.)	Mollevaut.	M. B.
7 août.	Le Soldat de Henri IV. F.D.	Gombault.	
8 août.	Poésies.	LaChataigneraye.	
11 août.	Les Deux Philiberts. F. D.	Picard.	
22 août.	Marguerite de Strafford. F. D.	Leblanc.	
24 août.	La Fête de Henri IV. F. D.	Rougemont.	
26 août.	La St.-Louis villageoise. F. D.	Merle.	
27 août.	La Bataille de Denain. F. D.	Théaulon.	
28 août.	Histoire de France.	Lacretelle.	
10 sept.	Eléments de la Langue et de la Grammaire romaines avant l'an 1,000	Raynouard.	R.
16 sept.	Voltaire ou le Triomphe de la Philosophie.	Berchoux.	C. D.
4 oct.	Agamemnon, (trad. d'Eschyle)	Humboldt.	M. B.
11 oct.	Repertory of English Literature.		Malte-Brun.
14, 18, 21, 26 oct.	Œuvres Complètes d'Horace. (trad.)	Daru.	M. B.
15 oct.	Théâtre Choisi.	LaHarpe.	R.
25 oct.	La Bataille de Staffarde. F. D.	Boirie.	
31 oct.	Le Chevalier Tardif de Courtac.	Bellemare.	Martainville.
7 nov.	Les Frère et Sœur Jumeaux. F. D.	Lemercier.	
8 nov.	Littérature Etrangère.		Malte-Brun.
18 nov.	Philippe Auguste. F. D.		
6 déc.	Le Départ d'Eden.	Delille.	
16 déc.	comparé avec le poème de Milton.		B.
7 déc.	Les Battuécas.	de Genlis.	J. N.
17 déc.	Comte Ory. F. D. (XIe siècle)		
28 déc.	Le Luthier de Lubeck.	Holberg.	M. B.

1817

24 jan.	La Chute de Rufin. (trad. de Claudien)	Marquis de Sy——	M. B.
28 jan.	Marianne. F. D.	LaHarpe.	M. B.
3 fév.	Tableau historique de l'Etat et des Progrès de la Littérature française depuis 1789.	Chénier.	J. N.
3 fév.	Les Rosières. F. D.		J. T. M.
3 fév.	Mélanges Littéraires et Politiques.		J. T. M.
9 fév.	Pied de Mouton. F. D.		J. T. M.
13 fév.	Hector. F. D.	Luce de Lancival.	M. B.
17 fév.	Dionysii Halicarnassei. (rétablis)	Angelo Maio.	M. B.
5 mars.	Roger de Sicile.	Bertou.	M. B.
14-18 mars.	La Mort d'Abel. F. D.	Legouvé.	M. B.
16 mars.	L'Enfant Prodigue. F. D.	Berchoux.	
18 mars.	Deux Capitaines de Hussards. F. D.		J. T. M.
22, 23, 28 mars., 21 avril.			
9 avril.	Germanicus. F. D.	Arnault.	M. B.
25 mars.	Wallace ou le Ménestrel écossais. F.D.		J. T. M.
29 mars.	Nouvelle Edition de Voltaire et de Rousseau.		B.
2 avril.	Collebs, ou le Choix d'une Epouse. (trad. de l'ang.)	Hannah More.	
10 avril. 12 avril	Iphigénie en Tauride, comparée avec la pièce de Goethe.	de la Touche.	M. B.
22 avril.	Le Prince en Goguette.	Désaugiers.	M. B.
23 avril.	Géographie Universelle.	Malte-Brun.	
27 avril.	Mémoires de Dangeau.	de Genlis.	
28 avril.	Le Salon de Peinture.		
29 avril.	Rodogune. F. D.	Racine.	M. B.
2 mai.	Jugement Philosophique sur Rousseau et Voltaire.	Azaïs.	M. B.
6 mai.	Le Chevalier Français. F. D.	Monvel.	M. B.
8 mai.	Œuvres de Gustave III, Roi de Suède.		
9 mai.	Athalie. F. D.	Racine.	M. B.
15 mai.	Phèdre. F. D.	Racine.	M. B.
18 mai.	Zaïre. F. D.	Voltaire.	M. B.
19 mai.	Une Matinée de Henri IV. F. D.	Picard.	M. B.
25 mai.	La Mort de Pline et Inès de Castro.	de Genlis.	M. B.
30 mai.	Le Prisonnier de New Gate. F. D.	Drap-Darnaud.	M. B.
6 juin.	Voltaire, considéré comme poète, écrivain et philosophe.	Linguet.	
8 juin.	Léon de Norveld ou le Prisonnier de Stockholm. F. D.		
13 juin.	De l'esprit du siècle.		
16, 20 juin.	Poèmes élégiaques.	Treneuil.	M. B.
18 juin.	Le Complot Domestique. F. D.	Nep. Lemercier.	M. B.

23 juin.	Les Fidèles Catholiques, sur les éditions de Voltaire et de Rousseau.		
28 juin.			
1 juil.	Koster's Travels in Brazil.		M. B.
30 juin.	Choix des Poésies Originales des Troubadours.	Raynouard.	
5 juil.	Les Deux Anglais. F. D.	Merville.	M. B.
8 juil.	Les Odes d'Horace (trad. en vers)	de Wailly.	
15 juil.	La Politique d'Aristote.		M. B.
17 juil.	Alfred le Grand.		
	Louis de Senancourt. (romans)	Mme. de T——.	
18 juil.	Phocion. F. D.	Royou.	M. B.
26 juil.			
10 août.			
15 août.			
2 sept.	La Gaule Poétique.	Marchangy.	M. B.
29 juil.	Le Jeune Loys, Roi des Francs.	Mme. de Chateaubriand.	
30 août.	Vauglas ou les Anciens Amis. F. D.	Picard.	M. B.
7 sept.	L'Art de Parvenir.	Viollet le Duc.	M. J.
13 sept.	Voyage de M. de Humboldt.		M. B.
25 sept.	L'Homme Gris.	Poujol.	M. B.
26 sept.			
2 oct.	Histoire de Jeanne d'Arc.	Lebrun de Charmettes.	M. B.
8 oct.	Oraison Funèbre de Louis XVI.	Soumet.	M. J.
14 oct.	Œuvres Posthumes.	Rémusat.	
19 oct.	Histoire des Croisades.	Michaud.	J. N.
21 oct.	Moucheron. (trad. de Virgile)	Comte de Valois.	M. J.
23 oct.			
10 nov.	La Manie des Grandeurs.	Duval	M. B.
5 nov.	L'Abbaye de Craigh Melrose (tr. ang.)		
	Ormond de Miss Edgeworth (tr. ang.)		
	Ondine de LaMotte Fouquet. (tr. all.)		
10 nov.	Hamlet. F. D.		
22 nov.	Critique de Blaise Pascal.	Raymond.	
29 nov.	Nouvelles Littéraires Etrangères.		M. B.
9 déc.	La Maison en Loterie. F. D.	Picard.	M. B.

1818

4 jan.	Vie politique, littéraire et morale de Voltaire.		
	Réfutation de Condorcet.	Lepau.	T. D.
19 jan.	Warwick. F. D.	LaHarpe.	M. J.
3 fév.	Les Folies du Siècle. rom. phil.	M——.	M. J.
17 fév.	Observations critiques sur le Génie du Christianisme.		

20 fév.			
12 mars.	Mémoires et Correspondance.	d'Epinay.	
23 fév.	Galerie morale et politique.	de Ségur.	
25 fév.	Abufar. F. D.	Ducis.	M. J.
1 mai.			
1 juin.	La Galerie du Luxembourg (peinture).		Landon.
16. 24 mai.	Recherches Philosophiques.	Bonald.	
20 mai.	Biographie Universelle.	Michaud.	T. D.
22, 24 mai.			
28 mai.	Considérations sur les principaux		
3 juin.	Evénements de la Révolution fran-		
23 nov.	çaise.	Staël.	
30 mai.	Albertine de Ste. Albe.	Allart.	
	Rob Roy. (trad. de R. B. D.)	Scott.	
31 mai.			
9 juin.	Essai sur l'Indifférence en Matière de		
22 oct.	Religion.	Lamennais.	Laurentie.
14 nov.			
5 juin.	Selucours de Florian. F. D.	Bernard.	
11 juin.	Mérovéïde ou les Champs Catalauniques.	Lemercier.	&.
14 juin.	De l'Influence des Passions sur le Bonheur des Individus et des Nations.	de Staël.	
19 juin.	Job. (trad. nouvelle)	Genoude.	S. L.
24 juin.	La Décadence de la Littérature Dramatique.		Le Boxeur.
28 juin.	Jean Sbogar.	Nodier.	
3 juil.	Poésies.	M. J. Chénier.	
4 juil.	Tacite. (trad. nouvelle)	D. Delamalle.	Publius Gallus.
5 juil.	Lettres inédites de Voltaire.		Laur(entie).
9 juil.	Eléments de l'Histoire de la Littérature française.	Charbonnières.	
16 juil.	Des Missionnaires et des Philosophes.		Laur(entie).
24 juil.	Mémoires sur la Vie et les Œuvres de Benj. Francklin (sic) par son petit fils.		
27 juil.	Ronceval.	Winter.	
28 juil.	Considérations sur la société des Jésuites.		Laur(entie).
4 août.	Ermance de Bonfremont. Chronique du IXe siècle.	Augustine Gottis.	
7 août.	Le Chevalier de l'Industrie.	Duval.	
11 août.	Recueil de Fables.	Fonvielle.	
19 août.	Les Nuits Romaines. (tr. de l'ital)	Lestrade.	
22 août.	Spartacus.	LaHarpe and Saurin.	
4 sept.	Nouvelles Contemporaines.	de Choiseul.	

4 sept.	Le Fermier de la Forêt d'Inglewood. (tr. de l'ang.)		
6 sept.	Jeanne d'Albret.	Vauvilliers.	T. D.
7 sept.	De la Liberté par rapport à l'Esprit des Ecrivains.		Laur(entie).
	Magasin de Chaperons. F. D.	Désaugiers.	
9 sept.	Souvenirs de Brighton, de Londres et de Paris.	Mme. S. Candeille.	
13 sept.	Essais de Montaigne. (nouv. éd.)		Laur(entie).
14 sept.	Cours de Littérature fait à Paris.	Chénier.	
15 sept.	Mémoires de St. Simon (nouv. éd.)	Laurentie.	A. D.
17 sept.	De la Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales.	de Staël.	
25 sept.	Des Contes et des Romans.		Le Boxeur.
26 sept.	Jeanne d'Arc ou la France sauvée.	Dumesnil.	Laur(entie).
1 oct.	Fables.	Gosse.	O. T.
5 oct.	Jérusalem Délivrée. (tr. de Tasse.)	B. Lormian.	
9 oct.	Lettres édifiantes des Missions.		Laur(entie).
20 oct.	Biographie Universelle.	Michaud.	
23 oct.	Les Psaumes. (tr. fr.)	Sapinaud de Boisbuguet.	T. D.
25 oct.	Jean Sbogar. F. D.		
29 oct.	Comédie Divine. (tr. fr.)	Pongerville.	
19 nov.	Ulysse. F. D.	Lebrun.	
20, 24 nov.	Charlemagne ou la Caroléïde.	Arlincourt.	Laur(entie).
20 nov.	Observations sur l'Ouvrage de Mme. de Staël.	Bonald.	
22 nov.	Esprit de Mme. la Baronne de Staël Holstein.	Regnault de Warin.	
30 nov.	Essai sur la vie et les écrits de Malesherbes.	Boissy d'Anglas.	
1 déc.	Annales Littéraires.	Dussault.	
8 déc.	Œuvres Complètes de Marmontel. (nouv. éd.)		Laur——.

1819

5 jan.	La Fille d'Honneur. F. D.	Duval.	
13 jan.	Le Théâtre de M. J. Chénier.		
2 fév.	Satires. (recueil anonyme.)		
4 fév.	Tarare. (opéra). F. D.	Beaumarchais.	
12 fév.	Vie des Justes dans les hauts rangs de la société.	Abbé Carron.	Laur——.
15 fév.	Beverley. F. D.		
17 fév.	Essai sur l'Instruction Publique.		Laur——.
21 fév.	Florence Macarthy. (histoire irlandaise)	Lady Morgan.	A. D.
22 fév.	L'Art de Plaire. (tr. d'Ovide)	M. P. D. C.	
	Odes d'Horace. (tr.)	de Wailly.	
	Odes Choisies.	Valory.	
10 mars.	Athalie. (opéra) Comparaison entre Racine et Schlegel.		

11 mars.	Œuvres de Molière. (nouv. éd)	Auger.	T.
15 mars.	Essai sur la loi de la souveraineté et sur la liberté de la presse.	Bergasse.	Laur——.
30 mars.	Mélanges littéraires, politiques et philosophiques.	Bonald.	T. D.
3 avril.	Orgueil et Vanité. F. D. par l'auteur du Chevalier de Cannolles.		
14 avril.	La Mort de Kotzebuë.		Laur——.
26 avril.			
24 mai.	Histoire de Cromwell.	Villemain.	
6 mai.	Jeanne d'Arc. F. D.	D'Avrigny.	
19 mai.	De l'Intolérance Philosophique.		N.
21 mai.	Histoire littéraire d'Italie.	Ginguené.	
30 juin.	Retraite de Talma.		
10 juil.	De l'Université et de l'Ecole de		
13 juil.	Droit.	Chateaubriand.	
14 juil.	La Cirnéïde.	Louis Bonaparte.	
28 juil.	De la Liberté des Cultes.	Barrande de Briges	L——.
10 août.	Histoire de France.	Royou.	
15, 22 août.	Commentaire sur l'Esprit des Lois.	Destut de Tracy.	L——.
29 août.	Lettres de Mme. de Sévigné.		
30 août.	Le Salon de peinture.		
18 sept.	Revue littéraire.		L——.
20 sept.	De l'Immobilité du Peuple.	Fiévée.	
21 sept.	Coup d'œil sur les affaires de l'Eglise.		L——.
25 sept.	Sur les dernières Elections.	Chateaubriand.	
27 sept.	Vie de Jacques II, Roi d'Angleterre.		
2 oct.	Ouverture de l'Odéon, second théâtre français.		
5 oct.	Histoire de l'Angleterre.	Smollet.	L——.
8 oct.	Misanthrope et Andromaque. (Odéon)		
9 oct.	De la Religion et de la Monarchie.		R.
10 oct.	Rapport sur la Liberté de la Presse.	Chateaubriand.	
11 oct.	Tartuffe. (Odéon)		
13 oct.	Jérusalem Délivrée. (tr.)	Baour Lormian.	L——.
24 oct.	Sur les Circonstances présentes.	Bonald.	
25 oct.	Les Vêpres siciliennes. F. D.	C. Delavigne.	
30 oct.	Œuvres complètes.	André Chénier.	
	Les Destins de la Vendée.	Victor Hugo.	
	Ode sur la Religion.	A. Charles.	
	Lionel.		
7 nov.	Louis IX. F. D.	Ancelot.	
10 nov.	Leçons sévères trop tôt oubliées.	Fiévée.	
16 nov.	Pygmalion et Galatée.	Girodet.	
19 nov.	De l'Etat de la France.	B. Constant.	
19 nov.	Le Frondeur. F. D.	Royou.	
21 nov.	Calas. F. D.	Victor.	
27 nov.	Biographie Universelle.	Michaud.	

20 déc.	De la Dignité du Trône.	O. M——y.	
24 déc.	Olympie. F. D.	Brifaut.	
29 déc.	Les Abus de la Censure théâtrale.	Laya.	

1820

2 jan.	Jugement impartial sur Napoléon.	Azaïs.	
3 jan.	Aux Missionaires de l'Irréligion, poème.	Vieillard.	——y.
8 jan.	Les Comédiens. F. D.	C. Delavigne.	
11 jan.	Zélie, reine des Braves. (roman)	de Montpesat.	
2 fév.	Réflexions morales sur l'Espagne.		L——.
6 fév.	La Politique de l'Espagne.	Chateaubriand.	
12 fév.	L'Ours et le Pacha. F. D.	Pixérécourt.	
27 fév.	Odes sur la Mort du Duc de Berry.	Hugo, etc——.	
4 mars.	Charles de Navarre. F. D.	Brifaut.	
8 mars.	Marie Stuart. F. D.	Lebrun.	
10 avril.	Le Flatteur. F. D.	Gosse.	
12 avril.	Marie Stuart. (Porte St. Martin)	Schiller.	
13 avril.	Marie Jobard. (parodie)		
25 avril.	Conradin et Frédéric. F. D.	Liadières.	
8 mai.	Eloge historique du Duc de Berry.	A. D. Chazet.	
10 mai.	Eloge du Duc de Berry.	Chateaubriand.	
13 mai.	Réflexions sur l'Etat de l'Eglise au XVIIIe siècle.	Lamennais.	L——.
5 juin.	L'Artiste ambitieux. F. D.	Théaulon.	
9 juin.	Histoire de la Guerre de la Vendée.	Beauchamp.	L——.
12 juin.	Folliculaire. F. D.	Delaville.	
15 juin.	Mémoires sur la Vie et la Mort du Duc de Berry.	Chateaubriand.	M. J.
18 juin.	Le Vampire.	Nodier.	
19 juin.	De l'Université.		L——.
2 juil. 28 juil. 14 déc.	Voyages pittoresques dans l'Ancienne France.	Nodier, Taylor et Cailleux.	M. E .
6 juil.	Histoire de l'Esprit des peuples de l'Europe depuis Clovis jusqu'à Charlemagne.	Messieny.	Battus.
7 juil. 15, 27 août.	L'Essai sur l'Indifférence en Matière de Religion. (2nd vol.)	Lamennais.	L——.
15 juil.	Traduction de la Bible.	Genoude.	
16 juil.	De la Conscience politique des Peuples.		L——.
19 juil.	Aspasie et Périclès. F. D.	Viennet.	
22 juil.	Rentrée de Talma. Œdipe.		
25 juil.	Le Compilateur. F. D.	Amable.	
26 juil.	Essai sur la Littérature des Hébreux.	Montbron.	
27 juil.	Artaxerxès. F. D.	Delaville.	
29 juil.	De l'Usage et de l'Abus de l'Esprit philosophique au XVIIIe siècle.	Portalis.	
31 juil.	Corisandre. F. D.	Berton.	
2 août.	Caractères et Réflexions morales.	Vicomte de L. D.	
3 août.	Fanfan, la Tulipe. F. D.	Frédéric.	
4 août	Le Mari Confident. F. D.		

16

4 août.	Théâtre complet des Latins.	Levée.	
8 août.	Antigone.	Ballanche.	
4 août.	La Mort du Duc d'Enghien.	Michelet.	
9 août.	Batilde. (poème)	La princesse Bonaparte.	
10 août.	Marie Stuart. (Porte St. Martin)	Schiller.	
14 août.	La jeune Veuve. poème.	DuPuy des Islets.	
20 août.	Lettres sur quelques Cantons de la Suisse, écrites en 1819.	Raoul Rochette.	L——.
24 août.	Cadet Buteux au Vampire.	Désaugiers.	
28 août.	L'Amant Somnambule.	Imitation de Scribe.	
1 sept.	Voyage pittoresque de la Grèce.	Gouffier.	
3 sept.	La mort du Duc de Berry, poème.	C. d'Espinouse.	L——.
7 sept.	L'Homme aux Précautions. F. D.	Désaugiers.	
16 sept.	Voyage pittoresque à Lyon.	F. M. Fortis.	
20 sept.	Poèmes nouveaux de	Sapinaud. Loizerolles.	L——.
21 sept.	Nouvelles Lettres de	Mlle. de Lespinasse.	H. L.
22 sept.	La Démence de Charles VI.	Lemercier.	
24 sept.	Biographie Universelle.	Michaud.	
27 sept.	Mélina de Cressanges.	Hippolyte.	——y.
29 sept.	Opuscules Poétiques.	L. N. M. Carnot.	
3 oct.	La Providence et les Bourbons.		R.
7 oct.	Sigismonde ou les Rivaux Illustres. F. D.	Hubert.	
8 oct.	La Nuit et la Journée du 29 septembre. (naissance du duc de Bordeaux)	A. D. Chazet.	
9 oct.	Les Dames de Bordeaux. F. D.		
10 oct.	Impromptu sur le 29 septembre. F. D.		
11 oct. 15 oct.	Du Gouvernement de la France depuis la Restauration.	Guizot.	
12 oct.	Don Juan.	Mozart.	
17 oct.	Examen critique de l'Essai sur l'Indifférence en Religion.	Saint Acre.	L——.
18 oct.	Attaque de Guizot.		Beaulieu.
20 oct.	La jeune Tante. F. D.	Melesville.	
21 oct.	Clovis. F. D.	Viennet.	
	Clovis. F. D.	Lemercier.	
27 oct.	Il Matrimonio Secreto. F. D.	Cimarosa.	
4 nov.	La Démence de Charles VI. (la censure)	Lemercier.	
7 nov.	Phocion. F. D.	Royou.	
18 nov.	Le Prêtre.	Mme. Sophie.	P——.
23 nov.	Torvaldore Dorliska. F. D.		
27 nov.	Collection de Prosateurs français. LaBruyère, LaRochefoucauld, etc.		
2 déc.	De la Nécessité du Rétablissement de la Religion en France.	Bonald.	
4 déc.	Nouvelle Edition de Molière.	Auger.	

6 déc.	Variétés politiques et littéraires. Essais.	Azaïs.	L——.
6, 8 déc.	Jean de Bourgogne. F. D.	Formont.	
11 déc.	Eugène et Guillaume. F. D. (Odéon)		
10, 20 déc.	La Bande Noire. Le Château de Chambord.		M. E.
15 déc.	Louis XVI ou l'Ecole des Peuples.	Fonvielle.	
20 déc.	Valentin, ou le Pasteur d'Uzès.	Ducange.	M. E.
20 déc.	L'Auteur Mort et Vivant. F. D.	Blanard.	D.
22 déc.	Don Carlos. F. D.	Lefèvre.	D.
22 déc.	Voyage dans la Vendée, et dans le Midi de la France.	Genoude.	L——.
25 déc.	De la Restauration, considérée comme le Terme et non le Triomphe de la Révolution. Réponse à Guizot.	P. L. B.	Z——Z.
29 déc.	L'Intrigant Maladroit. F. D.	D.	

1821

1 jan.	Œuvres Complètes.	Massillon.	D.
2 jan.	Essai sur la Vie et les Œuvres de Bernardin de St. Pierre.	Aimé Martin.	L——.
5 jan.	Revue Littéraire.		L——.
7 jan.	L'Emigré en 1794, ou une Scène de la Terreur. F. D.		D.
14 jan.	Aventures d'une fille de Roi racontées par elle-même.		M. E.
15 jan.	Observateur du XIXe siècle.	St. Prosper.	S——.
19 jan.	La France telle qu'on l'a faite. Réponse.	Kératry.	L——.
24 jan.	Frontin, mari-garçon. F. D.	Scribe.	M. E.
26 jan.	Théâtre.	Gain-Montaignac.	D.
27 jan.	Isabelle de Lovenzo. F. D.		M. E.
29 jan.	L'Apocalypse du Solitaire.		Ch. Nodier.
2 fév.	Réflexions Diverses.		Bonald.
7 fév.	Intérieur d'une Etude. F. D.	Scribe.	M. E.
9 fév.	La Mort du Tasse. F. D.	Cuvelier.	D.
9 fév.	Le Drapeau Blanc.		Ch. Nodier.
19 fév.	Le Théâtre des Grecs.	R. Rochette.	D.
26 fév.	Ce que tout le monde pense et ce que personne ne dit.		Fiévée.
27 fév.	Zénobie. F. D.	Royou.	D.
3 mars.	Baudouin. F. D.		D.
7 mars.	Etudes Poétiques.	Chênedollé.	D.
14 mars.	La Femme, juge et partie. F. D.	Leroy.	D.
	Jeanne d'Arc. F. D.	Théaulon et Dartois.	D.
27 mars.	Essai sur l'*Homme* de Pope (tr.).	J. Delille.	D.
30 mars.	Frédégonde et Brunehaut. F. D.	Lemercier.	D.
5 avril.	Essai sur l'Indifférence.——	Lamennais.	
9 avril.	Le Faux Bonhomme. F. D.	Duval.	D.
21 avril.	Vie de Blanche de Castille.	Comtesse de Macheco.	Z——Z.

26 avril.	Institut Royal de France. Discours d'Ouverture.		L——.
30 avril.	Le Baptême du Duc de Bordeaux.		Malitourne.
1 mai.	Le Baptême du Duc de Bordeaux.		Ch. Nodier.
3 mai.	Mélanges Littéraires.		L——.
7 mai.	Les Poètes et le Baptême du Duc.	Hugo, etc.	
21 mai.	Littérature. Poésies de Picard.		Ch. Nodier.
28 mai.	Abufar. F. D.		D.
1 juin.	Pensées.		Ch. Nodier.
4 juin.	L'Heureuse Rencontre. F. D.	Planard.	D.
18 juin.	Oreste. F. D.	Mély-Janin.	M. E.
29 juin.	Revue Bibliographique.		M. E.
1 juil.	Séance publique de l'Académie.		
9 juil.	La Destinée de Buonaparte.		L——.
9 juil.	La Mère Rivale. F. D.	C. Bonjour.	D.
	Emma. F. D.	Planard.	D.
15 juil.	Solitaire. F. D. Tiré du roman d'Arlincourt.		F.
16 juil.	Histoire d'Ecosse. (tr. de Robertson)	Campenon.	
23, 30 juil.	Histoire de l'Assemblée Constituante.	Lacretelle.	Z——Z.
25 juil.	Pensées sur la Mort de Bonaparte.		xxx.
26 juil.	Dix Ans D'Exil.	de Staël.	S——.
28 juil. 3, 21 août.	Défense de l'Essai sur l'Indifférence en Matière de Religion.	Lamennais.	L——.
29 juil.	Le Solitaire.	Arlincourt.	D.
4 août.	Italie.	Lady Morgan.	Ch. Nodier.
4 août.	Le Retour. F.D.	Rancé.	D.
5 août.	Biographie Universelle.	Michaud.	
6 août.	Louis IX en Egypte. F. D.	Lemercier.	D.
9 août.	La Nouvelle Salle de l'Opéra.		M. E.
13, 17 août.	Smarra.	Nodier.	D.
14 août.	Odes.	Ch. Antoine.	D.
	Chefs-d'Œuvre dramatiques.	Voltaire.	
24 août.	Voyages Pittoresques dans l'Ancienne France.	Ch. Nodier.	S.
27 août.	Revue littéraire et critique.		M. E.
31 août.	Histoire de la Vie et des Œuvres de J. J. Rousseau.		R.
7 sept.	Œuvres d'Horace. (tr.)	Campenon.	L——.
10 sept.	Poésies lyriques et bucoliques.	Dorion.	D.
13 sept.	Oreste.	Mély-Janin.	L——.
14 sept.	Voyage Souterrain.	Bory de St. Vincent.	Ch. Nodier.
17 sept.	Jean sans Peur. F. D.	Liadières.	D.
19 sept.	Martyrloge royal.	Saint Prosper.	S.
28 sept.	Editions nouvelles de	B. de St. Pierre. Boileau. Racine.	L——.
30 sept.	La France Sauvée. poème.	J. J. Bonbie.	D.
3 oct.	Faliero. F. D.		D.
4 oct.	Réflexions sur les objections scientifiques faites contre la religion.		L——.
9 oct.	Holy Rood.		Ch. Nodier.

10 oct.	Considérations sur les Grecs et les Turcs.	Genoude.	L——.
18 oct.	Œuvres complètes.	C. F. Volney.	R.
24 oct.	Calédonie.	Ch. Nodier.	S.
25 oct. 17 oct. et 11 mars.	Description pittoresque et historique du Chateau de Chambord.	Merle.	L——.
26 oct.	Le Dernier des Césars. (roman)	Vaublanc.	M. J.
31 oct.	Les Plaideurs sans Procès. F. D.	Etienne.	M. J.
10 nov.	Histoire de la Navigation intérieure des Etats-Unis d'Amérique.	Gallatin.	Ch. Nodier.
11 nov.	La Promenade d'Ecosse.	Ch. Nodier.	M. E.
15 nov.	Falkland. F. D.	Laya.	M. J.
17 nov.	Biographie Universelle.	Michaud.	M. J.
22 nov.	Médée. F. D.	Longpierre.	M. J.
25 nov.	Histoire de la Vie et des Œuvres de J. de LaFontaine.	Walknaër.	M. J.
	Bertram.	Ch. Nodier.	
3, 9 déc.	Le Paria. F. D.	C. Delavigne.	M. J.
6 déc.	Michel et Christine. F. D.	Scribe.	M. E.
12 déc.	Vie de Louis XVIII.	Beauchamp.	M. J.
16 déc.	L'Ingénieux Chevalier, Don Quichotte de la Manche. (tr.)		M. E.
17, 31 déc.	Œuvres Complètes.	Walter Scott.	Ch. Nodier.
18 déc.	Vie de Voltaire.	Mazure.	M. J.
25 déc.	Mémoires du Duc de Lauzun.		M. E.
29 déc.	De l'Etat actuel de la Vieillesse.	Malitourne.	
29 déc.	Scylla. F. D.	Jouy.	M. J.

1822

3 jan.	L'Eglise de Ste. Geneviève.		M. E.
4 jan.	Vie de Voltaire.	Mazure.	M. J.
28 jan.	Sans Tambour ni Trompette. F. D.	Merle.	F.
25 fév.	De la Révolution en Espagne et de la Crise actuelle.	Beauchamp.	M. J.
7 mars.	Hamlet.		
4 avril. 8 mai.	Etudes littéraires et morales sur les historiens latins.	Laurentie.	R.
15 avril.	Histoire des Croisades.	Michaud.	
17 avril.	Fables Politiques.	Valmalette.	M. J.
24 avril.	Poèmes. Hélène, le Somnambule, etc.	A. de Vigny.	M. J.
25 avril.	Œuvres complètes.	Millevoye.	
27 avril.	Buonaparte.	V. Hugo.	
28 avril.	Attila. F. D.	Hipp. Bis.	M. J.
30 avril. 4, 12 mai. 3 juin. 14 juin. 15, 22 juil.	Le Salon de 1822.		M. J.
17 mai.	Le Pavillon de Fleurs. F. D.	Pixérécourt.	M. J.
31 mai.	Théâtre de Caramouche. L'Herbier général. L'Histoire naturelle des oranges.		Ch. Nodier.

1 juin.	Duché, Vandick, Colardeau. Contes anecdotiques en vers.	E. Mennechet.	A.
8 juin.	Régulus. F. D.	Arnault fils.	M. J.
16 juin.	Les Machabées. F. D.	Alex. Guiraud.	M. J.
17 juin.	Lettres sur la Suisse.	R. Rochette.	L——.
18 juin.	Discours à la Soc. des Bonnes Lettres.	Auger.	
8 juil.	La Peine de Mort.	Guizot.	A.
27 juil.	idem.	Guizot.	Bonald.
15 juil.	Recueil de pièces à la mémoire des Suisses morts pour la cause de Louis XVI.	J. B. A. Soulié.	
15 août.	Le Lépreux de la Vallée d'Aoste. F. D.	Merle.	F.
20 août.	L'Université de France.		M. J.
	Le Solitaire. F. D.	Planard.	
	Du Pour et du Contre. F. D.	Sewrin.	M. J.
21 août.	Les Quatre Ages. F. D.	Merville.	M. J.
23 août.	Trilby ou le Lutin d'Argail.	Ch. Nodier.	Z. Z.
16 sept.	Gabriella.	Duchesse de A.	Z. Z.
23 sept.	Biographie Universelle.	Michaud.	M. J.
24 sept.	Collection de Mémoires sur l'Art dramatique.		A.
25 sept.	Le Zodiaque de Dendérah.	Halma.	Ch. Nodier.
28 sept.	Ali-Baba, ou les quarante voleurs. F. D.	Pixérécourt.	F.
29 sept.	Odes et Poésies Diverses.	V. Hugo.	M. J.
3 oct.	L'Observateur du XIXe siècle.	St. Prosper.	M——n.
19 oct.	Le Trappiste.	A. de Vigny.	
20 oct.	Correspondance de Francklin (sic).		Z. Z.
22 oct.	L'Anti-doctrinaire. Réponse à Guizot.		M. J.
10 nov.	Clytemnestre. F. D.	Alex. Soumet.	M. J.
11 nov. et 14 nov.	Saul. F. D.	Alex. Soumet.	M. J.
12 nov.	Histoire des Croisades.	Michaud.	L——.
15 nov.	Chios, la Grèce et l'Europe. poème.	Dumast.	
28 nov.	Noirville ou le Corrupteur. F. D.	Lemercier.	M. J.
3 déc.	De la Justice au XIXe siècle.	Laurentie.	R.
4 déc.	Chefs-d'Œuvre des Théâtres Etrangers.		Ch. Nodier.
12 déc.	Louis XVII. ode.	Hugo.	
19 déc.	Tableau historique des progrès de la civilisation en France.	Desmarais.	M. J.
23 déc.	Valérie ou l'Aveugle.	Scribe.	M. J.

1823

7 jan.	Les Nuits gauloises.	Lavillemenenc.	M. J.
9 jan.	Un Beau Idéal. (Méditations sur le principe poétique de la littérature et des arts.)	Desmarais.	M. J.
10 jan.	Fielding. F. D.	Mennechet.	M. J.
12 jan.	Mémoires de Jacques Fauvel.	Droz & Picard.	Ch. Nodier.

15 jan.	Collection de Romans Grecs. (trad.)	Villemain.	Ch. Nodier.
16 jan.	Promenade autour du monde.	Arago.	C. N.
18 jan.	Mathilde. F. D.	Duparc.	M. J.
19 jan.	Mémoires sur la Vie de Marie Antoinette.	Mme. Campan.	M. E.
27 jan.	Leicester ou le Château de Kennilworth.	Scribe.	M. J.
13 fév.	Dictionnaire d'Histoire naturelle.	B. de St. Vincent.	Ch. Nodier.
3 mars.	L'Ami Listrac. F. D.	Armand.	M. J.
12 mars.	Han d'Islande.	Victor Hugo.	Ch. Nodier.
14 mars.			
24 mars.	La République de Cicéron.	Villemain.	L——.
14 mai.	Traduction.		
19 mars.	Œuvres complètes.	Millevoye.	Ch. Nodier.
28 mars.	Les Tablettes romantiques.		M. J.
29 mars.	Œuvres.	Lord Byron.	
14 avril.	Le Comte Julien. F. D.	Alex. Guiraud.	M. J.
19 avril.	Marie du Palais. F. D.	Ancelot.	M. J.
4 mai.	Histoire de l'Expédition de Russie.	Mxxx.	M. J.
12 mai.	L'Education ou les deux Cousines. F. D.	C. Bonjour.	M. J.
20 mai.	Maxine. F. D.	Draparnaud.	M. J.
21 mai.	Mémoire sur l'Agriculture de la Flandre.	Cordier.	Ch. Nodier.
28 mai.	Biographie Universelle.	Michaud.	M. J.
4 juin.	Yseult de Dôle.		Ch. Nodier.
7 juin.	Les Hermites en Prison.	Jouy et Jay.	Ch. Nodier.
17 juin.	Virginie. F. D.	Désaugiers.	M. J.
8 juil.	De l'Influence de la Réformation de Luther sur la croyance religieuse, la politique et les progrès des lumières.	Robelot.	L——.
14 juil.	Proverbes Dramatiques.	T. Leclerc.	
16 juil.	Le Mausolée d'Agnes Sorel. poème.	de Sales.	
26 juil.	Discours et Mélanges littéraires.	Villemain.	A.
7 août.	Œuvres.	Rabelais.	Ch. Nodier.
11 août. 21, 23 août.	Essai sur l'Indifférence en Matière de Religion. (3 and 4 vol.)	Lamennais.	L——.
18 août.	Zaïre. F. D.	Voltaire.	M. J.
29 août.	Œuvres Complètes.	Walter Scott.	
17 oct.	Edition nouvelle.		Ch. Nodier.
2 sept.	Poëmes et Opuscules.	Campenon.	A.
4 sept.	Les Bienfaits de la religion chrétienne.	Bonald.	St. Prosper.
5 sept.	Histoire de la Révolution Helvétique.	R. Rochette.	A.
13 sept.	Saul. F. D.	Alex. Soumet.	M. J.
14 sept.	Les Lusiades ou les Portugais. Tr. de Millié.	Camoëns.	
17 sept.	Voyages Pittoresques dans l'Ancienne France.	Nodier, etc.	
23 sept.	La Typographie et la Reliure.		Ch. Nodier.
26 sept.	Frère et Sœur, ou le Protecteur naturel. F. D.	Merville.	M. J.

4 oct.	Nouvelles Méditations Poétiques.	Lamartine.	Ch. Nodier.
7 oct.	Bibliothèque des Dames Chrétiennes.		S. P.
9 oct.	Poésies dramatiques d'un Emigré.		
21 oct.	L'Auteur malgré lui. F. D.	St. Rémy.	M. J.
22 oct.	La Reine du Portugal. F. D.	Firmin Didot.	M. J.
23 oct.	Pierre du Portugal. F. D.	Arnault fils.	M. J.
8 nov.	Mon dernier mot sur le Gaz hydrogène.		Ch. Nodier.
9 nov.	Nouvelles pièces historiques sur le procès du Duc d'Enghien.	anonyme.	J. B. A. Soulié.
20 nov.	Le Tribunal Secret. F. D.	Thiessé.	M. J.
26 nov.	Les Bucoliques de Virgile imitées en vers français.	V. de B.	M. J.
4, 5, 6 déc.	Poésies sur la Guerre et la Délivrance de l'Espagne.		
8 déc.	L'Ecole des Vieillards. F. D.	C. Delavigne.	M. J.
10 déc.	De la Philosophie morale.	Droz.	Ch. Nodier.
20 déc.	Sur la réimpression des œuvres de Diderot.		L——.
28 déc.	Œuvres Choisies.	Balzac.	xxxx.
	1824		
4 jan.	De la Réimpression des livres philosophiques.		L——.
8 jan.	L'Ecole des Vieillards. F. D.	C. Delavigne.	M. J.
12 jan.	Stances sur le romantisme.		
14 jan.	Luxe et Indigence. F. D.	Despagius.	M. J.
21 jan.	Du Romantique.		L——.
24 jan.	Mélanges Poétiques.	U. Guttinguer.	Ch. Nodier.
26 jan.	Œuvres et commentaire de Boileau Despréaux.	St. Surin.	L——.
27 jan.	Tyrtée. Poème aux prisonniers grecs.	Alex. Guiraud.	
29 jan.	Don Alonzo.	Salvandy.	xxx.
1 fév.	De la Nature des Choses. Tr. de Lucrèce.	Pongerville.	M. J.
3 fév. 13 fév. 2 mars.	Essais sur la vie et les écrits de Ducis.	Campenon.	R. R.
6 fév. 7 fév.	Harald ou les Scandinaves. F. D.	Victor.	M. J.
6, 12 mars	Poèmes et Chants Elégiaques.	Alex. Guiraud.	M. J.
8 fév.	Vie et Œuvres de Voltaire.	P. de Warcy.	
15 fév.	Examen critique des Réflexions de La Rochefoucauld.	Aimé Martin.	L——.
2 mars.	L'Observateur du XIXe siècle.	St. Prosper.	
4 mars.	Blanche d'Evreux. ou le Prisonnier de Gisors.	Mme. Périé Candeille.	Ch. Nodier.
5 mars.	Grammaire comparée.	Raynouard.	
8 mars.	Nouvelles Odes.	Victor Hugo.	Ch. Nodier.
13 mars.	Considérations sur la Littérature et la Société en France au XIXe siècle.	Desmarais.	
13 mars.	Léonie ou la Vengeance d'une femme. F. D.	Hippolite.	M. J.

26 mars.	Essais poétiques.	Delphine Gay.	M. J.
29 mars.	La Place du Palais. F. D.	Pixérécourt.	F.
3 avril.	Jane Shore. F. D.	Lemercier.	M. J.
4 avril.	Jane Shore. F. D.	Liadières.	M. J.
7 avril.	La Mansarde des Artistes. F. D.	Scribe.	
8 avril.	Epître à Delavigne.	Lamartine.	
11 avril.	Collection des classiques français.	Auger.	M. J.
22 avril.	Du Classique et du Romantique.	anon.	
22 avril.	Théâtre complet (notice de librairie)	Alex. Duval.	C. N.
23 avril.	Œuvres.	Gilbert.	xxx.
11 juin.	De la Monarchie française.	Montlosier.	xxx.
12 juin.	Cours d'Eloquence de Villemain.	Villemain.	
15 juin.	Collection de chroniques nationales du XIIe au XVIe siècle.	Buchon.	M. J.
4 juil.	Cléopâtre. F. D.	Alex. Soumet.	M. J.
22 juil.	Le Paria. F. D.	C. Delavigne.	M. J.
24 juil.	Eudore et Cymodocée. F. D.	Garry.	M. J.
29 juil.	Lord Byron.		M. J.
7 août.	Les Chevaliers normands en Italie.	V. de Cxxx.	
12 août.			
15 nov.	Imitation de Jésus Christ. (tr. nouv.)	Lamennais.	
17 août.	Biographie universelle.	Michaud.	M. J.
18 août.	De la Religion considérée dans ses Sources, ses Formes, et ses Développements.	B. Constant.	L——.
19 août.	Arthur de Bretagne. F. D.	Chauvet.	M. J.
20 août.	Une Messénienne sur Lord Byron.	C. Delavigne.	
21 août.	Ourika. poème.	Delphine Gay.	M. J.
22 août.	Œuvres complètes.	Fenelon.	L——.
28 août.			
4, 12 sept.			
16 sept.			
4, 10 oct.			
17, 31 oct.			
16, 19 nov.			
1, 8 déc.	Le salon de 1824.		M. J.
30 août.	Les Quatre Ages de l'Homme.	Oigny.	xxx.
31 août.	Histoire des Croisades.	Michaud.	
14 sept.	Bibliothèque dramatique ou Répertoire universel du Théâtre français.	Ch. Nodier et P. Lepeintre.	M. J.
21 sept.	Le Roi est mort, Vive le Roi.		Chateaubriand.
22 sept.	Les Prisonniers grecs.	Guiraud.	
26 sept.			
28, 30 sept.	Odes sur la mort de Louis XVIII.		
1 oct.	Œuvres de Molière avec commentaire.	Auger.	M. J.
2 oct.	Le Mari à Bonnes Fortunes. F. D.	C. Bonjour.	
5 oct.	Œuvres complètes de Molière. Nouv. éd.	Aimé Martin.	
11 oct.	Chants Hellènes. Byron. Ipsara.	Guiraud.	
24 oct.	Lord Byron.		

25 oct.	Stances sur les Funérailles de Louis XVIII.	Ourry.	
26 oct.	Les Deux Règnes.	Egoilly.	
3 nov.	Lettre de Byron à Stendhal sur Walter Scott.		
7 nov.	Chant Royal.	E. Deschamps.	
7 nov.	Fiesque. F. D.	Ancelot.	M. J.
11 nov.	Marie ou la Pauvre Fille. F. D.	Sophie Gay.	M. J.
26 nov.	Réception d'Alex. Soumet à l'Académie française.		M. J.
11 déc.	La Gaule Poétique.	Marchangy.	
13 déc.	Notice sur la Mort de Girodet.		M. J.
22 déc.	Germanicus. F. D.	Ancelot.	M. J.
30 déc.	Le Duc de Guise à Naples.		Ch. Nodier.
	1825		
6 jan.	Proverbes dramatiques.	T. Leclerc.	
12 jan.	Salon de 1824. Statue de Pichegru.		Ch. Nodier.
16 jan.	Galerie des Contemporains. Marie-Thérèse de France.		Ch. Nodier.
20 jan.	Fiesque. F. D.	Ancelot.	M. J.
25 jan.	Du Sacre des Rois de France.	Ch. d'Argy.	M. J.
26 jan.	Dialogues, Contes et autres Poésies.	Brifaut.	M. J.
4 fév.	L'Orphelin de Bethléem. F. D.	Mxxx.	M. J.
28 fév.	Considérations sur la cause des Grecs.	Lacretelle.	M. J.
3, 7 mars.	Le Cid d'Andalouise. F. D.	Lebrun.	M. J.
17 mars.	Jeanne d'Arc. F. D.	Alex. Soumet.	M. J.
22 mars.	Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens, les rois de France avec les empereurs mongols.	A. Rémusat.	
1 avril.	Mémoires sur le XVIIIe siècle.	de Genlis.	
18 avril.	Judith. F. D.	Comberousse.	M. J.
2 mai.	L'Indiscret. F. D.	Théaulon.	M. J.
9 mai.	L'Héritage. F. D.	Mennechet.	M. J.
13 mai.	Retour à la religion.	Baour Lormian.	
21 mai.	Le dernier jour de folie. F. D.	Bayard.	M. J.
26 mai.	Le Chant du Sacre.	Lamartine.	
29 mai.	Paraphrase de l'hymne d'invocation.	Marcellus.	
30 mai.	Le Sacre de Charles X.	Mély-Janin.	
5 juin.	Poèmes à l'Occasion du Sacre de Charles X.		
6 juin.	Clovis ou le Premier Sacre. F. D.	Théaulon.	
12 juin.	Pharamond. F. D.	Ancelot. Guiraud. Soumet. Boieldieu.	
14 juin.	Le Sacre de Charles X.	Victor Hugo.	
16 juin.	Lord Byron.	Louise Belloc.	
24 juin.	Roman. F. D.	Delaville.	
28 juin.	Physiologie des Passions.	Alibert.	Ch. Nodier.
29 juin.	Les Nouveaux Adelphes. F. D.	Lesquillion.	M. J.
30 juin.	Bélisaire. F. D.	Jouy.	M. J.
1 juil.	Tristan le Voyageur ou La France		

5 juil. 17 nov.	au XIVe siècle.	Marchangy.	
2 juil. 21 déc.	Jonathan, le Visionnaire, contes moraux.	N. B. Saintine.	
4 juil.	La Vision. Jeanne d'Arc au Sacre de Charles X.	Delphine Gay.	
	Les Oiseaux au Sacre.	Amable Tastu.	
7 juil.	Le dernier Chant du Pèlerinage de Childe Harold.	Lamartine.	
21 juil.	Collection des auteurs classiques latins avec commentaires.		
24 juil.	Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands.	A. Thierry.	
27 juil.	Lettres sur l'Angleterre.	de Staël.	
	Essai sur l'Education des Femmes.	Mme. de Rémusat.	xxx.
28 juil.	Comédies de Térence. Tr.	Lemonnier.	M. J.
12 août.	Œuvres.	X. de Maistre.	
14 août.	Histoire des Croisades.	Michaud.	
15 août.	La Littérature en Italie.	Ginguené.	
22 août.	Histoire de France au XVIIIe siècle.	Lacretelle.	M. J.
30 août.	L'Observateur du XIXe siècle.	St. Prosper.	
8 sept.	La Mort de César. F. D.	Royou.	M. J.
12 sept.	Sigismond de Bourgogne. F. D.	Viennet.	M. J.
14 sept.	Mémoires.	de Genlis.	
21 sept. 28 sept. 12 oct.	Œuvres de Molière avec commentaire.	Auger.	M. J.
18 nov. 7 déc.	Histoire de l'Angleterre depuis l'Invasion des Romains.	Lingard.	
28 sept.	Histoire des Croisades.	Michaud.	Ch. Nodier.
1 oct.	Alain Blanchard. F. D.	Dupias.	M. J.
10 oct.	Lord Davenant. F. D.	Mxxx.	M. J.
17 oct.	Marie de Brabant. poème.	Ancelot.	
18 oct.	La Gaule Poétique.	Marchangy.	
31 oct.	Manifeste contre le romantisme.	Baour Lormian.	
1 nov.	Poésies.	Clotide de Surville.	Ch. Nodier.
4 nov.	Lascaris ou les Grecs du XVe siècle.	Villemain.	xxx.
9 nov.	Elégies rénoises.	Cyprien Anot.	
13 nov.	Fables inédites du XIIe, XIIIe, and XIVe siècles.	A. C. M. Robert.	Ch. Nodier.
14 nov.	Théâtre de Clara Gazul.	Mérimée.	
16 nov.	Les Lusiades ou les Portugais. Trad. de Millié.	Camoëns.	M. J.
28 nov.	Léonidas. F. D.	Pichald.	M. J.
2 déc.	Etudes sur Virgile.	Tissot.	
3 déc.	Enéïde de Virgile. Trad.	de Guerle.	
5 déc.	Camille ou le Capitaine. F. D.	Lemercier.	M. J.
8 déc.	Mémoires sur Voltaire.	Longchamp.	xxx.
9 déc.	Œuvres complètes. nouv. éd.	Delille.	
12 déc.	La Dame Blanche. F. D.	Boieldieu.	M. J.
15 déc.	Les surfaces ou les quatre cousins. F. D.	Picard.	M. J.

15 déc.	Edouard. poème.	Delphine Gay.	xxx.
21 déc.	Les Contes.	Saintine.	--
22 déc.	Les Albigeois.	Rev. Mathurin.	Ch. Nodier.
24 déc.	Walpole, poème dramatique	Ed. Alletz.	xxx.
28 déc.	La Princesse des Ursins. F. D.	Duval.	M. J.
29 déc.	Philippe-Auguste.	Parceval—Grandmaison.	M. J.

1826

2 jan.	Œuvres complètes. nouv. éd.	Delille.	
5, 16 jan.	Philippe-Auguste.	Parceval.	M. J.
7 jan.	Biographie des Quarante de l'Académie.		xxx.
11 jan.	Honneur et Préjugé. F. D.	Draparnaud.	M. J.
14 jan.	Œuvres complètes. nouv. éd.	Bossuet.	
18 jan.	Collection des petits Classiques.	Ch. Nodier.	
19 jan.	Sur la Propriété littéraire.		
26 jan.	Le Débat de deux demoyselles, etc.		Ch. Nodier.
29 jan.	Don Quichotte. trad.	St. Martin.	M. J.
30 jan.			
2 juil.	Bibliothèque sacrée, latine et grecque.	Ch. Nodier.	J. B. A. S.
1 fév.	Riluzi. F. D.	Drouineau.	M. J.
8 fév.			
28 juin.			
21 août.			
9 sept.			
25 oct.	Histoire d'Angleterre.	Lingard.	P.
9 fév.	Annales du Moyen Age.		
10 fév.	Réception de Montmorency à l'Académie.		
16 fév.	Théâtre.	Alex. Duval.	
24 fév.	L'Intrigue et l'Amour. (Schiller). F. D.	de Wailly.	M. J.
27 fév.	Petite maison. F. D.	Melesville.	M. J.
3 mars.	De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.	Lamennais.	
6 mars.	Histoire des Croisades.	Michaud.	Ch. Nodier.
7 mars.	Proverbes dramatiques.	T. Leclerc.	
29 mars.	L'Imitation de Jésus Christ.		Ch. Nodier.
3 avril.	L'Intrigue et l'Amour. (Schiller). F. D.	Delaville.	M. J.
10 avril.	Siège de Paris. F. D.	Arlincourt.	M. J.
23 avril.	Œuvres complètes.	Chateaubriand.	
5 mai.	Monument de Pichegru.		Ch. Nodier.
30 mai.	Cinq-Mars. (art. de fonds)	de Vigny.	
19 juin.	Histoire de la Franche-Comté.	Lefebvre.	Ch. Nodier.
23 juin.	Œuvres choisies. (notes de Desprez)	Clément Marot.	Ch. Nodier.
24 juin.	Biographie universelle.	Michaud.	
26 juin.	Le Speculateur. J. D.	Riboutte.	M. J.
8 juil.	Spécies Général des Cléoptères.		Ch. Nodier.
23 juil.	Tableau des mœurs françaises au temps de la chevalerie.	de Vaudreuil.	

27 juil.	Agiotage. F. D.	Picard.	M. J.
29 juil.			
23 août.	Histoire de France.	Lacretelle.	M. J.
30 juil.	Cinq-Mars.	de Vigny.	——(V. Hugo)
2 août.	Paraphrase du psaulme CXIV.	Marcellus.	
3 août.	Essais poétiques d'une jeune solitaire.		
9 août.	Poèmes antiques et modernes.	de Vigny.	
12 août.	Baudouin, Empereur.	Lemercier.	M. J.
17 août.	Tristan le Voyageur.	Marchangy.	xxx.
4 sept.	Nouveaux essais poétiques.	Delphine Gay.	M. J.
7 sept.	Romans historiques de Van der Velde. Tr.	Loève Veimar.	
17 sept.	Antiquités.		Ch. Nodier.
21 sept.	Histoire de Philippe II. Roi d'Espagne.	Dumesnil.	M. J.
4 oct.	Voyages pittoresques dans l'ancienne France.	Nodier, etc.	
8 oct.	Les Vénitiens. F. D.	Arnault père.	M. J.
9 oct.	Introduction à la Philosophie.	Laurentie.	Ch. Nodier.
14 oct.	L'Argent ou les mœurs du siècle.	Mxxx.	M. J.
19 oct.	Ode à l'occasion du couronnement de l'empereur Nicolas.	Ancelot.	
21 oct.	La mort de Talma.		M. J.
23 oct.	Poésies.	Amable Tastu.	Ch. Nodier.
28 oct.	Tu Fiao Li, roman chinois.	A. Rémusat.	
29 oct.	Les ruines de Montfort l'Amaury.	St. Valry.	
30 oct.	Rosemonde. F. D.	E. Bonnechose.	M. J.
7 nov.	Histoire des Croisades.	Michaud.	R. Rochette.
16 nov.	Odes. (Ode à Chateaubriand)	V. Hugo.	
	Biographie Universelle.	Michaud.	M. J.
21 nov.	L'Argent. F. D.	C. Bonjour.	M. J.
30 nov.	Marcel. F. D.	Rougement.	M. J.
5 déc.	Manuel de Typographie française.	Capelle.	Ch. Nodier.
7 déc.	Enéïde. Tr. en vers français.	Duchemin.	
12 déc.	Thomas Morus. F. D.	Draparnaud.	M. J.
28 déc.	Le Tasse. F. D.	Alex. Duval.	M. J.

1827

2 jan.	Œuvres.	Walter Scott.	
12 jan.	Le Livre de Job.	Levavasseur.	
16, 27 jan.	Les Natchez.	Chateaubriand.	
19 jan.	La Christiade de Vida.	Vida.	L——.
23 jan.	Le Tasse. F. D.		M. J.
	Louise. (Schiller). F. D.	Pelissier.	
29 jan.	Le Télégraphe. F. D.	Théaulon.	M. J.
30 jan. 28 mars.	Nouveaux mélanges, historiques et littéraires.	Villemain.	xxx.
5 fév.	Contes en vers.	Ed. Mennechet.	
5 fév.	Astolphe et Joconde. F. D.	Aumer.	M. J.
10 fév.	Odes et Ballades.	Victor Hugo.	Ch. Nodier.
10 fév.	Le Mariage de Raison. F. D.	Scribe.	
12 fév.	La Peyronnéïde.	Barthélemy et Méry.	

12 fév.	Ode à la Colonne de la Place Vendôme.	V. Hugo.	
19 fév.	Louis XI. F. D.	Mély-Janin.	M. J.
26 fév.	Le Printemps d'un Proscrit.	Michaud.	P. S.
26 fév.	L'Homme habile. F. D.	Espagny.	M. J.
12 mars.	Le Loup Garou. F. D.		M. J.
17 mars.	Françoise de Rimini. F. D. (Tasse)	C. Bérier.	M. J.
19 mars.	Julien dans les Gaules. F. D.	Jouy.	M. J.
21 mars.	Le Hussard de Felsheim. F. D.	P. Lebrun.	M. J.
26 mars.	Lambert Simuel. F. D.		M. J.
28 mars.	Moïse. F. D.	Rossini.	M. J.
9 avril.	Histoire de la Fronde.	St. Aulaire.	xxx.
11 avril.	Les Martyres.	Chateaubriand.	
13 avril.	Le Printemps d'un Proscrit.	Michaud.	L——.
14 avril. 9 juin.	Six Mois en Russie.	Ancelot.	
14 avril.	Olésia ou la Pologne.	Mme. Lattimore-Clark.	Ch. Nodier.
17 avril.	Byronniennes.	E. Grosnier.	
23 avril.	Louis XI. F. D.	Mély-Janin.	M. J.
26 avril.	La Lettre Posthume. F. D.	Scribe.	M. J.
30 avril.	Virginie. F. D.	Guiraud.	M. J.
7 mai.	Vie de St. Vincent de Paul.	Capefigue.	
7 mai.	Oncle Philibert. F. D.	de Wailly.	F. L.
15 mai.	Le Printemps d'un Proscrit.	Michaud.	Géraud.
23 mai.	Sangarido. F. D.		M. J.
28 mai.	Le Chevalier à la Mode. F. D.	Vial. et Dancourt.	M. J.
29 mai.	Le Jeune Maire. F. D.	Saintine.	M. J.
1 juin.	Commentaire des Œuvres de Molière.	Aimé—	L——.
	Commentaire des Œuvres de B. de St. Pierre.	Martin.	
2 juin.	Les Trois Quartiers. F. D.	Picard.	M. J.
5 juin.	La Physiologie des Passions.	Alibert.	J. P.
7 juin.	Amours Mythologiques.	Pongerville.	M. J.
10 juin. 19 juin.	De l'Usage et de l'Abus de l'Esprit philosophique.	Portalis.	
10 oct.	Le Génie du Christianisme.	Chateaubriand.	
11 juin.	La Clochette. F. D.	M. J.	
12 juin.	Mémoires et souvenirs.	Mar. de Ségur.	Géraud.
13 juin.	Le Sicilien. F. D.		M. J.
18 juin.	Roméo et Juliette. F. D.	Ducis.	M. J.
23 juin.	Histoire de France.	A. Thierry.	
28 juin.	La Fête d'Alexandre, ou le Pouvoir de l'Harmonie. F. D.	Dryden. Haendel.	M. J.
1 juil. 2 juil.	Macbeth. F. D.		M. J.
19 juil.	Histoire des Croisades.	Michaud.	Géraud.

3, 30 juil.			
21 août.			
14 oct.	Chansons de Désaugiers.		
8 juil.	Poésies Diverses.	Ch. Nodier.	A. S.
9 juil.	Les Hérétiques de Montségur, ou les Proscrits du XIIIe siècle.	Mxxx.	
11 juil.	Guelfes et Gibelins.	Arnault.	M. J.
13 juil.			
24 août.			
9 sept.			
7 oct.	Vie de Napoléon Bonaparte.	Walter Scott.	Géraud.
18 juil.	Essai sur l'Origine des Lettres de tous les peuples.		
20 juil.	Misanthrope et Repentir. F. D.	Kotzebue.	M. J.
22 juil.	Vue des ruines de Pompéi.		xxx.
23 juil.	Eloge du Duc d'Enghien.	Audibert.	
25 juil.	Œuvres de Molière.	Auger.	M. J.
30 juil. 5 août.	Voyages pittoresques dans l'ancienne France.	Nodier, etc.	
4 août.	Tenaldo et Isolina. F. D.	Morlacchi.	M. J.
12 août. 14 août.	La Mort de Désaugiers.		J. T. M.
23 août.	Lettre sur la Mort de Désaugiers.		Ch. Nodier.
26 août.	La Prison de Pompéia. F. D.	Mxxx.	M. J.
30 août.	Essai sur l'Homme.	Ed. Alletz.	
1 sept.	Œuvres complètes.	Bossuet.	
1 sept.	La Première Affaire. F. D.	Merville.	M. J.
5 sept.	Emilia. F. D.	A. Soumet.	M. J.
	Amy Robsart. F. D.	V. Hugo. P. Foucher.	M. J.
8 sept.	The Rivals. Th. Angl.	Sheridan.	J. T. M.
15 sept.	Hamlet. Th. Angl.	Shakespear.	J. T. M.
18 sept.	Roméo et Juliette. Th. Angl.	Shakespear.	J. T. M.
22 sept.	Othello. Théâtre Anglais.	Shakespear.	J. T. M.
22 sept.	La Somnambule. F. D.		M. J.
1 oct.	L'Homme du Monde. roman.	Ancelot.	
8 oct.	Installation de la Troupe anglaise à la Salle Favart.		J. T. M.
11 oct.	Les Deux Genres.	Ch. Viaucin.	
13 oct.	Trois semaines après le mariage. Th. Angl.		J. T. M.
14 oct.			
29 oct.	Histoire d'Angleterre. (tr. de Roujoux)	Lingard.	P.
17 oct.	Choix de Poésies. trad. du chevalier Cxxx. (et Supercheries Dévoilées) (Quérard, Caqueray, deputé).	Gray, Goldsmith. Pope.	
18 oct.	Œuvres posthumes.	Boileau.	L——.
19 oct.	Jane Shore. Théâtre anglais.	Rowe.	J. T. M.
22 oct.	Le Combat des trente Bretons.		Ch. Nodier.
24 oct.	Mélanges historiques et littéraires.	Villemain.	
26 oct.	Les Amours de Camoëns et de Catherine d'Alaïde.	Mme. Gauthier.	
28 oct.	L'Homme du Monde. F. D.	M. S.	F. L.
30 oct.	Faust. F. D.	Théaulon.	F. L.

1 nov.	L'Homme du Monde.	Ancelot.	xxx.
	L'Epicurien.	Th. Moore.	xxx.
4 nov.	Le Buste de Charles X. poème.	Alex. Soumet.	
7, 20 nov.	Le Salon de 1827.		J. T. M.
10 nov.	Venice preserved. Théâtre anglais.	Otway.	J. T. M.
6 déc.	Mariage d'Argent. F. D.	Scribe.	T. D.
	Cromwell. (annonce.) F. D.	V. Hugo.	
12 déc.	Voyages et Polémiques.	Chateaubriand.	
27 déc.	Annales romantiques.		
	Don Juan. F. D.	Mozart.	S.
31 déc.	Tableaux Poétiques.	Rességuier.	

1828

1 jan.	Atala, René et le dernier Abencérage.	Chateaubriand.	
2 jan.			
29 jan.	Vie de Napoléon Bonaparte.	Walter Scott.	Géraud.
5 jan.	Accord de la Foi avec la Raison.	Receveur.	Ch. Nodier.
6 jan.	Les Amours de Camoëns et de Catherine d'Adelaïde.	Mme. Gauthier.	
6 jan.	Otello. Théâtre italien.		
9 jan.	King Lear. Théâtre anglais.	Shakespear.	J. B. A. S.
10 jan.	Botzaris et Chriséis.	Mme. Daring.	
12 jan.	Ismalie ou la Mort de l'Amour.	Arlincourt.	
15 jan.	Tacite. Nouv. trad.	D. de Lamalle.	
20 jan.	The Merchant of Venice. Théâtre anglais.	Shakespear.	J. B. A. S.
27 jan.	Tu-Kiao-Li. roman chinois traduit.	A. Rémusat.	
27 jan.	Jane Shore. Théâtre anglais.	Rowe.	J. B. A. S.
29 jan.	Le Marchand de Venise. Théâtre anglais.		
1 fév.	Les contes du Gay Scavoir.		
2 fév.	Lancastre. F. D.	d'Epagny.	J. B. A. S.
2 fév.	Mémoires inédits.	Comte de Brienne.	xxx.
4 fév.	La Mort de Tibère. F. D.	Arnault.	J. B. A. S.
6 fév.	Tableaux Poétiques.	Rességuier.	—·— (Deschamps).
9 fév.	Les acteurs anglais à l'Odéon.		J. B. A. S.
11 fév.	Les Trois Sœurs.	Adèle Laya.	xxx.
19 fév.	Amy Robsart. F. D.	V. Hugo.	
22 fév.	Les Ephémères. F. D.	Picard.	J. B. A. S.
26 fév.	Halden el Kunden.		
27 fév.	Le Fratricide ou Gilles de Bretagne.	Walsh.	
28 fév.	Mme. de Maintenon peinte par elle-même.		
2 mars.	La Muette de Portici. F. D.	Scribe.	J. B. A. S.
5 mars.	Epître au Roi.	Delphine Gay.	
5 mars.	Miss Smithson au Théâtre italien. Roméo et Juliette.		J. B. A. S.
8 mars.	La Princesse Aurélie. F. D.	C. Delavigne.	J. B. A. S.
12 mars.	Collection complète de romans. trad.	Van der Velde.	
13 mars.	Edouard en Ecosse. F. D.	Alex. Duval.	J. B. A. S.
17 mars.	Mélanges de Morale et de Politique économique.	Franklin.	
21 mars.	Observations générales sur la Guyane française.	M. B. R.	Géraud.

22 mars. 2 avril. 24 avril.	Souvenirs des Pyrénées.	Louise (?)	V.
5 mai.	Le Salon de 1827.		P.
4 avril.	Principes de la Philosophie de l'Histoire.	J. B. Vico.	
5 avril.	Un Prédicateur sous Louis XI.	Peignot.	J. B. A. S.
5 avril.	Histoire de la Passion de Jésus Christ. composée en 1490.	R. P. O. Maillard.	J. B. A. S.
11 avril.	Macbeth. Macready. Théâtre anglais.	Shakespear.	J. B. A. S.
12 avril.	Sémiramide. Théâtre italien.		
11 avril.	Les Aventures d'un Promeneur.	St. Prosper.	
19 avril.	Le Mariage de Figaro. F. D.	Beaumarchais.	J. B. A. S.
19 avril.	Macbeth. Théâtre anglais.	Shakespear.	J. B. A. S.
21 avril.	Théâtre anglais.		
25 avril.	Romans.	Zshokke.	
1 mai.	Virginius. Théâtre anglais.	Knowles.	J. B. A. S.
3 mai.	Elisabeth de France. F. D.	Alex. Soumet.	J. B. A. S.
7 mai. 7, 14 août. 26 oct.	Mémoires et Mélanges historiques et littéraires.	Prince de Ligne.	Géraud.
13 mai.	Guillaume Tell. F. D.	Pixérécourt.	J. B. A. S.
16 mai.	Perkins Warbeck. F. D.	Fontan.	J. B. A. S.
16 mai.	Débuts de Kean. Théâtre anglais.		J. B. A. S.
19 mai. 14 août. 7 oct.	Documents historiques, critiques et apologétiques concernant la compagnie de Jésus.		O'Mahony.
23 mai.	Réception de Lebrun à l'Académie.		
24 mai.	Questions de Littérature légale, du Plagiat, etc.	Ch. Nodier.	J. B. A. S.
28 mai.	Le Protégé. F. D.	Duval.	J. B. A. S.
2 juin. 2 juin. 9 juin. 5 sept. 15 oct.	Cinq-Mars.	Vigny.	J. J.
26 nov.	Cours de M. Guizot.		
9 juin.	Othello. Théâtre anglais.	Shakespear.	J. B. A. S.
17 juin.	Le Théâtre anglais.		J. B. A. S.
17 juin.	De la Persécution de l'Eglise catholique.		L——.
17 juin.	Roméo et Juliette. F. D.	F. Soulié.	J. B. A. S.
7 juil.	William Tell. Théâtre anglais.	Knowles.	J. B. A. S.
14 juil.	Hamlet. Théâtre anglais.	Shakespear.	J. B. A. S.
28 juil.	Fin des représentations anglaises.		J. B. A. S.
4 août. 11 août.	Un Sage de vingt ans. F. D.	Draparnaud.	J. B. A. S.
8 sept.	Histoire d'Angleterre.	Lingard.	P.
15 août.	Histoire des Croisades.	Michaud.	Géraud.
19 août.	Fréron et Voltaire.		J. J.
22 août.	Comte Ory. F. D.	Rossini.	S.
26 août.	De la Brochure sur l'Université nouvelle.		E.

27 août.	Biographie universelle.		
27 août.	La Philanthropie du Bagne de Brest.	Michaud.	J. J.
29 août.	Vie des grands capitaines français du moyen âge.	A. Mazas.	J. B. A. S.
31 août.	Lettres sur les Mœurs et les Institutions des Etats-Unis.	J. F. Cooper.	
3 sept.	Pierre, le fils de l'aveugle.	Emma Feraud.	
10 sept.	Des Grecs, des Turcs et de l'Esprit publique européen.		
14 sept.	Histoire du Clergé de France pendant la Révolution.	M. R.	R.
15, 16 sept.	Lettre sur la visite du roi aux bords du Rhin.		J. T. M.
17 sept.	Olga. F. D.	Ancelot.	J. B. A. S.
21 sept.			
27 sept.	La Philippide.		
4 oct.	Œuv. Jeun. IV.	J. P. G. Viennet.	J. J.
22 sept.	Mémoires contemporains.	Josephine et Louis Bonaparte.	P. S.
25 sept.	La Jacquerie, scènes féodales. La Famille de Carvajal.	Mérimée.	Géraud.
30 sept.	De l'Esprit du Corps et de l'Esprit de Parti.	·	Bonald.
30 sept.	La Bonne Fortune. F. D.	T. Leclerc.	
8 oct. 31 nov.	De l'Etude et de l'Enseignement des lettres.	Laurentie.	Ed. Géraud.
9 oct.	La Violette. F. D.	Planard.	J. B. A. S.
12 oct.	Chansons nouvelles.	Béranger.	
17 oct.	Les Mémoires de Vidocq.		J. J.
18 oct.	Cerentola. Théâtre italien. F. D.		J. B. A. S.
23 oct.	Le Maçon. Mœurs populaires. (O. J. IV.)	M. Raymond.	J. J.
25 oct.	Walstein. F. D.	Liadières.	J. B. A. S.
26 oct.	Romeo et Giuletta. Théâtre italien.		J. B. A. S.
29 oct.	Etudes françaises et étrangères.	E. Deschamps.	
31 oct.	Descriptions de monuments musulmans.	Reinaud.	Ed. Géraud.
6 nov.	Luther.		J. J.
7 nov.	Réponse à une attaque de Hugo et d'Ancelot.		
8 nov.	L'Appartement. F. D.	Merville.	J. B. A. S.
	La Gazza. Théâtre italien. F. D.		J. B. A. S.
10 nov.			
6 déc.	Les Antiquités de l'Eglise anglo-saxone.	Lingard.	P.
11 nov.	Napoléon en Egypte.	Barthélemy et Méry.	
17 nov.	Mélanges bibliographiques et littéraires.	St. Prosper.	B.
21 nov.	Réception de Barante à l'Académie.		J. J.
21 nov.	Souvenir du Théâtre anglais.	Deveria et Boulanger.	

22 nov.	Marie de Brabant. F. D.	Ancelot.	J. B. A. S.
26 nov.	Ouverture des cours de Guizot.		J. J.
7, 14 déc.	à la Sorbonne.		
21, 30 déc.			
27 nov.	La Duchesse et le Page. F. D.	Bérauld.	J. B. A. S.
29 nov.	Etudes françaises et étrangères.	E. Deschamps.	J. B. A. S.
30 nov.	L'Homme entre deux âges. F. D.	Fontan.	J. B. A. S.
1 déc.	L'Exil de Rochester. F. D.	Moreau.	J. B. A. S.
4 déc.	Odes et Ballades. (O. J. IV.)	Victor Hugo.	J. J.
6 déc.	De l'Extinction de la Mendicité.		J. J.
8 déc.	L'Espion. F. D.	Fontan, Halévy.	J. B. A. S.
12 déc.	Romans.	Zchokke.	
13 déc.	Clari. F. D.	Halévy.	
15 déc.	L'Espion. F. D.	Ancelot.	J. B. A. S.
18 déc.	Poésies.	Bignan.	Ed. Géraud.
23 déc.	Vie de St. Vincent de Paul.	R. Berville.	J. B. A. S.
25 déc.	Album lithographique.	Déveria.	
27 déc.	Les Femmes Poètes.		

1829

1 jan.	La Philosophie et les cours de Guizot et Cousin.		Eckstein.
2 jan.	Le Contrariant. F. D.	Merville.	J. B. A. S
5 jan.	Epître aux Mules de Don Miguel.	Viennet.	J. J.
6, 12 jan.			
20 jan.	(O. J. IV.)		
5 jan.	Le Dernier Jour de Pompéi. (O. J. IV.)	Delphine Gay.	J. J.
7, 17 jan.	Napoléon en Egypte.	Barthélemy et Méry.	Ed. Géraud.
7 jan.	La Donna del Lago. Théâtre italien.	Rossini.	J. B. A. S.
13 jan.	La Fiancée. F. D.	Scribe.	J. B. A. S.
14 jan.	Isabelle de Bavière. F. D.	Lamothe-Langon.	J. B. A. S.
18 jan.	Orthopédie.		J. J.
19 jan.	Les Orientales.	Victor Hugo.	
21 jan.	Les Cheveux blancs de la Reine. (O. J. I.)		J. J.
21 jan.	La Mort du Roi Martyre.	E. D.	
24 jan.	Elégie à une Mère. Poésie.	J. Reboul.	
	Chansons et Romances.	A. Claudius.	
26 jan.	L'Huissier de la Chambre. (O. J. V.)		J. J.
2 fév.	Lancastre.F. D.	d'Epagny.	
3 fév.	Le Dernier Jour d'un Condamné. (O. J. IV.)	Victor Hugo.	J. B. A. S. J. J.
4, 19 fév.	Biographie universelle.	Michaud.	J. J.
12 fév.	Histoire du Jongleur.	Langle.	
24 fév.			
25 fév.	Chroniques et Légendes françaises.		
13, 17 fév.	Henri III et sa Cour. F. D.	A. Dumas.	J. B. A. S.
15 fév.	L'Uniforme de l'Agent de Police. (O. J. V.)		J. J.
23 fév.	Le Restaurateur au Bois de Boulogne. (O. J. V.)		J. J.

25 fév.	De la Visite au Duc de Reichstadt.		J. J.
27 fév.	Caramaru, Roman brésilien.		
28 fév.			
4 mars.			
6, 7 mars.	Pétition des Sept au Roi.		
2 mars.	Mémoires. (O. J. IV.)	Comtesse du Barry.	J. J.
2 mars.	Le Marchand de Masques. (O. J. V.)		J. J.
9 mars.	Les Laquais au Bal. (O. J. V.)		J. J.
14 mars.	La Messiade imitée de l'allemand.	E. de Liebhaber.	
14 mars.	Le Comte de Freuilly.		
16 mars.	La Révolte dans le Couvent.		J. J.
17 mars. 27 avril.	Collectio selecta S. S. Ecclesae Patrum.		J. J.
21 mars.	Don Giovanni. Théâtre italien. F. D.		
23 mars.	1572, Chronique du Temps de Charles IX. (O. J. IV.)	Mérimée.	J. J.
26 mars.	Idylles de Théocrète. trad.	S. de Sugny.	
26 mars.	Marat et la Philanthropie libérale.		J. J.
26 mars.	Le Catholique. (Défense de Lamennais.)		Eckstein.
28 mars.	Le Pompier Fourneau.		J. J.
28 mars.	Histoire des Emigrés français.	St. Gervais.	
29 mars.	Poésies.	Joseph Delorme.	
29 mars.	Proverbes inédits. (O. J. IV.)	Mme. de Maintenon.	J. J.
6 avril. 9 avril.	La Tribune des Journalistes.		E. M.
27 avril.	Marino Faliero. F. D.	C. Delavigne.	J. B. A. S.
10 avril.	Défense de Nodier et Delangle.		
18 avril.	La Police Dévoilée. Mémoires de	Rovigo.	J. J.
30 avril.	Examen critique des Dictionnaires de la Langue française et Dictionnaire des Onomatopées.	Ch. Nodier.	J. B. A. S.
3 mai.	Stupeur du Ministère.		J. J.
4 mai.	Le Printemps et les Modes nouvelles.		J. J.
9 mai.	L'Armée.		J. J.
11 mai.	La Salle à manger. (La Chambre)		J. J.
13 mai.	La Revue de Paris.		J. J.
14 mai.	Soirées de Walter Scott à Paris. (O. J. IV.)	Ph. Jacob.	J. J.
17 mai.	Le Dernier Jour d'un Condamné.	Victor Hugo.	
18 mai.	Le Complot en Famille. F. D.	Alex. Duval.	
23 mai.	Freischütz. Théâtre allemand. F. D.	Weber.	
	Zauber Flöte. Théâtre allemand. F. D.	Mozart.	
23 mai.	Des Deux Nuits. F. D.	Scribe. Boieldieu.	
26 mai.	L'Ane mort et la Femme guillotinée.	Jules Janin.	xxx.
27 mai.	Voyage en Angleterre.	Lamy & Monnier.	E. M.
29 mai.	Pertinax ou les Prétoriens. F. D.	Arnault père.	J. B. A. S.
1 juin.	Marino Faliero. F. D.	C. Delavigne.	J. J.
2 juin.	Les Germains.	C. Marcellis.	
2 juin.	Maison et vingt arpents de vignes à vendre.		J. J.

4 juin.	Fidelio. Théâtre allemand. F. D.	Beethoven.	
15 juin.	La Dame Blanche. Théâtre allemand.	Boieldieu.	
16 juin.	La Chambre Démocrite.		J. J.
21 juin.	Chroniques de France.	Amable Tastu.	J. J.
22 juin.	Histoire de la Vie de Louis XVI.	Bourniseau.	
27 juin.	Christine de Suède. F. D.	Brault.	
29 juin.	Bibliothèque choisie pour la jeunesse.	Janin & Laurentie.	Laurentie.
29 juin.	Moïse. (La Revue de Paris)	Chateaubriand.	——(J. J.)
30 juin.	La Revue de Paris.		——(J. J.)
11 juil.	La Revue de Paris.		
13 juil.	Les Modes. Conte.		J. J.
18 juil.	L'Influence des Croisades.		R.
20 juil.	L'Illusion. F. D.	St. Georges.	J. B. A. S.
21 juil.			
16, 20 juil.			
27 juil.	Marion Delorme. (O. J. IV.) F. D.	Victor Hugo.	J. J.
23 juil.	Collection des Classiques.	LeMaire.	J. J.
23 juil.			
29 sept.			
31 déc.	L'Hermite en Russie.	D. de St. Maure.	Ed. Géraud.
24 juil.	Les Journaux anglais. Lettre.		J. T. M.
26 juil.	Histoire des Croisades.	Michaud.	
28 juil.	Nouvelle traduction d'Horace.	Louis XVIII.	J. J.
29 juil.	Correspondance privée.	Marie Antoinette.	J. J.
30 juil.			
23 août.	Le Fils de l'Homme. Procès sur le poème. F. D.	Barthélemy et Méry.	
3 août.	Démétrius. F. D.	Halévy.	J. B. A. S.
5 août.	Guillaume Tell.	Rossini.	J. J.
6 août.	Biographie universelle.	Michaud.	J. J.
8 août.	La Revue de Paris.		——(J. J.)
9 août.	Vie de Bertrand Duguesclin.	A. Mazas.	
11 août.	Stern et Mackenzie. Morceaux traduits.	Henrion.	
	Notice et Préface.	Jules Janin.	
12 août.	Lettre sur Marion Delorme.		
12 août.			
16 déc.	Mémoires complets. nouv. éd.	St. Simon.	P. S.
15 août.	La Bible de Vence.		
17 août.			
20 août.	Encore Marion Delorme.		
22 août.	Fragoletta, ou Naples et Paris en 1799.	de Latouche.	E. M.
25 août.	L'Inconvenance de mettre des Rois en Scène.		J. T. M.
27 août.	Panégyrique de St. Louis. Académie française.		
1 sept.			
30 oct.	Philippe-Auguste.	Parseval.	Ed. Géraud.
4 sept.	Catherine de Médicis aux Etats de Blois. F. D.	L. Arnault.	J. B. A. S.
5 sept.	Tableau historique et pittoresque de Paris.	St. Victor.	E.

7, 15 sept.	Le Mari et le Protecteur. F. D.	C. Bonjour.	J. B. A. S.
8 sept.	Mélanges de Philosophie, d'Histoire et de Littérature.	de Féletz.	J. B. A. S.
10 sept.	Œuvres posthumes, poétiques et didactiques..	Girodet.	
11 sept.	La vie et les Œuvres de Pierre Corneille.	Taschereau.	A. P.
13 sept.	Les Septembriseurs. Scènes de la Révolution.		
16 sept.	L'Enfer. Trad. de Artand.	Dante Alighéri.	Ed. Géraud.
23 sept.	De l'Influence des Femmes sur les Mœurs et les Destinées des Nations.	Montgellaz.	Ed. Géraud.
25 sept.	Majorat. F. D.	Hipp. Cornol.	J. B. A. S.
30 sept.	Le bon Chevalier sans peur et sans reproche. (Bib. ch.)	Laurentie.	
2 oct. 8 déc.	La Réforme en 1560 ou la Tumulte d'Amboise.		Ed. Géraud.
13, 29 oct.	La Revue de Paris.		——(J. J.)
14 oct.	Ulysse—Homère, ou du véritable auteur de l'Iliade et de l'Odyssée.	C. Koliades.	xxx.
15 oct.	Christine à Fontainebleau. F. D.	F. Soulié.	J. B. A. S.
17 oct.	Matilde de Shabran. F. D.	Rossini.	
20 oct.	De l'Enseignement de la Philosophie.	Douay.	F.
24, 26 oct.	Le More de Venise. F. D.	Vigny.	J. B. A. S.
1 nov.	Byron et Moore.		Ch. Nodier.
9 nov.	Dilettante d'Avignon. F. D.	Halévy.	J. B. A. S.
12 nov.	Macbeth. F. D.	Ducange.	
16 nov.	L'Esprit de Montaigne. Bib. Choisie.	Laurentie.	
19 nov.	Observations sur les opinions philosophiques de MM. de Bonald, de Maistre, Lamennais et Laurentie.		D.
22 nov.	L'Arabe et son Coursier. poésie.	J. Reboul.	
24 nov.	Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque. Variétés littéraires et philosophiques.	Ch. Nodier.	J. B. A. S.
1 déc.	Mémoires.	Comte de Montlosier.	J. B. A. S.
3 déc.	Emmeline. F. D.	Planard.	J. B. A. S.
5 déc.	Marino Faliero. (à l'Odéon) F. D.	C. Delavigne.	J. B. A. S.
6 déc.	Elisabeth d'Angleterre. F. D.	Ancelot.	J. B. A. S.
7 déc.	L'Homme du Peuple. F. D.		
7 déc.	Les Frontières d'Espagne.	Rességuier.	
10 déc.	Les Inconsolables. F. D.	Scribe.	
11 déc.	Les Aventures d'un Promeneur.	St. Prosper.	
14 déc.	La Nozze de Lammermoor. Théâtre italien.	Caraffa.	
15 déc.	L'Espion. F. D.	Ancelot & Mazères.	
18 déc.	Poésies.	Bignan.	Ed. Géraud.
19 déc.	Les Jeunes voyageurs en Asie.	Briand.	
26 déc.	La Table et le Logement.	Dumersan.	J. B. A. S.

29 déc.	Histoire des Croisades.	Michaud.	Ch. Nodier.
31 déc.	La Fête de Néron. F. D.	Alex. Soumet.	J. B. A. S.
	1830		
1 jan.	Fabliaux et Contes du XIIe siècle.	d'Aussy.	
6 jan.	Les Aventures d'un Promeneur.	St. Prosper.	
9 jan.	Clovis. F. D.	N. Lemercier.	J. B. A. S.
11 jan.	La Fête de Néron. F. D.	Alex. Soumet.	J. B. A. S.
11 jan.	Ismael Ben Kaizar.	Denis.	
15 jan.	Les Orientales.	Victor Hugo.	
	Les Légendes françaises.	Ed. d'Anglemont.	Rabou.
21 jan.			
28 jan.			
16 fév.	Le Musée Colbert.		
22 jan.	Voyages poétiques.	Th. Carlier.	
25 jan.	Gustave Adolphe. F. D.	L. Arnault.	J. B. A. S.
27 jan.			
17 fév.	Histoire des Croisades.	Michaud.	Ed. Géraud.
30 jan.	Hôtellerie de Terracine. F. D.	Scribe.	J. B. A. S.
31 jan.	Clotilde ou Esquisses de 1822.	G. de Pons.	
1 fév.	Le More de Venise. F. D.	Vigny.	
3 fév.	Poésies. Trad. de W. Duckett.	Louis de Bavière.	N. S.
7 fév.			
11, 13 fév.			
22 fév.	Le Portugal sous Don Miguel.	W. Young.	Comte de Jouffroy.
12, 23 fév.	Contes d'Espagne et d'Italie.	De Musset.	
18 fév.	Histoire de l'incomparable Don Quichotte de la Manche. Trad. de Grandmaison.	Cervantes.	
19 fév.	De Quelques ouvrages sur l'Orient.		J. P.
25 fév.	La Sœur Cadette. F. D.	Fournier.	
18, 25 fév.	Hernani. F. D.	Victor Hugo.	
26, 28 fév.	Hernani. F. D.	Victor Hugo.	J. B. A. S.
1 mars.	Henri III et ses Compagnons. F. D.	Romieu.	
1 mars.	Hernani et les Journaux.		
3 mars.	Mœurs politiques au XIVe siècle.	A. Dumesnil.	Ch. R.
5 mars.	Le Veuf amoureux.		J. B. A. S.
8 mars.	Jakaré Onasson ou les Tupinambas. Chronique brésilienne.	Gavet & Boucher.	Ch. R.
10 mars.	Hernani. F. D.	Victor Hugo.	
11 mars.	N. I. NI ou la Contrainte par le Cor.		
21 mars.	Parodie d'Hernani.		
11 mars.	Le Sylphe.	Dovalle.	
	Préface.	Victor Hugo.	Ch. R.
12 mars.	Un Tour d'Europe. F. D.	Ferdinand.	
14 mars.	Adrienne Lecouvreur. F. D.	A. Béraud.	J. B. A. S.
28 mars.			
14, 17 avril.	Hernani Imprimé.		Ch. R.
30 mars.	Harnali. Parasol. N. I. Ni. Parodies d'Hernani.		
3 avril.	Observations Morales. (Hernani)	Adrien Destailler.	D.
4 avril.	Les Romantiques et les Classiques.		xxx.

8 avril.	Charles Ier d'Angleterre.		D.
20 avril.	Petersbourg, Moscou et les Provinces.	D. de St. Maure.	Ed. Géraud.
22 avril.	Faust. Théâtre allemand. F. D.		
24 avril.	La Confession.	Jules Janin.	D.
27 avril.	Stockholm, Fontainebleau et Rome.		
3 mai.	F. D.	Alex. Dumas.	Ch. R.
28 avril.	Des Mœurs, des Lois et des Abus.	A. de Chazet.	J. B. A. S.
30 avril.	Le Sacrifice interrompu. Théâtre allemand.		
5 mai.	Esquisses dramatiques du Gouvernement révolutionnaire en France.	Ducancel.	R.
8 mai.	Astronomie. Poème.	Daru.	Ch. R.
8 mai.	Freyschütz. Théâtre allemand. F. D.		
10 mai.	Fidelio. Théâtre allemand. F. D.		
13 mail.	Débuts de Miss Smithson à l'Opéra Comique.		J. B. A. S.
15 mai.	Une leçon de M. Guizot.		
26 mai.	Poésies.	F. Delcroix.	Ed. Géraud.
27 mai.	La Maison de Campagne.	Aglaé Adanson.	Ch. R.
28 mai.	Histoire de France.	Comte de Ségur.	J. F. D.
5 juin.	La Famille suisse. Théâtre allemand.		
8 juin.	La Revue de Paris.		Ch. R.
13 juin.	Harmonies poétiques et religieuses.	Lamartine.	
19 juin.	Plutarque.	Amyot.	Laurentie.
19 juin.	Montfort. F. D.	Frédéric.	
23 juin.	Souvenirs poétiques.	de Beauchêne.	
26 juin.	Histoire de Philippe-Auguste.	Capefigue.	Ed. Géraud.
5 juil.	Le Suicide. (La Revue de Paris)		Laurentie.
10 juil.	Harmonies poétiques et religieuses.	Lamartine.	Ch. Nodier.
20 juil.	La Nouvelle Messiade.	Ed. Alletz.	D.
22 juil.	Nouveaux Essais Poétiques.	Delphine Gay.	

INDEX

VITA

I was born in Olivet, Michigan, June 5, 1885. My father was Hamilton King; my mother was Cora Lee Seward. I was prepared for college under private tutors in Siam and I studied in Germany and Switzerland from 1904 to 1906. I received the degree of A.B. from Olivet College, Michigan, in 1907 and that of A.M. in 1908. I was a graduate student at Bryn Mawr College from 1908 to 1910 and again in 1913. I held the French Resident Fellowship at Bryn Mawr, 1909-1910, was awarded the Mary E. Garrett European Fellowship in 1910, and held a French Scholarship in 1913. My major subject was French Literature, my minors, Old French and Spanish. In Bryn Mawr my work was done with Professor Albert Schinz, Professor Lucien Foulet, Professor Fonger de Haan and Professor Richard Thayer Holbrook, to whom I am under the greatest obligation for the inspiration of their teaching and for their kindly interest.

From 1913-1914 I studied at the University of Paris, the Collège de France and the Ecole des Hautes Etudes, attending the lectures of Professors J. Bédier, F. Brunot, Chamard, Huguet, Lanson, Martinenche, Morel-Fatio, Mornet, Régnier, Mario-Roques, Strowski and Thomas. I also did private work under M. Lucien Foulet.

In 1914 I was appointed Instructor in French Language and Literature at Smith College. In 1917, I was appointed Assistant Professor.

HELEN MAXWELL KING.


LIBRARY OF CONGRESS
0 027 250 763 6